

UNIVERSITÉ
FRANÇOIS - RABELAIS
DE TOURS

ÉCOLE DOCTORALE
Sciences de l'Homme et de la Société
CIREMIA

THÈSE présentée par :
Aline GOURMAUD-GONZÁLEZ
soutenue le : 17 décembre 2012

Pour obtenir le grade de : **Docteur de l'Université François - Rabelais**
Discipline/ Spécialité : Lettres et Langues/Espagnol

MIGRATIONS ET MÉTISSAGES
DANS LA LITTÉRATURE CARIBÉENNE

THÈSE dirigée par :
Monsieur BANSART Andrés

Professeur Émérite, Université François - Rabelais

RAPPORTEURS :
Monsieur DELPRAT François
Madame HERNÁNDEZ Sandra

Professeur Émérite, Université de Paris III-Sorbonne
Nouvelle
Maître de Conférences habilité à diriger des recherches,
Université de Nantes

JURY :
Monsieur DELPRAT François
Madame HERNÁNDEZ Sandra
Madame ZAPATA Mónica

Professeur émérite de l'Université Paris III Sorbonne
Nouvelle
Maître de conférences habilité à diriger des Recherches,
Université de Nantes
Professeur, Université François - Rabelais de Tours



Carte publiée par:

URL: <http://atlas-caraibe.certic.unicaen.fr/ui/images/caraib_topo.fr.gif>

A Luis, Ismael et Ana

Remerciements

Je tiens à exprimer toute ma gratitude en premier lieu à M. Andrés Bansart pour son aide, son soutien pendant ces huit années, tant sur le plan académique que sur le plan personnel, ainsi qu'à sa femme Mme Coral Delgado pour sa gentillesse.

D'autre part, je tiens à remercier Mme Sandra Hernández qui m'a ouvert un chemin passionnant lors de la maîtrise, en m'orientant dans mes lectures.

Merci à Mme Rojas, M. López Nieves et M. Veloz Maggiolo qui ont eu l'amabilité de répondre à mes questions.

A Emilie également avec qui j'ai passé tant d'heures dans les bibliothèques universitaires, les plus belles étant certainement à la Bibliothèque de l'Université Centrale du Venezuela, à l'heure où les "guacamayas" venaient se coucher dans les palmiers.

A mes amis et collègues vénézuéliens qui m'ont beaucoup enseigné d'une manière ou d'une autre.

Merci à mon amie de toujours, Stéphanie, qui m'a encouragé depuis le départ et qui a pris le temps de relire une partie de cette thèse.

Merci à Cécile pour le temps passé à la relecture et pour ses commentaires plein de bon sens, à Marie aussi pour le résumé en anglais.

Je veux remercier bien sûr mes parents pour leur soutien inconditionnel et matériel depuis le début de mes études.

Enfin, un grand merci à Luis dont la principale qualité a été mise à rude épreuve durant ces années: sa patience.

Résumé

Ce travail de recherche porte sur la littérature caribéenne et plus précisément sur la narration. Le corpus littéraire sert de support pour l'étude des migrations et des métissages dans les sociétés de Cuba, Porto Rico et la République Dominicaine. L'importance de l'Histoire chez les écrivains caribéens, leur attachement à décrire leur société est un phénomène constant depuis le début du XX^e siècle. Dans cette thèse, nous essayerons de voir si tous les apports laissés par ces mouvements migratoires vers, dans la Caraïbe et vers l'extérieur sont reconnus par les cultures d'accueil. La thèse se divise en trois parties: une première partie de présentation des concepts et des contextes des œuvres, une deuxième d'analyse littéraire et une troisième centrée sur les points de vue de trois écrivains. Marta Rojas, Luis López Nieves et Marcio Veloz Maggiolo répondent à cinq questions sur la littérature caribéenne, leur œuvre et leurs influences. Grâce à leurs réponses, nous tenterons de savoir si on peut parler aujourd'hui d'une littérature caribéenne, ou bien si elles sont multiples.

Mots clés: narrations, migrations, métissages, Cuba, Porto Rico, République Dominicaine.

Abstract

This research work deals with Caribbean literature and more precisely with the issue of narration. A literary corpus will be used to study migrations and hybridizations within societies living in Cuba, Puerto Rico and the Dominican Republic. Caribbean writers have always been very concerned with History, and their attempts to describe their own society have been a constant phenomenon since the early 20th century. Thanks to this thesis, we will try to see whether all the contributions brought along via migratory movements toward, inward and outward Caribbean have been acknowledged by the culture of the host countries. The study is divided in three parts: the first will present the concepts and the historical background alluded to in the novels and short stories, the second will consist in a textual analysis, the third will focus on some authors' points of view. Marta Rojas, Luis López Nieves and Marcio Veloz Maggiolo have been asked five questions about Caribbean literature, their own oeuvre and their sources of inspiration. Thanks to their answers, we will try to figure whether nowadays Caribbean literature should be considered as one or many.

Key words: narrations, migrations, hybridizations, Cuba, Puerto Rico, Dominican Republic.

Table des matières

Introduction	11
Première partie	18
Les concepts, la théorie et les contextes.....	18
1.1. Les concepts	19
1.1.1. Les phénomènes migratoires	19
1.1.1.1. La migration	20
1.1.1.2. Le déplacement	21
1.1.1.3. L'exode	22
1.1.1.4. L'exil.....	22
1.1.2. Les métissages.....	23
1.1.2.1. La culture.....	23
1.1.2.2. La définition de métissage de l'Europe à la Caraïbe	26
1.1.3. La narration	30
1.2. Les textes: la théorie et la méthodologie	33
1.2.1. L'histoire et la littérature	33
1.2.2. La sociologie et la littérature	35
1.2.3. Une approche méthodologique.....	37
1.2.3.1. La littérature comparée.....	37
1.2.3.2. La pertinence des thèmes	39
1.3. Les contextes	41
1.3.1. Le contexte géopolitique	41
1.3.1.1. Une définition de la Caraïbe.....	41
1.3.1.2. Une présentation géographique	43
1.3.1.3. Les aspects politiques.....	45
1.3.1.4. Les aspects écologiques	45
1.3.2. Le contexte historique	47
1.3.2.1. Les migrations vers la Caraïbe	47
1.3.2.2. Les migrations interinsulaires et l'exode rural.....	69
1.3.2.3. Les migrations vers l'extérieur	76
1.3.3. Les contextes littéraires: les origines du roman caribéen.....	80
1.3.3.1. Les écrits européens sur la Caraïbe	80
1.3.3.2. L'importance des revues	84

1.3.3.3. Quelques courants et hommes de lettres marquants.....	88
Deuxième partie	107
Les migrations vers la Caraïbe, les migrations interinsulaires et les migrations vers l'extérieur.....	107
2.1. Les migrations vers la Caraïbe	109
2.1.1. Les migrations espagnoles	110
2.1.1.1. Présentation des œuvres	110
2.1.1.2. L'origine des Espagnols.....	113
2.1.1.3. Le poids de la religion.....	121
2.1.1.4. La place de la femme au sein de la société coloniale.....	125
2.1.1.5. L'élément espagnol à l'épreuve de la recherche d'identité.....	131
2.1.2. Les migrations africaines	138
2.1.2.1. Présentation des œuvres	138
2.1.2.2. Les Africains dans les sociétés d'accueil, les opprimés	141
2.1.2.3. La société d'accueil, le système.....	143
2.1.2.4. La construction des sociétés.....	150
2.1.2.5. Les apports d'origine africaine ou afro-caribéenne	155
2.1.3. Les migrations autres qu'espagnoles et africaines.....	162
2.1.3.1. Les migrations chinoises dans la littérature cubaine	164
2.1.3.2. La présence nord-américaine dans les narrations.....	171
2.2. Les migrations interinsulaires et l'exode rural.....	177
2.2.1. Les migrations interinsulaires	178
2.2.1.1. Présentation des œuvres	179
2.2.1.2. Les migrants	180
2.2.1.3. Le regard des nationaux sur ces émigrés.....	182
2.2.1.4. Les apports à la culture nationale	183
2.2.1.5. Le cas des relations dominico-haïtienne	188
2.2.1.6. Une intégration réussie?	189
2.2.2. L'exode rural.....	191
2.2.2.1. Présentation des œuvres	191
2.2.2.2. A la recherche d'une vie meilleure	193
2.2.2.3. Un bilan mitigé.....	195
2.2.2.4. L'espoir d'un avenir meilleur	198

2.3. Les migrations hors des îles	200
2.3.1. Les raisons du départ.....	201
2.3.1.1. Présentation des romans	201
2.3.1.2. Approximation à la culture du pays d'accueil	203
2.3.2. Le retour	206
2.3.2.1. La maison familiale	206
2.3.2.2. Perception de l'île d'origine	207
2.3.3. La problématique des échanges entre les Caribéens de l'extérieur	213
Troisième partie.....	217
Les écrivains et les migrations	217
3.1. Les migrations et les écrivains	218
3.1.1. L'importance des migrations dans la narration caribéenne	219
3.1.1.1. La réponse de Marta Rojas.....	219
3.1.1.2. La réponse de Luis López Nieves	223
3.1.1.3. La réponse de Marcio Veloz Maggiolo.....	224
3.1.1.4. L'Histoire et les écrivains	225
3.1.2. Le symbole de la cale du bateau négrier	227
3.1.2.1. Réponse de Marta Rojas.....	227
3.1.2.2. Réponse de Luis López Nieves	228
3.1.2.3. Réponse de Marcio Veloz Maggiolo.....	228
3.1.2.4. La question de l'apport africain	229
3.1.3. L'exil, un dénominateur commun de la littérature?	231
3.1.3.1. Réponse de Marta Rojas.....	231
3.1.3.2. Réponse de Luis López Nieves	232
3.1.3.3. Réponse de Marcio Veloz Maggiolo.....	233
3.1.3.4. L'exil et les écrivains caribéens.....	233
3.2. Leurs œuvres et leurs influences	241
3.2.1. Questions sur les œuvres spécifiques de chacun des écrivains	242
3.2.1.1. Réponse de Marta Rojas.....	242
3.2.1.2. Réponse de Luis López Nieves	243
3.2.1.3. Réponse de Marcio Veloz Maggiolo.....	244
3.2.1.4. Des perspectives diverses.....	245
3.2.2. Les influences.....	247

3.2.2.1. Réponse de Marta Rojas.....	247
3.2.2.2. Réponse de Luis López Nieves	249
3.2.2.3. Réponse de Marcio Veloz Maggiolo.....	250
3.2.2.4. Diversité des influences pour une écriture métisse	250
Conclusion.....	257
Bibliographie	264
1. Ouvrages géographiques	265
2. Ouvrages anthropologiques, historiques et sociologiques	265
2.1. Epoque précolombienne	265
2.2. Epoque post colombienne	266
3. Ouvrages littéraires	275
3.1. Théories et généralités.....	275
3.2. Littérature latino-américaine et caribéenne.....	276
3.3. Œuvres littéraires.....	281
4. Généralités.....	288
4.1. Dictionnaires	288
4.2. Sites d'intérêt	288
4.3. Autres ouvrages.....	289
Annexes	290
Annexe 1 La Caraïbe politique.....	292
Annexe 2 "Madroña" de Renée Méndez Capote.....	294
Annexe 3 "Mi querido moreno" d'Iván García-Guerra	298
Annexe 4 "La tierra y el cielo" d'Antonio Benítez Rojo	302
Annexe 5. "La carta" de José Luis González	310

Introduction

L'insularité offre des traits particuliers aux sociétés vivant dans un lieu si restreint et entouré d'eau. Physiquement, ce ne sont pas des îles isolées en plein océan, mais regroupées en archipel. La notion même d'archipel offre des définitions multiples. Dans le cas de la Caraïbe, c'est un archipel en forme d'arc. Cet arc protège la mer caribéenne à l'Ouest et se tend vers les continents européen et africain à l'Est. Il relie également le continent nord-américain au sud-américain. Il s'agit donc d'une zone géologiquement et géographiquement constitué pour favoriser les échanges.

Son histoire le démontre d'ailleurs depuis l'ère précolombienne. La Caraïbe était déjà une zone de contact entre différents groupes amérindiens. L'arrivée de Christophe Colomb a provoqué un séisme dans l'équilibre existant jusqu'alors. Suite à la Découverte de 1492, c'est une ère de grandes migrations qui va s'ouvrir. La Caraïbe va jouer plusieurs rôles durant cette ère. Elle en sera tout d'abord victime de l'arrivée des Européens, elle sera aussi témoin de celle des Africains, des peuples du Moyen et Extrême Orient. Si la géographie, la géologie ou l'écologie en ont déjà fait un archipel divers, ces peuplements rendent le tableau plus complexe encore.

Les Antilles sont donc devenues au fil des siècles une mosaïque de peuples, un archipel anthropologique, politique et linguistique. Le terme mosaïque est utilisé par les auteurs de l'ouvrage *Emergences Caraïbes. Eléments de géographie politique*¹ (2001). Il est repris ici car il correspond à la définition que l'on souhaite donner de la Caraïbe insulaire dans ce travail. On pourrait définir une mosaïque comme étant un assemblage de morceaux de couleurs et de formes différentes qui, tous liés dans une matière solide, créent une unité esthétique. Aujourd'hui, du Nord au Sud de l'arc antillais, après plus de 500 ans d'Histoire(s), se retrouvent différents régimes politiques, plusieurs économies, plusieurs langues, cultures ou religions. Ces différences peuvent également se retrouver au sein d'une seule île, le meilleur exemple étant l'île d'Hispaniola, composée de deux pays, deux langues, deux peuples culturellement différents.

D'ailleurs, au niveau culturel, la Caraïbe est aussi multiple que les peuplements successifs qui s'y sont installés. Depuis l'héritage amérindien à celui des Européens, des Africains, des Asiatiques, ou encore des Levantins, ce sont des apports innombrables qui sont entrés en relation, qui ont pris un peu de l'Autre. Aucun n'a complètement disparu, pas même celui des Amérindiens bien que ceux-ci aient été décimés. Pourtant, parmi cette diversité, certains traits communs surgissent. En effet, les îles ont connu les mêmes processus de

colonisation, des apports similaires, des économies semblables. Ces processus se sont produits parfois en même temps, parfois à des époques différentes. Pour cette raison, on peut parler d'une histoire diachronique, et non pas synchronique. Il en est de même pour la formation des sociétés, des cultures et des littératures, il s'agit de processus diachroniques.

Pour ces raisons d'ordre géographique, historique ou sociologique, on parle souvent des Caraïbes et non pas de la Caraïbe. L'ouvrage de géographie de Bégot, Buléon et Roth présente un intérêt dans sa manière d'aborder la région car il répond aux attentes des Caribéens eux-mêmes. Il s'intéresse à la Caraïbe insulaire, bien qu'ils emploient le pluriel, et traitent de ses relations avec la Caraïbe continentale. Pourtant, souvent les travaux publiés en France tendent à diviser en sous-catégories plus qu'à relier les îles entre elles. Il est évident que les régions d'Outre-mer qu'elle possède dans la mer des Caraïbes influent sur les travaux de recherches, c'est vrai dans plusieurs disciplines des sciences humaines. Les publications historiques, sociologiques ou anthropologiques et même littéraires se focalisent généralement sur une île². Les ouvrages collectifs sont souvent constitués d'une série d'articles analysant des problèmes inhérents à chacune des îles, mais ils ne tirent pas de conclusions d'ensemble. Pourtant, plusieurs groupes de recherches réunissent des spécialistes de différentes disciplines travaillant parfois sur des aires linguistiques également différentes³.

D'ailleurs, l'utilisation fréquente en français du pluriel "les Caraïbes" démontre cette vision fragmentée qu'on peut avoir de la région. Pour éviter ces divisions, il sera question dans ce travail de "la Caraïbe". L'emploi du singulier ne constitue pas une erreur et n'est pas non plus un hispanisme. Il démontre une volonté d'aborder la région sous un autre angle. La Caraïbe sera considérée comme une et multiple, diverse et non pas différente, dans une volonté de dépasser la fragmentation et de tendre vers l'intégration. De même, les adjectifs "antillais" ou "caribéen"⁴ seront utilisés indifféremment, sans tenir compte de "caraïbe", qui se rattache trop aux Amérindiens du même nom et qui suppose des répétitions entre le nom commun et l'adjectif.

¹ BEGOT, Monique; BULÉON, Pascal; ROTH, Patrice. *Émergences Caraïbes. Éléments de géographie politique*. Paris: AREC/L'Harmattan, 2001, p. 29.

² Cependant, il convient de mentionner les travaux du sociologue Michel Giraud qui parle de "la Caraïbe" insulaire. Voir par exemple: *Faire la Caraïbe, comme on refait le monde. Pouvoir dans la Caraïbe* [En ligne], 2004, n°14 [Référence du 25 octobre 2012] URL: <<http://plc.revues.org/252>>

³ Parmi ceux-ci, le Groupe de Recherches Interdisciplinaires sur les Antilles Hispaniques et l'Amérique Latine, rattaché à l'Université de Paris VIII, le Centre d'Etudes et de Recherches Caribéennes de l'Université des Antilles et de la Guyane ou encore le Groupe de Recherches sur l'Espace Caraïbe Hispanophone, rattaché à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour.

⁴ Oruno Denis Lara, dans son ouvrage *Les Caraïbes* (Paris: Presses Universitaires de France, 1986, p. 5), parle de barbarisme pour les adjectifs "caraïbéen" et "caribéen". Le premier s'utilise très peu. Cependant, le second est employé par les Caribéens eux-mêmes, un exemple parmi tant d'autres est: les Éditions Caribéennes.

Ce travail de recherche intitulé *Migrations et métissages dans la littérature caribéenne* présente l'intérêt d'étudier la littérature caribéenne de langue espagnole dans son ensemble. Il semblerait qu'en France peu de publications s'attachent à l'étude des œuvres cubaines, portoricaines et dominicaines ensemble. Dans cette optique, la littérature sera considérée comme une et non pas comme l'addition de plusieurs littératures nationales. D'autre part, afin de restreindre le corpus, ce travail s'intéresse seulement aux textes de langue espagnole. Il faut préciser que cette limitation est due notamment à la discipline. En effet, il ne s'agit pas d'une thèse de littérature comparée, mais d'études littéraires. Pourtant, le même thème pourrait être choisi et appliqué pour travailler sur les œuvres écrites en français, en créole, en espagnol ou en anglais. En effet, comme le dit le philosophe martiniquais Edouard Glissant: "Nos langues diffèrent, notre langage (à commencer par notre relation aux langues) est le même"⁵. D'ailleurs, l'histoire même de la littérature de la Caraïbe le démontre. Les écrivains du nord au sud de l'archipel s'influencent, se réécrivent. On peut citer l'exemple qui est peut-être le plus connu jusqu'à aujourd'hui, celui du cubain Alejo Carpentier et le réel merveilleux. Pour cette raison, bien que ce travail se centre sur la littérature de langue espagnole, des références seront données des œuvres et des ouvrages de différentes disciplines rédigés en français ou en anglais par des auteurs caribéens.

Par ailleurs, il convient de bien préciser tous les termes du titre de cette thèse afin de délimiter l'objet de recherche. Ainsi, comme signalé ci-dessus, sont concernées les œuvres des îles de Cuba, Porto Rico et la République Dominicaine. De plus, le thème choisi est celui des migrations, car il est commun aux productions des trois îles (mais également de toutes les îles de l'arc antillais). En effet, les sociétés caribéennes sont toutes nées des mouvements migratoires. Ils sont multiples eux aussi et ici, il sera question principalement des migrations vers les îles, interinsulaires et vers l'extérieur. Ces migrations seront étudiées dans les narrations. Il semble effectivement que ce soit dans ce genre littéraire que les écrivains ont le plus développé les arrivées, l'intégration ou non des migrants, les échanges culturels entre migrants et sociétés d'accueil. Le corpus d'œuvres pourra sembler numériquement important. Néanmoins, le but est de démontrer les similitudes entre les îles. Pour ce faire, on se devait de choisir un exemple de chaque île pour chaque mouvement migratoire. Cette manière de procéder permet d'avoir un aperçu de la production littéraire des trois îles et de constater les convergences ou les divergences. De plus, sauf une exception, tous les textes ont été rédigés

⁵ Glissant, Edouard. *Poétique de la Relation*. Paris: Gallimard, 1990, p. 231.

et publiés au XX^e siècle, voire au début du XXI^e. Aussi, on peut avoir une vue d'ensemble des courants d'idées du siècle passé.

Alors que ce travail se base sur l'étude littéraire, l'image de la mosaïque induit la nécessité d'approcher la région de manière interdisciplinaire, voire transdisciplinaire. En effet, comment comprendre les migrations décrites par un écrivain dans son roman sans avoir quelques connaissances en histoire de la Caraïbe? Comment comprendre les références culturelles et religieuses sans avoir des notions d'anthropologie de la région? Ces difficultés se retrouvent en lisant un roman caribéen rédigé en espagnol, en français ou encore en anglais. D'autant plus que, depuis plusieurs décennies, les écrivains jouent un rôle de premier ordre pour connaître et faire connaître leurs îles auprès de leurs compatriotes et au reste du monde. Dans cette région du monde, les romans, les nouvelles ou encore les poèmes témoignent du travail consciencieux de leurs auteurs pour présenter et définir les sociétés dans leur complexité. Peut-être plus qu'ailleurs, ils sont à la fois acteurs, observateurs, descripteurs et analystes de leur société. En outre, leurs discours se répètent d'une île à l'autre et ce phénomène s'intensifie depuis quelques décennies peut-être grâce aux échanges toujours plus faciles, peut-être pour démontrer une volonté de dépasser les frontières et de rechercher des convergences entre leurs îles, dans un but d'intégration. Ainsi, quand Lucien Goldmann affirme que: "Les grands écrivains représentatifs sont ceux qui expriment, d'une manière plus ou moins cohérente, une vision du monde qui correspond au maximum de consciences possibles d'une classe; c'est le cas partout, pour les philosophes, les écrivains, les artistes."⁶, il justifie le travail des écrivains caribéens.

En plus d'être écrivains, ils ont souvent de multiples facettes, ils peuvent être auteurs et hommes politiques, ou encore philosophes, historiens, anthropologues. Ils réunissent leurs connaissances pour offrir aux lecteurs des œuvres littéraires souvent complexes à l'image de leur île et leur culture. Pour cette raison, l'étude de la littérature caribéenne implique de porter un regard historique et sociologique pour comprendre les textes. Complexité signifie ici des répétitions, des réécritures, des genres littéraires ou des catégories de langues différents au sein d'un même texte parfois.

Ceux-ci essaient au travers de leurs œuvres en prose, en rime, ou dans leurs essais, de reproduire leur réalité. Cette réalité, c'est aussi, et peut-être surtout, les métissages. Ce vocable est employé au pluriel également puisque les multiples migrations ont entraîné une infinité d'échanges entre les peuples. Ces métissages se sont donnés principalement dans les couches

⁶ Citation tirée de Zima, Pierre. *Pour une sociologie du texte littéraire*. Paris: L'Harmattan, 2000, p. 36.

populaires des sociétés insulaires et le travail des écrivains a justement été de s'inspirer de la culture populaire, celle qui représente la majorité. Ce sont les métissages culturels qui seront l'objet d'étude dans les narrations. Il sera question de re-connaissance des apports laissés par les migrations. Si la connaissance est facile d'accès par l'observation, elle n'implique pas de re-connaître l'Autre, c'est-à-dire de l'accepter avec sa culture et d'adopter certains de ses traits culturels. A travers les personnages, les écrivains ont décrit ce processus d'acceptation ou non de l'Autre. C'est d'ailleurs la problématique de ce travail: les écrivains, acteurs et observateurs de leur société, re-connaissent-ils tous les apports constitutifs de la Caraïbe insulaire?

Afin d'y répondre, ce travail se divisera en trois parties. La première partie introductrice regroupe plusieurs points importants pour délimiter ce travail de recherche et expliquer la démarche suivie afin de répondre à la problématique. Elle est divisée en trois chapitres. Le premier s'intéressera aux concepts, le deuxième à la théorie et le troisième aux contextes. Le chapitre dédié aux concepts permettra de donner la représentation des différents termes du titre qui sont "migrations", "métissages" et "littérature". Enfin, une présentation de la base théorique utile à l'étude de textes sera donnée, ainsi que la méthodologie employée. Les contextes de ce travail sont composés de plusieurs disciplines des sciences sociales telles que la géographie, la politique, l'histoire, la littérature. Ces différentes disciplines permettent de présenter la Caraïbe insulaire dans l'optique du travail littéraire qui suivra. Il s'agit d'une présentation globale de cette aire géographique, suivie d'une présentation historique. Enfin, une brève histoire de la littérature permettra de contextualiser les œuvres qui seront étudiées dans la deuxième partie et de situer leurs auteurs dans un courant, une génération ou un mouvement.

La deuxième partie s'intéressera aux migrations dans les narrations des Antilles Hispaniques. Grâce aux théories de la sociologie de la littérature, seront étudiées les conséquences des migrations vers la Caraïbe, interinsulaires et vers l'extérieur à travers un corpus composé de romans et de nouvelles d'auteurs différents. Dans le premier chapitre, parmi les arrivées vers les îles, il sera plus particulièrement mis en relief les migrations des Espagnols et des Africains. Ce sont les plus importantes quantitativement et elles représentent les bases de la construction identitaire dans les sociétés caribéennes. La présence des Etats-Uniens et des Chinois sera étudiée également, bien que, dans le cas de ces derniers, ce sera à travers d'une narration cubaine uniquement. Ensuite, dans le deuxième chapitre, les migrations interinsulaires et l'exode rural feront l'objet d'études. Ces mouvements migratoires entre les îles sont la preuve d'une histoire qui se répète, puisqu'ils sont liés à la culture de la

canne à sucre principalement. L'exode rural en dépend aussi dans une moindre mesure. Enfin, le troisième chapitre se centrera sur les migrations vers l'extérieur. Ce phénomène a pris de l'ampleur au cours du XX^e siècle. Il inclut plusieurs causes de départs: pour aller étudier, travailler ou pour fuir un régime politique. A travers les narrations choisies, le retour dans l'île est décrit également, il apportera le regard critique des personnages sur leur société d'origine. La troisième partie donne la parole aux écrivains afin qu'ils s'expriment sur le thème des migrations et des apports à leur société, puis sur leur œuvre et leurs influences. Les trois écrivains interrogés sont Marta Rojas pour Cuba, Luis López Nieves pour Porto Rico et Marcio Veloz Maggiolo pour la République Dominicaine. Leurs réponses seront un prétexte pour développer un thème qui pourrait être un dénominateur commun de la littérature caribéenne: l'exil.

En effet, nombreux sont les écrivains qui ont vécu l'exil depuis le XIX^e siècle du Nord au Sud de l'arc antillais. Ils ont relaté leur départ et leur séjour à l'étranger. Mal considérés dans leur île, ils deviennent l'Autre à l'étranger. Cette fois, c'est à eux de s'adapter et de choisir d'adopter ou non la culture dominante. Pourtant, ce sont souvent des écrivains qui sont reconnus dans le pays d'accueil comme représentant de la littérature de leur île d'origine.

Première partie

Les concepts, la théorie et les contextes

"Jueves, 11 de octubre. Navegó al Oessudoeste. Tuvieron mucha mar y más que en todo el viaje habían tenido. Vieron pardelas y un junco verde junto a la nao. Vieron los de la carabela Pinta una caña y un palo y tomaron otro palillo labrado a lo que parecía con hierro, y un pedazo de caña y otra hierba que nace en tierra, y una tablilla. Los de la carabela Niña también vieron otras señales de tierra y un palillo cargado de escaramujos. Con estas señales respiraron alegráronse todos. "⁷
Christophe Colomb, *Diarios*.

⁷ Colón, Cristóbal. *Diarios*. Bogotá: La Oveja Negra, 1996, pp.15-16.

Chaque terme du titre sous-entend plusieurs réalités, il semble donc important d'en apporter une explication en fonction du sujet de ce travail. Cette partie permet de planter le décor, celui de la Caraïbe insulaire, un espace divers par sa géographie, sa politique et son histoire. Puisque le but de ce travail est de démontrer une unité dans cette diversité, cette partie donnera une présentation principalement de la Caraïbe Hispanique, mais pourra faire référence également à la Caraïbe anglophone, créolophone, francophone, ou encore néerlandophone. En effet, les phénomènes historiques se répètent d'une île à l'autre, les phénomènes littéraires également. Depuis l'arrivée des Européens, comme l'indique Juan Bosch, la Caraïbe est devenue "frontera imperial". Ainsi, les événements se passant en Europe ont eu des répercussions directes dans les îles antillaises. Nombreuses sont celles qui sont passées d'une puissance à l'autre sans que, peut-être parfois, leurs habitants aient le temps de s'en rendre compte. Le premier chapitre va permettre de délimiter l'objet de recherche, le deuxième va présenter les clés nécessaires à l'étude des narrations et le troisième présente la Caraïbe à l'aide de plusieurs disciplines: la géographie, l'histoire et les études littéraires notamment.

1.1. Les concepts

Afin de cerner le sujet, une définition des concepts s'impose. En effet, dans ce travail, il sera question des migrations. Ce premier concept englobe plusieurs aspects différents, relatifs à la situation géographique et historique de la Caraïbe. Les métissages représentent peut-être le concept le plus complexe à définir car ils sont multiples et jamais figés. Enfin, dans le concept de littérature, ce travail ne s'intéressera qu'à une de ses composantes: la narration.

1.1.1. Les phénomènes migratoires

Le titre et le thème de cette thèse proposent de travailler à partir du terme "migrations". Il peut être vu comme un concept qui peut s'étudier de manière quantitative et/ou qualitative⁸. Les deux sont aussi importantes. Le qualitatif amène à parler des apports que laissent les migrants dans la société d'accueil, alors que le quantitatif influe sur la société

d'accueil, au niveau démographique dans un premier temps, politique, social et économique ensuite. Dans ce chapitre, vont être définis les termes du champ lexical de la migration qui se rapportent à l'histoire caribéenne. Pour ce qui est de la partie quantitative, elle sera développée principalement dans le chapitre dédié à l'histoire et la partie qualitative sera analysée à travers les œuvres littéraires⁹.

1.1.1.1. La migration

Le premier de ces termes sera employé au pluriel dans ce travail car l'histoire de la Caraïbe est constituée d'une multitude de migrations. Il peut se définir comme étant un déplacement de population d'un pays vers un autre, déplacement qui peut être temporaire ou définitif. D'autre part, la migration peut être considérée comme un mouvement effectué volontairement, par un individu ou une collectivité dans le but de découvrir, voire coloniser, d'autres territoires afin de trouver de nouvelles terres pour la chasse ou l'exploitation des sols et des sous-sols. C'était le cas des Amérindiens partis à la découverte des îles antillaises, ou bien des Espagnols, arrivés un peu par hasard dans la Caraïbe.

La migration peut être considérée également comme un déplacement forcé. Par exemple, les quelques 10 millions d'Africains qui ont été transportés en Amérique. Souvent, les engagés asiatiques aussi, au XIX^e siècle, ont été emmenés de force vers les Antilles. A la fin du XIX^e siècle, le premier à tenter une théorie de la migration, Edward Ravenstein, disait: "les principales causes de migration sont économiques [et] la plupart des migrations vont des zones agricoles vers les centres industriels et commerciaux"¹⁰. Pourtant, les millions d'Africains et les milliers d'Asiatiques ou d'Européens amenés dans la Caraïbe ne venaient pas grossir les villes. Ils étaient destinés à vivre dans les zones rurales, même s'il est vrai que c'était pour des raisons économiques.

Les migrations régionales du XX^e siècle en sont également un exemple. Le début de ce siècle voit une restructuration du système de la plantation, la mise en place du chemin de fer

⁸ Frécon, Guy. *Formuler une problématique. Dissertation. Mémoire. Thèse. Rapport de stage*. Paris: Dunod, 2012 (2^e éd.), p. 5.

⁹ En ce qui concerne les différentes théories sur les migrations, a été consulté l'article suivant de Hania Zlotnik: Chapitre 59. Théories sur les migrations internationales. In: Caselli, Graziella; Vallin, Jacques, *et al. Démographie: analyse et synthèse. IV. Les déterminants de la migration*. Paris: Institut national d'études démographiques, 2003, pp. 55-78. Cependant, dans les théories citées, le phénomène migratoire des esclaves africains n'est pas pris en compte. Ces théories concernent surtout les mouvements du XX^e siècle.

¹⁰ Cité par Hania Zlotnik. *Op. cit.*, p. 55.

pour acheminer la canne à sucre à l'usine et une partielle mécanisation du traitement de ce produit¹¹ qui entraînent une migration saisonnière entre les îles.

Dans ce point, de la même famille lexicale, les termes d'émigration et d'immigration apportent des précisions, le premier exprimant l'idée de quitter son pays pour aller s'installer dans un autre. Il peut être vu comme un mouvement de convergence vers une région donnée, la Caraïbe dans ce cas. Le deuxième exprime l'idée de venir se fixer dans un pays étranger au sien. Le point de vue est donc celui de la société qui reçoit. Pour cette raison, le nom commun "immigré" a une connotation négative de nos jours, ce qui suppose des difficultés pour les Caribéens partis tenter leur chance ailleurs.

Le néologisme "*rémigration*" est employé par Hervé Domenach et Michel Picouet¹² pour parler de la politique mise en place par le gouvernement néerlandais qui visait à renvoyer à Curaçao et Bonaire les Antillais en situation d'échec social. Cette politique a été instaurée également aux Etats-Unis avec les Portoricains. Si dans le premier cas, la mesure a été un échec, dans le deuxième, elle a eu plus de succès.

Les Caribéens ont été et sont encore sujets à l'émigration vers l'Amérique du Nord et l'Europe. Considérés comme "immigrés" dans le pays d'accueil, qui est parfois la métropole, leur intégration n'est pas toujours aisée, certains connaissent des conditions de vie difficiles.

1.1.1.2. Le déplacement

Ce terme indique une action de passer d'un lieu à un autre pour un individu, dans le cadre de son travail par exemple, mais aussi la migration, ou l'exode d'un groupe d'individus passant d'un lieu à un autre. On peut constater que les deux définitions s'appliquent pour un seul phénomène dans la Caraïbe insulaire. Le cas des coupeurs de canne à sucre depuis la fin du XIX^e siècle peut être considéré comme le déplacement d'un groupe important d'individus, d'un lieu à un autre, dans le cadre du travail. Il s'agit dans ce cas de déplacements saisonniers car la grande majorité est ramenée dans son île à la fin du contrat.

En remontant dans l'histoire de la région, on peut trouver un autre exemple de déplacement. En effet, ce terme renvoie également à des problèmes politiques entre territoires qui obligent des populations de même ethnie, de même religion, à se déplacer, les laissant démunies. En 1796, a eu lieu le déplacement des quelques 5000 Caraïbes noirs¹³ de l'île de

¹¹ Voir Domenach, Hervé; Picouet, Michel. *La dimension migratoire des Antilles*. Paris: Economica, 1992, pp. 24-26.

¹² *Id.* p. 34.

¹³ Les Caraïbes noirs sont les descendants d'Indiens Caraïbes et d'esclaves africains en marronnage.

Saint-Vincent à l'île de Balliceaux, dans les Grenadines, par la marine anglaise. L'année suivante, seulement 2248 survivants sont déportés sur l'île de Roatan au Honduras; la tribu avait connu une forte mortalité due à une sous-alimentation et aux épidémies.

1.1.1.3. L'exode

Plus précis que les termes définis ci-dessus, l'exode fait référence à l'émigration massive d'un peuple pour des raisons de famine, de guerres civiles ou encore, on parle d'exode rural pour qualifier le départ des ruraux vers la ville.

Dans la Caraïbe, l'exode rural a affecté bon nombre d'îles. A partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, les mutations de la plantation conjuguées à un essor démographique ont poussé les habitants des campagnes à émigrer vers les villes. Ces dernières étaient de plus en plus attrayantes avec le développement des services, des infrastructures collectives et la proximité des ports pour l'approvisionnement.

On parle également d'exode pour qualifier les mouvements migratoires des Cubains vers les Etats-Unis ou des Haïtiens vers New-York et le Québec, ceci depuis la deuxième moitié du XX^e siècle. Cet exode se produit à la fois pour des raisons politiques et économiques.

1.1.1.4. L'exil

Ce terme renvoie habituellement aux problèmes politiques que connaît un individu ou un groupe d'individus. Il s'agit d'une mesure par laquelle quelqu'un est expulsé de son pays, sans avoir le droit d'y revenir. Parfois, ce terme englobe aussi la situation d'émigrés qui ont été obligés de vivre ailleurs que là où ils sont habituellement, que là où ils aiment vivre. Ils peuvent être coupés de leur pays d'origine pour des raisons autres que politiques.

Dans le cas de la Caraïbe, les régimes politiques de certaines îles ont obligé ou obligent encore souvent des journalistes, écrivains ou hommes politiques à fuir leur île d'origine. Dans cette région du monde, la politique et la littérature étant liées, il arrive fréquemment que les écrivains aient connu à un moment de leur vie l'exil. L'Haïtienne Frankétienne estime quant à lui que François Duvalier lui a fait vivre un exil intérieur en l'empêchant de sortir du territoire.

Ainsi, dans la Caraïbe insulaire, il s'est vu tous les types de déplacements expliqués ci-dessus, notamment depuis la période postcoloniale jusqu'à nos jours. C'est pourquoi le point historique sera articulé en fonction des trois termes suivant: émigrations, migrations interinsulaires et immigrations, employés au pluriel car les déplacements sont multiples.

1.1.2. Les métissages

Chaque concept peut être expliqué à l'aide de plusieurs termes. Celui des métissages est de loin le plus complexe car il englobe plusieurs aspects et même plusieurs concepts. Il s'utilise au pluriel car, dans une société, il prend plusieurs formes. En effet, il peut être considéré d'un point de vue biologique, religieux, culturel, linguistique, littéraire, culinaire, etc. Ainsi, il sera étudié par des disciplines différentes: l'anthropologie, la linguistique, la littérature, etc. Pour ce travail, on s'intéressera à une définition plutôt culturelle. Ainsi, avant de définir le concept de métissages, il est utile d'expliquer celui de culture. Une définition des termes transculturation et créolisation sera également donnée afin d'avoir une vision générale du concept. Puis, le concept de métissages amène à aborder les problèmes d'identité.

1.1.2.1. La culture

Avant même d'étudier les métissages dans les sociétés, les anthropologues et les ethnologues ont commencé par étudier les cultures. Si l'on souhaite définir de manière générale ce que l'on entend par culture, on pourrait dire qu'il s'agit d'un ensemble des usages, des coutumes, des manifestations artistiques, religieuses, intellectuelles qui définissent et distinguent un groupe, une société. On parlera généralement de la culture dominicaine, cubaine, portoricaine, ou encore des cultures afro-caribéennes. Au niveau du groupe social, ce serait plutôt un ensemble de convictions partagées, de manière de voir et de faire qui orientent plus ou moins consciemment le comportement d'un individu, d'un groupe. Dans ce cas, on pense aux cultures populaires qui ont eu une grande influence dans les littératures de la Caraïbe.

Mais cette définition large omet un aspect essentiel du concept que donne Denys Cuche: "la nature chez l'homme est entièrement interprétée par la culture."¹⁴. Il explique que:

¹⁴ Cuche, Denys. *La notion de culture dans les sciences sociales*. Paris: La Découverte, 2004, p. 4.

"La rencontre des cultures ne se produit pas seulement entre sociétés globales, mais aussi entre groupes sociaux appartenant à une même société complexe [...]. Les hiérarchies sociales déterminent les hiérarchies culturelles, ce qui ne signifie pas que la culture du groupe dominant détermine le caractère des cultures des groupes socialement dominés. Les cultures des classes populaires ne sont pas dépourvues d'autonomie ni de capacité de résistance."¹⁵

La situation dans la Caraïbe insulaire est plus complexe, à cette notion de domination d'un groupe social sur un autre s'ajoute le fait que les groupes sociaux sont aussi des groupes culturels très différents. La diversité existe au sein de la classe dominée, en fonction de ses origines ethniques surtout et au sein de la classe dominante, en fonction de ses origines régionales ou même sociales. Pour ces raisons, les premiers anthropologues et ethnologues se sont intéressés dès la fin du XIX^e siècle aux sociétés américaines pour étudier comment elles se sont formées suite au contact de groupes si différents. Nous pouvons citer par exemple les travaux d'Edward Burnett Tylor au Mexique qui lui permettent de concevoir sa méthode d'évolution de la culture. C'est à partir des théories de cet homme que le concept de culture va prendre une autre dimension. De la définition philosophique du terme telle qu'elle existait depuis le Siècle des Lumières, on passe à une description ethnologique de ce qu'est la culture dans les sociétés humaines. Un autre anthropologue américain, J.W. Powell serait l'inventeur du terme "acculturation", en 1880, il "nommait ainsi la transformation des modes de vie et de pensées des immigrants au contact de la société américaine"¹⁶. La définition de ce substantif qui fera autorité sera donnée par trois chercheurs, dont Melville Herskovits, en 1936 dans *Mémoire pour l'étude de l'acculturation* et que cite Cuche:

"L'acculturation est l'ensemble des phénomènes qui résultent d'un contact continu et direct entre les groupes d'individus de cultures différentes et qui entraînent des changements dans les modèles (*patterns*) culturels initiaux de l'un ou des deux groupes."¹⁷

L'anthropologue français qui a fait connaître l'anthropologie américaine de l'acculturation en France est Roger Bastide (1898-1974). Celui-ci a également reçu l'influence d'un autre théoricien important, du Français Claude Lévi-Strauss qui, bien qu'il s'intéressait plus au social qu'au culturel dans un premier temps, a eu l'idée d'appliquer le concept de structure aux phénomènes sociaux, il est à la base de l'anthropologie structurale. Pourtant critiquées, ses idées ont influencé ensuite de nombreux chercheurs. Il postule que l'humanité a

¹⁵ *Ibid.*, p. 5.

¹⁶ *Id.*, p. 52.

¹⁷ Cuche, Denys. *Op. cit.*, p. 53.

un capital culturel commun réduit dans lequel elle puise pour créer ses spécificités. En résumé:

"L'anthropologie structurale se donne pour tâche de retrouver ce qui est nécessaire à toute vie sociale, c'est-à-dire des universaux culturels [...]. A partir de là, elle établit des structurations possibles, en nombre limité, des matériaux culturels, c'est-à-dire ce qui crée la diversité culturelle apparente, par-delà l'invariabilité des principes culturels fondamentaux."¹⁸

Par ailleurs, le Britannique Bronislaw Malinowski (1884-1942) a développé une autre théorie fondamentale en anthropologie, celle du fonctionnalisme qu'Alfred Métraux résume ainsi: "elle repose sur une conception de la culture comme un ensemble d'institutions connexes, dont chacune joue le rôle nécessaire et indispensable au bon fonctionnement de l'ensemble."¹⁹ Par institutions, il entend le marché, la famille, des activités spéciales, etc. Il est important de le citer car il a eu une grande influence sur le Cubain Fernando Ortiz dont il sera question par la suite.

Les écrits de l'anthropologue libanais Sélim Abou ont un intérêt dans ce travail car ils associent les phénomènes migratoires à l'étude de l'identité culturelle. Il a travaillé sur les apports culturels des immigrés dans les sociétés d'accueil ainsi que sur les problèmes d'acculturation. Il donne trois dimensions aux processus d'interpénétration des cultures: une dimension historique, une sociologique et une psychologique²⁰. D'autre part, Abou traite de l'importance d'étudier la situation de l'émigrant avant, pendant et après son départ. Ses travaux démontrent l'utilité de la pluridisciplinarité pour ne pas omettre d'aspects dans le cheminement d'adaptation de l'émigré dans la société d'accueil. Ce chercheur s'est également intéressé aux cultures de la Caraïbe et de l'Amérique Latine, à l'acculturation et à l'interpénétration des cultures. Ces termes anthropologiques nous amènent à aborder la définition de métissage dans le contexte caribéen.

¹⁸ *Ibid.*, p. 44.

¹⁹ Métraux Alfred. *Bronislaw Malinowski. Journal de la Société des océanistes*. Tome 2, 1946. pp. 215-217. [Référence du 16 août 2012]

URL: http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/jso_0300-953X_1946_num_2_2_1533

²⁰ Abou, Sélim. Los aportes culturales de los inmigrantes. Metodología y conceptualización. In: Leander, Birgitta; Margulis, Mario. *Europa, Asia y África en América Latina y el Caribe*. Mexico: Siglo XXI/UNESCO, 1989, pp. 29-57.

1.1.2.2. La définition de métissage de l'Europe à la Caraïbe

A. Les origines

Pour ce qui est des travaux caribéens, il convient de citer ceux de l'anthropologue cubain Fernando Ortiz qui, en 1940, a préféré le terme de transculturation à celui d'acculturation. Il fait partie de l'école du fonctionnalisme développée par Bronislaw Malinowski qui postule notamment que "chaque élément constitutif d'une société en serait une partie indispensable"²¹.

D'après lui, les immigrés amenés de force dans la Caraïbe sont passés d'abord par un processus de déculturation avant de connaître celui de transculturation. Moreno Fragnals décrit ce premier processus ainsi:

"Entendemos por deculturación el proceso consciente mediante el cual, con fines de explotación económica, se procede a desarraigar la cultura de un grupo humano para facilitar la expropiación de las riquezas naturales del territorio en que está asentado y/o para utilizarlo como fuerza de trabajo barata, no calificada. El proceso de deculturación es inherente a toda forma de explotación colonial o neocolonial."²²

La déculturation s'est donc appliquée sur les populations d'origines africaines et asiatiques principalement dans la Caraïbe. Dans le cas des Chinois à Cuba, ou des autres travailleurs amenés plus de force que de gré, le trafic étant entre les mains des anciens négriers, les conditions qui leur ont été appliquées ont été les mêmes que celles appliquées aux esclaves²³.

Mais, Ortiz parle d'une déculturation partielle vécue par ces émigrés qui serait suivie d'une transculturation²⁴. Il définit son néologisme dans son ouvrage *Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar*:

"Hemos escogido el vocablo *transculturación* para expresar los variadísimos fenómenos que se originan en Cuba por las complejísimas transmutaciones de culturas que aquí se verifican, sin conocer las cuales es imposible entender la evolución del pueblo cubano, así en lo económico como en lo institucional,

²¹ Voir l'article sur le fonctionnalisme dans Bonte, Pierre; Izard, Michel (éd.). *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris: Quadrige/Presses Universitaires de France, 2007, p. 287.

²² Moreno Fragnals, Manuel. *La historia como arma y otros estudios sobre esclavos, ingenios y plantaciones*. Barcelona: Crítica, 1999 (1^{re} éd.: 1983), p. 25.

²³ Moreno Fragnals, Manuel. *Op. cit.*, p. 134.

²⁴ Ortiz, Fernando. *Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar*. La Havane: Ciencias Sociales, 1983, p. 90.

jurídico, ético, religioso, artístico, lingüístico, psicológico, sexual y en los demás aspectos de su vida."²⁵

Le terme anthropologique reste très lié aux travaux de Fernando Ortiz, dans le cas de l'étude littéraire, le terme générique de métissages semble plus adapté.

B. Les métissages: définition et terminologie

Dans la Caraïbe notamment, le concept de métissages est une des conséquences des migrations et des conflits culturels. Les termes anthropologiques vus ci-dessus aident à comprendre les processus de métissages dans les Antilles. Cependant, ce concept est complexe et englobe des réalités très différentes: depuis les métissages biologiques jusqu'aux métissages littéraires.

Pour en revenir aux origines de ce terme, le sens premier du substantif "métissage" est celui de croisement, mélange de races différentes. Un des synonymes souvent employé est celui d'hybridation. Ce dernier renvoie plus précisément à la biologie, au croisement entre espèces apparentées afin d'en créer une nouvelle, bien que les anthropologues l'utilisent également pour traiter de la culture.

La difficulté à mettre des mots sur ces "croisements" biologiques et le problème de définition sont apparus suite à la découverte de la Caraïbe et de l'Amérique. Dès les débuts de la colonisation, une terminologie est née pour essayer de nommer des phénomènes biologiques inédits jusqu'alors. Néanmoins, la question des métissages en culture et en religion est apparue au XX^e siècle. En France, les recherches sur les métissages qui s'intéressent aux Amériques et à la Caraïbe sont ceux de Roger Bastide dans *Les Amériques noires* (1967). L'ethnologue et sociologue signale déjà, au sujet du folklore nègre, "l'existence d'un processus de créolisation, qui est un mouvement spontané, interne à la culture afro-américaine, par adaptation au milieu environnant et assimilation d'éléments européens"²⁶; il utilise l'expression "processus de créolisation" tant pour les phénomènes aux Etats-Unis que dans la Caraïbe. L'intérêt de cet ouvrage est que son auteur démontre la différence qui s'est créée entre les cultures africaines arrivées aux Amériques et dans la Caraïbe et les cultures nègres qui se sont formées en s'adaptant au nouveau milieu. Cet auteur emploie surtout la locution "syncrétismes religieux ou culturels", d'ailleurs, pour lui, les termes de syncrétisme et de métissage ne sont pas synonymes mais plutôt complémentaires.

²⁵ Ortiz, Fernando. *Ibid.*, p. 86.

Ensuite, au début des années 1990, Jean-Loup Amselle propose dans *Logiques métisses* une autre manière d'analyser les sociétés d'Afrique de l'Ouest. Il conclut son ouvrage ainsi: "L'analyse en termes de "logiques métisses" permet au contraire d'échapper à la question de l'origine et de faire l'hypothèse d'une régression à l'infini." Il ajoute qu'"[Il s'agit] de postuler un syncrétisme originaire, un mélange dont il est impossible de dissocier les parties"²⁷. Son analyse est applicable à la Caraïbe puisque les Africains étaient d'origines ethniques et régionales différentes et les Européens aussi. Ils arrivaient chacun avec un bagage culturel propre déjà mis en contact avec d'autres au port de départ ou sur le bateau.

Quant à Serge Gruzinski, dans *La pensée métisse* (1999), il essaie de répondre aux problèmes de terminologie. Il donne les expressions qui ont pu être utilisées depuis le début du XX^e siècle par les anthropologues et sociologues pour essayer de définir ce phénomène particulier. Certains ont parlé de mélange, mais "en principe, on mélange ce qui ne l'est pas, des corps purs, des couleurs fondamentales, autrement dit des éléments homogènes exempts de toute "contamination""²⁸. D'autres, tel l'Argentin Néstor García Canclini, ont préféré le terme d'hybridation; celui-ci se justifie ainsi:

"Prefiero este último porque abarca diversas mezclas interculturales –no sólo las raciales a las que suele limitarse "mestizaje"– y porque permite incluir las formas modernas de hibridación mejor que "sincretismo", fórmula referida casi siempre a fusiones religiosas o de movimientos simbólicos tradicionales"²⁹

Pour Gruzinski, hybridation renvoie au même procédé que le mélange. Or, de tout temps, aucun être humain n'a été pur et heureusement pour sa survie. Enfin, il est de l'avis de García Canclini quant au substantif syncrétisme³⁰.

La conclusion de Gruzinski est simple: "En fait, toutes ces distinctions terminologiques rendent mal compte de la complexité des situations et de leur variabilité."³¹ Finalement, on constate que les chercheurs sont un peu "dépassés" par ce phénomène, qui n'est pourtant pas nouveau, mais qui ne fonctionne pas de manière linéaire ou rationnelle, il est imprévisible. La situation de la Caraïbe insulaire nous le démontre. Les sociétés se sont construites et continuent à se construire au gré des mouvements migratoires, les populations

²⁶ Bastide, Roger. *Les Amériques Noires*. Paris: L'Harmattan, 1996 (3^e éd.), 1^e éd. 1967, p. 184.

²⁷ Amselle, Jean-Loup. *Logiques métisses. Anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*. Paris: Payot, 1999 (1^{ère} éd: 1990), p. 248.

²⁸ Gruzinski, Serge. *La pensée métisse*. Paris: Fayard, 1999, p.36.

²⁹ García Canclini, Néstor. *Culturas híbridadas. Estrategias para entrar y salir de la modernidad*. Mexico: Grijalbo, 1990, p. 14-5.

³⁰ Notamment chez Roger Bastide dans *Les Amériques Noires*.

³¹ Gruzinski, Serge, *Id.*, p.41.

très différentes culturellement se sont concentrées dans ces espaces réduits en un temps historique très court à l'échelle humaine. L'explosion démographique et les problèmes économiques et/ou politiques engendrent un phénomène inverse d'émigration qui n'est pas sans conséquences non plus sur les sociétés.

Parmi ces différents termes, celui de métissages sera préféré, il sera employé au pluriel parce que chaque rencontre produit plusieurs effets. Le choix s'est porté sur ce vocable, car, étant le plus vague, il est aussi le moins connoté de nos jours. De plus, contrairement à ce que dit García Canclini, il s'applique aussi à la culture, du moins dans l'usage que l'on en fait en France. La littérature utilisant les termes d'acculturation, transculturation, assimilation, hybridation, etc. abonde. Le choix d'un de ceux cités peut traduire une intention politique, une discipline scientifique ou un courant de pensée. Or ce travail est une thèse d'étude littéraire et non pas d'anthropologie ou de sociologie.

Par ailleurs, il sera question avant tout d'apports. Si ces apports sont reconnus et acceptés, on peut alors postuler qu'il y a eu un processus de métissages. Dans les narrations étudiées dans la deuxième partie, il s'agira d'étudier si ces apports se traduisent par des métissages culturels ou même des métissages littéraires.

C. L'identité

D'autre part, la question de l'identité a aussi son importance pour comprendre les courants d'idées chez les écrivains caribéens. Il semble donc intéressant de signaler que:

"Si l'identité est si difficile à cerner et à définir, c'est précisément en raison de son caractère multidimensionnel et dynamique. C'est ce qui lui confère sa complexité, mais c'est aussi ce qui lui donne sa flexibilité. L'identité connaît des variations, se prête à des reformulations, voire à des manipulations."³²

Ainsi, cette citation renvoie à l'idée de rhizome reprise par Glissant qui dit que: "La pensée du rhizome serait au principe de ce que j'appelle une poétique de la Relation, selon laquelle toute identité s'étend dans un rapport à l'Autre"³³. La recherche de l'identité nationale ou caribéenne a occupé quelques générations d'écrivains au cours du XX^e siècle surtout. On verra dans le troisième chapitre de cette partie quel rôle ont joué les auteurs, ou jouent-ils encore, dans la construction des identités.

³² Cuche, Denys. *Op. cit.*, p. 92.

³³ Glissant, Edouard. *Poétique de la Relation*. Paris: Gallimard, 1990, p. 23.

1.1.3. La narration

Ce travail s'intéressera aux textes narratifs en prose de deux sortes: la narration plus ou moins longue qui se nomme "roman" et la narration courte qu'on peut appeler "nouvelle" en français. Une des définitions de ce terme générique décrit la narration comme étant un exposé écrit et détaillé d'une suite de faits, dans une forme littéraire.

Le corpus d'œuvres utilisé dans la deuxième partie se compose de deux formes de narrations: des longues et des courtes. C'est pour cette raison que le terme "narration" sera préféré dans ce travail car il ne fait pas référence à la taille du texte. Celui de "récit" sera également employé mais ce vocable englobe les formes orales ou écrites, il peut être basé sur des faits imaginaires ou vrais³⁴.

Ainsi, dans le corpus de narrations, se distinguent deux formes: le roman et la nouvelle. Dans son sens général, le roman se définit comme étant un récit en prose, contenant des aventures fabuleuses ou merveilleuses, les amours de héros imaginaires ou idéalisés. De plus, c'est une œuvre d'imagination assez longue qui présente et fait vivre dans un milieu des personnages donnés comme réels, fait connaître leur psychologie, leur destin, leurs aventures. La première partie de la définition du vocable permet de comprendre en partie ce qu'est le roman caribéen car les écrivains caribéens mélangent les genres, prose et poésie notamment. Cette définition très large s'inscrit dans la tentative de définition du concept de narration caribéenne.

Cependant, ces généralités ne suffisent pas à expliquer ce genre narratif tel qu'il est conçu dans la Caraïbe. Parmi les nombreuses théories sur le roman, une a été retenue pour ce chapitre car elle s'adapte au corpus de la partie suivante et renvoie à ce qui sera formulée dans le point de présentation de la littérature caribéenne. Le but ici, n'est pas d'entrer dans les débats d'idées. Néanmoins, il semble utile de mentionner des éléments de la théorie de Bakhtine qui peuvent aider à expliquer la production littéraire caribéenne. Ces éléments sont cités par Françoise Rulhier-Theuret:

"Mikhaïl Bakhtine, dans *Esthétique et théorie du roman*, a formulé cette contradiction de la prose romanesque entre la fragmentation et le continu: c'est à lui que nous emprunterons la notion d'hétérogénéité compositionnelle. Le roman, pour le critique russe héritier des romantiques allemands, apparaît comme une sorte de genre englobant, le résultat d'un mélange: "Toutes les formes et tous les genres sont entrelacés." Il se présente comme une succession

³⁴ *Ibid.*

de séquences pluristylistiques, organisées et liées par le fil ténu d'une histoire. Le défi stylistique du genre tient à cet assemblage de morceaux à la fois dépendants et autonomes, à la complexité des interactions du tout et de la partie."³⁵

Par la suite, on étudiera comment est né le roman caribéen et quels sont ses aspects particuliers. Cependant, cette citation permet d'avancer quelques idées, on retiendra les termes de "fragmentation", de "séquences pluristylistiques" et d'"assemblage".

Bien sûr, la dénomination "roman" ne peut pas s'appliquer à des récits courts. La question de la longueur du récit est polémique, d'autant plus que parmi les textes caribéens, certains peuvent être dits "roman court". Cependant, le roman est un genre à part, avec ses caractéristiques propres. Tout d'abord, le statut du narrateur est important et on ne doit pas le confondre avec l'auteur. De plus, l'espace du roman est la représentation socio-économique dans lequel évoluent les personnages à une époque donnée, il est la représentation du réel. Le temps est multiple (de l'histoire, du discours, psychologique), pas toujours linéaire, ce qui n'entrave pas le déroulement de l'action. Par ailleurs, ce type de narration se compose d'une action principale qui peut être complétée par des actions secondaires, peuvent y être impliqués des composantes d'ordre social, culturel ou psychologique qui ont des conséquences sur le destin des personnages. Enfin, ces derniers sont des individus complexes sur le plan de leur caractérisation, ils sont en nombre plus important que dans des genres narratifs courts, ils trouvent dans le roman le lieu idéal pour se révéler³⁶.

La deuxième forme littéraire du corpus se compose de nouvelles. Considérée comme un genre secondaire, la nouvelle a pourtant un rôle très important dans l'histoire de la littérature caribéenne. Dans son sens général, la nouvelle se définit comme étant un récit généralement bref, de construction dramatique, et présentant des personnages peu nombreux.

Si la définition du roman n'est pas aisée, celle de la nouvelle l'est encore moins peut-être. Il faut tout d'abord commencer par réussir la distinction entre roman et nouvelle ou entre nouvelle et conte. En espagnol, conte et nouvelle se traduisent respectivement par "cuento" et "novela corta", bien que la distinction ne soit pas toujours

³⁵ Rullier-Theuret, Françoise. *Approche du roman*. Paris: Hachette, 2001, p. 7.

faite entre les deux termes. Ce "genre narratif court" trouve ses origines dans les textes brefs des siècles précédents: le fabliau, le récit merveilleux, le *Décameron*, etc. et prend forme tel qu'on le connaît aujourd'hui au XIX^e siècle³⁷. Déjà, au XVII^e siècle, les écrivains mettaient tout en œuvre pour différencier la nouvelle du conte. Le conte littéraire trouve ses origines dans le conte populaire oral et a souvent une fonction ludique, moralisante ou exemplaire que n'a pas la nouvelle³⁸.

Quant à la différence entre la nouvelle et le roman:

"Si la nouvelle [...] est de structure fermée, concentrée, voire concentrationnaire [...], si elle est gouvernée par un principe d'unicité absolue et cherche "un" terme hâtif et définitif du récit, le roman est ouvert (ce qui ne signifie pas décomposé), pluriel et polymorphe: il accueille le divers, il donne lieu à de multiples tentatives pour retrouver l'harmonie du Moi, et chacune d'entre elles représente un progrès et une étape dans la voie de la résolution de la crise."³⁹

L'auteur de ces lignes considère même que la nouvelle est "du roman en devenir". En effet, il n'est pas rare de voir qu'elle va constituer la première mouture de ce qui sera plus tard un roman. De plus, nombreux sont les écrivains qui s'adonnent d'abord à la nouvelle, plus facile à publier, avant de se lancer dans l'écriture d'un récit long.

Finalement, la longueur du texte n'est que secondaire pour différencier la nouvelle du roman, ce qui compte c'est la construction: une seule intrigue, un nombre réduit de personnage, des descriptions qui s'en tiennent au strict nécessaire. Quant au temps, il est presque toujours linéaire, sans anachronismes ni retours en arrière. L'espace n'a pas une grande importance, on se centre principalement sur le personnage⁴⁰.

Ce dernier point de définition de la narration amène à traiter de la base de ce travail de recherche, la théorie et la méthodologie; en particulier celles qui sont en relation avec le texte narratif.

³⁶ Reis, Carlos; Lopes, Ana Cristina M.. *Diccionario de narratología*. Salamanque: Colegio de España, pp. 182-184.

³⁷ Oswald, Thierry. *La nouvelle*. Paris: Hachette, 1996, p. 14.

³⁸ Reis, Carlos; Lopes, Ana Cristina M. *Ibid.*, pp. 50-51.

³⁹ Oswald, Thierry. *Op. cit.* p. 23.

⁴⁰ Reis, Carlos; Lopes, Ana Cristina M. *Op. cit.*, pp. 186-187.

1.2. Les textes: la théorie et la méthodologie

1.2.1. L'histoire et la littérature

Puisque la plupart des textes qui seront étudiés ont retenu notre attention pour leur contenu historique et social, il est utile de présenter ce lien particulier existant entre la littérature et l'histoire expliqué par Georg Lukács (1885-1971) dans *Le roman historique*. Peu de textes qui feront l'objet d'une analyse sont des romans historiques "traditionnels". Cependant, plusieurs sont des Nouveaux Romans Historiques, d'après la définition qu'en donne Seymour Menton et qui sera présentée dans le dernier chapitre de cette partie. Pour en revenir aux origines de ces genres, elles se situent en Europe.

Il est intéressant de constater que le roman en tant que genre littéraire s'est développé en même temps que l'histoire en tant que discipline scientifique, les deux sont donc intrinsèquement liés. La forme romanesque, apparue au début du XVIII^e en Angleterre⁴¹, le terme de roman, datant lui de la fin de ce siècle-là, permettait des descriptions historiques et sociales et de mettre en scène des personnages représentatifs d'une classe. De plus, déjà à la fin du XVIII^e siècle, les romans anglais comportaient des traits réalistes. S'il est difficile de définir quelle est la date d'apparition du premier roman, nous pouvons néanmoins signaler que le XIX^e était le siècle du "boom" de la production en Europe. Nous étions dans une époque post-Révolution française, la bourgeoisie se constituait en classe sociale influente et la classe ouvrière apparaissait. En parallèle (et entre autres en conséquence de la Révolution), c'était également le siècle de l'histoire, celle-ci est devenue une discipline universitaire à part entière en s'émancipant de la philosophie et de la théologie⁴². En effet, c'était la première fois que l'on tentait une "division périodique rationnelle de l'histoire"⁴³. A cette époque, l'histoire était un moyen idéologique de justifier la nécessité de la Révolution française. Le roman était lui un

⁴¹ D'après Ian Watt. "Réalisme et forme romanesque." In: Barthes, R. et al. *Littérature et réalité*. Paris: Le Seuil, 1982, pp.11-46, p.11.

⁴² Müller, Bertrand. *Histoire (Histoire et historiens). Courants et écoles historiques*. Universalis [en ligne] [références du 30 mars 2012]. URL: <<http://www.universalis.fr/encyclopedie/histoire-histoire-et-historiens-courants-et-ecoles-historiques/>>. "Quels que soient les ancêtres qu'elle revendique, l'histoire peut se concevoir en courants concurrents, en écoles de pensée plus ou moins organisées ou encore en traditions intellectuelles instituées, depuis le XIX^e siècle, qui fut, a-t-on souvent répété, le siècle de l'histoire."

⁴³ Lukács, Georg. *Le roman historique*. Paris: Payot et Rivage, 2000, p. 27.

moyen de "refléter" l'histoire. L'histoire est considérée dans la perspective de Lukács comme étant "l'infrastructure" du roman⁴⁴.

Bien que la discipline ait pris sa signification dans la France postrévolutionnaire, c'est en Angleterre qu'est apparu le roman historique, avec Walter Scott. Ce pays, qui avait fait sa révolution un siècle avant la France, a donc connu d'importants changements économiques et sociaux pendant les dernières décennies. Là aussi, un sentiment historique est né et trouve dans la littérature un moyen adéquat pour s'exprimer.

Lukács nous dit de l'œuvre de Scott:

"Les héros de Scott, en tant que figures centrales du roman, ont une fonction entièrement opposée [à celle des héros de l'épopée]. C'est leur rôle de mettre en contact les extrêmes dont la lutte remplit le roman, dont le heurt exprime artistiquement une grande crise dans la société. A travers l'intrigue, au centre de laquelle se tient le héros, un terrain neutre est recherché et trouvé, sur lequel les forces sociales extrêmes qui s'opposent peuvent être amenées à établir entre elles des relations humaines."⁴⁵

Cette citation amène à considérer l'importance du personnage tant principal que secondaire. En effet, la critique qui a été faite à Scott est d'avoir créé des personnages secondaires quelques fois plus intéressants que le principal. Aussi, tous les personnages devront être étudiés avec la même importance, il ne sera pas fait de distinction entre les principaux et les secondaires. S'ils sont secondaires, ce n'est peut-être pas par hasard, surtout dans les romans dits de la "Nueva Novela Histórica".

Le roman historique a finalement réussi à se constituer en genre littéraire après avoir traversé au long du XIX^e siècle les courants romantique, réaliste ou naturaliste. Pour le XX^e siècle, Georg Lukács propose une renaissance du roman historique qui se baserait sur le roman historique classique. Il voit dans le "nouveau roman historique" occidental un genre lié aux phénomènes politiques du début du XX^e siècle, comme un moyen d'analyser les événements en cours et de proposer un futur différent, un modèle socialiste, ceci en contradiction avec la classe bourgeoise qui a échoué au siècle précédent.

Bien que le monde occidental ait changé depuis les écrits du philosophe hongrois, ses idées sont intéressantes pour comprendre le cheminement des écrivains caribéens et quelles sont les origines d'un courant plus récent: la Nueva Novela Histórica. Les écrivains doivent être considérés comme étant des acteurs et des observateurs de leur société. En effet: "le

⁴⁴ D'après Claude-Edmonde Magny dans la préface à l'édition française de *Le roman historique*. Paris: Payot et Rivage, 2000, p. 2.

⁴⁵ Lukács, Georg, p. 37.

roman historique a un auteur, lui-même conditionné par la société historique dans laquelle il vit, ce qui à son tour conditionne [...] la vision qu'il aura de telle ou telle époque qu'il s'est choisie et jusqu'à ce choix même."⁴⁶ Il faut prendre en compte que beaucoup d'entre eux étaient ou sont encore socialistes ou communistes, leur esthétique est donc influencée par les idées politiques. Ceci est une preuve de leur intérêt marqué pour leur société et de leur volonté d'influer sur le discours historique national. Bien sûr, peu de ces écrivains sont historiens de formation, leur discours n'est donc pas scientifique mais bien littéraire. Dans l'analyse textuelle, ce qu'ils affirment ne devra pas être pris pour argent comptant, bien que les distorsions ne soient pas anodines.

1.2.2. La sociologie et la littérature

Si l'histoire en tant que discipline permet de comprendre le contexte, la sociologie aide à analyser les personnages et, par conséquent, à comprendre l'impact de l'Histoire sur les sociétés. Les études sociologiques du genre romanesque ont été proposées au départ par Lukács dans la *Théorie du roman* (1915). Ici, il sera fait référence aux idées du Français Lucien Goldmann (1913-1970) dans *Pour une sociologie du roman* et dans l'article "La sociologie de la littérature: situation actuelle et problèmes de méthode"⁴⁷. Dans le premier ouvrage, l'auteur signale que:

"le roman se caractérise comme l'histoire d'une recherche de valeurs authentiques sur un mode dégradé, dans une société dégradée, dégradation qui, en ce qui concerne le héros, se manifeste principalement par la médiatisation, la réduction des valeurs authentiques au niveau implicite et leur disparition en tant que réalités manifestes."⁴⁸

Cette affirmation peut s'appliquer pour le roman caribéen. En effet, les écrivains de cette région sont à la "recherche de valeurs authentiques" "dans une société dégradée", cette société est dégradée depuis sa formation jusqu'à nos jours. Le travail de l'auteur est donc, à partir de la dégradation, ou plutôt du chaos (terme employé par Glissant et Benítez Rojo) dans le cas de la Caraïbe, de redéfinir la société caribéenne, de lui redonner un sens et de permettre

⁴⁶ Magny, Claude-Edmonde. *Ibid.*, p. 3.

⁴⁷ Goldmann, Lucien. *Pour une sociologie du roman*. Paris: Gallimard, 1964, 372 p. et La sociologie de la littérature: situation actuelle et problème de méthode. In: *Revue internationale des sciences sociales. Sociologie de la création littéraire*, 1967, vol. XIX, N°4, pp.531-554.

⁴⁸ Goldmann, Lucien. *Pour une sociologie du roman*, p. 35.

que les caribéens prennent confiance en eux, se reconnaissent comme Caribéens et s'affirment notamment face aux anciennes, actuelles ou nouvelles métropoles.

Cependant, plus qu'une étude explicative des romans, on se devra d'entrer aussi dans l'interprétation. Goldmann fait la différence entre l'explication d'une œuvre proposée par les sociologues de la littérature et l'interprétation psychologique que peuvent en faire les spécialistes de l'analyse littéraire.⁴⁹ La psychologie des personnages, bien qu'elle soit le reflet des traumatismes laissés par l'histoire, sera secondaire dans ce travail.

Goldmann affirme par ailleurs que:

"Il est évident que, le plus souvent, en sociologie générale et, très souvent, en sociologie de la littérature, lorsque la recherche porte sur plusieurs ouvrages, le chercheur sera amené à éliminer toute une série de données empiriques qui paraissaient initialement faire partie de l'objet d'étude proposée et, au contraire, à ajouter d'autres données auxquelles il n'avait pas pensé en premier lieu."⁵⁰

C'est exactement le problème auquel on peut être confronté dans cette étude puisque le corpus d'œuvres, bien que délimité, est assez divers. Les thèmes étudiés sont définis en fonction des trois œuvres principales analysées dans chaque chapitre, mais il est vrai qu'ils peuvent être amenés à changer au fur et à mesure de la lecture des narrations.

Les théories de Lukács et Goldmann, bien que très européennes et basées sur le marxisme, sont utiles à l'étude de la littérature caribéenne. Elles ont un intérêt ici dans la description des personnages et dans la compréhension de leur rôle. Par exemple, le personnage principal ou secondaire est souvent le représentant d'une classe sociale défavorisée. Dans ce cas, entre en compte la problématique créée par la couleur de peau. Ce personnage sera très souvent ou d'origine africaine ou d'origine asiatique. Si le personnage principal est blanc, il sera le représentant de la classe sociale dominante. Dans l'histoire de la littérature caribéenne, il existe un roman qui répond parfaitement au critère du roman sociologique défini par Goldmann, il s'agit de *Gouverneur de la rosée* du Haïtien Jacques Roumain. Le sociologue dit:

"il nous semble qu'il n'y a création littéraire et artistique que là où il y a aspiration au dépassement de l'individu et recherche de valeurs qualitatives trans-individuelles. "L'homme passe l'homme" [...]. Cela signifie que l'homme ne saurait être authentique que dans la mesure où il se conçoit ou se sent

⁴⁹ Goldmann, Lucien. "La sociologie de la littérature: situation actuelle et problème de méthode", p. 539.

⁵⁰ Goldmann, Lucien. La sociologie de la littérature: situation actuelle et problèmes de méthode, p. 542.

comme partie d'un ensemble en devenir et se situe dans une dimension trans-individuelle historique ou transcendante."⁵¹

C'est l'impression que donne Manuel, le personnage principal de *Gouverneur de la rosée*, il se bat jusqu'au bout, non pas pour lui, mais pour sa communauté. Un autre personnage, Ti-Noël, dans *El reino de este mundo* d'Alejo Carpentier, répond aussi aux critères donnés par Goldmann. Ce sont évidemment deux romans de la première moitié du XX^e siècle, dont les auteurs ont été influencés par Marx; mais ces deux écrivains ont eux-mêmes influencé les générations suivantes.

D'ailleurs, dans des romans plus récents, comme *La casa de la laguna* (1995) de la Portoricaine Rosario Ferré, "la femme passe l'homme" pourrait-on dire. L'auteur redonne leur place aux femmes dans le processus de colonisation et de formation des sociétés coloniales. Puisque les écrivains étaient ou sont aussi des acteurs politiques, engagés la plupart du temps à gauche, il semble normal de retrouver chez leurs personnages cette préoccupation pour le devenir commun.

1.2.3. Une approche méthodologique

1.2.3.1. La littérature comparée

Il a été parfois difficile de trouver des romans des différentes îles abordant les mêmes thèmes, cette difficulté peut être liée à des problèmes inhérents au pays (non-reconnaissance d'un apport dans la société par exemple, difficultés à se faire éditer). L'intérêt de cette thèse est de travailler avec un corpus de trois narrations, romans ou nouvelles, hispanophones par chapitre, de préférence des œuvres publiées plus ou moins à la même époque, du moins qu'il n'y ait pas un siècle d'écart entre la publication de deux textes. Cependant, la difficulté à trouver des romans pousse à utiliser parfois des textes narratifs du XIX^e siècle.

Or, au départ, c'était principalement des romans publiés à la fin du XX^e et au début du XXI^e siècle qui devaient faire l'objet d'étude. Ceci afin d'étudier quel était l'impact des théoriciens caribéens et d'une histoire des migrations vieille de cinq siècles sur les textes récents. Cependant, les écarts entre les publications doivent rappeler que la littérature caribéenne, tout comme l'histoire, est diachronique. Ainsi, malgré les intervalles, il existe des

⁵¹ Goldmann, Lucien. *Pour une sociologie du roman*, p. 55.

thématiques communes et peut-être même une volonté commune dans les discours des écrivains.

Il faut préciser que ce n'est pas une thèse de littérature comparée, bien que cette méthode sera utilisée pour étudier les différents romans. Le but est de faire ressortir d'un corpus d'œuvres, les thèmes communs qui permettent de penser qu'il existe des liens étroits entre les créations littéraires antillaises.

La littérature comparée peut se définir ainsi:

"[C'] est l'art méthodique, par la recherche de liens d'analogie, de parenté et d'influence, de rapprocher la littérature d'autres domaines de l'expression ou de la connaissance, ou bien les faits et textes littéraires entre eux, distants ou non dans le temps et dans l'espace, pourvu qu'ils appartiennent à plusieurs langues ou plusieurs cultures, fissent-elles partie d'une même tradition, afin de mieux les décrire, les comprendre, les goûter."⁵²

Cette définition donnée par Daniel-Henri Pageaux s'applique à l'objectif de ce travail de recherche. Différents travaux de littérature comparée sur les textes caribéens ont déjà été publiés, dont ceux de Daniel-Henri Pageaux *Images et mythes d'Haïti*⁵³ (1984) et ceux de Colette Maximin: *Littératures caribéennes comparées*⁵⁴ (1996). Il est vrai que la méthode comparatiste permet de passer outre les différences de langues et même les écarts de temps entre les publications. Cette méthode pose cependant le problème de la validité du travail de recherche sur des traductions de romans. Yves Chevrel affirme que: "Un texte traduit ne paraît donc pas avoir tout à fait le même statut qu'un texte original: de façon paradoxale, alors qu'il ne semble devoir son existence qu'à celle de l'original, il paraît induit par le système d'accueil."⁵⁵

Bien qu'il soit difficile parfois de se procurer des romans en langue originale, nous avons fait le choix de ne pas utiliser de traductions, bien que, parfois, dans le cas des romans ou des essais caribéens, ils soient traduits par les Caribéens mêmes⁵⁶. Ces traductions démontrent également un intérêt certain pour les écrits des îles voisines. Puis ces traducteurs restent proches culturellement des écrivains et appréhendent mieux les problèmes ou les

⁵² Pageaux, Daniel-Henri. *La littérature générale et comparée*. Paris: Armand Colin, 1994, p. 12.

⁵³ Pageaux, Daniel-Henri. *Images et mythes d'Haïti*. Paris: L'Harmattan, 1984, 237 p

⁵⁴ Maximin, Colette. *Littératures caribéennes comparées*. Pointe-à-Pitre/Paris: Jasor/Karthala, 1996, 421 p.

⁵⁵ Chevrel, Yves. *La littérature comparée*. Paris: Presses Universitaires de France, 1989, p. 20.

⁵⁶ Par exemple, la Martiniquaise Maryse Condé a traduit *l'Histoire des Caraïbe* du Trinidadien Eric Williams, la Vénézuélienne Aura Marina Boadas a traduit en espagnol le *Discours antillais* d'Edouard Glissant, les Martiniquais Raphaël Confiant et Carine Gendrey sont les auteurs de la traduction en français de *Les Voix du*

thèmes évoqués dans le texte original. Enfin, pour en revenir à Glissant, les langues diffèrent mais le langage reste le même.

Dans ce travail, le corpus d'œuvres étudié est en langue espagnole. Les romans ou nouvelles de langue française ou anglaise pourront être cités parfois pour confirmer, voire infirmer les thèses avancées.

Quant à la méthode de littérature comparée, Daniel-Henri Pageaux en présente quatre types:

- "1) Un seul texte (étude d'intertextualité).
- 2) Deux textes: relation binaire avec élaboration d'un tertium comparationis. Le couple se transforme en relation triangulaire.
- 3) Plusieurs textes regroupés sous un titre: lectures singulières et latérales, élaboration d'une problématique, va-et-vient "entre" les textes et "au-dessus" d'eux pour des lignes de synthèse qui se précisent et/ou se rectifient, chemin faisant.
- 4) Plusieurs textes mis en série et superposés: construction d'un modèle et réexamen de chaque texte en fonction du modèle établi. Possibilité d'amélioration du modèle en cours d'étude, mais non remis en cause."⁵⁷

Dans le cadre de ce travail, le troisième type de lecture semble le plus intéressant car, comme il l'a été signalé dans le chapitre précédent, les thèmes peuvent varier au fur et à mesure de la lecture. D'autre part, un corpus d'œuvres assez important est souhaitable afin de donner une idée des différentes migrations pour pouvoir en tirer des conclusions et répondre à la problématique. Ainsi, il sera fait un va-et-vient "entre" les trois textes dans chaque chapitre et "au-dessus" des textes en contextualisant les écrivains et en essayant d'analyser leurs intentions.

1.2.3.2. La pertinence des thèmes

Le thème choisi est le suivant: la présence des migrations dans les narrations. Les questions qui se sont posées à la lecture de nombreux romans caribéens, écrits en espagnols, en français ou en anglais tournent autour de la reconnaissance. Comme signalé auparavant, on part de l'idée que l'auteur est un acteur et aussi un représentant de la société. On se demandera

tambour du Saint-Lucien Earl Long, la Portoricaine Isabel Laboy Llorens a traduit *La Caraïbe, une et divisible* du Haïtien Jean Casimir.

⁵⁷ Pageaux, Daniel-Henri. *Op. cit.*, p.181.

donc s'il était le fruit de migrations, et de quelles migrations, s'il connaît l'histoire de son île, s'il reconnaît les legs laissés par les populations émigrées, s'il les a intégrés dans ses narrations ou bien non et, si non, pourquoi? Mais encore, est-ce que le reflet de la société que donne l'auteur est réaliste ou bien il est tronqué par la classe sociale à laquelle celui-ci appartient? En bref, à travers les narrations, on cherchera à savoir où en sont les écrivains, et donc les Caribéens, dans la reconnaissance des apports constitutifs de la société caribéenne. Puis, si l'occasion en est donnée, on pourra étudier s'il y a la présence de métissages littéraires à travers l'intertextualité ou l'oralité par exemple.

Afin de répondre à cette question, dans la partie suivante, sera traitée dans un premier temps la présence des migrations vers la Caraïbe dans les narrations. Il s'agira des migrations européennes, africaines, asiatiques et nord-américaines. On essaiera de voir si ces composantes sont acceptées ou rejetées et quel est le discours des écrivains à leur sujet. On verra ensuite la présence des migrations internes, c'est-à-dire entre les îles ou au sein de l'île. Elles apportent elles aussi de nouveaux aspects culturels, sont-ils reconnus et intégrés? Enfin, dans la troisième partie, on s'intéressera au cas des migrations vers l'extérieur, les pays occidentaux principalement. Là aussi, il serait utile de savoir si les personnages ou les auteurs (l'auteur étant parfois le narrateur) adoptent ou rejettent la nouvelle culture à laquelle ils sont confrontés et si ces courants migratoires ont une influence dans les îles d'origine. Pour cela on s'attachera notamment à l'étude des personnages principaux et secondaires, aux apports qu'ils ont laissés dans la société d'accueil et à leur processus d'intégration également. Des cas de non-intégration peuvent être rencontrés également, ils mériteront être expliqués. Les personnages secondaires sont dignes d'intérêt car ils sont souvent originaires d'une minorité ethnique. A partir des thèmes communs aux trois œuvres, des conclusions seront tirées dans chaque chapitre sur les apports ou non d'une migration.

1.3. Les contextes

Dans ce dernier chapitre, il sera donné une vision globale de la Caraïbe insulaire. Bien que, dans la partie suivante, ce soit uniquement de la Caraïbe insulaire hispanique dont il sera question, il est difficile de comprendre son histoire sans faire référence aux autres îles de langues créole, française, hollandaise ou anglaise. Ce chapitre se compose de trois points complémentaires: un premier qui donne une présentation géopolitique, un deuxième qui se centre sur l'histoire et un troisième qui expose la littérature de la région. Il a été signalé en introduction que ce travail s'appuierait sur plusieurs disciplines pour comprendre et donner une définition de l'aire caribéenne, d'où ce chapitre de présentation générale. Quant au point historique, il résumera plus particulièrement les migrations qui ont eu lieu et ont encore lieu dans la Caraïbe insulaire.

1.3.1. Le contexte géopolitique

1.3.1.1. Une définition de la Caraïbe

Le sociologue haïtien Jean Casimir a donné, dans son ouvrage *La Caraïbe, Une et Divisible*, sa vision de la géographie de cette région:

"Una región delimitada para fines geopolíticos no coincide con la que se visualiza en función de proyectos de construcción nacional. El término región remite a una unidad de análisis y de intervención, y tanto el contenido como los límites regionales dependen de las intenciones del observador. Así, más allá de la visión del observador, la región no existe. Todo análisis regional es necesariamente subjetivo."⁵⁸

Partant de cette citation, la Caraïbe sera définie en fonction de ce projet de recherche. Bien que la partie littéraire s'appuyera uniquement sur l'étude des textes hispanophones, il peut sembler intéressant de présenter la Caraïbe insulaire dans son ensemble. En effet, Cuba, la République Dominicaine et Porto Rico ne sont pas isolées au milieu de la mer caribéenne, elles font partie d'un ensemble. Les géographes français Monique Bégot, Pascal Buléon, Patrice Roth définissent la Caraïbe comme étant une mosaïque⁵⁹. La mosaïque se compose de couleurs, de formes et de matières différentes pour créer un ensemble uni. Pourtant, cet ensemble en apparence disparate relève d'une seule formation géologique et économique.

⁵⁸ Casimir, Jean. *La invención del Caribe*. San Juan: Universidad de Puerto Rico, 1997, p.97.

Les frontières de la Caraïbe diffèrent d'un point de vue à l'autre. Par exemple, le géographe français Guy Lasserre considère que la Caraïbe est formée par tous les pays et les îles se situant au bord de la mer du même nom, incluant même les Guyanes et le Surinam. Il préfère le terme d'"Amériques du Centre"⁶⁰, mais traite à part des trois Guyanes. Eugène Revert inclut les pays bordant la mer caribéenne, ainsi que les Guyanes, sauf le Mexique⁶¹. Ces deux définitions sont valables si on prend en compte le système de monoproduction agricole par exemple dû à des similitudes politiques ou climatiques. Les côtes nicaraguayenne ou costaricaine ont des points communs avec les républiques sucrières dominicaine ou cubaine des années 1950. Les deux géographes cités ont publié leurs ouvrages entre les années 50 et 70 et ils donnent une vision européenne de cette zone géographique. Depuis l'éclatement des systèmes coloniaux européens, les Caribéens travaillent à redéfinir la conception géographique de leur région, afin de tenter une intégration économique régionale.

Depuis les années 1980, des initiatives de développement au niveau régional se sont effectivement mises en place. On peut citer parmi les plus importantes la création du Caribbean Community (CARICOM ou Marché Commun des Caraïbes), créé en 1973, qui regroupe les anciennes colonies britanniques de la région, celle de l'Association des États de la Caraïbe créée en juillet 1994. Cette dernière compte 25 Etats Membres et trois Membres Associés parmi les États de la Grande Caraïbe (insulaire et continentale). Puis, il existe aussi des accords économiques avec Les Etats-Unis qui prévoient des facilités pour l'entrée des produits caribéens sur le marché états-unien. Il s'agit du CBI (Caribbean Basin Initiative) qui regroupe les pays d'Amérique Centrale du Guatemala à Panama, les Grandes Antilles, sauf Cuba, une partie des Petites Antilles, excepté les îles françaises. Ces accords économiques tendent finalement à diviser un peu plus la région.

Le cas des Antilles françaises, néerlandaises, nord-américaines ou anglaises est problématique pour le développement de liens économiques ou politiques avec les voisins. De fait, ces îles ne font partie comme États Membres ni du CARICOM, ni de l'AEC. De plus, dans l'imaginaire des Français métropolitains, les Antilles ne représentent que la Martinique et la Guadeloupe. Pour les Anglais, "The Caribbean" ne représentent encore que les West Indies. Cette vision découpée de l'archipel dénote peut-être un manque de volonté de la part des

⁵⁹ Bégot, Monique; Buléon, Pascal; Roth, Patrice. *Émergences Caraïbes. Éléments de géographie politique*. Paris: AREC/L'Harmattan, 2001.

⁶⁰ Lasserre, Guy. *Les Amériques du Centre*. Paris: PUF, 1974.

⁶¹ Revert, Eugène. *Le monde caraïbe*. Paris: Les Éditions Françaises, 1958.

Occidentaux de reconnaître la nécessité, pour les populations locales, d'échanges au niveau régional.

La validité de la définition de la Caraïbe uniquement insulaire peut se démontrer en établissant un lien entre la géographie et la culture. En effet, les îles ont plus de similitudes entre elles, ne serait-ce que par le fait de l'insularité, qu'avec certains pays continentaux de même langue. Quant à la culture, elle correspond elle-même à l'économie de plantation, dénominateur commun des îles caribéennes.

Oruno Denis Lara, dans l'introduction de son ouvrage *Les Caraïbes*, précise que: "Pour nous qui mesurons la complexité de cette "galaxie" les problèmes exigent en effet une analyse au niveau de la géodynamique (océanographie, géophysique, géologie), des sciences sociales et des sciences humaines autour de l'histoire."⁶² Pour cette raison, il est difficile d'expliquer ce qu'est le monde caribéen à l'aide d'une seule discipline et que, de plus en plus, les travaux des "caribénistes" sont pluridisciplinaires.

1.3.1.2. Une présentation géographique

Tout d'abord, sur le plan démographique, en 2000, la population de l'archipel était de trente-six millions d'habitants environ. Les chiffres sont à prendre avec précaution car comme le disent Hervé Domenach et Michel Picouet: "Les effectifs des populations caribéennes évoluent vite en raison à la fois des importants mouvements de population et d'une transition démographique incertaine."⁶³

Physiquement, la Caraïbe insulaire forme un archipel, que l'on appelle l'arc antillais. Le jeu des plaques tectoniques a donné naissance à l'émersion d'un chapelet d'îles et d'îlots, physiquement et climatiquement différents. Certaines îles étant d'origine volcanique, d'autres d'origine calcaire. La région connaît donc encore aujourd'hui une intense activité sismique et volcanique.

Cet archipel se compose de quarante-quatre îles (et de milliers d'îlots), si on ne prend pas en compte les Bahamas (sept cents îles environ), étalées sur quatre mille kilomètres de long. La plus grande, Cuba compte 110.860 km², la plus petite île/État, Anguilla mesure 91 km². On divise les Antilles en deux sous-régions: les Grandes Antilles et les Petites Antilles. Les premières sont au nombre de quatre: Cuba, Haïti/République Dominicaine, Porto Rico et

⁶² Lara, Denis Oruno. *Les Caraïbes*. Paris: Presses Universitaires de France, 1986, pp.3-4.

la Jamaïque. Elles représentent à elles seules les neuf dixièmes de la superficie et de la population totale de la région. Les Petites Antilles forment un chapelet de petites îles d'origine volcanique ou calcaire qui s'étendent en arc de cercle depuis les Îles Vierges jusqu'à Grenade. Proches de la côte vénézuélienne, se trouvent Trinidad et l'île associée de Tobago. Puis s'incurvant vers l'Ouest, l'arc se termine par Aruba, en passant par Curaçao, Bonaire et les dépendances vénézuéliennes (les archipels de Los Roques et de las Aves, les îles de la Tortuga, de Margarita, entre autres).

Les Grandes Antilles sont montagneuses avec des pics allant de 1333 mètres d'altitude à Porto Rico jusqu'à 3087 mètres, en République Dominicaine avec le Pico Duarte. Les Grandes Antilles bien que n'ayant pas de volcans actifs connaissent, elles aussi, une activité sismique intense. Les Îles Vierges, bien que petites, peuvent être considérées comme faisant partie des Grandes Antilles, puisqu'elles sont situées sur une plateforme continentale, sauf la plus grande, Sainte-Croix, plus isolée au Sud.

Anguilla, Barbuda et Antigua sont des îles de formation calcaire et sont plus sèches que les autres. Les Petites Antilles comptent de nombreux volcans actifs émergés, plus des volcans sous-marins. Parmi les émergés les plus importants, on peut citer les quatre Soufrière à Montserrat, en Guadeloupe, à Saint-Vincent et à Sainte-Lucie et la Montagne Pelée en Martinique.

Quant au climat, l'arc antillais se situe entre l'équateur et le tropique du Cancer et jouit donc des avantages et des désavantages du climat tropical. Celui-ci se divise principalement en deux saisons dans tout l'archipel: la saison sèche, plus ou moins de janvier à mai, et la saison humide ou hivernale, plus ou moins de juin à septembre. La nature est donc généreuse envers la plupart des îles, leur offrant la possibilité de produire et d'adapter de nombreuses plantes tropicales ou non. Elle permet de récolter des fruits et légumes plusieurs fois par an, voire même toute l'année. Cependant, il existe des différences climatiques parmi les Petites Antilles. Par exemple, l'île de la Dominique compte deux sommets à plus de 1400 mètres d'altitude, 365 rivières et 2500 millimètres d'eau sur 80% de son territoire. Un peu plus au Nord, Antigua forme un plateau calcaire culminant à 400 mètres et ne reçoit que 1150 mm d'eau en moyenne par an⁶⁴. Les différences existent même au sein des îles: le sud de la

⁶³ *Op.cit*, p.16.

⁶⁴ Données tirées de *La dimension migratoire des Antilles* d'Hervé Domenach et de Michel Picouet, p. 19.

Martinique reçoit moins de précipitations que le nord. Le manque de pluie parfois, ou bien les inondations, causent des problèmes au niveau de l'agriculture mais aussi des désastres écologiques (glissements de terrain, coulées de boue, en Haïti par exemple).

Les cyclones sont également une calamité pour les îles qu'ils traversent⁶⁵. Peu d'îles sont épargnées par ces manifestations météorologiques, sauf Trinidad et celles longeant la côte vénézuélienne.

1.3.1.3. Les aspects politiques

Les statuts politiques⁶⁶ diffèrent d'une île à l'autre: certaines sont des Etats "souverains", d'autres dépendent de métropoles et sont plus ou moins autonomes. Parmi les Grandes Antilles, Cuba, la République Dominicaine, Haïti et la Jamaïque sont indépendantes. Cette dernière fait néanmoins partie du Commonwealth, organisation qui lui offre des accords économiques avec l'ancienne métropole anglaise. Porto Rico est un "Etat libre associé" des Etats-Unis, ce qui lui confère une position très ambiguë. L'île possède sa propre constitution depuis 1952 et son gouvernement. Néanmoins, elle n'est pas un pays souverain, elle possède la citoyenneté américaine et bénéficie d'accords de commerce libre avec les Etats-Unis.

Quant aux Petites Antilles, les situations sont très différentes d'une île à l'autre. Par exemple, la plus petite île-état, Anguilla (91 km² pour 11797 habitants), reste cependant dépendante du Royaume-Uni. La Martinique et la Guadeloupe sont intégrées à la République Française comme Départements et Régions d'Outre-mer. Une partie des Îles Vierges a le statut de "territoire non incorporé" aux Etats-Unis tandis que l'autre partie est "territoire dépendant" du Royaume-Uni. Cette mosaïque de statuts n'aide donc en rien à une intégration régionale.

1.3.1.4. Les aspects écologiques

Comme signalé précédemment, le climat tropical permet la culture et l'adaptation de beaucoup de fruits et légumes. Eugène Revert précise que: "Un tiers environ des plantes actuellement existantes dans le Monde Caraïbe ont été importées depuis trois siècles par les

⁶⁵ Pour plus de détail sur les catastrophes naturelles et leurs représentations dans les sociétés caribéennes, on peut consulter l'ouvrage édité sous la direction d'Alain Yacou intitulé *Les catastrophes naturelles aux Antilles. D'une Soufrière à l'autre*. Paris: Karthala-CERC, 1999.

⁶⁶ Voir la carte de la Caraïbe politique, Annexe 1, p. 292..

Européens."⁶⁷ L'adaptation majeure faite aux Antilles a été celle de la canne à sucre, qui est responsable en grande partie de la construction économique, sociale et politique des îles. Introduite dès 1493⁶⁸, elle a fait la fortune des métropoles, des planteurs, des esclavagistes et des commerçants et le malheur des esclaves, des engagés et de l'environnement.

L'exploitation abusive des sols, des sous-sols et de la flore, depuis les temps de la colonisation, a causé dans certaines îles de véritables désastres écologiques. On pense notamment à la disparition de forêts entières en Haïti suite à la coupe du bois par l'économie de plantation française à partir du XVII^e siècle et par des sociétés nord-américaines au début du XX^e siècle. Cet usage effréné des ressources naturelles a causé un phénomène de désertification, de fragilisation des sols et par conséquent de glissements de terrain et de coulées de boue fréquentes en cas d'averses abondantes.

Actuellement, le tourisme entraîne aussi des dégâts écologiques et des modifications du paysage dans plusieurs îles. L'île de Saint-Martin, par exemple, a vu le nombre de chambres d'hôtel passer de 500 en 1981 à presque 3000 en 1990, suite à une politique de développement touristique quelque peu anarchique.⁶⁹ Or, l'île ne possède presque pas de sources d'eau douce. Le nombre de personnes présentes entraîne donc des problèmes avec l'eau notamment, ou encore avec les déchets. Il y a aussi l'exemple des récifs coralliens qui disparaissent inexorablement, en partie à cause du tourisme: l'ancrage des yachts, la pêche, la plongée sous-marine, la récolte des coraux, etc.

Pourtant, les gouvernements locaux ont fait le choix de développer ce secteur, quitte à en faire la base de l'économie nationale, en alternative à l'économie de plantation. Pour exemple, il s'agit d'un flux de plus de 22 millions de touristes qui visitent la Caraïbe insulaire par an⁷⁰, sans compter les croisiéristes et les plaisanciers qui représentent environ 5 millions de personnes. Bien que les revenus du tourisme représentent une part très importante du PNB, ce secteur est dominé par les capitaux étrangers. Si l'on prend en compte, par exemple, que les produits alimentaires destinés aux complexes hôteliers sont souvent importés, le gain pour les populations locales est donc minime.

⁶⁷ Revert, Eugène. *Entre les deux Amériques le monde caraïbe*. Paris: Les Editions Françaises, 1958, p.26.

⁶⁸ Williams, Eric. *De Christophe Colomb à Fidel Castro: L'histoire des Caraïbes 1492-1969*. Paris: Présence Africaine, 1975, p. 27.

⁶⁹ Chiffres tirés de Domenach, Hervé; Picouet, Michel. *Op. cit.*, p. 224.

⁷⁰ Dehorne, Olivier; Nicolas, Fabiola; Saffache, Pascal. *Pour un tourisme durable dans la Grande Caraïbe. Etudes Caribéennes* [En ligne], n°3, Décembre 2005, [Référence du 28 octobre 2012]. URL : <<http://etudescaribeennes.revues.org/613>>

Ces aspects politiques, géographiques et écologiques sont importants pour comprendre les mouvements migratoires qui relèvent de l'histoire. En effet, si on prend l'exemple des désastres écologiques en Haïti, ceux-ci ont une influence directe sur les migrations des Haïtiens vers la République Dominicaine. Puis, leur présence dans la partie est de l'île devient une source d'inspiration littéraire pour les poètes et romanciers dominicains et haïtiens.

1.3.2. Le contexte historique

Afin de comprendre les œuvres étudiées dans la partie suivante, il semble important de situer les narrations dans un contexte historique. Rédiger une histoire des Antilles hispaniques est une tâche compliquée et ardue et ce n'est pas le propos de cette thèse. Pour cette raison, il sera question principalement des migrations dans ce point et des événements utiles à la compréhension des œuvres étudiées ensuite. Ce résumé historique se divise en trois points qui sont aussi ceux suivis dans la deuxième partie: tout d'abord, les migrations vers la Caraïbe, ensuite les migrations dans la Caraïbe et enfin, les migrations vers l'extérieur. Ce point historique s'intéresse uniquement aux Antilles Hispaniques. Pourtant il faut avoir en tête qu'elles constituent avec les autres îles de l'arc antillais une "frontière impériale", d'après l'expression de Juan Bosch, un lieu de conflits entre puissances occidentales. Les guerres ayant lieu en Europe ou en Amérique du Nord et du Sud se sont répercutées d'une manière ou d'une autre dans la Caraïbe insulaire dans son ensemble. Ces conflits, ainsi que les politiques économiques ont eu une influence dans l'histoire des mouvements migratoires de cette région du globe.

1.3.2.1. Les migrations vers la Caraïbe

A. Les migrations espagnoles

- **La Découverte**

La découverte et la colonisation des Antilles ont commencé bien avant l'arrivée de Christophe Colomb par des peuples venus de l'embouchure de l'Orénoque et peut-être par d'autres peuples venus de l'actuelle Floride ou même d'Amérique Centrale, entre 5000 et 2000 avant notre ère. L'archipel était déjà un lieu de croisement culturel et d'échanges économiques avant l'ère moderne. La branche des Arawaks vivant dans les Grandes Antilles et les Bahamas, au moment de l'arrivée des Espagnols, a pris le nom de Tainos. Leurs territoires se divisaient en caciquats dirigés par un cacique dans un gouvernement de type aristocratique. Ils

sont reconnus pour leur art de la poterie, ils savaient également travailler l'or. En 1492, après de nombreuses estimations, Frank Moya Pons signale que les Amérindiens représentaient une population de 400.000 à 600.000 sur Hispaniola⁷¹. A Cuba, les indigènes étaient à peu près 100.000 à la même date⁷², d'après Alejandro de la Fuente. En ce qui concerne Porto Rico, Armando J. Martí Carvajal précise qu'ils devaient être 16.000 à l'arrivée des Espagnols⁷³. Ces chiffres sont évidemment à prendre avec précautions, puisqu'ils se basent sur des estimations faites à partir des chroniques des XV^e et XVI^e siècles et sur des données archéologiques⁷⁴.

- **Hispaniola**

L'île d'Hispaniola a été la première à être colonisée, dès la fin de 1493. Elle a servi de base aux navigateurs espagnols jusqu'au quatrième voyage de Colomb. Encore au début du XVI^e siècle, elle était la place marchande entre Séville et les nouvelles colonies. C'est aussi dans cette île que s'est mis en place un modèle de colonisation particulier au monde ibéro-américain et qui a été répété au fur et à mesure des conquêtes territoriales. Par exemple le plan quadrillé de la ville de Santo Domingo sera reproduit dans toutes les nouvelles villes fondées par les Espagnols. Le système de l'"encomienda"⁷⁵ a été institué également à Hispaniola. Commencée sous Colomb, c'est sous le gouvernement de Nicolás de Ovando, à partir de 1502, que l'"encomienda" et la répartition des territoires et de la main-d'œuvre a été mise en place, pour favoriser l'installation durable des péninsulaires dans les îles et la production agricole qui manquait cruellement. Elle sera abolie en 1542, par la promulgation des Leyes Nuevas.

Si Christophe Colomb voyait déjà dans la population indigène une main-d'œuvre servile, d'après Juan Bosch, la reine Isabel la Catholique s'est opposée jusqu'à sa mort à faire de ceux qu'elle considérait comme ses vassaux des esclaves. Dans son testament, elle a

⁷¹ Moya Pons, Frank. Capítulo 1. La población taína y su desaparición. In: Moya Pons, Frank (coord.). *Historia de la República Dominicana*. Madrid: Doce Calles, 2010, p.19.

⁷² De la fuente, Alejandro. Capítulo 1. Población libre y estratificación social, 1510-1770. In: Naranjo Orovio, Consuelo (éd.). *Historia de Cuba*. Madrid: Doce Calles, 2009, p.18.

⁷³ Martí Carvajal, Armando J. *Sobre la población aborigen de Boriquén (Puerto Rico)*. *Revista de Indias*, 2002, vol. LXII, n°225 [Référence du 10 juillet 2012]

URL: <<http://revistadeindias.revistas.csic.es/index.php/revistadeindias/issue/view/54>>

⁷⁴ Juan Bosch, quant à lui, dit: "La rápida extinción de los que vivían en las Antillas mayores indica que no podían pasar de 250.000 en las cuatro islas – Cuba, la Española, Jamaica y Puerto Rico –, y probablemente, la más poblada era la Española.", en 1970, dans *De Cristóbal Colón a Fidel Castro*, on peut supposer que les chiffres cités ci-dessus sont le fruit de recherches plus récentes.

⁷⁵ Ce système hérité du système féodal espagnol prévoyait de confier un certain nombre d'Amérindiens à un colon pour le remercier de ses services rendus à la Couronne. En échange, il percevait le tribut que les Amérindiens devaient payer aux monarques, soit en nature, en or ou en travail. Le colon devait par ailleurs

demandé à ce que ses volontés soient respectées quant au sort des Amérindiens⁷⁶. Cependant, si loin du siège du royaume, les conquérants faisaient ce que bon leur semblait. Les Tainos ont été soumis de force, leurs rébellions ont été matées dans le sang. Parmi les caciques les plus importants, à Hispaniola, sont dignes d'être mentionnés la princesse Anacaona, sa fille Higuemota, Guarocuya qui aura pour nom de baptême Enrique. Enriquillo, comme il a été surnommé ensuite, sera le dernier à mener un soulèvement taino. Les autres caciques et Higuemota ont tous été tués par les Espagnols au moment des massacres de Jaraguá, Higüey et la Saona, ou sont morts suite à leur capture. Enriquillo et sa femme Mencía se sont enfuis dans les montagnes du Baboruco, ils ont été rejoints par de plus en plus de Tainos et par des Noirs marrons. Leur résistance a duré quatorze ans. Finalement, en 1533, un traité de paix a été signé. L'empereur Charles Quint en personne s'est engagé à offrir à Enriquillo et aux Indiens de l'île les mêmes droits qu'aux Espagnols⁷⁷. Le cacique est mort deux ans après dans le village où il s'était retiré avec les siens; les Tainos étaient déjà en voie de disparition sur l'île.

Pour remplacer les Tainos, les Amérindiens des Bahamas, puis de Floride et du Yucatán ont été victimes des raids des Espagnols afin de repeupler les Grandes Antilles en esclaves. De ces migrations forcées, l'historien John Elliott dit: "Los esclavos importados sucumbieron tan rápidamente como la población local a la que habían venido a reemplazar, y la devastación de una región no iba acompañada, como los españoles habían confiado, de la restauración de otra."⁷⁸ Une fois Isabel la Catholique décédée, les conquérants ont rapidement oublié ses dernières volontés. L'histoire se répètera au XIX^e siècle, lorsque les planteurs cubains feront introduire des Amérindiens du Yucatán pour exploiter leur force de travail dans la coupe de la canne.

Suite à la disparition presque complète des indigènes, ce sont les esclaves africains qui ont été amenés pour le développement des colonies. Dans un premier temps, la culture de la canne a été le moyen de revaloriser l'île d'Hispaniola afin de compenser le manque d'or. Cette production s'est accrue jusqu'à la fin du XVI^e siècle et semblait être le produit qui allait faire la richesse de l'île, mais durant les dernières années de ce même siècle, la production chute et le nombre de plantations diminue. Il y a plusieurs raisons à cela dont une importante:

protéger ses "encomendados" et les christianiser. Ce système s'est institutionnalisé et s'est superposé au "repartimiento", offrant ainsi aux colons des hommes pour exploiter des terres et des mines.

⁷⁶ Bosch, Juan. *Op. cit.*, p. 78.

⁷⁷ Bosch, Juan. *Ibid.*, p. 145.

l'établissement de la "Carrera de Indias" en 1561 qui, en limitant le nombre de bateaux en direction de l'île, limitait les possibilités d'échanges commerciaux. De plus, les bateaux ne pouvaient faire escale qu'à Santo Domingo, lésant ainsi les autres villes portuaires.

La principale activité qui allait remplacer la culture avortée du sucre était l'élevage de bétail pour la production de viande et de cuir et pour fournir la partie française en bêtes de trait plus tard, au XVIII^e siècle. Au moment du boum sucrier du côté français, en 1795, Santo Domingo, c'est-à-dire les deux-tiers de l'île, ne comptait que 103.000 habitants quand le tiers français en comptait 524.000⁷⁹.

- **Cuba**

En 1511, commence le peuplement espagnol de Cuba, il s'agit surtout d'un transfert de population venue d'Hispaniola. Mais, ce développement a été rapidement freiné par la découverte du Mexique⁸⁰. Dès 1519, les colons partent vers la Nouvelle-Espagne. Vers 1570, les conquistadors avaient éliminé de l'île tous les Amérindiens. Petit à petit, sa population va s'accroître et elle va connaître un développement lent mais constant. Cuba, de par sa taille et sa position stratégique par rapport au Mexique, à l'Amérique Centrale et à la Floride, est finalement devenue la plus importante des îles aux yeux de la couronne. En effet, c'est à partir de 1564 que La Havane prend la place de Santo Domingo.

De cette date jusqu'au début du XIX^e siècle, son rôle a été de défendre l'empire espagnol et de ravitailler les bateaux, ce qui explique que ses besoins en esclaves n'étaient pas aussi importants à cette époque que pour les Antilles françaises et anglaises qui pratiquaient la monoculture. Une fois le cycle de l'or terminé, les colons n'ont pas choisi la culture de la canne à sucre, contrairement à Santo Domingo, par manque de main-d'œuvre esclave. Ils avaient cependant en nombre important du bétail dont ils pouvaient tirer du cuir et de la viande. Puis, ils ont développé une agriculture de subsistance afin de ravitailler les bateaux faisant escale à La Havane. Seulement à la fin du XVI^e siècle, la canne à sucre et le tabac sont

⁷⁸ Elliott, John H.. Capítulo 5. La conquista española y las colonias de América. In: León Portilla, Miguel; Helms, Mary W.; Murra, John; et. al. *América Latina en la época colonial. 1. España y América de 1492 a 1808*. Barcelone: Crítica, 2003 (1^{re} ed. en espagnol: 1990), p. 124.

⁷⁹ Chiffres cités par Andrés Bansart dans *Cultura-Ambiente-Desarrollo (el caso del Caribe insular)*. Caracas: Universidad Simón Bolívar, 1992, p. 120.

⁸⁰ De la Fuente, Alejandro. Capítulo 1. Población libre y estratificación social, 1510-1770. In: Naranjo Orovio, Consuelo. *Historia de Cuba*. Madrid: Doce Calles, 2009, pp. 17-27, p. 18.

apparus comme nouveaux produits d'exportation⁸¹. De la Fuente explique pourquoi cette ville a pris une place importante dans l'empire espagnol d'Outre-Atlantique:

"La organización del sistema de flotas en la década de 1560 dio forma legal a caminos atlánticos ya establecidos y contribuyó a hacer de La Habana una de las ciudades portuarias mejor defendidas del Atlántico y el centro urbano de más rápido crecimiento en todo el nuevo mundo entre 1570 y 1620."⁸²

Les habitants de la ville se sont également lancés dans la réparation et la construction navale. Pour ces raisons économiques et politiques, le système colonial et esclavagiste cubain ne peut pas être comparé à ceux qui se sont mis en place dans les îles anglaises ou françaises. L'historien Alejandro de la Fuente divise la période esclavagiste cubaine en deux moments distincts, un premier qu'il nomme: "Una sociedad de esclavitud sin plantación, 1550-1780" et un deuxième intitulé: "Plantación y esclavitud"⁸³. Il précise que:

"A pesar de que numerosos autores identifican la sociedad esclavista cubana con el modelo económico plantador desarrollado hacia fines del siglo XVIII, lo cierto es que, según este criterio, la sociedad colonial cubana, que lentamente se fue creando tras el colapso del ciclo minero-encomendero, era ya una sociedad esclavista. Pero se trata de un proceso lento, pues durante este periodo la introducción de esclavos africanos estuvo siempre limitada, sujeta a consideraciones mercantilistas y arreglos monopolistas."⁸⁴

En effet, dans un des romans cubains étudiés dans la deuxième partie, dans *Santa lujuria*, son auteur, Marta Rojas fait référence au trafic négrier et traite de l'introduction des Africains dans la société cubaine. Elle ne parle pas de la plantation, mais de la société coloniale urbaine, liée à l'administration, au commerce portuaire, légal et illégal. Pourtant, la production de sucre a connu un certain essor puisque dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, Cuba est devenue le premier fournisseur en sucre de l'Espagne, à la place de Santo Domingo. Dans le même temps, Santo Domingo s'est convertie en principal exportateur de cuir vers la métropole, prenant ainsi la place de Cuba dans ce marché⁸⁵. De plus, à partir du XVIII^e siècle, la culture du tabac se développe dans la colonie cubaine, cet essor est à mettre en relation avec l'arrivée des colons canariens puisqu'ils ont beaucoup fait pour l'extension des terres arables dans les zones inoccupées jusqu'alors. Toutefois le tabac a rapidement été

⁸¹ De la Fuente, Alejandro. Capítulo 3. Economía, 1500-1700. In: Naranjo Orovio, Consuelo (éd.), p. 66.

⁸² De la Fuente, Alejandro. *Op. cit.*, p.61.

⁸³ De la Fuente, Alejandro. Capítulo 5. Esclavitud, 1510-1886. In: Naranjo Orovio, Consuelo. *Op. cit.*, pp. 129-151.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 132-3.

dépassé par une autre culture, plus extensive: la canne à sucre. C'est à partir de la fin du XVIII^e siècle que les capitaux accumulés provenant du commerce légal et illégal, de l'esclavage et de la construction principalement, ont été investis pour développer l'agriculture d'exportation: canne à sucre, tabac et café.

- **Porto Rico**

Bien que l'île de Porto Rico ait été découverte dès 1493, Juan Bosch explique qu'elle n'a pas été nommée ni explorée avant 1508 avec l'expédition de Ponce de León⁸⁶. La colonisation a commencé vers le milieu du XVI^e siècle. Il a cependant été très difficile aux Espagnols d'essayer de la peupler en colons et en esclaves car ils étaient attaqués par les populations tainos qui recevaient l'aide des Caraïbes venus des îles voisines. D'autre part, l'île était la convoitise des navigateurs anglais et hollandais car sa position dans la mer des Caraïbes en faisait un lieu stratégique, elle était la première des Grandes Antilles sur la route Europe-Amériques. Au XVI^e siècle, la principale production était le cuir, tout comme à Cuba et à Hispaniola, le sucre et le gingembre qui est devenu la culture la plus importante au siècle suivant, pour le reste, il s'agissait d'une économie de subsistance. Pourtant, l'historien Scarano signale que certains réussissaient à s'enrichir⁸⁷.

En 1531, il ne restait que 1148 Indiens⁸⁸. Ce n'est pas pour autant que les attaques allaient s'arrêter. Les Caraïbes des Îles Vierges et des Petites Antilles ont continué leurs assauts contre les Espagnols de Porto Rico. Ce siècle est marqué également par la mise en place de la contrebande, dans les quatre Grandes Antilles espagnoles. En effet, les colons n'avaient pas d'autre choix que le commerce illégal pour acheter les biens de premières nécessités et pour vendre leurs productions. Bosch précise que: "España monopolizaba el comercio de América, pero España no disponía de medios para mantener ese monopolio a la altura de las necesidades suyas y de sus provincias americanas."⁸⁹

Puis, en 1598, un événement notable a eu lieu à Porto Rico, il s'agit d'une tentative de conquête de l'île par les Anglais. L'occupation par les envahisseurs a duré douze semaines. C'est une épidémie qui a eu raison des attaquants et non pas la réplique des colons. Cette attaque marque un nouveau pas dans l'histoire de la Caraïbe insulaire, les autres puissances

⁸⁵ *Id.*, p. 68.

⁸⁶ Bosch, Juan, p. 86-88.

⁸⁷ Scarano, Francisco A.. *Puerto Rico. Cinco siglos de historia*. New-York: McGraw-Hill, 2011 (3^e ed.), p. 242.

⁸⁸ Bosch, Juan, p. 88.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 184.

européennes ne veulent plus se contenter de piller les bateaux espagnols, ils souhaitent conquérir des terres.

D'ailleurs, Porto Rico était une proie facile pour les Anglais car Francisco Scarano nous dit que:

"El eclipse del oro y las amenazas de los enemigos barloventeños y europeos habían detenido hacia 1560 ó 1570 el avance del poblamiento y el empuje de la economía agraria. Recordaremos que, en 1582, la *Memoria de Melgarejo* describía cómo los vecinos de Puerto Rico habían abandonado algunos villorrios a orillas de los ríos más distantes de la capital. Sin esclavos africanos suficientes que doblaran sus espaldas para mantener a los vecinos españoles y criollos, éstos se desanimaban."⁹⁰

Puis, au siècle suivant, l'isolement dans lequel la métropole a laissé l'île a obligé le peu d'habitants qui restaient à entrer en contact avec les trafiquants étrangers. Ces contacts étaient avant tout commerciaux, les puissances étrangères n'ont plus cherché à conquérir l'île. La société coloniale s'est donc développée en quasi autarcie, le XVII^e siècle est le siècle de "définition" et de "consolidation" de la société portoricaine, d'après les termes de Scarano⁹¹. Les habitants de l'île vivaient en zones rurales puisqu'ils se dédiaient principalement à l'agriculture. A cette époque, il s'est donc constitué une société paysanne, celle des "jíbaros" auxquels les Portoricains s'identifieront par la suite.

- **Le peuplement espagnol**

La Couronne espagnole a eu du mal durant les premiers siècles de colonisation à peupler les îles de l'arc antillais, d'où les occupations effectuées facilement par les Anglais, les Français ou les Hollandais. Les chiffres de cette émigration sont plus ou moins connus. Les ouvrages historiques citent principalement les données pour les colonies espagnoles d'Amérique dans leur ensemble. Il est donc difficile de trouver des chiffres pour les seules îles des Antilles Hispaniques. Pour l'ensemble des colonies espagnoles, Lemus et Márquez avancent le chiffre total de 250.000 émigrants pour le seul XVI^e siècle, la destination principale était Cuba, Hispaniola et Porto Rico⁹². Cependant, il faut prendre en compte qu'un certain nombre a dû tenter l'aventure sur le continent au fur et à mesure des découvertes. Pour la première moitié du XVII^e siècle, les mêmes historiens avancent le nombre de 200.000

⁹⁰ Scarano, Francisco A. *Op. cit*, p. 242.

⁹¹ *Ibid.*, p. 243.

⁹² Lemus, Encarnación; Márquez, Rosario. I. Los precedentes. In: CEDEAL. *Historia general de la emigración española a Iberoamérica. Volumen 1*. Madrid: Historia 16, 1992, p. 46-47.

personnes pour toutes les colonies d'outre-Atlantique. Le mouvement avait tendance à ralentir après 1650. Il n'y a pas de données complètes pour ce siècle. Au XVIII^e siècle, les chiffres avancés sont bien moindres: 52.000 Espagnols auraient traversé l'Atlantique.

Leur lieu de provenance était pour la grande majorité, au début de l'ère coloniale, l'Andalousie et les provinces voisines de Badajoz, Cáceres et Salamanque, plus quelques Basques, Castillans et des marins de la côte Atlantique⁹³. Petit à petit, au cours du XVIII^e siècle, la provenance des émigrés change. De plus en plus, ce sont les régions du nord de la Péninsule qui pourvoient les colonies en habitants. Les émigrés viennent du Pays Basque et de Navarre principalement, mais aussi de la Galice, la Cantabrique, la Rioja ou encore la Catalogne.

Parmi ces migrants, ceux qui comptent dans la constitution des sociétés caribéennes sont les Galiciens. En effet, l'émigration massive des Galiciens a commencé à la fin du XVIII^e siècle, à partir du moment où le port de La Corogne est ouvert au trafic des Courriers Maritimes en 1764. On ne connaît pas les chiffres exacts de ces arrivées dans la Caraïbe et les terres d'Amérique Latine, Pilar Cagiao parle de presque un million de Galiciens qui ont émigré entre 1860 et 1936⁹⁴. Dans la Caraïbe insulaire, ces émigrés ont constitué une main-d'œuvre importante dans la culture de la canne à sucre. En 1853, la situation critique en Galice et les besoins en travailleurs de Cuba ont permis l'envoi d'une expédition "por la que se reclutaron 2.000 gallegos como colonos teóricos que en realidad llevaron a cabo su labor prácticamente como esclavos"⁹⁵. Cet événement a provoqué un scandale dans l'île. Il faut préciser que ces recrutements provenaient d'un véritable trafic de main-d'œuvre aux mains d'agences qui parcouraient les campagnes galiciennes et de la Péninsule, ainsi que les Îles des Canaries. Si la majorité des galiciens a travaillé dans les champs de canne, un nombre conséquent s'est aussi dédié au commerce, tel que les échoppes. A Porto Rico, l'arrivée galicienne n'a pas été aussi massive qu'à Cuba, elle s'est manifestée à partir de la fin des années 1850. En République Dominicaine, il a fallu attendre les années 1940 pour prendre en considération cette migration et un accord signé entre les dictateurs Trujillo et Franco. Le général dominicain souhaitait repeupler à l'aide d'Européens la zone frontalière avec Haïti.

⁹³ Lemus, Encarnación; Márquez, Rosario. *Op. cit.*, p. 47.

⁹⁴ Cagiao, Pilar. Cinco siglos de emigración gallega a América. In: CEDEAL. *Historia general de la emigración española a Iberoamérica. Vol. II*. Madrid: Historia 16, 1992, p. 298.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 310.

Une autre migration a une grande importance dans le peuplement hispanique des Antilles, il s'agit de celle des Canariens. Bien que, en théorie, la Couronne les ait empêchés d'émigrer vers l'Amérique au début de la période coloniale, il semblerait que par la suite, elle ait encouragé ces départs. Julio le Riverend signale que: "Por la real Cédula de 11 de abril de 1688 se encargaba a las autoridades que dieran facilidades y tierras en parajes apropiados a las familias canarias que llegaran tanto a Cuba como a Puerto Rico."⁹⁶ Puis, entre 1818 et 1838, plus de 18.000 îliens ont émigré en majorité à Cuba et en moindre mesure à Porto Rico et au Venezuela⁹⁷. Pour l'époque, cela représente une communauté importante dans les pays d'accueil. Le flux migratoire entre les Canaries et la Caraïbe a continué jusqu'au début des années 1960. Leur importance numérique, associée à celle des Andalous qui parlent un espagnol proche de celui des Canariens, a fait dire aux linguistes que la langue parlée dans la Caraïbe est très influencée par les variantes canariennes et andalouses, avec une prédominance canarienne à Cuba⁹⁸. Autre fait notable, ces immigrants se dédiaient à l'agriculture et ont joué un rôle important dans le développement de la culture du tabac et de la canne.

B. Les migrations africaines et l'économie de plantation

Les premiers Noirs auraient été amenés dans la Caraïbe vers 1502⁹⁹. Ils n'étaient pas Africains, il s'agissait des esclaves noirs présents en Espagne puisqu'il n'était pas possible pour des non-catholiques d'embarquer pour le Nouveau Continent. Mais, déjà, cinquante ans après la Découverte, Juan Bosch indique que: "Para el 1543 se estimaba que en Cuba había casi 1.000 negros y negras, y aun exagerando hasta el máximo, en la Española no podía haber más de cuatro veces esta cantidad."¹⁰⁰

Les Africains ont été amenés de force pour servir de main-d'œuvre esclave, pour la grande majorité dans les plantations de canne à sucre. Manuel Moreno Fraginals signale que: "Las más serias y documentadas estimaciones cuantativas imputan al azúcar un 65 por 100 del total de africanos importados. Los otros cultivos de plantatción absorben un 15 por 100"¹⁰¹, pour les colonies du Brésil, de la Caraïbe et le sud des actuels Etats-Unis. Jusqu'à aujourd'hui,

⁹⁶ Le Riverend, Julio. *Historia económica de Cuba*. La Habana: Ciencias Sociales, 1985, p.19.

⁹⁷ Lipski, John M. *El español de América*. Madrid: Cátedra, 2007 (6^e ed.), p. 74.

⁹⁸ *Ibid.*, pp. 75-78.

⁹⁹ Bosch, Juan. *Op. cit.*, p.138.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p.146.

¹⁰¹ Moreno Fraginals, Manuel. *La historia como arma y otros estudios sobre esclavos, ingenios y plantaciones*. Barcelone: Crítica, 1999, p. 25.

le travail le plus vil reste donc celui de coupeur de canne. Même dans la société esclavagiste, c'était le travail servile souvent réservé aux bossales, c'est-à-dire aux esclaves nés en Afrique.

Par ailleurs, il est admis que la grande majorité provenait d'Afrique de l'Ouest car les principaux comptoirs pour le commerce triangulaire atlantique se situaient sur la côte ouest. Cependant, la forte demande a peut-être poussé les chasseurs d'esclaves à s'introduire plus à l'intérieur du continent. Le Cubain Fernando Ortiz va dans ce sens:

"Aunque la ley estatuyó en fecha remota que únicamente de Angola, Guinea, costas de Cabo Verde e islas adyacentes pudiera ser traídos negros esclavos a las Indias, la codicia negrera no respetó la disposición soberana y el etnólogo pudo hallar en Cuba ejemplares de todas las razas que pueblan las regiones intertropicales de la costa occidental de África y hasta, aunque en menor número, esclavos traídos del oriente africano."¹⁰²

Ainsi, les principaux héritages culturels africains qui se retrouvent dans la Caraïbe indiquent qu'il y avait des membres des communautés wolof, mandingue, bambara, ashanti, yoruba, ibo ou encore congo. Le travail de Fernando Ortiz sur les origines des esclaves de Cuba explique en détail les différentes appellations données aux Africains amenés dans cette île et de quelle région ils proviennent¹⁰³.

• Le cas de Cuba

Déjà, en 1535, l'historien Alejandro de la Fuente précise qu'il y avait un millier d'esclaves africains sur l'île et qu'il représentait un tiers de la population coloniale¹⁰⁴. De la Fuente ajoute que, en 1555, les Noirs et les indigènes représentaient 90% de la population. Des trois colonies hispaniques des Grandes Antilles, c'est à Cuba que le système de la plantation esclavagiste s'est développé à plus grande échelle, car elle a bénéficié d'une série d'événements dès le XVIII^e siècle. Parmi ces événements historiques et politiques, on peut mentionner les réformes bourbonniennes qui avaient pour but de rivaliser avec le potentiel commercial britannique et de mettre en place une série de mesures économiques notamment¹⁰⁵. En effet, suite à l'occupation anglaise de La Havane en 1762, la Couronne a compris la nécessité d'une plus grande liberté commerciale pour l'économie cubaine et caribéenne. Elle a pris des mesures à partir de 1765 en autorisant la liberté de trafic entre les

¹⁰² Ortiz, Fernando. *Los negros esclavos*. La Havane: Ciencias Sociales, 1987, p. 40.

¹⁰³ Ortiz, Fernando. *Ibid.*, pp. 40-59.

¹⁰⁴ De la Fuente, Alejandro. Capítulo 1. Población libre y estratificación social, 1510-1770. In: Naranjo Orovio (éd.), p. 21.

¹⁰⁵ González-Ripoll, María Dolores. Capítulo 10. Organización político-administrativa y mecanismos del poder colonial, siglos XVI-XVIII. In: Naranjo Orovio, Consuelo (éd.), p. 265.

îles de Cuba, Porto Rico, Santo Domingo, Margarita et Trinidad, ainsi que le commerce entre ces îles et neuf ports de la Péninsule¹⁰⁶. Déjà, l'occupation de 1762 avait permis l'introduction d'un nombre important d'esclaves qui ont été employés à développer les cultures de plantation¹⁰⁷. Selon Josef Opatrný, "La ocupación significó, según los contemporáneos y los historiadores posteriores, un gran impulso para el desarrollo de la ciudad y de la economía isleña"¹⁰⁸.

D'autre part, l'indépendance des Etats-Unis allait également fournir un nouveau client de poids à l'agriculture des îles espagnoles. Puis, les événements qui se déroulaient dans la colonie française de Saint-Domingue, à la fin du XVIII^e siècle, ont fait exploser la demande en sucre cubain et les créoles ont profité du cours élevé du produit. D'ailleurs, nombreux sont les colons français et les mulâtres qui ont fui Saint-Domingue en emmenant avec eux leur savoir-faire et quelques esclaves. Avant la révolution haïtienne, la métropole espagnole avait déjà incité les créoles à développer la culture de la canne, les Français sont donc arrivés à un moment où on avait besoin d'eux. Néanmoins, ce n'est pas dans la canne qu'ils ont investi dans un premier temps, mais dans le café dont la demande croissait aussi en Europe et aux Etats-Unis. Cette production ne demandait pas autant de terres que la culture de la canne à sucre et répondait donc à leurs possibilités puisqu'il leur était difficile d'obtenir de grandes parcelles.

Cependant, pour réussir le développement des cultures de plantation, il fallait toujours plus de bras. Alejandro de la Fuente indique que:

"Según las cifras censales, el número de esclavos se duplicó entre 1774 y 1792, volvió a duplicarse entre 1792 y 1817 y se duplicó todavía una vez más entre esta fecha y 1841. En 1774 se estimaba que el número de esclavos en la isla era inferior a 50.000; en 1841 era superior a 400.000, una cantidad ocho veces superior."¹⁰⁹

Dans le même temps, "las exportaciones cubanas de azúcar crecieron de 7.000 toneladas métricas en 1780 a más de 100.000 en 1830. La producción de café [...] creció de una cantidad despreciable en 1790 a unas 72 millones de libras en 1827."¹¹⁰. De plus, les innovations technologiques ont permis l'augmentation de la production, parmi lesquelles

¹⁰⁶ González-Ripoll, María Dolores. *Ibid.*, p. 267.

¹⁰⁷ Opatrný, Josef. Capítulo 9. Cuba en el contexto internacional. In: Naranjo Orovio, Consuelo (ed.), p. 238.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 237.

¹⁰⁹ De la Fuente, Alejandro. Capítulo 5.... In: Naranjo Orovio, Consuelo (éd.), p. 145.

¹¹⁰ *Ibid.*

l'avènement de la vapeur, en 1796 pour Cuba, et les trains pour le transport de la canne du champ à la raffinerie, dans la première moitié du XIX^e siècle.

En conséquence, l'essor de la production entraînait des besoins accrus en main-d'œuvre, alors qu'un traité avait été signé entre l'Espagne et l'Angleterre en 1818 pour interdire le commerce des esclaves. C'est donc la traite illégale qui a pris le relais. Eric Williams signale que:

"Les importations d'esclaves après 1820 montrent l'étendue de la défaite britannique. Pendant les 45 ans qui s'étendent entre 1821 et 1865 Cuba importa 200 354 esclaves, une moyenne de 4 452 par an. En 1837 pas moins de 12 240 esclaves furent importés illégalement. Les importations pour les années 1836, 1838 et 1840 dépassèrent aussi le chiffre des dix mille."¹¹¹

D'ailleurs, elle a été la dernière île de la Caraïbe à proclamer l'abolition en 1886. Néanmoins, la réalité économique et démographique de Cuba, mais aussi de Porto Rico, démontrait que l'esclavage était en voie de désintégration, d'après le terme employé par Moreno Fraginals¹¹². De plus, Cuba n'utilisait pas seulement la main-d'œuvre noire, servile ou libre, elle avait une main-d'œuvre blanche numériquement aussi importante et moins onéreuse à entretenir¹¹³. En effet, le flux migratoire venu d'Espagne et des Canaries ne s'est jamais arrêté. A cette même époque, les planteurs faisaient déjà venir des travailleurs sous contrat de Chine ou d'ailleurs.

Par la suite, en 1868, la Guerre des dix ans a débuté à Cuba. Juan Bosch explique qu'elle est due à un contexte de crise économique mondiale. Celle-ci a affecté les "hacendados" et les petits planteurs qui ne pouvaient plus supporter la charge que représentait l'entretien des esclaves. Dans le cas des propriétaires de petites structures de production de sucre, ils devaient faire de lourds investissements pour être compétitifs face aux grandes plantations de l'Ouest de l'île¹¹⁴. De plus, l'Espagne étant elle aussi affectée par la crise a augmenté les impôts dus par sa riche colonie. En conséquence, Carlos Manuel de Céspedes ainsi que d'autres "hacendados" se soulèvent contre le pouvoir colonial. Ce mouvement regroupait les grands et petits propriétaires terriens de l'est de l'île et de Camagüey ainsi que leurs esclaves et des petits paysans. En 1869, est né le Gouvernement de "Cuba libre" présidé par Céspedes. Cette même année, l'esclavage est aboli par le gouvernement révolutionnaire.

¹¹¹ Williams, Eric. *Op. cit.*, p. 330.

¹¹² Moreno Fraginals, Manuel. *Op. cit.*, p. 54, et p. 77 pour Porto Rico.

¹¹³ García Mora, Luis Miguel. Capítulo 12. Un nuevo orden colonial: del Zanjón al Baire, 1878-1898. In: Naranjo Orovio, Consuelo, p. 307.

¹¹⁴ Bosch, Juan, pp. 594-597.

Ces partisans avaient formés des groupes armés composés de Blancs et de gens de couleur. Face à eux, s'est levée une armée composée par la petite bourgeoisie des Espagnols et Canariens de l'île. Cette armée de volontaires a provoqué la terreur parmi les Cubains. Bosch dit que:

"Hubo varios muertos y heridos, y el terror desatado fue tan grande que inmediatamente comenzaron a salir hacia los Estados Unidos todos los que disponían de medios para hacerlo. Se estima que de febrero a septiembre de ese año (1869) salieron de Cuba más de 100.000 personas, todas o casi todas, de buena posición económica [...]." ¹¹⁵

Il a fallu attendre 1878 et le pacte de Zanjón pour que l'île retrouve le calme. Cette guerre a causé de graves pertes dans l'économie cubaine, notamment dans la culture de la canne à sucre puisque la moitié des "ingenios" étaient détruits ¹¹⁶. Suite à cette révolution, la Couronne espagnole n'a pas tenu compte des revendications des créoles, notamment pour l'abolition de l'esclavage, alors qu'il s'agissait d'une revendication primordiale pour les révolutionnaires. Pourtant, les sentiments indépendantistes avaient germé durant cette première guerre. En 1895, débute la guerre qui mènera l'île à l'indépendance. C'est de l'extérieur que part la conspiration menée par José Martí, avec l'aide de Máximo Gómez et Antonio Maceo. Le poète sera tué dès les débuts de l'insurrection.

Alors que les troupes cubaines avançaient sur l'ennemi, cette guerre entre l'Espagne et Cuba a pris un autre tournant avec l'ingérence états-unienne. Le 15 février 1898, le bateau de l'armée américaine, le Maine, explose dans le port de La Havane. Cet événement a été le point de départ de la guerre entre l'Espagne et les Etats-Unis ¹¹⁷.

- **Le cas de Porto Rico**

A partir de 1790, l'économie sucrière a connu d'importants changements qui ont entraîné une augmentation du nombre d'esclaves. Guillermo Baralt donne les raisons qui ont causé ces transformations:

"En primer lugar, a la abolición parcial del monopolio mercantil español; en segundo lugar, a la creación de la compañía Guipuzcoana; en tercer lugar, a la liberalización del tráfico de esclavos desde África; en cuarto lugar, al aumento en la demanda por el azúcar de Puerto Rico por los Estados Unidos de Norte América durante el transcurso de su guerra de independencia [...]; y

¹¹⁵ Bosch, Juan, p. 600.

¹¹⁶ Lamore, Jean. *Cuba*. Paris: Presses Universitaires de France, coll. Que sais-je?, 2007 (1^{re} ed.: 1970), p. 20.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 22-23.

finalmente, a la virtual destrucción de la industria azucarera de la colonia azucarera más rica de América."¹¹⁸

La situation de Porto Rico était similaire à celle de Cuba, sauf que l'essor du sucre a été plus important chez cette dernière. En effet, le nombre d'esclaves portoricains était de 5037 en 1765, d'après le chiffre donné par Torres Caballero. En 1860, les esclaves représentent 7,1% de la population totale, soit 41.738 pour 583.181 habitants¹¹⁹. Eric Williams, qui cite les mêmes données, signale que:

"Peu de propriétaires possédaient plus de cinquante esclaves [...]. Beaucoup d'entre eux étaient des domestiques [...]. La raison est que l'économie de Porto Rico était une économie diversifiée de petites exploitations agricoles, basée sur la culture de produits secondaires plutôt que de produits de plantation."¹²⁰

Aux XVIII^e et durant une partie du XIX^e siècle, les productions principales de l'île étaient le café qui requiert moins de main-d'œuvre, du gingembre, du tabac, du coton, de l'indigo, etc. Là aussi, la guerre d'indépendance nord-américaine et la révolution haïtienne ont impulsé la production de sucre. Pourtant, en 1872, un an avant l'abolition, les esclaves ne représentaient que 5% du nombre d'habitants qui était de 618.150¹²¹. L'esclavage n'était donc pas nécessaire à l'économie encore diversifiée de l'île. Puis, avec le nombre d'habitants important, Porto Rico avait une main-d'œuvre libre suffisante pour son exploitation agricole. D'ailleurs, elle connaissait déjà une pression démographique qui a poussé des groupes de travailleurs à émigrer vers les îles voisines¹²².

• **La République Dominicaine**

Le cas de la République Dominicaine est différent de celui de ses deux consœurs. En effet, d'une part, l'esclavage au XVIII^e siècle représentait une minorité de la population et les cas d'affranchissement étaient fréquents. A la fin de ce siècle, les gens de couleur libres commençaient à former un groupe de poids dans la société et se mariaient ou avaient des relations extra maritales avec les Blancs. Les maîtres avaient peu de capital pour se procurer de nouveaux esclaves et misaient sur la reproduction naturelle. L'économie de l'île se basant encore sur la production de bétail, la culture du tabac et un peu du cacao et du sucre pour

¹¹⁸ Baralt, Guillermo. *Esclavos rebeldes. Conspiraciones y sublevaciones de esclavos en Puerto Rico (1795-1873)*. Río Piedras: Huracán, 2003 (1^{re} ed.:1981), p. 15.

¹¹⁹ Benítez-Rojo, Antonio. *Op. cit.*, tableau pp. 64-65.

¹²⁰ Williams, Eric. *De Christophe Colomb à Fidel Castro: l'histoire des Caraïbes, 1492-1969*. Paris: Présence Africaine, 1975, p. 308.

¹²¹ Williams, Eric. *Ibid.*, p. 308.

l'agriculture d'exportation, le reste de la production étant vivrière, les besoins en main-d'œuvre n'étaient pas excessifs. Il existait donc un nombre important de petits paysans, possédant ou occupant de petits lopins de terre.

D'autre part, étant à la frontière avec la colonie sucrière française, les quelques propriétaires qui en avaient les moyens acquéraient de nouveaux esclaves de manière illégale auprès des Français¹²³. Il faut prendre en compte également les Noirs marrons qui fuyaient la partie ouest de l'île et à qui la liberté était donnée une fois traversée la frontière. En 1678, un village a même été créé pour eux, celui de San Lorenzo de Los Mina, qui croissait au fur et à mesure qu'augmentait le nombre d'esclaves du côté français, plus d'esclaves signifiait plus de cas de marronnage. Ces marrons ont fini par être assimilés à la population dominicaine¹²⁴.

Cependant, il est très difficile de trouver des chiffres fiables quant à la population et sa composition pour la Saint Domingue espagnole de la fin du XVIII^e ou début du XIX^e, comme le signale l'historien dominicain Frank Moya Pons¹²⁵. Les événements historiques qui ont touché l'île sont la cause de départs massifs de Dominicains vers le Venezuela principalement et à la fin du XIX^e siècle, la population s'élève à 610.000 habitants¹²⁶. Puis, surtout, l'occupation haïtienne de 1822 à 1844 a mis fin à l'esclavage et la fin de cette occupation a donné lieu à la création de la République Dominicaine. Pendant que Cuba importait plusieurs milliers d'esclaves, sa voisine dominicaine leur donnait la liberté. Une fois le développement des plantations commencé, elle a dû chercher la main-d'œuvre dans les Antilles anglaises. Nicolás Sánchez-Albornoz compare la situation de Santo Domingo à celle de Cuba:

"Según el censo levantado por De la Torre, el 44 por 100 de la población de Cuba era de color en 1774, representando los esclavos un 37 por 100 del total. En 1817, era de color el 57 por 100 de la población y los esclavos constituían el 49 por 100. En contraste con Cuba (y más aún con Haití, la parte occidental de la Española) sólo el 3 por 100 de los 100.000 habitantes con que contaba Santo Domingo a principios del siglo XIX eran esclavos, aunque también había un escaso porcentaje de negros libres y de mulatos."¹²⁷

¹²² Moreno Friginals, Manuel. *Op. cit.*, pp. 106-107.

¹²³ Hernández González, Manuel V. "Capítulo 6. Sociedad en la Española, 1492-1795". In: Moya Pons, Frank (éd.). *Historia de la República Dominicana*. Madrid: Doce Calles, 2010, pp. 243-244.

¹²⁴ Moya Pons, Frank. "Capítulo 2. Evolución de la población dominicana, 1500-2010". In: Moya Pons, Frank (éd.), p. 35.

¹²⁵ *Ibid.*, pp. 39-40.

¹²⁶ Moreno Friginals, p.111.

¹²⁷ Sánchez-Albornoz, Nicolás. "Capítulo 1. La población de la América colonial española". In: Sánchez-Albornoz, Nicolás; Lockhart, James; et al. *América Latina en la época colonial*. 2. *Economía y sociedad*. Barcelona: Crítica, 1990 (pour l'édition en espagnol), pp. 30-31.

Durant le XIX^e siècle, la jeune république n'a pas importé de main-d'œuvre servile puisque l'abolition a été prononcée en 1822. Bien que ce soit une société qui s'est créée grâce aux esclaves, leur nombre n'était pas significatif comme il pouvait l'être à Cuba au XIX^e siècle. La colonie de Santo Domingo à cette époque était l'antithèse de la Saint Domingue française. Si, en 1791, Saint-Domingue comptait 86,9% d'esclaves, à Santo Domingo, la main-d'œuvre servile s'élevait à 12% de la population¹²⁸. Un siècle plus tard, le système de production du sucre dominé par les capitaux nord-américains fonctionnait comme la plantation esclavagiste, comme une micro-société, plus complexe, mais visant à la surexploitation des terres et des hommes.

Ainsi donc, la partie est d'Hispaniola est devenue productrice de sucre à grande échelle sans la main-d'œuvre servile, l'impact du système de la plantation sur la société dominicaine n'est pas le même que chez ses consœurs. Le rapport à l'Africain est différent, si ce n'est différé. Le Noir n'est pas Africain, il est "cocolo", c'est-à-dire des Antilles anglophones ou, surtout, Haïtien. Entre le "congolo" ou le Congo de l'époque esclavagiste et le "cocolo" de la fin du XIX^e et du XX^e siècle, la situation ne varie guère.

C. Les migrations chinoises et nord-américaines

- **La modernisation de la plantation**

Les migrations chinoises ont concerné principalement l'île de Cuba. Quant à leurs origines, il faut remonter au début du XIX^e siècle. Vers 1835-1845, les progrès industriels ont entraîné des mutations dans la plantation. Cuba et Porto Rico étaient encore des colonies. La République Dominicaine était indépendante politiquement depuis 1844, mais économiquement dépendante des Etats-Unis¹²⁹. Dans les colonies, ce n'était plus l'Espagne qui dirigeait l'économie des îles, elle n'en avait pas les moyens. De plus, elle était une petite consommatrice de sucre et elle protégeait la production de canne andalouse en refusant d'acheter le sucre de ses colonies antillaises. Ce sont les Etats-Unis qui achetaient la majorité de la production. L'Europe de son côté cultivait et transformait la betterave, ce nouveau sucre allait bientôt couvrir ses besoins. La modernisation des structures de production allait engendrer des investissements conséquents dans le procédé d'élaboration du sucre. On est passé du moulin à vapeur ("el ingenio") à l'usine centrale ("la central") dotée de nouvelles technologies qui permettaient une extraction du sucre de la canne plus rapide et de meilleur

¹²⁸ Benítez-Rojo, Antonio. *The Repeating Island. The Caribbean and the Postmodern Perspective*. Durham: Duke University Press, 1996, 2^e ed. (1^{re} ed.: 1992), tableau pp. 64-65.

¹²⁹ Moreno Fragonals, Manuel. *Op.cit.*, p. 67.

rendement. Pour rentabiliser ces investissements, il fallait amener plus de canne à transformer, donc développer la culture aussi en augmentant la surface des terres cultivées. Ces transformations d'ordre économique ont engendré des transformations d'ordre social puisque dans le même temps, on passe d'une main-d'œuvre servile à une main-d'œuvre salariée et saisonnière.

En effet, ce sont ces transformations qui ont en partie causé la fin de l'esclavage. Il revenait cher aux planteurs d'entretenir des travailleurs pendant les douze mois de l'année quand, en réalité, ils avaient des besoins ponctuels, de quatre à six mois, d'une main-d'œuvre nombreuse. Puisque la main-d'œuvre noire n'était plus alimentée par la traite et qu'elle n'était pas assez nombreuse au moment des récoltes, les métropoles ont mis en place différents systèmes pour répondre aux besoins des planteurs. Il a été fait appel à d'autres immigrés, embauchés sous contrat, considérés comme travailleurs libres, pour substituer les esclaves, ou travailler à leurs côtés. On les a appelés dans les Antilles françaises "engagés" ou "coolies", dans les Antilles hispaniques, "contratados", "cocolos" ou "culíes" (selon leur origine), ou bien encore "coolies" dans les colonies anglaises.

- **La migration chinoise à Cuba**

Malgré les quelques Africains engagés, solution en partie choisie par les Français et les Anglais pour remplacer l'esclavage, l'idée d'implanter des travailleurs libres de ce continent n'a pas été retenue à Cuba, les Blancs ayant eu peur du "peligro negro" suite à des révoltes de Noirs en 1844. Il faut dire qu'à cette date la population esclave dépassait la blanche (436 495 Noirs pour 418 291 Blancs, plus 152 838 Noirs libres). Pour cette raison, les colons ont préféré faire appel à la main-d'œuvre chinoise, moins rebelle d'après eux¹³⁰. Il a été introduit, dans une moindre mesure, des travailleurs sous contrat venus également d'Italie, de Polynésie, du Tonkin et de Cochinchine.

Ainsi, ce sont près de 125 000 Chinois qui ont été embauchés dans les plantations cubaines entre 1847 et 1874, sans compter ceux arrivés illégalement. Ils embarquaient principalement dans les ports de Canton et Macao. Après 1874, date à partir de laquelle le trafic de main-d'œuvre chinoise a été interdit, Moreno Friginals signale que l'introduction illégale a continué dans une moindre mesure. Le contrat signé avec les compagnies au moment de l'embarquement les engageait à travailler pour le planteur pendant huit ans. L'historien cubain énumère les règles de ce contrat qui étaient strictes, entre autres

l'interdiction de s'absenter de l'île pendant la durée du contrat et l'ouvrier était tenu de réaliser tous les travaux demandés. Il n'y avait rien de spécifié quant aux nombres d'heures travaillées, mais elles pouvaient s'élever à 18h, en saison de la coupe. Si l'ouvrier était endetté auprès de son patron, il devait continuer à travailler jusqu'à rembourser sa dette. En échange de son travail, l'engagé recevait un maigre salaire, les mêmes rations alimentaires que les esclaves, les mêmes vêtements de travail. A la fin de son contrat, s'il souhaitait rentrer dans son pays, il devait payer son voyage. Pour cette raison, nombreux sont ceux qui sont restés vivre à Cuba; ils ont rejoint les villes pour se faire embaucher dans le commerce et l'artisanat, subissant des conditions de vie aussi difficiles qu'en campagne, d'après Casanovas Codina¹³¹.

En 1899, les Chinois nés en Chine étaient au nombre de 14.857¹³², le nombre de ceux qui parlaient le cantonais et pratiquaient les coutumes de leur pays étaient bien plus élevés. Pendant l'occupation nord-américaine (1898-1902), l'importation de main-d'œuvre chinoise était interdite, elle a repris ensuite mais en nombre réduit en comparaison avec le siècle précédent. D'autre part, la différence numéraire entre hommes et femmes a poussé les hommes à chercher une concubine hors de leur communauté. Ils semblent donc s'être facilement intégrés à la société d'autant plus qu'ils ont été assimilés à la classe des travailleurs une fois l'esclavage aboli, puis c'est le groupe ethnique qui présentait le taux le plus bas de délinquance¹³³.

- **Les engagés en République Dominicaine et à Porto Rico**

Il est très peu fait mention de l'élément chinois dans la construction identitaire portoricaine ou dominicaine. L'arrivée des engagés asiatiques a été bien moindre qu'à Cuba, voire même inexistante, si l'on en croit Eric Williams. Celui-ci nous dit que:

"Seuls quatre territoires des Caraïbes du XIX^e siècle ne participèrent pas à cette vaste révolution démographique qui avait lieu dans toute la région géographique: Haïti devenue indépendante, Saint-Domingue sous domination espagnole qui devint indépendante en 1844, Porto Rico et la Barbade."¹³⁴

Pourtant, certains historiens mentionnent la présence de coolies chinois en 1870 en République Dominicaine, et ainsi que de groupes qui ont été amenés de Cuba pour travailler

¹³⁰ Les chiffres cités dans ce paragraphe sont de Manuel Moreno Fraginals dans *La historia como arma...*, chapitre 5: "Migraciones asiáticas a Cuba: 1849-1959", pp. 118-144.

¹³¹ Casanovas Codina, Joan. Capítulo 7. Sociedad no esclavizada. Grupos y vida cotidiana entre las reformas borbónicas y la independencia, 1770-1902. In: Naranjo Orovio, Consuelo (éd.). *Op. cit.*, p. 181.

¹³² Moreno Fraginals, Manuel. *Op. cit.*, p. 142.

¹³³ Moreno Fraginals, Manuel, p. 144.

dans la construction au siècle suivant. D'ailleurs, Frank Moya Pons indique qu'en 1920, le recensement effectué en République Dominicaine donnait un total de 255 Chinois¹³⁵, quand ils étaient 16.146 un an plutôt à Cuba¹³⁶.

A cette même époque, Porto Rico qui connaît déjà une pression démographique, n'importe pas de main-d'œuvre, elle en exporte même vers les plantations cubaines¹³⁷. En effet, l'agriculture de l'île se base sur des petites et moyennes propriétés, elle a besoin de travailleurs à l'année et le paysannat local suffit¹³⁸. De plus, ses planteurs ne possédaient pas suffisamment de capitaux pour signer des contrats avec les trafiquants de main-d'œuvre chinoise. Plus tard, Porto Rico a choisi de faire appel aux travailleurs des Îles Vierges britanniques et non pas de Chine. Cette solution a peut-être été choisie parce que les Antillais rentraient chez eux à la fin de la saison de la coupe, alors que les Asiatiques restaient dans l'île et allaient aggraver la situation démographique.

Cependant, d'après l'historienne dominicaine Mu-Kien Adriana Sang¹³⁹, s'ils n'ont pas été amenés pour la coupe de la canne, les Chinois ont migré à partir de 1925 en conséquence des guerres permanentes dans leur pays. Cette grande vague migratoire a duré jusqu'en 1960 et a atteint de manière modeste la Caraïbe insulaire. Ces nouveaux arrivés se sont dédiés principalement au commerce. En 2010, à Porto Rico, ont été recensés 2100 Chinois¹⁴⁰, ce qui souligne le rôle de terre d'accueil de cette île au XX^e siècle.

• La présence nord-américaine

Dans l'histoire et la politique des Antilles hispaniques depuis la fin du XIX^e siècle, on ne peut pas omettre le rôle des Etats-Unis. En effet, ils ont été présents à peu près en même temps dans les trois îles et ils le sont encore à Porto Rico. Leur influence directe ou indirecte s'est fait ressentir dans l'économie tout d'abord, puis dans la politique et dans le domaine social. Les trois Antilles sont devenues les colonies à sucre, café, cacao et tabac de leur géant

¹³⁴ Williams, Eric. *Op. cit.*, p.372-3.

¹³⁵ Moya Pons, Frank. *Breve historia...*, p. 63.

¹³⁶ Moreno Fragonals, Manuel. *Op. cit.*, p. 142.

¹³⁷ Williams, Eric, p. 464.

¹³⁸ Les "agregados" sont d'après Gervasio Luis García: "Peones que recibían un pesado de tierra para cultivar a medias con el hacendado a cambio de emplearse con éste en sus tiempos libres.". Tiré de: "Economía y trabajo en el Puerto Rico del siglo XIX". In: *El Puerto Rico del siglo XIX*.

¹³⁹ Mu-Kien Adriana Sang Ben est historienne et écrivaine, elle est fille d'un Chinois arrivé en République Dominicaine en 1936 et marié avec une créole. Nous faisons référence ici à un article qu'elle a rédigé pour le journal *El Caribe* du 8 juin 2012: *La migración china en el Caribe. Apuntes para su historia* [Référence du 3 septembre 2012] URL: < <http://www.elcaribe.com.do/2012/06/08/migracion-china-caribe.-apuntes-para-historia>>

¹⁴⁰ Chiffre tiré du tableau dans l'article dédié à Porto Rico sur le site de l'Université de Laval (Québec) [En ligne] [Référence du 4 octobre 2012] URL: <<http://www.tlq.ulaval.ca/axl/amsudant/portorico.htm>>

voisin. Elles étaient donc dépendantes du marché pour la vente de ces biens agricoles et dépendantes aussi car elles devaient importer la majorité des biens de consommations.

Cuba

Tout d'abord, sur le plan des productions d'exportation, l'île de Cuba se différencie de ses consœurs car il existait une oligarchie qui avait les moyens d'investir pour développer les cultures de plantation telles que le sucre, le café et le tabac. Cuba était une riche colonie, étant la première exportatrice mondiale de sucre de 1829 à 1883¹⁴¹. Durant la guerre d'indépendance, la production de sucre a été gravement touchée. Puis, après 1898, les capitaux nord-américains ont envahi le marché interne. Les Etats-Unis avaient déjà des intérêts commerciaux dans la région depuis les années 1870, puisqu'ils étaient les principaux clients du sucre cubain et dictaient les lois du marché. Moreno Friginals explique que:

"La Sugar Act de 1871 fue la primera herramienta jurídica de dominio neocolonial dictada en Estados Unidos bajo la presión de los refinadores de la costa Atlántica con el objeto de someter económicamente a Cuba, Puerto Rico y Santo Domingo. Ya en la década de 1880 estas tres islas venden sus azúcares casi exclusivamente a Estados Unidos, negocian con una sola firma dentro de este mercado, dicha azúcar se transporta en barcos norteamericanos, el precio de venta lo fija la New York Produce Exchange [...]"¹⁴²

Ainsi, la guerre d'indépendance cubaine offrait une excuse à Washington pour s'appropriier les îles. Pour cette raison, une fois l'île de Cuba occupée, les Marines ont envahi Porto Rico. Puis, le Traité de Paris, signé le 25 octobre 1898, offrait ces deux îles caribéennes ainsi que les Philippines aux Etats-Unis. Cuba est restée sous leur domination durant trois ans. Pendant cette période, la lutte n'a pas cessé, seul l'ennemi avait changé. En 1901, l'île devient une république. Cependant, elle a dû accepter l'amendement Platt qui donnait notamment le contrôle économique de Cuba aux Etats-Unis. Cet amendement n'a pris fin qu'en 1933, lors du coup d'Etat qui a amené Grau San Martín à la présidence¹⁴³. Finalement, les Etats-Unis ont contrôlé la politique cubaine jusqu'à l'arrivée de Fidel Castro au pouvoir. Puis, en 1961, a eu lieu le débarquement des anti-castristes dans la baie des Cochons qui s'est terminé par un échec. A la suite de cet événement, Washington impose l'embargo commercial sur Cuba. Castro qui avait déjà signé quelques accords avec l'URSS, va donc se tourner vers le bloc

¹⁴¹ Moreno Friginals, Manuel. *Op. cit.*, p. 75.

¹⁴² *Ibid.*, p. 82-83.

¹⁴³ Lamore, Jean. *Op. cit.*, pp. 28-31.

soviétique pour les échanges commerciaux et va renouer les relations avec les pays latino-américains¹⁴⁴.

La République Dominicaine

Sur le plan politique, la République Dominicaine avait obtenu son indépendance de l'Espagne en 1865. Pourtant, par la suite, Buenaventura Báez a négocié auprès du gouvernement états-unien l'annexion de son pays, lors de son mandat (1868-1873). Celle-ci n'a pas eu lieu car les dirigeants nord-américains n'étaient pas d'accord. Ils ont tout de même obtenu de Báez la baie de Samaná qu'ils ont conservé jusqu'en 1873. Au XX^e siècle, la République Dominicaine a connu plusieurs interventions militaires états-uniennes: de 1916 à 1924 d'abord, puis après la mort du dictateur Trujillo, en 1965.

Le dictateur a été assassiné en 1961 et Juan Bosch a pris le pouvoir au début de l'année 1963, suite à un processus électoral démocratique. Mais, les entrepreneurs dominicains et les exilés cubains ont eu peur de la politique sociale-démocrate et réformiste du nouveau président. En décembre de la même année, un coup d'état lui ôte le pouvoir. En avril 1965, les partisans de Juan Bosch fomentent un coup d'état pour le faire revenir terminer son mandat. A ce moment-là, les Etats-Unis ont envoyé 42.000 marines dans le but de sauver des vies et de protéger les intérêts américains dans le pays, d'après ce qu'explique Frank Moya Pons¹⁴⁵. Leur réaction est surtout liée à la peur de voir se reproduire en République Dominicaine la révolution qui avait eu lieu à Cuba en 1959. Cette nouvelle action de force a provoqué une guerre civile, les militaires trujillistes sont revenus au pouvoir. C'est Joaquín Balaguer, un fidèle du dictateur, qui a finalement gagné les élections face à Bosch en 1966 et qui est resté au pouvoir pendant douze ans, avec l'appui des Etats-Unis.

Si elle n'était officiellement pas dépendante de Washington, économiquement la République Dominicaine était une colonie. En effet, dès la fin de la guerre hispano-américaine, les investisseurs états-uniens ont débarqué dans la Caraïbe pour acheter des terres pour cultiver du cacao, du café, du tabac et de la canne à sucre¹⁴⁶. Leur arrivée sur l'île a provoqué une importante concentration des terres. Ils ont mis fin au régime traditionnel de "terrenos comuneros" et ont réussi à obtenir des titres de propriétés de manière frauduleuse bien souvent¹⁴⁷. De plus, l'occupation de la République Dominicaine de 1916 à 1924, leur a

¹⁴⁴ Lamore, Jean. *Op. cit.*, pp. 41-44.

¹⁴⁵ Moya Pons, Frank. Capítulo 16. La lucha por la democracia, 1961-2004. In: Moya Pons, Frank (éd.), p. 592.

¹⁴⁶ Moya Pons, Frank. *Breve historia...*, p. 24.

¹⁴⁷ Moya Pons, Frank. *Op. cit.*, pp. 24-29.

permis d'asseoir définitivement leur suprématie dans l'industrie du sucre. En 1929, les compagnies nord-américaines contrôlaient encore 92% de la production de sucre dominicain¹⁴⁸. Il y avait aussi des investisseurs allemands, italiens et français. Ce nouveau modèle économique a également entraîné la fin de la petite paysannerie et l'absence de production alimentaire dans les régions sucrières. Les petits paysans ont dû quitter leur lopin de terre afin de le vendre aux centrales et ont été grossir la masse des salariés des plantations.

Porto Rico

Porto Rico qui venait d'obtenir le statut d'autonomie de la part de la Couronne espagnole l'année précédente, est donc passé d'une métropole à l'autre. Cette transition s'est faite sans grande résistance, à part les attaques de quelques groupes sommairement armés. Dans un premier temps, l'île a connu une occupation militaire de 1898 à 1900. Puis, elle est passée à un statut néocolonial avec la "Foraker Act" qui octroyait pour seule liberté aux Portoricains de voter pour une chambre des députés composés de 35 membres. Par la suite, en 1917, les Etats-Unis leur accordent la nationalité états-unienne et le droit de vote pour les deux chambres, celle des députés et celle des sénateurs. Néanmoins, le gouverneur reste nommé par Washington¹⁴⁹. Il leur faudra attendre 1947 pour obtenir le droit d'élire leur gouverneur. Le vainqueur des élections de 1950, Luis Muñoz Marín, est aussi l'instigateur du statut d'"Etat libre associé", voté en 1951. Ce statut particulier les rend dépendant des Etats-Unis sur plusieurs plans: les affaires extérieures, la défense, la poste, ou encore les douanes. De plus, les Portoricains sont astreints aux respects des lois fédérales.

D'autre part, tous n'ont pas accepté cette nouvelle domination. Il faut signaler la formation de la "Liga de Patriotas" fondée par Eugenio María de Hostos en 1898. Cependant, le manque de soutien de la part de la population a conduit le mouvement à l'échec. Plus tard, en 1912, est créé le Partido Independentista Puertorriqueño. On peut mentionner le rôle joué par un des membres de ce parti, Pedro Albizu Campos, qui a mené des actions indépendantistes dans les années 1930. Suite à son emprisonnement, des manifestants se sont réunis pour protester à Ponce, en 1937. Cette réunion a été réprimée dans le sang et est restée dans l'histoire sous le nom de "Masacre de Ponce"¹⁵⁰.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 305.

¹⁴⁹ Pozo, José del. *Historia de América Latina y del Caribe 1825-2001*. Santiago de Chile: LOM, 2002, pp. 103-104.

¹⁵⁰ Voir l'article "Breve historia de Puerto Rico" [En ligne] [Référence du 4 octobre 2012] URL: <<http://www.encyclopediapr.org/esp/article.cfm?ref=06100604&page=6&highlight=albizu campos>>

Quant à l'économie, peu avant l'invasion états-unienne, Porto Rico était principalement producteur de café et dans une moindre mesure de sucre. Moreno Friginals précise que 50% des terres cultivables appartenaient à des propriétés de moins de 20 hectares¹⁵¹. De plus, les producteurs de sucre étaient en crise car il leur fallait investir pour moderniser le système d'extraction du sucre et s'adapter aux conditions du marché mondial. Or, ils n'en avaient pas les moyens. L'invasion états-unienne a rapidement modifié le paysage agricole. L'historien cubain explique que:

"El proceso de concentración de tierras en manos de las corporaciones azucareras se produjo en Puerto Rico con mayor rapidez relativa que en Cuba. En 1899 el área total dedicada a la caña de azúcar era de 29.197 ha, en 1909 había saltado a 58.857, y en 1919 a 92.197 ha."¹⁵²

Dans le même temps, Porto Rico importait 60% de ses produits agricoles de consommation. Ces transformations économiques se sont répercutées dans la société en entraînant la disparition des petits paysans et en créant une masse prolétaire.

Par ailleurs, depuis l'occupation de 1898, il s'est constitué une importante communauté états-unienne installée dans l'île. En 2000, le recensement donnait le chiffre de 233.508 résidents nés aux Etats-Unis¹⁵³.

1.3.2.2. Les migrations interinsulaires et l'exode rural

- **La canne à sucre et les engagés antillais**

Comme il l'a été signalé précédemment, à partir de la fin du XIX^e siècle, la structure de la plantation change. Il se forme une division du travail entre la culture et la coupe de la canne et d'un autre côté le processus d'extraction du sucre. Si Cuba a profité de la main-d'œuvre chinoise, la République Dominicaine et Porto Rico n'auraient pas pu puisque ces îles ont commencé leur révolution sucrière après l'interdiction de ce trafic. D'autre part, les Etats-Unis se sont opposés à l'introduction des engagés chinois et antillais lors de l'occupation de Cuba.

¹⁵¹ Moreno Friginals, Manuel. *Op. cit.*, p. 106.

¹⁵² *Ibid.*, p. 92.

Cuba

Malgré l'interdiction de l'occupant, les planteurs cubains ont fait appel aux travailleurs jamaïcains. Puis, en 1913, l'introduction de la main-d'œuvre antillaise est autorisée. La situation économique en Jamaïque et en Haïti a poussé des milliers de personnes à partir faire la saison de la coupe à Cuba. Moreno Fraginals parle de 280.000 habitants de ces deux îles qui ont fait le trajet vers Cuba entre 1913 et 1929 et le recensement de 1933 donne une estimation de 150.000 pour cette seule année¹⁵⁴. La grande majorité est retournée chez elle ensuite, bien que quelques-uns aient choisi de s'installer dans l'île d'accueil en combinant la coupe de la canne et la récolte du café. Ces flux saisonniers ont parfois donné lieu à des tensions au sein de la société cubaine. Après la crise de 1929 notamment, un sentiment de xénophobie à l'encontre des coupeurs de canne illégaux, originaires des Antilles anglaises et d'Haïti, est apparu. En 1933, des mesures ont été prises par le gouvernement visant à rapatrier les étrangers sans emploi et sans ressource¹⁵⁵.

Porto Rico

Des trois Antilles Hispaniques, Porto Rico est celle qui a eu le moins de besoins en main-d'œuvre. Cela se traduit donc par peu de mouvements interinsulaires vers cette île. Il faut signaler cependant le cas de l'île de Vieques, située à 10 km au sud-est de Porto Rico dont elle dépend. Elle a accueilli des travailleurs venus des Antilles Britanniques pour couper la canne à sucre, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle¹⁵⁶. Pour le reste, Porto Rico était essentiellement une île exportatrice de main-d'œuvre. Les mouvements ont commencé vers la République Dominicaine dans les années 1870, puis vers Cuba à partir de la décennie suivante. Au début du XX^e siècle, suite à l'occupation états-unienne, les travailleurs sont envoyés à Hawaï, pour la saison de la coupe de la canne à sucre¹⁵⁷.

Dans ce point sur les migrations interinsulaires, on peut inclure le sucre lui-même qui voyageait des plantations dominicaines de La Romana vers la centrale Guánica à Porto Rico. La compagnie états-unienne, gérante des deux structures, profitait de la situation politique de Porto Rico pour vendre le sucre aux Etats-Unis, sans avoir à payer d'impôts¹⁵⁸.

¹⁵³ Voir le tableau sur le site Enciclopedia de Puerto Rico [Référence du 5 octobre 2012] URL: <http://www.enciclopediapr.org/esp/multimedios_images.cfm?ref=06071302&image=9>

¹⁵⁴ Moreno Fraginals, Manuel, p. 100.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 102.

¹⁵⁶ Bansart, Andrés. *Cultura-Ambiente-Desarrollo...*, p. 122.

¹⁵⁷ Moreno Fraginals, Manuel, pp. 106-107.

¹⁵⁸ Moya Pons, Frank. *Op. cit.*, p. 29.

Plus tard, dans la deuxième moitié du XX^e siècle, Porto Rico est devenue territoire d'accueil. Son statut politique d'Etat associé aux Etats-Unis était un attrait pour les migrants qui voyaient en leur séjour dans l'île un moyen d'obtenir des papiers pour passer sur le continent nord-américain par la suite.

Dans un premier temps, ce sont les Cubains qui fuient la Révolution. Yolanda Martínez-San Miguel signale que:

"Desde principios de los años sesenta llegó a Puerto Rico un promedio de 3,200 cubanos al año, al grado de que en 1971 se inscribieron 30,410 personas como inmigrantes cubanos en el Servicio de Inmigración y Naturalización en Puerto Rico (Cobas y Duany 69). En el 2000 el Censo identificó a 19,973 residentes en Puerto Rico de origen cubano (Duany, "Between the Nation and the Diaspora")."¹⁵⁹

Jusque dans les années 1970, les immigrés font partie de la classe sociale aisée et moyenne, ce sont des opposants au régime. Par la suite, il s'agirait principalement de la classe des travailleurs qui émigrent pour des raisons économiques.

Quant aux Dominicains, ils ont pris le chemin de l'émigration après l'assassinat de Trujillo, au moment où l'île vivait une époque incertaine. Ce courant migratoire se poursuit jusqu'à aujourd'hui et il existe un groupe difficilement quantifiable de sans-papiers. Martínez-San Miguel donne cependant le chiffre de 56.441 résidents d'origine dominicaine¹⁶⁰. Nombreux sont ceux qui travaillent dans le secteur secondaire des services ou dans l'économie souterraine.

Enfin, Porto Rico accueille dans une moindre mesure une communauté haïtienne et des autres îles de l'arc antillais.

La République Dominicaine

D'après l'historien Frank Moya Pons, c'est la Guerre des Dix Ans cubaine (1868-1878) qui a permis l'essor de la culture de la canne en République Dominicaine¹⁶¹. Déjà, à cette époque, le gouvernement avait promulgué deux lois dans le but de stimuler l'économie en proposant de développer les cultures d'exportation. Ces lois ont incité les investisseurs cubains à s'installer en République Dominicaine. De plus, leur pays étant en guerre, des milliers d'exilés cubains y ont trouvé refuge, parmi ceux-ci se trouvaient des experts en

¹⁵⁹ Martínez-San Miguel, Yolanda. *Caribe Two Ways. Cultura de la migración en el Caribe insular hispánico*. San Juan: Callejón, 2003, p. 105.

¹⁶⁰ *Op. cit.*, p. 153.

production sucrière. Ils ont introduit notamment la machine à vapeur pour transformer le sucre qui était beaucoup plus performante que le moulin traditionnel. De plus, il était facile d'acquérir des terres, elles étaient vierges et fertiles. D'autres se sont dédiés à la culture du café, du cacao ou encore à l'élevage. Le développement de la culture de la canne a été très rapide, Moya Pons nous dit: "En conjunto, los 12 ingenios principales producían 86% del azúcar y poseían 83% de la tierra sembrada con caña de azúcar en 1882."¹⁶² Une telle expansion a entraîné la fin de la paysannerie et l'apparition d'un prolétariat rural¹⁶³.

Cependant, c'est le manque de main-d'œuvre qui a posé problème dès les débuts de la révolution sucrière. Par contre, elle pouvait compter sur les îles anglaises voisines: Saint-Kitts, Nevis et Montserrat qui connaissaient une crise économique, pour se fournir en main-d'œuvre bon marché. L'embauche des Haïtiens se fera plus tard, au début du XX^e siècle. Ces coupeurs de canne venaient sous contrat, ils restaient les six mois que durait la saison de la coupe et ils rentraient chez eux.

Par ailleurs, dans l'histoire des migrations interinsulaires de la Caraïbe, le cas de l'île d'Hispaniola mérite qu'on s'y arrête un instant. En effet, c'est la seule île de la région qui possède deux états souverains en son sein. Il est donc évident que les deux pays sont liés non seulement géographiquement, mais aussi historiquement et politiquement. Les relations entre Haïti et la République Dominicaine ont été parfois tendues depuis l'époque des indépendances.

Dès 1800, Toussaint-Louverture a conquis la partie est de l'île, mais au nom de la France car la métropole n'avait pas encore reconnue l'indépendance de sa plus riche colonie¹⁶⁴. En 1804, c'est Dessalines qui a passé la frontière mais il n'a pas réussi à prendre la capitale. Puis, en 1822, le président d'Haïti, Jean-Pierre Boyer, a décidé d'envahir Santo Domingo qui venait juste de déclarer son indépendance de l'Espagne. L'occupation a duré jusqu'en 1844. En 1849, il y a eu une violente offensive de la part des troupes de Soulouque. En 1855, le même dirigeant haïtien a organisé une nouvelle tentative d'annexion qui s'est soldée par un échec total¹⁶⁵.

Ces incursions répétées durant plus de la moitié du XIX^e siècle ont laissé un sentiment de rancune chez les Dominicains. Par ailleurs, la délimitation exacte de la frontière n'avait

¹⁶¹ Moya Pons, Frank. *Breve historia contemporánea de la República Dominicana*. Mexico: Fondo de Cultura Económica, 1999, p. 13.

¹⁶² Moya Pons, Frank. *Op. cit.*, p. 14.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 15.

¹⁶⁴ Cornevin, Robert. *Haïti*. Paris: Presses Universitaires de France, 1993 (1^{re} ed.: 1982), p. 38.

¹⁶⁵ Bosch, Juan. *De Cristóbal Colón a Fidel Castro...*, pp. 562-563, p. 577.

jamais réellement été étudiée. En 1928, un traité avait été signé sous la pression des Etats-Unis. Rafael Leonidas Trujillo s'est plaint qu'il n'était pas respecté. En 1935, le dictateur se met d'accord avec son homologue haïtien, Sténio Vincent, pour la signature d'un pacte¹⁶⁶. Malgré les apparences d'entente entre les deux gouvernements, le dirigeant dominicain a repris ce sentiment de rancune hérité du siècle passé pour développer un discours xénophobe contre les Haïtiens. Capdevila précise que ce discours faisait partie d'une stratégie pour asseoir son pouvoir car en plus d'être xénophobe, il s'agissait d'un discours nationaliste. L'historien explique que:

"Il honore Anacaona et Enriquillo, symboles de la résistance à la colonisation espagnole, mais dans la pratique, il exalte l'hispanité. Pas la moindre allusion aux racines africaines, pourtant si présentes. C'est qu'il lui faut dresser le pays contre Haïti. Aussi, la langue espagnole que l'on oppose au créole haïtien et la religion catholique que l'on présente comme civilisée face à l'inquiétant vaudou sont-elles élevées au rang de critères de l'identité dominicaine."

Le Dominicain est survalorisé, mis en opposition aux Haïtiens qui sont vus comme des dégénérés¹⁶⁷. Ce qui a provoqué un réveil de cette xénophobie du siècle passé, c'est l'embauche massive des Haïtiens dans la coupe de la canne. Lors des recensements de 1920, 1935, 1950 et 1960, les trois derniers effectués donc pendant la dictature de Trujillo, les directeurs utilisaient systématiquement le terme "mestizo", c'est-à-dire "amérindien" pour définir les mulâtres dominicains. Ce qui donne un total de 82% d'Indiens en République Dominicaine¹⁶⁸. Très peu se reconnaissait comme Noirs, par contre ils se définissaient comme étant d'ascendance indienne, ce qui pouvait expliquer la couleur de peau. Le roman de Galván a aussi contribué à forger cette croyance.

Puis, la situation prend une autre ampleur en 1937. Cette année-là, Haïti connaissait une crise économique, les habitants ne trouvant pas de travail dans leur pays ont choisi de tenter leur chance de l'autre côté de la frontière. Certains ne trouvant pas d'emploi ont aussi volé quelques animaux ou légumes. Trujillo a réagi en prononçant un discours xénophobe incitant à tuer les audacieux. Il faut préciser que ce même dictateur est descendant d'Haïtiens installés dans la partie dominicaine depuis l'occupation de 1822 à 1844, d'après ce que nous dit l'historien Lauro Capdevila¹⁶⁹.

¹⁶⁶ Capdevila, Lauro. *La dictature de Trujillo*, p. 41.

¹⁶⁷ *Ibidem*, p. 67.

¹⁶⁸ Moya Pons, Frank. Capítulo 2. Evolución de la población dominicana, 1500-2010. *Op. cit.*, p.52.

¹⁶⁹ Capdevila, Lauro, *La dictature de Trujillo (République dominicaine 1930-1961)*. Paris: L'Harmattan, 1998, p. 20.

Le massacre a concerné des femmes, des enfants, des vieillards, des hommes, des personnes installées quelquefois depuis longtemps en République Dominicaine, surtout dans la zone frontalière, et qui avaient fondé une famille avec un(e) Dominicain(e). Capdevila dit de cette tuerie que:

"Les estimations les plus sérieuses du nombre de victimes vont de 5000 à 25.000 morts. Chiffre considérable si on tient compte du fait qu'il n'y a eu aucun combat, que tout s'est déroulé en quelques heures et que l'on s'est attaqué en général à des habitations dispersées dans la campagne. Toutes les estimations dignes de foi indiquent des proportions autour de cinq morts pour un blessé. Il s'agissait bien d'exterminer des populations sur des critères raciaux et xénophobes¹⁷⁰".

Mais le racisme anti-haïtien n'a pas disparu à la mort de Trujillo, son successeur, Balaguer, a suivi la même ligne de discours. En 1996, afin que le candidat de son parti, Peña Gómez, noir et d'origine haïtienne, ne puisse pas gagner, Balaguer a fait circuler des rumeurs sur lui. Moya Pons précise que: "En vista de larga historia de conflictos entre Haití y República Dominicana, Peña fue constantemente acusado de planear la unificación de ambos países y participar con frecuencia en ceremonias de vudú, algo que atemorizaba a los votantes católicos."¹⁷¹ Il faut signaler que la migration haïtienne vers la République Dominicaine constitue toujours un problème pour le gouvernement dominicain. D'une part, les plantations recrutent toujours les Haïtiens pour couper la canne chaque année. Dans *Sucre amer* (1981), le journaliste français Maurice Lemoine décrit la situation de quasi esclavage que vivent encore ces travailleurs dans les "bateyes" dominicains¹⁷². De plus, le trafic de main-d'œuvre existe toujours entre les deux parties de l'île pour fournir l'économie dominicaine en ouvriers de la construction et toujours dans la canne à sucre. Chaque catastrophe en Haïti envoie des milliers de migrants sur les routes en direction en premier lieu de la République Dominicaine. Les journaux nationaux publient régulièrement des articles sur les relations dominico-haïtiennes et sur les problèmes liés aux migrants illégaux.

• L'exode rural

Avant les grands mouvements de la campagne vers les villes du XX^e siècle qui ont affecté les Antilles Hispaniques, il ne faut pas oublier les déplacements des habitants d'une région à l'autre à partir de la fin du XIX^e siècle. Ces migrations étaient liées encore une fois au

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 69.

¹⁷¹ Moya Pons, Frank. Capítulo 16. La lucha por la democracia, 1961-2004. *Op. cit.*, p. 637.

¹⁷² Lemoine, Maurice. *Sucre amer*. Paris: Encre, 1981, 299 p.

développement de la culture de la canne à sucre. Ainsi, à Porto Rico, les paysans travaillant dans les caféières des zones montagneuses sont descendus vers les zones de culture de la canne à sucre¹⁷³. En République Dominicaine également, les plantations telles que La Romana, San Pedro de Macorís ont concentré la main-d'œuvre venue des régions plus pauvres¹⁷⁴. Au début du XX^e siècle, il en a été de même à Cuba lors du développement de l'industrie sucrière dans les régions de l'est de l'île. Les régions densément peuplées de l'ouest ont fourni une partie de la main-d'œuvre nécessaire à Camagüey et Oriente¹⁷⁵.

Dans les trois îles, l'accroissement démographique a connu des taux élevés à partir des années 1930, dus à des améliorations dans le domaine de la santé et une diminution de la mortalité infantile. La pression s'est fait ressentir dans les campagnes, poussant des milliers d'habitants à partir vers les villes à la recherche de travail. De plus, dans certains cas, les paysans se sont fait expropriés soit par le gouvernement ou par les compagnies gérant les plantations. C'était le cas déjà au début du XX^e siècle, comme signalé précédemment pour la République Dominicaine. Dans ce même pays, la situation s'est reproduite dans les années 1950 quand les fidèles de Trujillo ont investi leurs économies dans les terres par mesure de sécurité. Moya Pons précise que leurs méthodes n'étaient pas toujours honnêtes¹⁷⁶. Ainsi, en 1953, à Cuba, presque la moitié de la population vivait en zones rurales¹⁷⁷ alors qu'en 2004, ils étaient 75,6% à vivre en ville¹⁷⁸. En République Dominicaine, en 1962, 60% des habitants vivaient encore dans les campagnes¹⁷⁹, le recensement de 2010 donne le taux de 74,4% pour la population urbaine¹⁸⁰. Enfin, à Porto Rico, 44,2% de la population vivaient en zones urbaines¹⁸¹, en 2000, ils étaient 94,4%¹⁸². Ces chiffres ne sont pas le signe d'une amélioration des conditions de vie des populations des trois îles. Souvent, ces émigrés sont venus grossir les rangs de ceux qui peinaient à trouver un travail. Les villes n'ont pas été conçues non plus pour accueillir cette masse de paysans pauvres. Il s'est donc développé des zones non

¹⁷³ Moreno Friginals, Manuel, p. 107.

¹⁷⁴ Moya Pons, Frank. *Breve historia...*, p. 23.

¹⁷⁵ Moreno Friginals, Manuel, p. 99.

¹⁷⁶ Moya Pons, Frank. *Breve historia...*, pp. 130-131.

¹⁷⁷ Lamore, Jean. *Op. cit.*, p. 38.

¹⁷⁸ Voir le document publié par l'Office National des Statistiques cubain et les Nations Unies, intitulé "Cuba, Mujeres, Hombres y desarrollo sostenible", p. 4 [Référence du 5 octobre 2012] URL: <<http://www.undp.org/cu/documentos/Genero.pdf>>

¹⁷⁹ Moya Pons, Frank. *Ibid.*, p. 131.

¹⁸⁰ Voir le bulletin de 2010 publié par l'Office National des Statistiques dominicaine [Référence du 5 octobre 2012]

URL: <<http://censo2010.one.gob.do/index.php?module=articles&func=view&ptid=2&p=1>>

¹⁸¹ Voir le tableau sur le site Enciclopedia de Puerto Rico [Référence du 5 octobre 2012] URL: <http://www.enciclopedia.pr.org/esp/multimedios_imagenes.cfm?ref=06071302&image=10>

¹⁸² Voir le même tableau sur le site Enciclopedia de Puerto Rico.

urbanisées aux alentours des villes où les conditions sanitaires étaient parfois déplorables. Ces zones se sont appelées "arrabales" durant la première moitié du XX^e siècle, à Porto Rico, puis leurs habitants ont été relogés dans des complexes résidentiels pour familles modestes, les "caseríos"¹⁸³. En République Dominicaine, on appelle "barrios marginados" ces quartiers périphériques où s'entassaient les habitations. A Cuba, ce sont les "cuarterías" qui ont regroupé les familles pauvres depuis la fin du XIX^e siècle. Les différentes appellations recouvrent une même réalité: des conditions de vie difficile, un manque de logements décents pour tous et une marginalisation des plus pauvres.

1.3.2.3. Les migrations vers l'extérieur

Parallèlement à l'exode rural, de nombreux Caribéens ont pris le départ pour l'étranger. Bien que ce phénomène plus récent se soit développé au cours du XX^e siècle, il a toujours existé un va-et-vient entre les métropoles et les colonies. On pourrait dire que les migrations vers l'Europe ont commencé avec l'envoi de centaines d'Amérindiens en Espagne suite au premier voyage de Colomb. Par la suite, les représentants de l'administration coloniale retournaient en Europe à la fin de leur mandat, il y a aussi le cas des riches créoles qui pouvaient s'offrir une traversée de l'Atlantique. D'autre part, au XIX^e siècle, les intellectuels latino-américains multiplient les voyages pour des motifs divers: des études supérieures, l'exil politique, ou encore parce qu'ils sont fils d'employé de l'administration coloniale tel José María Heredia. Parmi les Caribéens émigrés les plus célèbres, on peut citer les Portoricains Eugenio María de Hostos et Ramón Emeterio Betances et le Cubain José Martí qui ont échangé sur le devenir des Antilles Hispaniques et ont réfléchi à la possibilité d'une confédération antillaise. Plus tard, au XX^e siècle, les écrivains se réuniront en Europe et aux Etats-Unis pour deviser sur la littérature latino-américaine.

Néanmoins, les migrations des penseurs et écrivains ne représentent pas la majorité. C'est de Porto Rico que les contingents les plus importants sont partis au début du XX^e siècle. La situation démographique que connaissait l'île dès la fin du XIX^e a entraîné de nombreux Portoricains à émigrer. Suite à la promulgation de la loi "Jones" en 1917 qui octroyait la nationalité américaine aux Portoricains, le flux migratoire vers les Etats-Unis et principalement vers New York s'est fortement accentué. Dans les années 1940, la baisse de production agricole a entraîné un taux de chômage important que l'économie locale ne pouvait

¹⁸³ Voir Enciclopedia de Puerto Rico [Référence du 5 octobre 2012] URL: <<http://www.enciclopediapr.org/esp/article.cfm?ref=06071302&page=4>>

pas absorber. On incite donc les Portoricains à quitter l'île et à aller travailler dans les usines états-uniennes. Les chiffres démontrent l'ampleur de la migration: en 1940, 69.967 Portoricains vivent aux Etats-Unis, et leur nombre passe à 301.375 en 1950. Puis, en 2000, on considère qu'ils étaient 3.406.178 alors que le nombre d'habitants de l'île atteignait 3,8 millions¹⁸⁴. Ces dernières données indiquent que d'ici à quelques années, la population de Portoricains vivant aux Etats-Unis va dépasser celle des Portoricains de l'île. Par ailleurs, les communautés les plus importantes se retrouvent en premier lieu à New York avec 30,8% des Portoricains établis aux Etats-Unis, puis suivent les états de Floride (14,2%) et le New Jersey (10,8%)¹⁸⁵. Cependant, ce nombre important d'émigrés en métropole ne signifie pas que tous ont connu une amélioration de leurs conditions de vie. Beaucoup de ceux arrivés dans les années 1940-1950 sont devenus une main-d'œuvre bon marché pour l'industrie des états du nord-est, notamment de New-York. D'ailleurs, l'économiste Carlos E. Santiago signale qu'en 1980, le niveau de pauvreté des Portoricains vivant aux Etats-Unis était de 36,7%, un des pourcentages les plus élevés parmi les minorités du pays¹⁸⁶. Cependant, ce même auteur signale que les conditions de ces émigrés s'améliorent depuis les années 2000.

La migration cubaine vers les Etats-Unis débute au XIX^e siècle avec le départ de centaine de travailleurs et investisseurs liés à la culture du tabac. Ils se sont installés principalement sur l'île de Key West au large de la Floride, à partir de 1869, et y ont développé les plantations de tabac. La situation politique trouble de Cuba a accentué le mouvement ensuite. Tampa, une petite ville de Floride, a vu l'essor de cette culture avec l'arrivée des Cubains également, à la fin du XIX^e siècle. Mais, c'est à partir des années 1920 que le flux migratoire augmente. Les Cubains, tout comme les Portoricains, sont partis travailler dans les industries de New York et New Jersey. Durant les années 1920 et 1930, ils ont été plus de 83.000 à tenter l'aventure, d'après les chiffres donnés par Antonio Aja Díaz¹⁸⁷. Dans les années 1940 et 1950, il existe aussi un courant migratoire composé par la petite et moyenne bourgeoisie qui développe des liens commerciaux avec les Etats-Unis. Aja Díaz cite

¹⁸⁴ Voir le tableau de l'accroissement de la population portoricaine vivant aux Etats-Unis sur le site Enciclopedia de Puerto Rico [Référence du 6 octobre 2012] URL: <http://www.encyclopediapr.org/esp/multimedios_images.cfm?ref=06082951&image=8>

¹⁸⁵ Voir le tableau de la distribution géographique de la population portoricaine aux Etats-Unis, sur le site Enciclopedia de Puerto Rico [Référence du 6 octobre 2012] URL: <http://www.encyclopediapr.org/esp/multimedios_images.cfm?ref=06071302&image=12>

¹⁸⁶ Voir Enciclopedia de Puerto Rico [Référence du 6 octobre 2012] URL: <<http://www.encyclopediapr.org/esp/article.cfm?ref=06082950&page=3>>

¹⁸⁷ Aja Díaz, Antonio. *La emigración cubana hacia Estados Unidos a la luz de su política inmigratoria*. La Havane: Centro de Estudios de las Migraciones Internacionales, 2000, p. 14. [En ligne], [Référence du 6 octobre 2012] URL: <<http://biblioteca.clacso.edu.ar/ar/libros/cuba/cemi/laemig.pdf>>

le chiffre de 125.000 Cubains vivant aux Etats-Unis en 1958¹⁸⁸. Par la suite, des départs massifs auront lieu en fonction des événements politiques dans l'île. Au moment de la Révolution, Aja Díaz parle de 274.000 Cubains qui quittent Cuba. Ensuite, entre 1965 et 1973, ce sont 135.000 personnes qui partent suite à des accords conjoints entre les Etats-Unis et Cuba, puis encore 125.000 à la fin des années 1970¹⁸⁹. Durant la décennie suivante, le port de Mariel a vu le départ de 125.262 réfugiés en 1980. Parmi les "Marielitos", Reid Ellis nous dit qu'un nombre important a émigré vers le Costa Rica, plus de 25.000, ce qui augmentait le chiffre de la communauté cubaine dans ce pays à 150.000¹⁹⁰, d'autres "Marielitos" ont également trouvé asile au Pérou. Aja Díaz signale par ailleurs que les migrants de 1980 n'ont pas été aussi bien accueillis en Floride que ceux arrivés précédemment. En effet, les "Marielitos" étaient bien souvent issus des classes populaires et ils allaient grossir le groupe des gens de couleur dans le pays d'accueil. Il ne faut pas oublier également toutes les entrées illégales sur le territoire états-unien. Aja Díaz avance le chiffre de 82.500 "balseros" entre 1985 et 1994. Par ailleurs, il signale qu'entre 1995 et 1999, suite à la signature des accords de 1994, les Etats-Unis ont accordé plus de 95.000 visas pour les ressortissants cubains¹⁹¹. Enfin, Aja Díaz estime qu'en 2000, il devait y avoir sur le sol états-unien 1,2 millions de Cubains, chiffre qui inclut leurs descendants¹⁹². D'autre part, il convient de mentionner l'importance de la communauté cubaine en Floride où ils représentent 64,5% de l'ensemble des immigrants cubains des Etats-Unis¹⁹³. Cette communauté est très active sur le plan économique, c'est d'ailleurs celle qui réussit le mieux parmi les minorités. De plus, c'est la seule qui a su conserver sa langue et sa culture, bien que les apparences puissent être trompeuses. Il faut préciser que la présence des autres communautés hispaniques a facilité le maintien de l'espagnol comme langue d'échange. Puis, son statut d'exilée politique l'a favorisée en comparaison avec les migrants pauvres venus des autres pays de la Caraïbe et de l'Amérique Latine¹⁹⁴.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 15.

¹⁸⁹ Reid Ellis, Alfredo Fernando. *Causes et conséquences économiques, politiques et culturelles de la migration dans l'aire des Caraïbes et de l'Amérique centrale au XX^{ème} siècle*. Paris: Publibook, 2003, pp. 377-378.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 379.

¹⁹¹ Aja Díaz, Antonio. *Op. cit.*, pp. 19-25.

¹⁹² *Ibid.*, p. 29.

¹⁹³ *Id.*, p. 30.

¹⁹⁴ Pour le rôle de Miami, voir l'article de Francis Pisani: "Miami, Little Havana". In: Maurice Lemoine (éd.). *Cuba. 30 ans de Révolution. Autrement*, 1989, n°35 (Hors série), pp. 86-98.

Néanmoins, les migrations cubaines n'ont pas toutes pour destinations finales les Etats-Unis, le deuxième pays d'accueil est l'Espagne avec 300.000 arrivées entre 1959 et 1970¹⁹⁵. Au début de la Révolution, ce sont principalement des fils ou petits-fils d'Espagnols qui choisissent l'Espagne. Par la suite, ce sont les difficultés économiques qui les poussent à venir s'installer dans la Péninsule. En 2001, le recensement a comptabilisé 50.765 personnes nées à Cuba vivant en Espagne. Enfin, les relations étroites entre Cuba et le Venezuela ont engendré des échanges de biens et de services. C'est ainsi qu'en 2005, on comptait environ 20.000 professionnels cubains travaillant au Venezuela, desquels 14.000 étaient médecins¹⁹⁶.

Quant à la République Dominicaine, elle connaît un phénomène d'émigration depuis les années 1960 et qui s'est accentué à la fin des années 1980. Les Dominicains choisissent, eux-aussi, en majorité les Etats-Unis comme pays de destination. On estime qu'ils étaient 50.000 illégaux en 1996. Ils représentaient une communauté de 633.267 membres en 2000. Cependant, depuis une vingtaine d'années, suite aux mesures prises à leur encontre par le gouvernement états-unien pour leur entrée sur les sols nord-américains et portoricains, certains se tournent vers l'Espagne. De plus, le Venezuela était un pays attractif pour les Dominicains jusqu'au milieu des années 1980. Par la suite, avec la récession économique, il perd de son attrait. Cependant, ils étaient encore 13.060 résidents au Venezuela en 2000¹⁹⁷. Du côté de la Péninsule Ibérique, s'ils étaient un millier au début des années 1980, les Dominicains devaient être un peu plus de 50.000 en 2007 en Espagne¹⁹⁸. Cette migration est caractérisée par une prédominance féminine, ce qui s'explique par le fait que ces migrantes travaillent en majorité dans le secteur des services domestiques.

Ce point n'est qu'un résumé de l'histoire des migrations vers la Caraïbe insulaire, entre les îles et vers l'extérieur. Néanmoins, on peut constater que des phénomènes analogues se répètent d'une île à l'autre parfois simultanément, ou parfois avec seulement un demi-siècle d'écart. On se rend compte également de l'importance des économies de plantation sur les

¹⁹⁵ Les chiffres pour l'émigration vers l'Espagne sont tirés de González Yanci, María Pilar; Aguilera Arilla, María José. *La inmigración cubana en España. Razones políticas y de sangre en la elección de destino. Espacio, Tiempo y Forma*, 2002, Tome 15, pp. 11-27. [En ligne] [Référence du 6 octobre 2012] URL: <<http://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=1341978>>

¹⁹⁶ Lamore, Jean. *Op. cit.*, p. 94.

¹⁹⁷ Pour les Etats-Unis et le Venezuela, les chiffres sont pris de la fiche "República Dominicana". In: OCDE. *Perspectivas económicas de América Latina 2010*, 2009, pp. 263-270. [En ligne] [Référence du 6 octobre 2012] URL: <<http://www.oecd.org/countries/dominicanrepublic/45660833.pdf>>

¹⁹⁸ Les données pour l'émigration dominicaine en Espagne sont tirées de: Romero Valiente, Juan Manuel. *La migración dominicana hacia España, factores, evolución y desarrollo. Revue Européenne des Migrations Internationales*, 2003, vol. 19, n°1, pp. 147-171. [En ligne], [Référence du 6 octobre 2012] URL: <<http://remi.revues.org/387>>

populations locales. Elles ont encore un impact aujourd'hui bien que la production de sucre ait chuté. En effet, ces économies ont entraîné le développement de quelques cultures d'exportation soumises aux lois du marché international et ceci au détriment d'une agriculture diversifiée. Par ailleurs, les mesures prises plus récemment pour inciter le tourisme ou l'installation d'industries dans des zones franches ne sont pas suffisantes pour absorber toute la population active. Enfin, au lieu de diversifier les activités économiques au niveau régional, plusieurs sont les îles caribéennes qui motivent l'essor notamment du tourisme et entrent donc en compétition¹⁹⁹.

1.3.3. Les contextes littéraires: les origines du roman caribéen

1.3.3.1. Les écrits européens sur la Caraïbe

Les migrations espagnoles et européennes vers la Caraïbe commencent en 1492 avec le premier voyage de Christophe Colomb. Il serait donc possible d'affirmer que les premiers textes de littérature sur la Caraïbe datent de 1492, avec le *Journal de bord* que Christophe Colomb écrit en découvrant le Nouveau Continent. C'est le Père Bartholomé de Las Casas qui a conservé ce journal et l'a reproduit, résumé et paraphrasé parfois, ainsi, la réécriture était déjà présente dans les prémices littéraires. La manière dont Colomb aborde les nouveaux éléments, les nouvelles espèces et les nouveaux peuples qu'il rencontre laisse place à l'imagination et à la fantaisie, qui sont propres à la création littéraire. Evidemment, il faut se remettre dans le contexte de la fin du Moyen Âge et du début de la Renaissance. Ces Européens n'avaient comme éléments de comparaison que ce qu'ils connaissaient du monde occidental, un peu de l'Afrique ou de l'Asie, et comme référence littéraire la *Bible* ou bien les récits mythologiques. Pour ces raisons, les îles caribéennes ont fait penser à l'Amiral qu'il s'agissait de l'Eden ou de l'Atlantide. On pourrait avancer que le *Journal* de Colomb est aussi le premier texte baroque d'Amérique Latine et de la Caraïbe dans son désir de description d'une réalité nouvelle et merveilleuse. Si on le considère comme appartenant à la littérature caribéenne, on remarque qu'il possède des caractéristiques propres aux œuvres de cette région notamment qu'il n'entre pas dans un genre défini mais qu'il est à la fois un texte scientifique, historique et littéraire.

¹⁹⁹ Voir à ce sujet l'ouvrage d'Andrés Barrantes: *Cultura-Ambiente-Desarrollo (El caso del Caribe Insular)*, pp. 150-152.

Par la suite, le Père Bartolomé de Las Casas publiera sa *Très brève relation de la destruction des Indes* et *Histoire des Indes*, documents de valeur historique. Là encore, il ne s'agit pas de création à but littéraire. Cependant, vu d'Europe, ces textes faisaient rêver les lecteurs qui découvraient à travers les yeux des voyageurs un Monde quasi irréel. Les écrits laissés par les religieux partis évangéliser dans ces terres inconnues sont les seuls qu'il nous reste pour avoir une idée des coutumes et des mœurs des Amérindiens. Pour en

revenir à Las Casas, il a été le premier à voir dans la plantation qui se mettait en place à la Hispaniola un macro-système²⁰⁰, "une machine sans passé qui génèrait violence et péché à La Hispaniola, en Espagne et au Portugal"²⁰¹ d'après les mots d'Antonio Benítez Rojo (1931-2005). Par la suite, Gonzalo Fernández de Oviedo a publié *Historia General y Natural de las Indias* (1535 pour la publication de la première partie), lui, contrairement à Las Casas, trouvait normal et naturel de mettre les Amérindiens en esclavage vue leurs conditions physiques et leur mode de vie.

Ils ont été plusieurs au cours des siècles de colonisation à décrire le Nouveau Continent, on pourrait aussi citer Alvar Núñez Cabeza de Vaca, Fray Bernardino de Sahagún, etc. Pour Giuseppe Bellini,

"la crónica fue la primera manifestación de la literatura hispanoamericana. Se trata de obras fundamentalmente escritas por españoles en los años en que empezaba a configurarse la fisonomía de la sociedad que tan profundamente habían revolucionado."²⁰²

A la fois ouvrages historiques, sociologiques, voire même ethnologiques, mêlant le genre de journal intime à celui de récit historique, les écrits des chroniqueurs espagnols sont les fondements d'une littérature qui promet déjà de se différencier de la littérature européenne. Dès ses origines, la littérature caribéenne était formée par des œuvres composites, tout comme durant le XX^e et le début du XXI^e siècle, cherchant à décrire l'exubérance de la nature, la violence de l'histoire et la formation de la société.

Il faut citer également Andrés Bernaldez, l'évêque Peter Martyr d'Anguiera, l'historien Francisco López de Gómara qui ont écrit sur l'Amérique espagnole à travers les récits que leur

²⁰⁰ Cité par Antonio Benítez Rojo, dans: Tres palabras hacia la criollización. In: Cowie, Lancelot; Bruni, Nina (éd.), *Voces y letras del Caribe*. Mérida (Venezuela): El otro el mismo, pp. 61-73, p.61.

²⁰¹ "una máquina sin pasado que generaba violencia y pecado en La Española, España y Portugal.". *Ibid.*, p.62.

²⁰² Bellini, Giuseppe. *Historia de la literatura hispanoamericana*. Madrid: Castalia, 1985, p. 72.

en ont fait les voyageurs car eux n'y sont jamais allés²⁰³. Par ailleurs, s'il y a eu des chroniqueurs ou des témoignages parmi les Amérindiens de la Caraïbe insulaire, ils n'ont pas eu le temps de livrer leur histoire. Ce sont les écrivains des XIX^e et XX^e siècles et les archéologues qui s'en chargeront.

Quant aux chroniques anglophones ou francophones, elles offrent un récit des aventures de conquête des flibustiers dans les Petites Antilles, ces flibustiers faisant figure de "conquistadores" des puissances anglaises, françaises ou hollandaises. Les récits des différents voyageurs, qu'ils soient chirurgiens ou prêtres donnent une vision parfois détaillée des mœurs des Indiens caraïbes. Mais surtout, les colonies anglophones ont servi de sources d'inspiration aux premiers romanciers britanniques. On peut citer *Oroonoko* (1688) d'Aphra Behn qui situe son action au Surinam ou bien le fameux *The Life and Strange and Surprising Adventures of Robinson Crusoe* (1719) de Daniel Defoe, qui est considéré comme un des fondateurs du roman réaliste. Puis à la fin du XIX^e, les aventures des flibustiers dans les Caraïbes ont inspiré *Treasure Island* (1883) de Robert Louis Stevenson. Le premier écrivain anglo-caribéen serait le Jamaïquain Tom Redcam, auteur de *Becka's Buckra Baby* (1903) et *One Brown Girl* (1909). Cinq ans plus tard, un autre Jamaïquain, H.G. de Lisser, publiera *Jane's Carrer*, mettant en scène un protagoniste noir; ce sera le premier roman caribéen publié par une maison d'édition britannique. Cependant, ces deux écrivains étaient membres de la minorité blanche et n'avaient donc pas les mêmes revendications littéraires que leur compatriote Claude McKay ou bien que les Trinidiens Alfred Mendes et C.L.R. James. Ces trois écrivains seront considérés comme les écrivains fondateurs de la littérature caribéenne en anglais.

Dans les Petites Antilles, l'*Histoire Générale des Antilles habitées par les Français* (1661-1667) du Père du Tertre constitue une référence historique. On peut citer également l'œuvre publiée en 1732 par le Père J.-B. Labat, *Voyage aux Isles. Chronique aventureuse des Caraïbes 1693-1705*. C'est aussi un ouvrage de référence en ce qui concerne la vie coloniale dans ces îles, la plantation y est décrite, la vie avec les esclaves, les mœurs des Amérindiens et les batailles incessantes entre flibustiers ou entre les marines européennes. Dans les mêmes dates, pour les textes de langue hollandaise, un des plus important est celui du chirurgien protestant²⁰⁴ Alexandre-Olivier Exquemelin, *Histoire des aventuriers flibustiers qui se sont*

²⁰³ Cités par Germán Arciniegas (éd.) dans *Historiadores de Indias*. San Sebastián: Txertoa, 1984, p. XVI.

²⁰⁴ Qualifié ainsi par Juan Bosch dans *De Cristobal Colón a Fidel Castro*, op.cit., p. 294.

signalez dans les Indes²⁰⁵; ses récits sont autant de fiction que d'histoire. En 1798, la *Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de l'île de Saint-Domingue*²⁰⁶ de Moreau de Saint-Méry, né en Martinique, donne une vue encyclopédique de la colonie française.

Au début du XIX^e siècle, l'Allemand Alexandre de Humboldt a livré des textes scientifiques encore d'actualité sur la faune, la flore, la géographie ou la politique dans la Caraïbe et l'Amérique du Sud. On peut citer son *Essai politique sur l'île de Cuba*²⁰⁷ tiré de *Relation historique du Voyage aux Régions équinoxiales du Nouveau Continent* (1816-1833), qui donne un aperçu général de l'île, tant du point de vue géographique, qu'agricole, commercial ou social.

Ainsi, jusqu'au XIX^e siècle, on peut considérer que les textes traitant de la Caraïbe sont européens. S'ils donnaient une vision approchante de ce qu'étaient les îles du temps de la Découverte, ils sont devenus plus détaillistes et scientifiques à partir du Siècle des Lumières français, avec Moreau de Saint-Méry, Aimé Bonpland et Alexandre de Humboldt. Dans le même temps, apparaissaient aussi des romans ou des poèmes exotiques, rédigés par des écrivains européens qui prenaient pour thème les colonies. Ces publications donnaient une vision tronquée de la vie dans les terres éloignées, les auteurs n'étant bien souvent jamais sortis d'Europe, seulement le cadre semblait se prêter aux inspirations romantiques, ou aux revendications humanistes comme l'a fait Voltaire dans *Candide*. Étrangement, les écrivains espagnols ne se sont pas beaucoup intéressés au monde américain, ils recherchaient l'exotisme au Maroc ou en Orient plus que dans les (ex-)colonies outre-Atlantique. On peut néanmoins citer le romancier réaliste Benito Pérez Galdós et son roman *La vuelta al mundo en la Numancia* (1906).

Ces textes cités ci-dessus, bien qu'ils ne soient pas en langue espagnole, démontrent néanmoins que l'histoire de la littérature caribéenne est multiple mais a beaucoup de similitudes. Ses débuts sont fondamentalement liés à l'Europe et à un regard externe des

²⁰⁵ Exquemelin, Alexandre-Olivier. *Histoire des aventuriers flibustiers qui se sont signalez dans les Indes contenant ce qu'ils ont fait de remarquable depuis vingt années avec la vie les moeurs et les coutumes des boucaniers et des habitants de S. Domingue et de la Tortue*. Paris: chez Jacques Le Febvre, 1699, 2 volumes.

²⁰⁶ Moreau de Saint-Méry, Médéric Louis. *Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de l'île de Saint-Domingue*. Philadelphie, Tome 1, 1797; Tome 2, 1798.

²⁰⁷ Humboldt, Alejandro de. *Ensayo político sobre la isla de Cuba*. Caracas: Biblioteca Ayacucho, 2005, 272 p (1826 pour la première édition française). Cet ouvrage est tiré du troisième tome de *Relation historique du Voyage aux Régions équinoxiales du Nouveau Continent*.

écrivains, intrigués et inspirés par les colonies en formation. Si ses origines sont les mêmes, son développement ne s'est pas fait au même rythme mais il débouche au XX^e siècle sur une volonté de redéfinition des identités nationales.

1.3.3.2. L'importance des revues

Jusqu'au XIX^e siècle, les textes écrits dans la Caraïbe ou sur la Caraïbe sont donc européens, écrits soit par des Européens, soit par des Caribéens qui imitent les courants littéraires en vogue. Ces écrivains ont souvent vécu ou étudié en Europe et les thèmes de leurs écrits n'abordent pas les réalités de leur île. Il y a par ailleurs un décalage de près d'un siècle entre les courants littéraires européens empruntés par les écrivains caribéens ou latino-américains et ce qui est à la mode en métropole. En ce qui concerne les écrits en langue française, Jacques Chevrier explique que:

"Au nom de la convenance et de la tradition culturelle gréco-latine, les poètes antillais ou haïtiens se gardent bien de faire la moindre allusion soit à la dure réalité sociale qui les environne soit aux émotions profondes qui les bouleversent, et ils s'évertuent à camoufler leur passion et leur être authentique derrière une façade hypocrite afin de plaire à un public élitare et mondain, pour qui il n'y a de salut que dans la décalcomanie scrupuleuse des modèles occidentaux."²⁰⁸

Cette citation de Chevrier est valable dans toute la Caraïbe insulaire, la prise de conscience n'apparaissant pas au même moment dans toutes les îles. Haïti ou Cuba se sont rendu compte plus tôt que la Martinique ou Porto Rico de la nécessité en littérature de reconnaître les traditions et de s'identifier à la culture nationale. L'histoire littéraire dans la Caraïbe est à étudier en parallèle avec l'histoire politique et coloniale de ces îles.

D'autre part, le fait de ne pas avoir de moyen de diffusion dans les îles, de devoir publier en métropole ou dans l'ancienne métropole, d'avoir un lectorat local limité, poussait peut-être les auteurs à développer des thèmes, décrire des personnages et des paysages neutres, sans le ressenti caribéen pour avoir plus de chance d'être publiés outre-Atlantique et plaire au public européen.

Ainsi, un moyen de diffusion des idées et des écrits, culturels, politiques et littéraires, allait avoir une grande importance dans la Caraïbe: il s'agit de la revue. On la voit apparaître dès 1831 à Cuba. Cette *Revista Bimestre Cubana*, qui a publié neuf numéros entre 1831 et

²⁰⁸ Chevrier, Jacques. *La littérature nègre*. Paris: Armand Colin/HER, 1984 (1^{re} ed.), 1999, 300 p., p.27.

1834, donnait son point de vue sur des publications scientifiques ou littéraires nord-américaines et européennes. Déjà, en 1877, la *Revista de Cuba* s'intéressait aux mouvements intellectuels de l'île; parmi les collaborateurs, on trouve José Martí (1853-1895). Elle sera suivie en 1885 par la *Revista Cubana*. L'intérêt de ces revues est que, dès le premier numéro en 1831, elles se sont intéressées à des thèmes nationaux. De 1927 à 1930, est publiée *Revista de Avance* avec à sa tête Alejo Carpentier (1904-1980), Juan Marinello (1898-1977) et José Zacarías Tallet (1893-1989), Lino Novás Calvo (1903-1983) y a participé également. Les collaborateurs de cette revue s'intéressaient à la présence de l'élément africain dans la culture cubaine. C'est à cette même époque que l'ethnologue et anthropologue Fernando Ortiz (1881-1969) publiait ses essais sur la transculturation et l'apport africain à Cuba. Ortiz, tout comme Jean Price-Mars (1876-1969) en Haïti, a influencé les écrivains de son île.

Du côté de Porto Rico, en 1843, apparaissait l'*Aguinaldo Puertorriqueño*, qui se voulait "un livre entièrement indigène"²⁰⁹, rejetant les éléments hispaniques de la culture nationale. Cependant les neuf jeunes auteurs de cet ouvrage seront critiqués et accusés de vouloir tout simplement copier ce qui se faisait en Espagne et en Europe. Porto Rico verra la production sucrière se développer après l'indépendance d'Haïti, ce qui a entraîné un retard dans la constitution d'une classe sociale portoricaine de poids. Ensuite, les aléas politiques pousseront les écrivains à se centrer sur les questions nationalistes. Il faudra attendre les années 1970 pour voir les premières revues s'intéresser à la culture portoricaine et caribéenne.

Pour la République Dominicaine, Pura Emeterio Rondón nous dit, quant à la littérature du XIX^e siècle: "Es frecuente el canto a la patria considerándola como un todo homogéneo desde el punto de vista étnico-cultural. Así se puede ver en estos escritores una perspectiva eurohispanica."²¹⁰ En effet, la colonie de Santo Domingo était confrontée à l'invasion haïtienne, dans la première moitié du XIX^e siècle, ce qui poussait ses habitants à se tourner vers la culture hispanique. Il lui faudra attendre le XX^e siècle et les années 20 pour voir la publication de la première revue d'intérêt, *Cuna de América*, puis les poèmes de Domingo Moreno Jiménez (1894-1986), Pedro Mir (1913-2000) et Manuel del Cabral (1907-1999) ou les nouvelles de Juan Bosch (1909-2001) dans les années trente donneront un sens à la littérature dominicaine.

²⁰⁹ González, José Luis. *El país de cuatro pisos y otros ensayos*. San Juan: Ediciones Huracán, 1980, p.45.

²¹⁰ Emeterio Rondón, Pura. ¿De qué color es la literatura dominicana?. In: BOADAS, Aura Marina; FERNÁNDEZ MERINO, Mireya (coor.). *La huella étnica en la narrativa caribeña*. Caracas: AVECA/Fundación CELARG, 1999, pp. 113-131, p. 119.

En Haïti, la première revue, *L'Abeille haytienne*, fondée en 1817 par Milscent (1778-1842), tente de constituer un public littéraire. Les poètes, comme Ignace Nau (1808-1845) ou Coriolan Ardouin (1812-1838), s'inspirent du Romantisme. Les écrits nationalistes se développent chez Emile Nau (1812-1860); celui-ci propose de "naturaliser le français", qui est différent sous les tropiques qu'à Paris. C'est à travers l'histoire surtout que les Haïtiens vont chercher à se forger une identité nationale. Les publications du XIX^e siècle sont donc principalement basées sur l'histoire de la Nation; le premier roman haïtien, *Stella*²¹¹, d'Emeric Bergeaud (1818-1858), édité en 1859 par Beaubrun Ardouin (1796-1865), traite des événements liés à l'Indépendance. Le vrai déclencheur de la littérature haïtienne sera *La Revue des Griots*, à partir de 1915, qui divulguera les idées de Jean Price Mars prônant un retour aux sources avec la revalorisation des traditions orales et la reconnaissance de l'important apport africain dans la société.

Dans les Antilles françaises et anglaises, le réveil sera plus tardif, il faudra attendre le XX^e siècle pour voir la publication des premières revues. De fait, la première sera publiée à Paris, en anglais et en français. Il s'agit de *La Revue du Monde Noir*, rédigée par des étudiants africains et antillais à Paris. Les échanges entre ces étudiants vont permettre une réflexion sur les cultures et littératures africaines, antillaises ou anglo-américaines. En 1932 a été éditée une revue-manifeste: *Légitime Défense*; ses auteurs, les Martiniquais Etienne Lero (1909-1939), René Ménil (1907-2004) et Jules Monnerot (1874-1942) critiquaient le mimétisme de leurs aînés, ils proposaient une théorie de la littérature antillaise. Ensuite, en 1935, le Martiniquais Aimé Césaire (1913-2008), le Guyanais Léon Gontran Damas (1912-1978) et le Sénégalais Léopold Sédar Senghor (1906-2001) ont publié *L'Etudiant Noir*, revue qui sera à l'origine du mouvement de la Négritude.²¹² Suivra en Martinique la publication de *Tropiques* par Suzanne et Aimé Césaire, une revue de littérature, d'ethnologie et d'histoire qui se rapprochera au fil des numéros des idées et de la culture caribéennes.

Dans la Caraïbe anglophone, parmi les publications de revues, on peut citer *The Beacon* (parue à Trinidad de 1931 à 1933), avec à sa tête C.L.R. James, Alfred Mendes et Albert Gomes. Ici aussi, ses auteurs vont chercher à valoriser la culture, l'histoire et la littérature des îles de langue anglaise. En 1942, paraît *Bim*, fondée par Frank Collymore de la Barbade, la majorité des écrivains de la Caraïbe anglophone y ont fait leurs débuts. Il y a eu

²¹¹ Bergeaud, Emeric. *Stella*. Carouge: Zoé, Collection Les Classiques du Monde, 2009, (1^{re} éd.: 1859), 254 p.

²¹² Déjà, en 1921, avec la publication de *Batouala, véritable roman nègre*, du Guyanais René Maran, apparaissaient les prémisses de la Négritude.

aussi *Focus* (parue quatre fois entre 1943 et 1960) et la Guyanaise *Kyk-over-al* qui publiera plus tard des écrits des îles anglophones et francophones.²¹³

Ces revues étaient fondées par des groupes d'intellectuels, poètes, romanciers, historiens, ethnologues, etc., et permettaient la diffusion de textes littéraires et d'essais sur la culture locale ou sur les idées émergentes en Europe ou en Amérique du Nord. Les avant-gardistes dans le domaine de la reconnaissance culturelle ont été les Cubains et les Haïtiens. Pour ces derniers, l'indépendance acquise en 1804 les a sûrement poussé à se concentrer sur le national et oublier en partie l'ancienne métropole. Le cas de Cuba est intéressant car il n'a pas été reproduit à Porto Rico ni en République Dominicaine. Cuba possédait déjà au XIX^e siècle une société créole de pouvoir, qui se distinguait de l'Espagne, avec un rôle intellectuel notable et surtout une volonté de se détacher de cette dernière.

Si les premiers textes de littérature caribéenne ont été publiés dans des revues, c'est en partie parce que c'était le moyen le plus économique et de plus grande diffusion pour des écrivains encore inconnus et sans ressources, dans des colonies ou pays comptant un lectorat limité. Les revues littéraires (ou plutôt multidisciplinaires) allaient se développer à la fin du XIX^e siècle et début du XX^e, pas au même moment dans toutes les îles. Comme pour l'histoire, l'apparition de ces revues n'est pas synchronique du Nord au Sud de l'arc antillais; d'ailleurs, elle est en relation avec les événements historiques puisque ces publications sont éditées par des groupes d'intellectuels conscients des nécessités de changements profonds. En premier lieu, il y a la volonté d'indépendance face à la métropole, puis le désir de se tourner vers sa propre culture et de s'en imprégner pour délivrer des textes originaux auxquels s'identifient les Caribéens.

D'ailleurs, beaucoup d'auteurs de cette région du globe n'étaient ou ne sont pas seulement écrivains, ils étaient ou sont aussi impliqués dans la vie politique, sociale ou culturelle de leur île soit comme fondateurs de partis politiques, députés, maires, professeurs, etc. C'est pourquoi, dans ces revues, on peut constater l'évolution des idées: le désir d'indépendance face à la métropole, un recentrage vers le national, la reconnaissance de l'apport africain dans la culture nationale, puis à nouveau une ouverture, mais vers la "caribeñidad" cette fois.

²¹³ Les données sur la plupart des revues sont tirées de l'article d'Andrés Bansart: *Las revistas literarias en el proceso estructurador de la literatura caribeña. Estudios. Revista de Investigaciones Literarias. Año 2, n°4. Caracas: juil-déc. 1994, pp. 121-133.*

Puis, il ne faut pas oublier un élément important, comme le dit Andrés Bansart: "La littérature devient caribéenne quand les écrivains deviennent de bons écouteurs de l'oralité, quand ils boivent à la fontaine de l'oralité."²¹⁴ La littérature orale est la base même de la littérature caribéenne et contient les thèmes fondateurs de la mythologie caribéenne, elle est imprégnée de l'histoire de la région, depuis ses origines amérindiennes jusqu'à nos jours. D'où le problème des écrivains ensuite: comment transmettre à l'écrit cette oralité qui possède son langage propre. Ils opteront finalement pour la langue du colonisateur, des langues de diffusion internationale qui leur permettront de faire connaître leur réalité de par le monde. Mais ces langues européennes devront s'adapter, se plier aux volontés des écrivains qui transcriront des termes normalement réservés à la langue orale. Parmi les écrivains qui ont tenté à travers leurs œuvres ou leurs essais de définir une littérature régionale, trois ont été retenus ici: José Martí, Alejo Carpentier et Edouard Glissant. En effet, chacun représente un moment particulier dans l'histoire des idées latino-américaines et caribéennes.

1.3.3.3. Quelques courants et hommes de lettres marquants

Depuis la fin du XIX^e siècle, les hommes de lettres caribéens ont cherché à se définir à travers leur propre littérature. Par exemple, trois hommes dont nous parlerons par la suite ont une vision non pas seulement nationale/îlienne de la littérature mais commune à la Caraïbe et à l'Amérique hispanique dans le cas de José Martí et d'Alejo Carpentier, ou bien à la Caraïbe insulaire en ce qui concerne Edouard Glissant. Les deux premiers sont Cubains, le troisième est Martiniquais. Les trois ont voyagé en Europe ou aux Etats-Unis et étaient plus ou moins impliqués dans la vie politique de leur île respective. Ils ont été influencés par les idées politiques de leur époque et acteurs des événements: la volonté d'indépendance chez Martí, l'engagement contre les dictatures de Machado et Batista chez Carpentier et l'autonomie quelques décennies plus tard chez Glissant. Leurs voyages leur ont permis d'avoir le recul nécessaire pour mieux comprendre la société de laquelle ils venaient et lui proposer un renouveau littéraire. Ils ont pu rencontrer, lors de leurs déplacements, d'autres écrivains des pays latino-américains, africains. Ils ont également reçu l'influence des courants occidentaux et les ont adaptés ou réélaborés en fonction de leur environnement. Parmi ces courants littéraires qui se sont adaptés à la réalité caribéenne, nous pouvons citer le Modernisme, le roman historique et le Postmodernisme, ce sont ces trois courants ou mouvements que nous allons développer dans ce chapitre.

²¹⁴ Explication donnée par Andrés Bansart dans une discussion orale.

A. Le modernisme et José Martí

Le modernisme a été introduit dans la Caraïbe par le Cubain José Martí (1853-1895). Fernando Aínsa cite le roman *Amistad funesta* (1885) comme étant l'œuvre pionnière du courant en Amérique Latine (et dans la Caraïbe). Parmi ses attributs modernistes, on peut citer le cosmopolitisme: des références exotiques, aux cultures asiatiques, européennes, américaines, mais déjà, ce roman laisse poindre un attachement au monde hispano-américain et une volonté d'esthétisme novateur. Ce courant attirait l'attention des hommes de lettres d'Amérique Latine et de la Caraïbe car il prônait un changement, une rupture par rapport au romantisme ou au réalisme. Il s'adaptera particulièrement bien dans le monde hispano-américain et caribéen car il apparaît au moment où, en politique, plusieurs colonies ont obtenu leur indépendance de la métropole espagnole et d'autres sont en passe de l'obtenir. Il s'agit d'une époque de changements radicaux, le modernisme permet aussi de se détacher des courants littéraires encore en vogue en Espagne.

On ne peut pas parler de modernisme en Amérique Latine sans citer le Nicaraguayen Rubén Darío (1867-1916) qui a influencé les poètes latino-américains et même espagnols. D'ailleurs, Martí l'a rencontré à New York. En poésie, tant Darío que Martí avaient la volonté de créer une esthétique nouvelle et démontraient un intérêt pour les problèmes sociaux. Mais, chez le Cubain, l'engagement politique sera très marqué jusqu'à sa mort. En effet, Martí est important au niveau national, dans sa lutte pour l'Indépendance et pour son œuvre poétique. Il est aussi reconnu internationalement car il a vécu exilé en Europe, aux Etats-Unis, au Mexique, au Guatemala ou au Venezuela, il participait donc aux échanges d'idées entre Latino-Américains. Ses séjours dans les nouveaux états indépendants lui ont donné des appuis pour la lutte à Cuba. Il a su être à la fois un grand écrivain et un grand homme politique.

De sa prose, Giuseppe Bellini dit:

"la lengua castellana experimenta una profunda renovación, constituyendo la expresión más acabada de todo el siglo XIX, en un estilo apasionado, a veces desbordante, pero caracterizado sobre todo, positivamente, por un sugestivo lirismo, con la fascinación que le da una belleza exquisita, iluminado por cromatismos inéditos y por metáforas espléndidas."²¹⁵

Il ajoute en ce qui concerne sa poésie: "Martí proclama abiertamente su concepción de la poesía como desahogo espontáneo y necesario del alma, no como ejercicio literario."²¹⁶ Le

²¹⁵ Bellini, Giuseppe. *Nueva historia de la literatura hispanoamericana*. Madrid: Castalia, 1997 (3^e éd.), 804 p., p.251.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 252.

Cubain a mis l'écriture au service de son engagement politique, tout comme plus tard le fera Aimé Césaire par exemple en Martinique. Il a donné dans *Nuestra América*²¹⁷ la définition de ce que devait être un gouvernant latino-américain, c'est-à-dire, un homme politique qui sait "avec quels éléments son pays est fait."²¹⁸

Dans le même temps que le Modernisme qui durera jusqu'au début du XIX^e siècle, il y avait d'autres écrivains qui, tout en restant dans le courant romantique puis réaliste, s'attacheront à décrire leur société dans des romans historiques.

B. Du roman historique à la "Nueva Novela Histórica" latino-américaine

Le roman historique traditionnel prend racine dans la Caraïbe avec les premiers écrits nationaux. Teinté de romantisme au milieu du XIX^e, il se fera plus réaliste à la fin de ce siècle-là et au début du XX^e. C'est un mode qui est apparu avant le Modernisme mais qui a perduré pendant le XX^e siècle en se transformant après 1950.

Dans la Caraïbe et en Amérique Latine, l'apparition du roman historique est à mettre en relation avec le contexte politique de l'époque. Le XIX^e siècle, en Amérique Latine et dans la Caraïbe, est celui des indépendances, événements historiques aussi importants pour le développement du roman historique que l'ont été les révolutions en Europe. Cependant, dans le Nouveau Monde, le contexte est distinct. Les nations naissantes devaient se forger une histoire propre –indépendante de celle de la métropole–, une culture et une littérature. Les écrivains ont adopté la nouvelle forme littéraire en vogue au début du XIX^e siècle en Europe, c'est-à-dire le roman historique de style romantique.

Le critique littéraire Fernando Aínsa dit que:

"Entre 1870 y 1900, el número de novelas publicadas desde México a Argentina daba razón a quienes afirmaban con orgullo que la tradición novelesca que en Europa necesitó de cuatro siglos para forjarse, en América le habían bastado tan sólo cincuenta años de vida independiente."²¹⁹

Et ce, malgré les problèmes de diffusion.

Les écrivains désiraient réveiller la conscience nationale dans ces jeunes pays. Ils se sont attachés aux personnages qui ont marqué l'histoire nationale, ce sont des romans qui créent des héros nationaux, une certaine mythologie fondatrice pour une société en

²¹⁷ Martí, José. *Antología*. Barcelona: Salvat/Alianza, 1972, prologue de Julio Ortega, 167 p.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 19. "el buen gobernante en América no es el que sabe cómo se gobierna el alemán o el francés, sino el que sabe con qué elementos está hecho su país [...]."

²¹⁹ Aínsa, Fernando. *Narrativa hispanoamericana del siglo XX. Del espacio vivido al espacio del texto*. Zaragoza: Prensas Universitarias de Zaragoza, 2003, p.7.

construction qui veut se détacher de l'ancienne métropole, qui veut lui démontrer sa différence. Le romantisme apportait le lyrisme nécessaire à un récit "mythologisant".

Le premier roman historique caribéen serait, d'après Seymour Menton, *Guatimozín, último emperador de México* (1846) de la Cubaine Gertrudis Gómez de Avellaneda (1814-1873).²²⁰ Bellini la considère comme étant l'auteur la plus importante du romantisme cubain²²¹. Ce roman se base sur les relations de Hernán Cortés, le passé indigène des Mexicains est décrit d'un point de vue occidental, il est comparé aux cours royales européennes, le système d'organisation sociale et politique aussi. Nous pourrions mettre cette œuvre en relation avec *Enriquillo* (1879) du Dominicain Manuel de Jesús Galván (1834-1910) qui a un discours similaire quant aux indigènes d'Hispaniola et se base sur *Historia de las Indias* de Bartolomé de Las Casas.

A Cuba, Cirilo Villaverde (1812-1894) publie en 1839 *Cecilia Valdés*, de style romantique, dans lequel déjà apparaissent des éléments réalistes dans la description de la société et des mœurs cubaines. D'ailleurs parmi les auteurs romantiques, certains publieront des œuvres "costumbristas" qui s'attachent à retracer les coutumes de leur pays, *Cecilia Valdés* fait partie de ce courant. Suite à la publication de ces œuvres qui créaient des mythes aux cultures nationales, suivront l'influence du réalisme et du naturalisme français. Parmi les Dominicains, Federico García Godoy (1857-1924) publie *Rufinito* (1908) et Fabio Fiallo (1866-1942), *Cuentos frágiles* (1908) et *La manzana de Mefisto* (1934). Il convient de citer ici l'"écrivain fondateur"²²² de Porto Rico, Manuel Zeno Gandía (1855-1930) avec *La Charca* (1894); il s'agit d'un roman faisant partie du courant naturaliste.

Rapidement, le discours se fera plus engagé avec les publications de romans indigénistes ou/et de la terre, dans les années vingt, en Amérique Latine et dans la Caraïbe. Ceux-ci s'intéressent aux injustices sociales. Le premier est *Raza de bronce* (1919) du Bolivien Alcides Arguedas (1879-1946). Les auteurs indigénistes dénoncent les problèmes de la terre, d'exploitation et de racisme que vivent au quotidien les Indiens des Andes, ou sur les plateaux mexicains dans *Los de abajo* (1915) de Mariano Azuela (1873-1952). Ce sont des écrivains engagés, ils proposent la révolution comme seul moyen de changer la situation, à l'image de ce qui s'est produit en Russie en octobre 1917. Nous avons dans le même temps l'apparition des romans de la terre comme *Doña Bárbara* (1929) du Vénézuélien Rómulo

²²⁰ Menton, Seymour. *Op. cit.*, p.35.

²²¹ Bellini, Giuseppe. *Nueva historia de la literatura hispanoamericana*. Madrid: Castalia, 1997, p.238.

²²² Aínsa, Fernando. *Op. cit.*, p.8.

Gallego (1884-1969), de la forêt tropicale ("de la selva") avec *La Vorágine* (1923) du Colombien José Eustasio Rivera (1889-1928).

Dans la Caraïbe insulaire, le modèle du genre est *Gouverneurs de la rosée* (1944) du Haïtien Jacques Roumain (1907-1944). Il s'inscrit dans la contemporanéité des auteurs cités précédemment avec ses romans paysans haïtiens. Sa première publication est *La montagne ensorcelée, récit paysan* (1931), préfacé par Jean Price-Mars (1876-1969), le théoricien de l'indigénisme haïtien. Quant à *Gouverneurs de la rosée*, c'est un roman réaliste social avec un discours d'inspiration marxiste dans lequel transparaissent des éléments du réel merveilleux haïtien. Roumain a fait des émules en Haïti dont Jacques Stephen Alexis (1922-1962) avec *Compère Général Soleil* (1955). De plus, le poète cubain Nicolás Guillén (1902-1989) était un grand défenseur de ses idées, il lui a dédié le poème "Elegía a Jacques Roumain".

L'île voisine de Porto Rico a aussi son roman de la terre intitulé *La llamarada* (1935) d'Enrique Laguerre. Cependant, Rosario Ferré explique, en introduction à son recueil de conte *Maldito Amor*, que:

"La crítica social a las injusticias del sistema de explotación agraria, que se encuentra también presente en estas obras, convive con una idealización de la vida romántica de la hacienda y sus dueños que permanece como paradigma o ejemplo en la mente de las capas populares por mucho tiempo."²²³

Les écrivains idéalisaient une situation déjà passée, puisqu'avec l'occupation nord-américaine, l'île était bien ancrée dans l'industrialisation et il n'y avait pas de retour en arrière possible. Les Portoricains recherchaient dans le passé colonial, dont les traces se devinaient encore dans le monde agricole, leur identité et mythifiaient ce passé, opposant ainsi les origines espagnoles aux ambitions "assimilatrices" de l'occupant.

D'autre part, quant aux années trente et quarante, Fernando Aínsa parle d'un progressif appauvrissement de la fiction hispano-américaine. Il l'accuse la littérature d'avoir voulu changer un monde qu'elle n'avait pas compris à force de répétition d'un schéma de dénonciation d'injustices sociales, politiques et économiques. Les écrivains ne voyaient pas le monde et la société changer autour d'eux; l'industrialisation et le développement des villes vidant peu à peu les campagnes, la description du monde paysan et les dénonciations des injustices qui y avaient lieu n'avaient plus cours, les problèmes s'étaient déplacés au monde urbain.

²²³ Ferré, Rosario. *Maldito Amor*. New York: Vintage Español, 1998, p. 10.

C'est dans ce contexte que le Cubain Alejo Carpentier (1904-1980) va publier son roman *El reino de este mundo* en 1949. Journaliste, écrivain et essayiste, il est une figure marquante de la littérature caribéenne et latino-américaine du XX^e siècle. Lui aussi, tout en étant un homme de culture, s'est intéressé à la politique de son pays. Il a été en exil en France ou au Venezuela durant les dictatures de Machado et Batista. Il est revenu pour vivre les événements de la Révolution et participer au nouveau gouvernement à la tête de plusieurs postes dans la culture ou la diplomatie, ainsi que comme député. Carpentier est connu pour avoir introduit une nouvelle notion: le réel merveilleux, pour définir son inspiration. Le Vénézuélien Arturo Uslar Pietri (1906-2001) et le Guatémaltèque Miguel Ángel Asturias (1899-1974) reprendront pour décrire leur réalité nationale le terme de réalisme magique, pris de l'ouvrage de l'Allemand Franz Roh, *Nach-Expressionismus. Magischer Realismus* (1925). Celui-ci utilisait cette expression pour traiter de la peinture allemande. Carpentier qui a séjourné en France dans le même temps qu'Uslar Pietri et Asturias, a entendu parler des écrits de Roh, il a également rencontré André Breton. Cependant, il réfute tant le réalisme magique que le surréalisme. "Le Réalisme magique, selon lui, concerne la réalité transposée dans le domaine onirique, et le surréalisme recherche sans doute le merveilleux, mais "fabriqué avec préméditation"". ²²⁴

Il préfère l'expression réel merveilleux qu'il a tenté de définir dans un article du journal vénézuélien *El Nacional* (en réaction sûrement au livre de Arturo Uslar Pietri, *Letras y hombres de Venezuela* (1948) dans lequel il définissait le mélange de mystère et de réalité des contes vénézuéliens grâce au réalisme magique) et dans le prologue du roman *El reino de este mundo*. Carpentier y explique que la sensation de merveilleux présuppose une foi et qu'

"il s'agit d'une sorte de "miracle" par lequel s'opère "une révélation privilégiée de la réalité, une illumination inhabituelle ou singulièrement favorable des richesses inattendues de cette réalité, perçues avec une particulière intensité en vertu d'une exaltation de l'esprit qui le conduit à une sorte d'état limite." ²²⁵

Il arrive à donner un nom et un sens en 1948 à ce qu'il recherchait auparavant, une forme d'écriture propre à l'Amérique Latine. Il a eu la révélation du réel merveilleux lors de son séjour en Haïti, d'où l'écriture ensuite de *El reino de este mundo*, qui apparaît comme un roman théorique. L'intérêt de la théorie de Carpentier est que ce réel merveilleux s'inspire de

²²⁴ Fell, Claude; Cymerman, Claude. *Histoire de la littérature hispano-américaine de 1940 à nos jours*. Paris: Nathan Université, 1997, p. 379.

²²⁵ Verdevoye, Paul. Le Siècle des lumières et la réalité merveilleuse. In: Pageaux, Daniel-Henri (ed.), *Quinze études autour de El siglo de las luces*. Paris: Harmattan, 1983, pp.149-162, p.151.

la réalité sociale et historique de la Caraïbe et de l'Amérique Latine. Le Cubain se pose d'ailleurs la question: "¿Pero qué es la historia de América toda sino una crónica de lo real maravilloso?"²²⁶ Et ce depuis les civilisations précolombiennes à nos jours en passant par les récits émerveillés de Christophe Colomb. Tout comme nombre d'écrivains caribéens, "la historia es un pretexto que entusiasma a Carpentier, que actúa con toda libertad sobre ella dándole dimensiones inéditas [...]."²²⁷

Si dans les années 40, lors de la publication de *El reino de este mundo*, le roman historique n'était plus à la mode à Cuba et en Amérique Latine en général, Carpentier a su le remettre au goût du jour, tout en le transformant radicalement. Dans cette œuvre se trouvent les prémices de ce qui sera le Nouveau Roman Historique défini par Seymour Menton²²⁸ ou Fernando Aínsa²²⁹. L'histoire encore, donc, comme source d'inspiration, est revisitée par Carpentier et d'autres; on est à la fois près et loin de l'histoire officielle. Les auteurs la réécrivent et la démystifient. Carpentier réélaborera l'histoire grâce à une écriture baroque, foisonnante de détails et d'images. Il décrit le baroque non pas comme un style mais comme un état d'esprit. "Le baroque n'est pas un "style historique"", "se manifiesta donde hay transformación, mutación, innovación."²³⁰ Dans tous ses romans, excepté le premier, *Ecué Yamba O* (1933), rédigé avant la révélation du réel merveilleux, il appliquera sa théorie, mélangeant adroitement les éléments réels et la magie de la nature, de la religion ou des mythes, en plus de la recherche de la musicalité dans l'écriture. "Des indices fréquents du merveilleux s'affichent dans le lexique impressionniste et répétitif du narrateur, qui impose au lecteur sa surprise devant le monde"²³¹ nous dit Paul Verdevoye quant à *El Siglo de las luces*, ce qui peut être extrapolé à la majorité de ses œuvres.

Quelle est donc la différence entre le réalisme magique et le réel merveilleux? En réalité, les critiques-mêmes ont du mal à les différencier. Toutefois la définition donnée des deux esthétiques par le Cubain Leonardo Padura Fuentes est mérite être citée:

"de un lado, una perspectiva que en el realismo mágico se identifica con la de un subconsciente colectivo y que es la misma que poseen los personajes (los creadores de la realidad mítica) y que valide o naturalice lo sobrenatural y lo

²²⁶ Carpentier, Alejo. *El reino de este mundo*. La Havane: Letras Cubanas, 1987, cité dans le prologue.

²²⁷ Bellini, Giuseppe. *Op.cit.*, p.474.

²²⁸ Menton, Seymour. *La Nueva Novela Histórica de la América Latina, 1979-1992*. México: Fondo de Cultura Económica, 1993.

²²⁹ Aínsa, Fernando. *Reescribir el pasado. Historia y ficción en América Latina*. México: El Otro, El Mismo, 2005, 190 p.

²³⁰ Cité par Chancé, Dominique. *Poétique baroque de la Caraïbe*. Paris: Karthala, 2001, p. 251-252. "il se manifeste où il y a transformation, mutation, innovation."

²³¹ Verdevoye, Paul. *Op.cit.*, p.153.

mágico (vida de ultratumba, levitaciones, metamorfosis, etc.), y del otro, una perspectiva culturizada, más propia del autor que de los personajes, que se encargue de distinguir aquello que resulta insólito... para resaltar su carácter maravilloso y singular."²³²

Il donne cette explication pour tenter de "classifier" les œuvres du Colombien Gabriel García Márquez et de Carpentier. Il prend sûrement en compte le fait que García Márquez est originaire d'un petit village près de la côte caribéenne et que Carpentier est issu d'une famille franco-russe émigrée à Cuba et voyageant beaucoup. Il est donc évident que les deux écrivains n'ont pas le même rapport aux croyances populaires et au folklore national.

Un Haïtien a donné lui aussi sa version du magique dans la littérature, Jacques-Stephen Alexis (1922-1962) a présenté le réalisme merveilleux haïtien dans une communication intitulée "Du réalisme merveilleux des Haïtiens" en 1956 au Premier Congrès des Ecrivains et Artistes Noirs²³³. Il définit sa notion comme "une esthétique capable d'opérer la synthèse entre l'écriture et la tradition orale."²³⁴ L'introduction de l'oralité dans l'écriture caribéenne était indispensable aux écrivains caribéens pour trouver leur originalité et leur voix/voie. Le recueil *Romancero aux étoiles* reprend d'ailleurs des contes traditionnels, réécrits, donc réélaborés, ce qui est le principe du conte antillais; il est modifié à chaque récitation, que ce soit à l'écrit comme à l'oral. Sur ce principe même, les auteurs réécrivent l'histoire de leur île dans leurs romans, ils la répètent incessamment en y apportant à chaque fois des modifications ou des ajouts; comme si à travers la plume d'un auteur, on entendait plusieurs conteurs.

Pour définir la Nueva Novela Histórica, Seymour Menton donne six traits marquants: tout d'abord, la reproduction mimétique d'une certaine période historique, mais avec une impossibilité de connaître la vérité historique ou la réalité; se détache aussi le caractère cyclique de l'histoire et, paradoxalement, son caractère imprévisible. Ensuite, on retrouve la distorsion consciente de l'histoire au moyen d'omissions, d'exagérations et d'anachronismes. Troisièmement, il y a une fictionnalisation de personnages historiques. Puis peuvent apparaître encore la métafiction et les commentaires du narrateur sur le processus de création. Nous retrouvons chez certains écrivains l'intertextualité, les allusions à d'autres œuvres se font

²³² Padura Fuentes, Leonardo. *Un camino de medio siglo: Alejo Carpentier y la narrativa de lo real maravilloso*. México: Fondo de Cultura Económica, 2002, p. 191. Cité par Edmundo Paz Soldán: *Alejo Carpentier: teoría y práctica de lo real maravilloso. Anales de Literatura Hispanoamericana*, 2008, vol. 37, pp. 35-42.

²³³ Alexis, Jacques Stephen. Du réalisme merveilleux des Haïtiens. In: *Présence Africaine: Premier Congrès International des Ecrivains et Artistes Noirs (Paris-Sorbonne – 19-22 septembre 1956) Compte rendu complet*. Paris: Présence Africaine, 1956, pp. 245-271.

souvent de manière explicite. Plusieurs romans présentent enfin des traits dialogiques, carnavalesques ou parodiques; il est fréquent de voir plusieurs interprétations d'un même fait à l'aide de plusieurs narrateurs ou personnages²³⁵. Ces aspects cités ci-dessus ne se retrouvent pas forcément tous dans un roman, certains plus que d'autres, le degré d'historicité est plus important dans quelques œuvres, d'autres privilégiant la pseudo-histoire.

Si Menton a choisi la date de la publication de *El reino de este mundo* pour définir les débuts de la Nueva Novela Histórica, c'est que ce roman, en plus du réel merveilleux, présente aussi une distorsion de l'histoire. En effet, le personnage principal n'est pas Toussaint Louverture ou un des libérateurs d'Haïti, mais un personnage secondaire (peut-être fictif) de l'histoire, d'ailleurs les grands acteurs de l'Histoire sont absents de la narration.

Les nombreuses publications de nouveaux romans historiques, combinés à des éléments magiques/merveilleux, ont fait de leurs auteurs des références au niveau international et ont donné lieu à l'appellation de "boom de la littérature hispano-américaine", correspondant aux années cinquante et soixante. Parmi les écrivains de ce boom ou ceux qui suivront cette révolution littéraire, on retrouve les Cubains José Lezama Lima, Guillermo Cabrera Infante, Reinaldo Arenas, Severo Sarduy ou Cintio Vitier, les Portoricains Rosario Ferré, Olga Nolla ou Edgardo Rodríguez Juliá, le Dominicain Marcio Veloz Maggiolo.

Parmi les maisons d'éditions qui ont participé à ce développement, il convient de citer la Casa de las Américas à Cuba. C'est plus qu'une maison d'éditions puisque c'est une importante institution culturelle avec un Centre d'Etudes de la Caraïbe qui effectue, entre autres choses, des études littéraires. Elle publie la revue du même nom et son prix, décerné chaque année, est devenu une référence internationale.

En plus de revisiter l'histoire, il y a la volonté chez les écrivains du boom de révolutionner l'écriture latino-américaine. En résumé:

"la "revolución en literatura" combina un conocimiento de las formas estéticas de la mejor tradición occidental con una preocupación antropológica por recuperar las expresiones auténticas del pasado americano."²³⁶

²³⁴ Chevrier, Jacques. *Op.cit.*, p.133.

²³⁵ Menton, Seymour. *Op. cit.*, pp.42-45.

²³⁶ Aínsa, Fernando. *Narrativa hispanoamericana del siglo XX. Del espacio vivido al espacio del texto*. Zaragoza: Prensas Universitarias de Zaragoza, 2003, p.53.

Les auteurs font tomber les barrières des genres: la poésie ou l'essai sont intégrés dans la narration. Celle-ci s'enrichit grâce à la musique, à la peinture et le cinéma ou encore grâce aux disciplines telles que l'histoire, la psychologie ou la sociologie. Le critique Fernando Aínsa reprend le terme de Carlos Fuentes en parlant de "novela totalizante" pour définir ce nouveau style romanesque²³⁷.

C'est pour ces raisons que le postmodernisme a trouvé le terrain idéal dans cette région du monde pour se développer. C'est l'expression d'une crise passagère dans les pays occidentaux, mais qui a eu des échos dans la Caraïbe et l'Amérique Latine. En effet, ce phénomène, qui n'est ni un courant, ni un mouvement, apparaît en même temps que le "boom" de la littérature latino-américaine, dans les années soixante, à un moment de remise en question de l'Art. Il tient compte des mélanges culturels, des confrontations à d'autres valeurs esthétiques et du développement des moyens d'information. Il récuse aussi " la linéarité de l'histoire et interdit de la concevoir comme une histoire universelle conduisant vers un progrès."²³⁸ Cette citation, qui décrit la situation en Occident, incite à penser que les publications caribéennes, depuis cinq décennies, sont dans la mouvance du postmodernisme. Les écrivains caribéens ne traitent pas l'Histoire de manière linéaire, mais répétitive, entrecoupée. Doit-on y voir la résurgence de "la répétition cyclique des gestes mythiques de leur *Orisha* ou *Vodun*"²³⁹ des religions africaines? Dans leur "préoccupation anthropologique", les écrivains cherchaient à l'écrit à reproduire la répétition cyclique des religions et des traditions orales.

De plus,

"les "microrécits" ne sont plus porteurs d'une *norme universalisante*, ils cohabitent avec une multitude d'autres récits. La postmodernité repose sur une réévaluation du monde et des phénomènes, sur la volonté de les appréhender de façon neuve."²⁴⁰

C'était bien la volonté affichée de la génération d'écrivains des années soixante et soixante-dix, qui ont revu les histoires nationales avec un regard et une écriture novateurs, en laissant de côté les récits mythologisants et en multipliant les voix narratives.

²³⁷ *Op. cit.*

²³⁸ Guibet Lafaye, Caroline. *Esthétiques de la postmodernité*. Centre NORmes, SOCIétés, PHIlosophies, Université Paris I, p.3 [Références du 29 mai 2012] URL: <http://nosophi.univ-paris1.fr/docs/cgl_art.pdf>

²³⁹ Bastide, Roger. *Les Amériques noires. Les civilisations africaines dans le nouveau monde*. Paris: L'Harmattan, 1996, p.160.

²⁴⁰ *Ibid.*, p.4.

Menton donne la date de 1992 comme fin de la Nueva Novela Histórica car, d'après lui, les nombreuses publications ayant trait à l'Histoire, la déformant plus ou moins, étaient motivées par les cinq-cents ans de la Découverte de l'Amérique. L'approche de cette date historique qui allait donner lieu à de nombreuses célébrations en Espagne ou en Amérique Latine a aussi engendré tant une plus grande conscience des liens historiques partagés par les pays latino-américains qu'un questionnement de l'histoire officielle²⁴¹.

Cependant, le courant du Nouveau Roman Historique concernait une génération d'écrivains ayant tous plus de soixante ans aujourd'hui, qui ont évolué dans leur écriture aussi. L'histoire reste une source d'inspiration pour certains mais les moyens de la mettre en narration ont changé. Les événements politiques à Cuba ont provoqué une certaine désillusion chez quelques écrivains engagés et, parmi les nouvelles générations, nombreux sont ceux qui vivent hors de leur île, qui sont entre deux mondes et deux langues. Le dialogue entre les écrivains dans et hors de l'île n'est pas aisé. Les difficultés politiques et économiques en République Dominicaine ont aussi poussé à l'émigration et donné une nouvelle littérature en anglais. A Porto Rico, les va-et-vient entre la métropole et l'île semblent incessants puisque les écrivains, souvent, ont fait une partie de leurs études ou de leur carrière sur le continent.

Les auteurs ne revendiquent plus le réel merveilleux ou le réalisme magique ou le réalisme merveilleux comme moyen de décrire la Caraïbe. Déjà, le Cubain José Lezama Lima (1912-1977) voyait dans le réel merveilleux une poétique et non pas une interrogation identitaire comme Carpentier. Aujourd'hui, ces courants littéraires semblent dépassés, les auteurs de la nouvelle génération s'inspirent plus du cruel monde urbain et de la misère quotidienne. Par exemple un autre Cubain, Pedro Juan Gutiérrez, dont les romans (*Trilogía sucia de la Habana* (1998), *El rey de la Habana* (1999)) se situent dans le courant McOndo²⁴², reste cependant rattaché au monde hispanophone. L'influence nord-américaine se fait sentir chez les émigrés dominicains, cubains ou haïtiens, par exemple Junot Díaz, Ivonne Lamazares ou Edwige Danticat, soit dans leur écriture, soit dans le choix de la langue, l'anglais ou le spanglish. Même chez ceux restés au pays (de manière épisodique parfois), avec le développement rapide d'Internet, on peut constater l'influence de la culture nord-

²⁴¹ Menton, Seymour. *Ibid.*, p.49.

²⁴² Ce mouvement se veut à contre-courant des productions du "boom" latino-américain. Les auteurs du manifeste paru en 1996, les Chiliens Alberto Fuguet et Sergio Gómez, revendiquent une littérature latino-américaine sans réalisme magique. Ils proposent une narration hyper réaliste, urbaine, présentant une Amérique Latine des centres commerciaux et des portables. Voir l'article de l'auteur bolivien Edmundo Paz Soldán. *El*

américaine, et aussi des telenovelas brésiliennes, mexicaines, "miameras", etc. Les écrivains se laissent aller à de nouveaux styles narratifs, proches du chat, de l'e-mail, en revisitant ainsi le style épistolaire. Il suffit de lire *El corazón de Voltaire* (2005) de Luis López Nieves qui est un échange de mails entre l'Europe et l'Amérique.

Les auteurs se détachent des générations précédentes, qui étaient à la recherche d'une voix nationale ou régionale, pour adopter ces nouvelles influences, les intégrer à leur culture. Les sociétés caribéennes et latino-américaines se sont formées grâce à l'intégration d'apports très divers et elles absorbent encore aujourd'hui facilement toute nouveauté.

C. Edouard Glissant et la Caraïbe

C'est justement cette capacité des Caribéens à intégrer les nouveaux apports culturels, linguistiques, culinaires, etc. qui amène à parler ici des écrits du Martiniquais Edouard Glissant. Bien que faisant partie de l'aire francophone (ou créolophone), il permet de recentrer la thématique sur la Caraïbe insulaire et laisser de côté les mouvements latino-américains. De plus, la traduction en espagnol de ses essais démontre son influence grandissante dans l'aire caribéenne hispanophone. Plusieurs chercheurs en littérature caribéenne de langue espagnole font référence à Edouard Glissant. La Vénézuélienne Aura Marina Boadas qui travaille en littérature comparée, a traduit *Le discours antillais* (1981) en espagnol²⁴³, elle enseigne et diffuse la pensée de Glissant. La Colombienne Adriana Urrea Restrepo de la Pontificia Universidad Javeriana de Bogotá effectue ses travaux de recherches en philosophie en s'appuyant sur les idées du Martiniquais. En France, Sandra Hernández, spécialiste de la poésie cubaine et caribéenne, travaille également à la diffusion de la pensée du philosophe.

Glissant (1928-2011) était à la fois poète, romancier, philosophe et essayiste. Dès la publication de son premier roman, *La Lézarde* (1958), il a étonné par son écriture poétique et parfois un peu compliqué. Il a participé aux Congrès des Ecrivains et Artistes Noirs de Paris (1956) et Rome (1959). Il a été interdit de séjour en Guadeloupe et exilé en métropole par le gouvernement français pour ses activités indépendantistes. Il a remis en cause la Négritude en lui opposant le concept d'antillanité qu'il a développé dans *Le discours antillais*. Parmi ses essais, ceux qui ont un intérêt pour ce travail sont *Le discours antillais* et surtout *Poétique de*

escritor, *McOndo y la tradición*. *The Barcelona review*, 2004, n°42 [En ligne], [Référence du 29 octobre 2012] URL: <http://www.barcelonareview.com/42/s_eps.htm>

²⁴³ *El discurso antillano*. Caracas: Monte Ávila, 2005; *Tratado del todo-mundo*. Barcelona: El Cobre, 2006 (Traduction de l'Espagnole María Teresa Gallego Urrutia); *Introducción a una poética de lo diverso*. Barcelona: Ediciones del Bronce, 2002 (Traduction de l'Espagnol Luis Cayo Pérez Bueno).

la Relation (1990) dans lesquels il définit l'antillanité et la créolisation. Lydie Moudileno explique ainsi ce qu'est l'antillanité:

"Pour Glissant, tant que l'insularité est vécue comme une isolation, elle ne peut déboucher sur une position dans le monde. L'antillanité repose donc sur l'exploration d'une "région" –un ensemble géopolitique, historique et culturel– qui doit être resituée dans le monde."²⁴⁴

C'est le travail effectué par plusieurs écrivains caribéens. Gabriel García Márquez l'a démontré dans *Cien años de soledad* en situant l'action dans un village refermé sur lui-même. Mayra Montero, tout comme Alejo Carpentier auparavant, explore la région, en choisissant Haïti ou la République Dominicaine comme lieu de la narration. Antonio Benítez-Rojo, dans *La isla que se repite* et plusieurs de ses écrits, est assez proche de Glissant dans sa vision de la Caraïbe.

Les propos du Martiniquais sont universalistes dans les deux essais et ils se basent sur ce qui se passe dans la Caraïbe pour extrapoler ensuite à ce qui a lieu dans le monde à la fin du XX^e siècle et au début du XXI^e. Dans le *Discours*, il voit dans l'archipel antillais un milieu à étudier pour apprendre à se retrouver et se re-connaître en tant que Caribéen. Dans *Poétique de la Relation*, il va plus loin, ce deuxième essai est "l'écho recomposé, ou la redite en spirale" du livre II de *Le discours antillais*.²⁴⁵ Comme dans les contes de la littérature orale qui se modifient et se complètent au fur et à mesure des récitations, Glissant pratique la répétition dans ses œuvres, en y ajoutant à chaque fois de nouveaux éléments.

Une autre idée amenée par le philosophe martiniquais attire l'attention car elle se répète d'une île à l'autre. Il s'agit du passage du milieu, c'est-à-dire l'Océan Atlantique qui relie les côtes africaines à la Caraïbe ou les océans qui relient les côtes asiatiques à l'archipel. Plusieurs écrivains citent le ventre du bateau comme genèse de la société caribéenne. Césaire l'a cité dans *Cahier d'un retour au pays natal*, V.S. Naipaul a donné pour titre à un de ses romans *Le passage du milieu* (1962), Edward Kamau Brathwaite a publié un recueil de poésie avec le même titre: *Middle Passages* (1992), ou encore Raphaël Confiant avec *La panse du chacal* (2004)²⁴⁶. Les auteurs de la Caraïbe anglophone et francophone/créolophone sont bien souvent descendants directs d'esclaves ou d'engagés asiatiques, d'où la thématique récurrente peut-être de l'Océan Atlantique vu comme un cimetière. Glissant dit: "Quand les régates

²⁴⁴ Moudileno, Lydie. *L'écrivain antillais au miroir de sa littérature. Mises en scène et mise en abyme du roman antillais*. Paris: Karthala, 1997, 214 p, p. 114.

²⁴⁵ Précisé par l'auteur dans *Poétique de la Relation*. Paris: Gallimard, 1990, p. 28.

²⁴⁶ Nous pourrions citer également le travail du sociologue anglo-guyanais Paul Gilroy, *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*. Paris: Kargo, 2003 pour l'édition française (éd. originale: 1993).

donnent la chasse au négrier, le plus simple est d'alléger la barque en jetant par-dessus bord la cargaison, lestée de boulets. Ce sont les signes de piste sous-marine, de la Côte d'Or aux îles Sous-le-Vent."²⁴⁷

Il ne semble pas exister cet intérêt marqué chez les écrivains de la Caraïbe hispanophone pour le symbole du passage du milieu, sauf peut-être Antonio Benítez Rojo chez qui l'Atlantique joue un rôle important, possiblement parce que les écrivains des générations précédentes n'étaient pas descendants d'esclaves. Martí, fils d'Espagnols, Carpentier, fils d'un Français et d'une Russe, Juan Bosch, d'ascendance espagnole ont eu une grande influence chez les auteurs des générations suivantes, mais n'ont pas utilisé ce symbole.

Une image utilisée par Glissant permet de comprendre la Relation unissant les îles de l'archipel. L'auteur reprend celle du rhizome employée par Deleuze et Guattari dans *Mille Plateaux* (1980): "La pensée du rhizome serait au principe de ce que j'appelle une poétique de la Relation, selon laquelle toute identité s'étend dans un rapport à l'Autre."²⁴⁸ Cette explication s'applique particulièrement bien aux sociétés caribéennes qui continuent de se forger une identité et une culture en adoptant chaque jour de nouveaux éléments. Non seulement il y a Relation au sein même des îles entre les différentes communautés amenées pour la culture de la canne, mais il y a aussi Relation d'île en île entre les habitants de l'archipel. La mer n'est pas une frontière, elle a toujours été un lieu d'échange, et ce depuis l'époque précolombienne. Aussi, Glissant propose le terme de "créolisation" pour définir les processus de formation des cultures dans cette région du monde notamment:

"Si nous posons le métissage comme en général une rencontre et une synthèse entre deux différents, la créolisation nous apparaît comme le métissage sans limites, dont les éléments sont démultipliés, les résultantes imprévisibles. La créolisation diffracte, quand certains modes du métissage peuvent concentrer encore une fois. Elle est ici vouée à l'éclaté des terres, qui ne sont plus des îles."²⁴⁹

Les diversités de la Caraïbe posent problème aux anthropologues au moment de définir les relations culturelles entre les peuples. La définition philosophique du Martiniquais s'adapte aux histoires des îles et ne s'enferme pas dans un courant de pensée ou une discipline. Pour ces raisons, elle peut être utilisée dans un travail de littérature. Dans son essai, Glissant traite de la littérature caribéenne dans son ensemble, il ne pose pas de frontières. Lui se sent écrivain caribéen avant tout. Il dit qu':

²⁴⁷ Glissant. *Op.cit.*, p.18.

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 23.

"Il est des communautés de langages qui outrepassent les barrières des langues. Je me sens plus proche des écrivains de la Caraïbe anglophone ou hispanophone, ou bien entendu créolophone, que de la plupart des écrivains français. C'est ce qui fait notre antillanité. Nos langues diffèrent, notre langage (à commencer par notre relation aux langues) est le même."²⁵⁰

C'est donc le langage qui réunit les écrivains caribéens, un langage basé avant tout sur l'oralité et symbolique en ce que, comme les contes, il sous-entend l'existence de blessures profondes qu'il tente d'exorciser à travers les répétitions. Glissant explique que:

"Ainsi les littératures de la Caraïbe [...] introduisent-elles volontiers des épaisseurs et des cassures dans la matière dont elles traitent; mettant en pratique, à la manière du conte des Plantations, des procédés de redoublement, d'essoufflement, de parenthèse, d'immersion du psychologique dans le drame du devenir commun. La symbolique des situations y prévaut sur le raffinement des réalismes, c'est-à-dire qu'elle l'englobe, le dépasse et l'éclaire."²⁵¹

La plantation est le lieu de formation des sociétés caribéennes, après la genèse dans le ventre du bateau, les immigrés ont tissé des relations plus ou moins volontaires entre eux, entre esclaves et maîtres, entre Blancs, entre esclaves, puis, au fil du temps, aux éléments noirs et blancs se sont ajoutés ceux venus du Moyen ou de l'Extrême Orient qui ont complété le tableau. C'est dans cet espace fermé qu'est né le langage caribéen, pas au même moment dans toutes les îles, mais il se retrouve dans tout l'arc antillais. Pour transmettre ce langage à l'écrit, Derek Walcott dit du poète que: "Comme Robinson, [il] doit forger ses propres outils et assembler des noms, par nécessité, par Félicité, allant parfois jusqu'à se rebaptiser lui-même."²⁵². C'est ce que les écrivains ont essayé de faire tout au long du XX^e siècle, y sont-ils parvenus aujourd'hui ou bien demain, de nouveaux auteurs vont-ils amener d'autres moyens d'y parvenir? Néanmoins, leurs efforts sont aujourd'hui reconnus, les prix et récompenses internationaux leur sont attribués régulièrement. N'est-il pas surprenant de voir autant de prix Nobel de littérature dans un espace géographique si restreint? Le Guadeloupéen Saint-John Perse, le Saint-Lucien Derek Walcott, le Trinidadien V.S. Naipaul, et nous pourrions extrapoler à la Caraïbe continentale en citant le Colombien Gabriel García Márquez.

²⁴⁹ Glissant, Edouard, *Poétique de la Relation*, Paris, Ed. Gallimard, 1990.

²⁵⁰ *Id.*, p. 231.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 85.

²⁵² Walcott, Derek. *Café Martinique*. Paris: Anatolia/Le Rocher, 2004, p. 96.

D'ailleurs, l'explication que donne Glissant de la littérature, dans *Poétique de la Relation*, aide à comprendre le cheminement des écrivains et à définir ce que serait le roman caribéen. Il a été question du chaos glissantien ci-dessus, l'écrivain en donne l'explication suivante:

"Dans l'étendue, la science du Chaos renonce à la puissante emprise du linéaire, conçoit l'indéterminé comme une donnée analysable, l'accident comme mesurable. La connaissance scientifique, retrouvant les abysses de l'art, ou les jeux des esthétiques, développe ainsi une des façons du poétique, rejoignant l'ancienne ambition de la poésie de se constituer en connaissance."²⁵³

Le Chaos permet de comprendre pourquoi la littérature caribéenne n'a pas une composition linéaire mais souvent, dans les romans, on constate des retours en arrière, d'autres voix qui se superposent à celles du narrateur principal. Il permet aussi de comprendre pourquoi Glissant équivaut "un poème de Brathwaite à un roman de Carpentier, à un essai de Fanon."²⁵⁴

Ainsi dans l'étude du roman, on ne peut pas s'attendre à une conception purement européenne de ce genre. La narration n'est pas linéaire comme le dit Glissant, elle est à l'image de l'histoire et de la société caribéenne, entrecoupée, rythmée par les langues et les musiques, composée de différents apports venus de plusieurs continents. Elle peut être aussi, tout comme les poèmes et les essais, une étude sociologique et historique de la région.

Ces quelques citations tirées de *Poétique de la Relation* démontrent l'intérêt de cette œuvre pour étudier la littérature caribéenne. Publiée en 1990, elle semble une bonne synthèse du cheminement parcouru par les écrivains du nord au sud de l'archipel. Glissant a su donner une dimension caribéenne aux idées souvent développées dans chaque île, ou bien dans l'aire hispanophone, sans véritable connexion avec ce qui pouvait se faire dans l'île voisine. Il a su démontrer l'intérêt de dépasser les frontières linguistiques et politiques. De plus, depuis le début du XX^e siècle, les penseurs caribéens ont cherché à définir les processus culturels en cours dans la Caraïbe. La "créolisation" peut être d'un emploi discutable pour les Antilles hispaniques qui n'ont pas développé de langue créole. Le mot "criollo" existe mais n'a pas un

²⁵³ Glissant, Edouard. *Poétique de la Relation*, p. 152. Le Cubain Benítez-Rojo emploie lui aussi le terme de chaos dans *La isla que se repite* pour faire référence à l'archipel, à sa géographie, son histoire, ses langues et ses cultures (*The Repeating Island*. Durham: Duke University Press, 2006 (3^e éd.), p. 10).

²⁵⁴ *Op. cit.*, p. 231.

sens linguistique. Pourtant, tout comme créole s'oppose à français, criollo s'oppose à espagnol. Les deux termes relèvent de la réalité caribéenne.

La Poétique de la Relation de Glissant a été choisie comme base théorique pour ce travail, car elle synthétise presque un siècle de réflexions autour des métissages dans la Caraïbe depuis la Découverte. En outre, elle peut s'appliquer à la littérature car l'auteur illustre ses propos par des exemples littéraires. Surtout, la créolisation ne s'arrête pas à un phénomène d'échanges culturels entre deux ou plusieurs peuples, elle s'ouvre à tous les apports. Puis, cinquante ans après la parution de l'ouvrage *Contrapunteo cubano del tabaco y del azúcar* où Ortiz définissait la "transculturation", Glissant reprend en quelque sorte le concept dans le sens où la transculturation et la créolisation sont "créatrice[s] et jamais achevée[s]"²⁵⁵. Ce sont cinquante ans et plus durant lesquels les Caribéens se sont interrogés sur leur identité²⁵⁶.

Plusieurs points communs rassemblent les hommes de lettres présentés ci-dessus. Tout d'abord, ce sont tous des voyageurs qui ont vécu à l'étranger soit pour leurs études, soit en exil ou pour travailler, donner des conférences. Ils ont connu l'Europe, les Etats-Unis, le continent latino-américain ou les îles caribéennes voisines. Leurs voyages leur ont permis de s'ouvrir au monde, d'apprendre des cultures étrangères et paradoxalement de se rapprocher de leur propre culture et de la revaloriser. Ils leur ont permis également de se connaître et se re-connaître entre intellectuels caribéens.

D'autre part, peu sont ceux qui ont rédigé des ouvrages théoriques en tant que tel, mais leurs œuvres, qu'elles soient romans, nouvelles ou poèmes, sont théoriques. En plus d'être théoriques, nombreuses sont celles qui nous en apprennent plus sur l'histoire de la Caraïbe. Pour cela, les écrivains caribéens puisent dans les contes de la tradition orale qui sont la source de leur passé historique. Lucie Pradel indique que: "L'intérêt réaliste des contes, leur vocation didactique ont permis de dégager les grandes préoccupations des populations de l'époque, tant sur le plan social que religieux."²⁵⁷ C'est ce qui éloigne les contes de l'histoire officielle et les rapproche de l'intrahistoire. D'où l'importance aussi d'introduire l'oralité et ses rythmes dans l'écriture afin de rappeler les contes traditionnels. L'oralité se traduit par l'usage

²⁵⁵ Lamore, Jean. Transculturation: naissance d'un mot. In: Lacroix, Jean-Michel; Caccia, Fulvio. *Métamorphoses d'une utopie*. Paris: Presse de la Sorbonne Nouvelle, 2005, pp. 43-48, p. 47.

²⁵⁶ Bien que l'Uruguayen Ángel Rama adapte la transculturation d'Ortiz au champ de la littérature, son essai intitulé *Transculturación narrativa en América Latina* (1982) s'applique principalement aux productions des continents centre et sud américains, malgré quelques références aux écrivains de la Caraïbe hispanophone, et ne rend pas compte de la complexité caribéenne. Il en est de même dans l'essai du Cubain Roberto Fernández Retamar *Para una teoría de la literatura hispanoamericana* (1975).

d'un vocabulaire propre aux parlers des îles, un vocabulaire non académique au sens européen du terme, mais parlant pour les populations locales. L'oralité se traduit aussi par des références à la mythologie des contes. Ces mots associés aux rythmes des musiques donnent vie à une écriture qui est facilement intelligible pour les Caribéens. Ils reconnaissent leur langue et se reconnaissent dans cette littérature.

Ce chapitre de présentation géographique, littéraire et historique a permis de démontrer que la Caraïbe s'est construite au fil des émigrations et immigrations. La littérature de cette région a suivi et suit encore les mêmes mouvements. Après l'intermède européen, elle va se construire à travers la reconnaissance des différents apports culturels. Ces apports ne disparaissent pas, ne se superposent pas non plus. Finalement, l'image de spirale proposée notamment par le Haïtien Frankétienne correspond parfaitement pour expliquer comment ces apports se sont ajoutés à la culture caribéenne. Ce sont des ajouts continuels, qui vont et viennent, et enrichissent chaque jour un peu plus l'être caribéen.

Cependant, encore aujourd'hui, les sociétés n'acceptent-elles que certains apports? Si oui, ce pourrait être pour des raisons politiques, sociales ou historiques. Dans la partie suivante, il sera question de la reconnaissance des apports au fil des narrations, d'étudier si les sociétés les acceptent ou les rejettent.

Afin de conclure cette partie de présentation, pour en revenir aux revues, elles expliquent aussi l'importance de la poésie d'abord et des nouvelles ensuite dans la littérature caribéenne. Les écrivains sont tous un jour ou l'autre passés par l'écriture de textes courts. C'est à partir de ces publications courtes, à la manière des contes traditionnels oraux, que la littérature caribéenne est née. Pour ces raisons, le roman caribéen diffère du roman traditionnel tel qu'on a pu le définir en Europe au XIX^e siècle. En effet, on peut même se demander si le terme de roman est adapté pour définir les récits des écrivains caribéens. Les genres du conte oral, des nouvelles, des poèmes s'y mélangent autant que les différentes voix narratives, afin de créer une narration plus ou moins longue. Enfin, le roman antillais intègre d'autres genres artistiques. En fin de compte:

²⁵⁷ Pradel, Lucie. *Dons de mémoire de l'Afrique à la Caraïbe. Littérature et Culture des îles anglophones*. Paris: L'Harmattan, 2000, 266 p., p. 167.

"a la luz de la fuerte contaminación de géneros y de narrativización de otras formas artísticas (teatro, cine, telenovelas, música, pintura, tebeo) dentro de las novelas poscoloniales, al menos desde los años setenta en adelante, no tiene mucho sentido hablar del "género" novela, sino que es preferible pensar una narrativa palimpsestual hecha de múltiples discursos expresivos y cuyo único fin es el de satisfacer la exigencia humana fundamental de "consumir historias", como dice el escritor hindú Vikram Chandra al criticar la idea europea de la muerte de la novela.²⁵⁸"

On pourrait préciser que, dans le cas de la Caraïbe, la fin est de satisfaire l'exigence humaine fondamentale de "relire l'histoire". La référence à Gérard Genette, dans l'expression "narrativa palimpsestual", est particulièrement intéressante tant il est vrai que le travail des écrivains a été, et est encore aujourd'hui, de réécrire sur des matériaux anciens. Ils font parfois clairement référence à leurs sources en les introduisant dans la narration. Comme il l'a déjà été signalé, ces sources peuvent être très diverses: des musiques populaires (*La guaracha del macho Camacho* de Luis Rafael Sanchez, *El hombre del acordeón* de Marcio Veloz Maggiolo), des textes d'autres auteurs (*La novela de mi vida* de Leonardo Padura) ou encore des textes historiques (et pseudo-historiques chez Edgardo Rodríguez Juliá, *La renuncia del héroe Baltasar*).

Enfin, pour en revenir à Bakhtine cité dans le premier chapitre de cette partie, la notion d'"hétérogénéité compositionnelle" renvoie à l'image de mosaïque que représente l'archipel caribéen. Ainsi, les écrivains de cette région auraient réussi le tour de force de créer une littérature à l'image de leur environnement.

Le thème des migrations est vaste et amène à étudier comment les écrivains traitent du résultat des migrations, c'est-à-dire comment ces migrations s'insèrent dans la société? Quels apports laissent-elles? Comment ont-elles généré la création de sociétés coloniales? En effet, entre les publications de Trinidad à Cuba, les thèmes en communs abondent: la figure du père, et encore plus celle de la mère, les récits d'enfance, la vie dans les plantations, etc. Celui des migrations nous permet d'avoir un aperçu de l'histoire caribéenne au travers des narrations. Il amène également à se poser beaucoup de questions à propos de la formation de la société.

²⁵⁸ Sinopoli, Franca. Los géneros literarios. In: Gnisci, Armando (éd.). *Introducción a la literatura comparada*. Barcelone: Crítica, 2002, pp.208-209.

Deuxième partie

Les migrations vers la Caraïbe, les migrations interinsulaires et les migrations vers l'extérieur

"Toda migración deviene en ruptura con lo que es propio y encuentro con lo que se considera de otro. El migrante parece estar destinado a ser siempre el "otro". Es el "otro" para el país receptor y se convierte en el otro para su país de origen, porque él es el que se fue."
Eugenio García Cuevas²⁵⁹

²⁵⁹ Eugenio García Cuevas, écrivain dominico-portoricain, cité par Yolanda Martínez-San Miguel, in: *Caribe Two Ways. Cultura de la migración en el Caribe insular hispánico*. San Juan de Puerto Rico: Callejón, 2003, p. 191.

Au départ de l'histoire de la Caraïbe, il y a le voyage de Christophe Colomb qui a été revisité, magnifié, critiqué par de nombreux écrivains caribéens et latino-américains. Sûrement parce que l'Amiral est à l'origine de la Découverte, de la Genèse du "Nouveau Monde". Il est à l'origine de ce que l'on appelle l'Amérique post colombienne, fruit de la rencontre entre les Amérindiens et les Européens, puis le reste du monde, principalement l'Afrique et l'Asie du côté de la Caraïbe. Ce personnage historique est devenu un personnage récurrent de la narration du "Nouveau Monde"²⁶⁰. On pourrait ajouter qu'il est devenu une des figures du panthéon des mythologies caribéenne et latino-américaine. La Découverte représente également le point de départ des temps modernes, un moment unique dans l'Histoire de l'Humanité, où la question du rapport à l'Autre a commencé à se poser²⁶¹. Aujourd'hui, nombreux sont les écrivains caribéens qui essaient de représenter dans leurs œuvres cette question du rapport à l'Autre. D'ailleurs, le corpus de textes sélectionnés pour cette partie le démontre. D'une part, les événements historiques ayant entraîné les migrations y sont relatés. D'autre part, et surtout, les personnages reflètent par leurs actes ou leur ressenti leur manière d'appréhender l'Autre, sa langue, sa culture ou sa religion.

En effet, les œuvres reflètent les mouvements migratoires dans la Caraïbe de différentes manières: depuis le voyage des personnages vers l'île de destination et leur installation jusqu'au processus d'adaptation et aux échanges avec la société d'accueil. Apparaissent également les motivations ou les obligations qui ont poussé les migrants à partir. De plus, certains des textes reflètent le regard que porte la société d'accueil sur ces nouveaux arrivés. Ainsi, à travers les mouvements migratoires évoqués par les écrivains dans l'ensemble des œuvres étudiées dans cette partie, nous avons un panorama historique de la Caraïbe insulaire depuis la Découverte jusqu'à la fin du XX^e siècle et une vision de la construction des sociétés.

Pour chaque migration, le sujet sera traité à l'aide de trois œuvres, courtes ou longues, chacune représentant une île hispanique. Le corpus peut sembler important. Pourtant, un seul texte par île pour déterminer l'influence d'une migration dans la société ne permet pas de rendre compte de tous les aspects. Néanmoins, des trois textes choisis pour chaque sous-chapitre, il ressort plusieurs points communs qui aident à tirer des conclusions quant aux

²⁶⁰ Parmi les écrivains caribéens et latinoaméricains qui ont réécrit la Découverte, nous pouvons citer l'Argentin Abel Posse dans *Los perros del paraíso*, le Paraguayen Augusto Roa Bastos avec *Vigilia del Almirante*, le Mexicain Carlos Fuentes dans *Cristóbal nonato*, le Portoricain Luis López Nieves dans la nouvelle "El gran secreto de Cristóbal Colón", le Cubain Alejo Carpentier: *El arpa y la sombra*, etc.

²⁶¹ Voir l'œuvre du philosophe Tzvetan Todorov, *La conquête de l'Amérique. La question de l'Autre*. Paris: Le Seuil, 1982, 278 p.

apports de la migration traitée. De plus, pour chaque écrivain, sera donnée une référence biographique car il semble important de contextualiser le récit. En effet, le vécu de l'auteur peut expliquer le choix du thème et la manière dont il est traité.

Dans cette partie, l'ordre chronologique des principales migrations vers, inter-îles et hors de la Caraïbe sera respecté. En effet, les grands flux migratoires vers la Caraïbe ont eu lieu depuis la Découverte jusqu'au début du XX^e siècle et concerne donc le premier chapitre. Puis, les migrations inter-îles et l'exode rural sont un phénomène principalement du XX^e siècle. Enfin, les mouvements en direction des continents nord-américain et européen se produisent depuis la deuxième moitié du siècle passé.

2.1. Les migrations vers la Caraïbe

Des migrations vers la Caraïbe, la littérature aborde principalement celles des Espagnols et des Européens, puis celles des Africains et des Asiatiques. Il est peu question des mouvements des Amérindiens, c'est pourquoi, en l'absence de textes rencontrés, ils ne seront pas traités dans ce travail. Quant aux temps de la Découverte, ils ont donné lieu à de nombreux écrits, quelquefois réalistes, quelquefois invraisemblables, tout comme les récits des premiers chroniqueurs. Le cas des migrations espagnoles est traité dans le premier sous-chapitre. Pourtant, le flux venu de la Péninsule ibérique a été continu depuis 1492 jusqu'à la deuxième moitié du XX^e siècle. D'ailleurs, les arrivées massives se sont produites au XIX^e siècle jusqu'au début du XX^e. Les trois œuvres sélectionnées pour le premier sous-chapitre concernent seulement l'époque de la conquête et de la colonisation, le choix s'est porté sur celles-ci car l'époque traitée est une période clé pour la construction des sociétés caribéennes. Quant aux migrations africaines, elles aussi s'étalent sur plusieurs siècles. Pour ce deuxième sous-chapitre, les trois textes choisis pour étudier la présence africaine et par conséquent les formes d'esclavage, reflètent les XVIII^e, XIX^e et le début du XX^e siècle. Enfin, les arrivées des autres peuples constituent une multitude de nationalités qui ne sont pas toujours présentes dans les narrations. Pour cette raison, les textes étudiés s'intéresseront à la migration des Chinois et à la présence des Etats-Uniens qui se sont déroulées au XIX^e et jusqu'à la moitié du XX^e siècle.

2.1.1. Les migrations espagnoles

2.1.1.1. Présentation des œuvres

Pour ce chapitre, l'étude des migrations espagnoles se fera à partir de trois narrations de longueur et d'époques différentes. Malgré ces différences, elles ont pourtant plusieurs points en commun. Elles traitent toutes les trois de la période coloniale, depuis le tout début du XVI^e siècle jusqu'au début du XIX^e siècle. La première est du Dominicain Manuel de Jesús Galván (1834-1910) et s'intitule *Enriquillo. Leyenda histórica dominicana (1503-1533)*, la version complète est publiée en 1882²⁶². Ce roman est considéré comme un modèle de chronique romancée ou roman historique car l'écrivain base son récit sur les relations et les chroniques des découvreurs, entre autre *L'histoire des Indes* de Bartholomé de Las Casas²⁶³. Galván reprend, réécrit ou cite le récit des premiers chroniqueurs et témoins des balbutiements de la colonie. Le personnage principal est le cacique amérindien Enriquillo qui est lui, l'un des symboles de la résistance indigène face aux Européens dans la Caraïbe insulaire. Le choix de ce personnage symbolique n'est pas un hasard de la part de l'écrivain. Cette narration entre dans le courant du roman historique traditionnel latino-américain et caribéen, empreint de romantisme. Ce courant contribuait à la création d'une conscience nationale, de symboles patriotiques et se mettait du côté des libéraux contre l'ordre conservateur assimilé à l'époque coloniale²⁶⁴. Si ce roman est un récit historique sur les premiers habitants d'Hispaniola, son auteur ne se veut pas "indianista" pour autant. D'après Enrique Anderson Imbert,

"aunque sienta la atracción de la simpatía romántica por el indio, no se deja arrastrar por ella. Nos advierte, explícitamente, que está de parte de la civilización europea: "*Suplicamos al lector que no nos crea atacados de la manía indiófila. No pasaremos nunca los límites de la justa compasión.*"²⁶⁵

Bien que ce travail ne s'intéresse pas à l'époque précolombienne, ce roman dominicain permet d'aborder le thème de la présence des premiers habitants de la Caraïbe insulaire et du

²⁶² Galván, Manuel de Jesús. *Enriquillo. Leyenda histórica dominicana*. Mexico: Porrúa, 1976 (2^e éd.), (précédé d'une étude de Concha Meléndez), 296 p. Une édition complète est en ligne [Référence du 10 octobre 2012] URL: <<http://www.faclit.unibo.it/NR/rdonlyres/8D554C41-80EA-40DA-88BD-1E8BCD932E33/16780/Enriquillo1.pdf>>

²⁶³ D'après Giuseppe Bellini dans *Nueva historia de la literatura hispanoamericana*. Madrid: Castalia, 1997, pp. 290-291.

²⁶⁴ Menton, Seymour. *Op. cit.*, p.36.

²⁶⁵ Anderson Imbert, Enrique. *Historia de la literatura hispanoamericana. I. La colonia. Cien años de república*. Mexico: Fondo de Cultura Económica, 1982 (9^e éd.), 519 p., p.313.

choc entre Amérindiens et Espagnols. L'île d'Hispaniola a été la première à être colonisée et elle était la préférée de Christophe Colomb. *Enriquillo* a donc le mérite de réécrire les origines du peuple dominicain en intégrant l'élément indigène. Galván ne nous décrit pas le moment de la rencontre entre Espagnols et Tainos, il débute la narration en 1503, l'année suivant les massacres de Jaraguá, Higüey et la Saona qui ont coûté la vie à des milliers d'Indiens et à leurs caciques.

La deuxième narration, *Santa lujuria*²⁶⁶ (1998), est l'œuvre de la Cubaine Marta Rojas (1928-), roman exubérant se déroulant pendant la période coloniale à Cuba et en Floride. L'auteur est une journaliste reconnue qui a débuté sa carrière professionnelle en étant témoin de la prise d'assaut de la caserne Moncada par Fidel Castro le 26 juillet 1953. Elle a publié son témoignage de cet événement historique et du jugement qui en a suivi sous le titre de *El juicio del Moncada*²⁶⁷. Marta Rojas est l'auteur de plusieurs nouvelles et romans, celui qui sera utilisé pour ce chapitre s'inscrit dans une série de romans historiques constitués par *El columpio del rey Spencer* (1993), *Santa lujuria* et *El harén de Oviedo* (2003). Par ailleurs, pour *Inglesa por un año* (2006), elle a reçu le Prix Alejo Carpentier. Son dernier roman est paru en 2009, il s'agit de *El equipaje amarillo*, un des rares récits traitant de la communauté asiatique dans les Antilles hispaniques.

Dans *Santa lujuria*, l'auteur recrée l'ambiance de la fin du XVIII^e siècle. Le narrateur, le Marquis Antonio Ponce de León y Morato cherche à obtenir les "papiers de Blanc" pour son fils illégitime Filomeno qu'il a eu avec la mulâtresse²⁶⁸ Lucila Méndes. Un des personnages principaux, Antonio Ponce de León, est un observateur attentif de la société qui change face à l'introduction massive des Africains, aux métissages et à la révolution haïtienne. Nous sommes loin du discours à la recherche de la vérité historique, comme c'est le cas chez Galván. Marta Rojas utilise l'ironie, la satire, l'exagération ou encore l'intertextualité propre au Nouveau Roman Historique. Des éléments de ce roman sont à rapprocher de *El Siglo de las Luces* de Carpentier. Elle part néanmoins à la recherche de l'identité cubaine, en retraçant l'histoire des ancêtres, esclaves, puis mulâtres, de la majorité de la population et donc de la sienne.

²⁶⁶ Rojas, Marta. *Santa lujuria*. La Havane: Letras Cubanas, 2007 (1^{ère} éd.: 1998), 344 p.

²⁶⁷ Une biographie succincte de l'auteur est en ligne sur la page suivante:

URL: <http://www.granma.cubaweb.cu/secciones/vietnam/marta.htm> [référence du 22 avril 2012]

²⁶⁸ Rojas emploie le terme "parda" qui pourrait se traduire par mulâtresse ou quarteronne. Il est difficile d'en donner une traduction exacte en français. Dans le *Diccionario de hispanoamericanismos* de Renaud Richard (éd.) (Madrid: Cátedra, 1997), nous pouvons lire la définition suivante: "Pardo –a. m. y f. descendiente de la unión de blanco con indio o con negro en diversos grados; decíase de cualquier persona que no era de raza blanca." (p. 335)

Le troisième texte étudié se compose de plusieurs nouvelles du recueil du Portoricain Luis López Nieves (1950-) intitulé *La verdadera muerte de Juan Ponce de León*.²⁶⁹ L'auteur a été lui aussi journaliste, il a fondé des revues culturelles et travaille comme professeur universitaire. Il est membre de la Société Portoricaine de Généalogie, détail qui a son importance car, dans une de ses nouvelles, le narrateur principal est historien et généalogiste²⁷⁰. José Luis de la Fuente le considère comme faisant partie des écrivains du Nouveau Roman Historique. La nouvelle "La verdadera muerte de Juan Ponce de León" coïncide en partie avec *El castillo de la memoria* de sa compatriote Olga Nolla. L'objectif de López Nieves était de "zarandear la memoria histórica del país para que los puertorriqueños aprendan a apreciar sus raíces culturales."²⁷¹ Dans ce recueil dont le titre annonce déjà le genre, l'auteur base ses récits sur une recherche historique en apparence minutieuse. Le travail d'historien et son opiniâtreté sont décrits dans la nouvelle "El suplicio caribeño de fray Juan de Bordón". Ce recueil se compose de cinq nouvelles en relation avec le XVI^e siècle. Elles retracent chacune un moment ou un thème particulier de la conquête et de la colonisation, depuis la Découverte par Colomb jusqu'à la mise en place de la contrebande dans l'île. Ici, l'étude se centrera principalement sur "El conde de Ovando", "La verdadera muerte de Juan Ponce de León" et "El suplicio caribeño de fray Juan de Bordón".

Les textes des trois îles ont été édités à plus d'un siècle d'intervalle. Leur analyse conjointe n'est donc pas évidente car le discours tenu par les auteurs diffère également en fonction de l'époque. Galván fait passer son message par un style simple, direct et teinté de romantisme. Rojas et López Nieves utilisent l'ironie et l'exagération notamment. Néanmoins, les trois écrivains ont fait un travail important de recherche historique pour rédiger leurs œuvres, soit pour s'approcher au plus près de la vérité, soit pour mieux la contourner ou la critiquer.

Le choix qui s'est porté sur ce roman de Galván est dû tout simplement à la difficulté de se procurer des œuvres dominicaines. Bien que Marcio Veloz Maggiolo, le plus reconnu et le plus diffusé actuellement des écrivains de ce pays, soit dans le courant de la Nueva Novela Histórica, son roman *La biografía difusa de Sombra Castañeda* (1980) ne détaille pas avec

²⁶⁹ López Nieves, Luis. *La verdadera muerte de Juan Ponce de León*. San Juan: Grupo Editorial Norma, 2006, 136 p.

²⁷⁰ Sa biographie détaillée est en ligne sur son site URL: <www.ciudadseva.com>

²⁷¹ Cité par José Luis de la Fuente. "El castillo de la memoria de Olga Nolla: de la inmortalidad a la identidad". In: Collard, Patrick; De Maeseneer, Rita (coord.). *Murales, figuras, fronteras. Narrativa e historia en el Caribe y Centroamérica*. Madrid: Iberoamericana, 2003, 285 p., pp. 65-92, p.71.

précision les moments de la conquête et de la colonisation; il s'agit d'une "biographie diffuse" de l'histoire du pays²⁷².

Ainsi, à travers les trois œuvres sélectionnées, nous voyons la description littéraire les balbutiements de la colonisation, dans *Enriquillo* et "La verdadera muerte de Juan Ponce de León", l'appareil colonial qui s'affirme dans "El conde de Ovando" et "El suplicio caribeño de fray Juan de Bordón", puis les premières failles de l'ère coloniale dans *Santa Lujuria*. De ces œuvres, se détachent plusieurs thèmes communs. Apparaissent tout d'abord les origines sociales et géographiques des Espagnols qui ont migrés vers la Caraïbe, puis le système colonial espagnol qui inclut la religion, le rôle des femmes. Cependant, ces thèmes laissent entrevoir des interrogations sur l'importance de l'élément espagnol dans les identités des trois pays étudiés.

2.1.1.2. L'origine des Espagnols

A. Les personnages historiques et la noblesse

Au départ de toute conquête ou colonisation, il faut des hommes aventuriers et intrépides. Les personnages qui peuplent les textes qui vont être étudiés dans ce sous-chapitre ont eu des destins incroyables et ont marqué de leurs actes mais aussi de leur nom l'histoire de la Caraïbe. Pourtant, pour beaucoup, leur naissance ne les prédisposait pas à partir à l'aventure. Finalement, tous les groupes sociaux de l'Espagne des siècles passés seront représentés outre-Atlantique.

Un des aspects qui ressort des deux romans et des trois nouvelles, c'est l'importance que les écrivains donnent aux titres de noblesse de leurs personnages. Marta Rojas a choisi comme personnage principal don Antonio Ponce de León y Morato, marquis de Aguas Claras, preuve que ce nom de famille est très lié à l'époque de la conquête et de la colonisation (nous sommes à la fin du XVIII^e siècle, début du XIX^e: "Transcurría el año 1783" (p. 25)). A travers ce personnage, Marta Rojas fait allusion à Antonio Ponce de León y Maroto, marquis de Aguas Claras, né à La Havane en 1752 et mort dans la même ville en 1838. L'écrivaine a choisi ce nom de famille pour faire de son personnage un descendant de Juan Ponce de León.

²⁷² Rita de Maeseneer parle de cette difficulté à se procurer les publications dominicaines due au fait que le pays a toujours été considéré comme une île de poètes et donc la narration n'a pas reçu la même attention. D'autre part, il y a peu de critiques littéraires nationaux, ou vivant dans l'île. Puis les romans intéressent peu les maisons d'édition étrangères et sont donc édités dans l'île à de faible tirage. Voir: De Maeseneer, Rita. "Algunas calas en la narrativa dominicana de los últimos diez años (1992-2002/3)." In: Renaud, Maryse (éd.). *República Dominicana ¿Tierra incógnita?*. Poitiers: Centre de Recherches Latino-Américaines/Archivos (Université de Poitiers-CNRS), 2005, pp.91-111, p.92.

Ce conquérant et colonisateur de l'île de San Juan de Porto Rico (1508-1509) a aussi découvert la Floride en 1513. Ce nom de famille est très présent à Porto Rico et la deuxième ville de l'île s'appelle Ponce, en honneur à son conquistador.

Un autre nom lié à l'époque des débuts de la colonisation est celui d'Ovando. Frey Nicolás de Ovando était gouverneur des Indes occidentales et de la Terre Ferme de 1502 à 1509²⁷³. Luis López Nieves décrit un personnage portant ce nom de famille dans la nouvelle "El conde de Ovando". Il le présente de la manière suivante:

"Su excelencia don Francisco de Ovando y Torre de Luna, conde de Ovando, vizconde de Galarnó, barón de Torre de Luna, señor de las villas de Portilla, Alfaro y Mexía, mariscal de Su Majestad el Rey, capitán general y gobernador de la isla de San Juan Bautista de Puerto Rico." (p. 48)

Il s'agit d'un personnage historique, Francisco de Ovando y Mexía était gouverneur de Porto Rico de 1575 à 1579. Il a été enlevé par des corsaires français et est mort lors de sa captivité.²⁷⁴ L'écrivain a donc quelque peu transformé la réalité historique en faisant de ce gouverneur un homme épris de grandeur, pseudo-scientifique et philosophe. D'ailleurs, lui attribuer le titre de baron de Torre de Luna est ironique puisqu'il a cherché à faire construire une tour montant jusqu'au ciel.

Par ailleurs, chez Galván, les titres de noblesse ont leur importance dans la jeune société dominicaine. Il mentionne deux personnages historiques qu'il présente ainsi: "García de Aguilar y Gonzalo de Guzmán, hidalgos los dos de la primera nobleza de España, ambos jóvenes de gallarda figura y distinguidas prendas morales." (p. 88). Il les présente en opposition à Pedro de Mojica. Mais celui qui est magnifié dans *Enriquillo* est Diego Colomb, le fils de l'Amiral qui a pris le gouvernement de l'île d'Hispaniola.

Chez Rojas et López Nieves, l'accumulation de nom de famille et l'emploi de noms illustres sont l'image même d'une critique de leur société. Juan Bosch indique que:

"La abundancia de apellidos da idea de cuál era su lugar en la sociedad cubana y especialmente en la de la provincia oriental, pues los hombres de su posición

²⁷³ Marcio Veloz Maggiolo cite aussi ce personnage dans *La biografía difusa de Sombra Castañeda*: "Recuerdo que cuando la voz padre habló de mi nacimiento, dijo: "él es familia de los conquistadores", sus abuelos, es decir mis abuelos, eran conquistadores, y mencionó apellidos ilustres, como Ovando, Bastidas, Bejarano, Ocampo y Salvatierra...". Veloz Maggiolo, Marcio. *La biografía difusa de Sombra Castañeda*. Madrid: Siruela, 2005, p. 18.

²⁷⁴ Voir la page: URL: <<http://www.encyclopediapr.org/esp/article.cfm?ref=08121101>> [référence du 24/10/2011].

se pagaban mucho de ese hábito de usar varios apellidos, lo que indicaba su tendencia a parangonarse con la vieja nobleza española."²⁷⁵

Bien qu'il cite ici la société cubaine, il est possible d'extrapoler aux îles voisines.

Le regard que portent Marta Rojas et López Nieves sur cette ascendance noble semble critique. Une preuve en est qu'ils décrivent des personnages, des colons, au comportement discutable. Dans le cas des personnages réels, tels les hauts-fonctionnaires de l'empire colonial, ou bien entrés dans l'Histoire, tels les conquérants, ils réécrivent leur biographie en les démythifiant. Par exemple, le conquérant de Porto Rico Juan Ponce de León, devenu héros de l'île, a été trompé par un Amérindien qui l'a conduit à la mort en lui indiquant le chemin de la Fontaine de Jouvence. En effet, l'Amérindien Danuax a bien saisi qui étaient les Espagnols: "Pensé: por primera vez pisan los españoles tierras como éstas. Vienen de un lugar pobre, inhóspito, desolado. Son ignorantes, avarientos y estúpidos." (p. 73). Il a compris qu'il serait facile de faire croire à leur chef la première légende venue afin de les éloigner de son île. Bien que Ponce de León soit considéré comme un personnage historique de première importance à Porto Rico, le récit de Danuax laisse entrevoir la vision des vaincus. En effet, l'Amérindien le perçoit comme: "[un] hombre tan perverso como desalmado" (p. 81). Par ailleurs, cette nouvelle a l'intérêt de donner la "vision des vaincus" et disparus et retrace un exemple du désir de vengeance que pouvaient ressentir les "pacifiques" Indiens.

Dans *Santa lujuria*, Marta Rojas transforme la vie du marquis Antonio Ponce de León en faisant de lui un homme abusant du système colonial et esclavagiste afin s'assouvir ses besoins sexuels et de reconnaissance sociale. Le personnage historique était-il ainsi? Il semblerait plutôt que l'auteur l'ait choisi pour en faire un colon représentatif de son époque, sans oublier d'en forcer les traits.

De plus, la Cubaine cite don Luis de Las Casas, capitaine général de l'île de Cuba et des Florides (pp. 113-114); ce personnage historique était en poste de 1790 à 1796. Il a continué les réformes commencées par son prédécesseur dans le domaine du commerce, du développement de la culture de la canne et dans le domaine social également²⁷⁶. C'est durant son gouvernement, en 1795, que la Couronne décrète un droit spécial: "el arancel de Gracias al Sacar, que establece un método rápido expedito para adquirir nobleza o convertirse en blanco"²⁷⁷. Antonio Ponce de León va profiter de ce nouveau droit pour obtenir auprès de

²⁷⁵ Bosch, Juan. *De Cristóbal Colón a Fidel Castro*, p. 596.

²⁷⁶ González-Ripoll, María Dolores. "Capítulo 10. Organización político-administrativa y mecanismos del poder colonial, siglos XVI-XVIII". In: Naranjo Orovio, Consuelo (ed.). *Historia de Cuba*, pp. 265-272.

²⁷⁷ González-Ripoll cite Moreno Fragonals dans *Historia de Cuba...*, p. 270.

Luis de Las Casas, des papiers de Blancs pour son fils illégitime et le convertir en son successeur légal. Par cette mesure, la métropole cherche à renforcer le lien social avec les créoles, puisque ce lien est en train de se distendre dans le domaine économique. L'auteur retrace un moment de l'histoire cubaine où la colonie est en plein essor économique dû au développement de la culture de la canne et des libertés commerciales. Il commence à se constituer une élite coloniale que l'Espagne veut maintenir dans ses rangs, pour cela, elle distribue des titres nobiliaires et édicte la mesure citée ci-dessus. Dans le roman dominicain, Galván se veut plus condescendant, tout en admettant qu'il y a eu des abus de la part d'une minorité. Il faut néanmoins replacer l'œuvre dans son époque et avoir en tête que l'auteur a été pendant longtemps au service de l'administration coloniale.

Pourtant, les nobles ne représentaient pas la majorité parmi les colons. Il y avait tous ceux qui avaient fui la misère ou les problèmes de la métropole. Dans "La verdadera muerte de Juan Ponce de León", López Nieves indique en parlant de Porto Rico que:

"También debo señalar que nuestra isla, entre otras cosas, fue una especie de colonia penal desde su fundación hasta mediados del XIX. Aquí arrojaban los reyes de España a sus indeseables y subversivos, condenados a destierros perpetuos o a temporales exilios punitivos." (pp. 65-66)

Chez Galván, cela se traduit par une dichotomie entre les Espagnols bons, et nobles: Bartolomé de Las Casas en premier lieu, Diego Colón et sa famille, et les Espagnols qui ne recherchent que le profit ou la reconnaissance au moyen d'actes cruels ou fourbes; ils sont représentés par Nicolás de Ovando et Pedro de Mojica, son protégé. L'auteur a le mérite de décrire les rivalités existantes au sein de la toute jeune société coloniale. Ces tensions s'expliquent en partie par la déception des colons qui pensaient pouvoir s'enrichir facilement, sans travailler et la volonté du gouvernement de tout vouloir contrôler. La présence de fonctionnaires mandatés par la Couronne et venus dicter des ordres à ces hommes qui ont risqué leur vie pour la création de l'empire hispanique ne pouvait que provoquer des discordances.

B. Les origines géographiques des personnages

Bien qu'au départ la majorité des passagers sur les bateaux à destination de la Caraïbe et du Nouveau Continent étaient d'Andalousie, finalement, la migration a concerné toutes les provinces espagnoles. Même si la métropole était éloignée des colonies, les colons tenaient à

se différencier par lieu d'origine. D'ailleurs, preuve de cette identité régionale forte, les trois écrivains précisent les origines géographiques de leurs personnages. Chez Rojas, c'est l'inimitié entre les Castellans et les Catalans qui apparaît. Le commandant de San Agustín dit à Albor Aranda: "se comunican en jerigonza como si estuvieran en lo que ellos llaman su país; catalanes del lado nuestro, o del lado francés. Del lado francés no solo por la geografía [...]" (p. 274), en faisant allusion aux activités politiques du capitaine. De plus, le marquis de Aguas Claras s'inquiète de l'origine des membres de l'équipage du bateau d'Aranda. Sur ce bateau, sont présents plusieurs noirs et mulâtres mais aussi: "Su suspicacia fue más lejos: ahí estaban también dos grumetes de dudoso origen, dicen que menorquinas, y el capitán Albor, para colmo, catalán. El padre Pino y él se encontraban a expensas de los infieles en medio del mar." (p. 41). Par ailleurs, Galván donne à travers une phrase apparemment anodine un cliché récurrent dans les anciennes colonies hispaniques: "Tú eres aquí el mayoral – agregó otro criado, bruto como el que más de los gallegos, aunque era andaluz." (p. 185). C'est en effet la triste réputation qu'ont les Galiciens encore aujourd'hui en Amérique Latine ou dans la Caraïbe où ils arrivaient pauvres et illettrés. Les plaisanteries dont ils sont les victimes sont nombreuses²⁷⁸.

Parmi les Espagnols émigrés, il y a aussi les religieux évangélistes, ils n'entrent pas dans la catégorie des colons, ni dans celle des hauts fonctionnaires. Dans la nouvelle "La verdadera muerte de Juan Ponce de León", le narrateur, le professeur Eugenio Aristegui Arzallús, précise l'origine de ceux qui ont eu en leur possession le manuscrit qui relate le récit de l'Amérindien Danuax quant à la mort de Juan Ponce de León: "Lo primero que salta a la vista es que todos los custodios son vascos o de ascendencia vascuence, como es mi caso. Éste no es un detalle menor, como se verá más adelante." (p. 65). Ce détail était en effet important puisqu'il a fait que seuls des ecclésiastiques basques ont eu le manuscrit entre leurs mains, ils étaient les seuls à pouvoir le comprendre car il était écrit dans leur langue. L'auteur de ces lignes, fray Pedro de Azpeitia explique à la fin du récit: "copio este testimonio en mi lengua natal. Dado el escaso conocimiento que existe sobre ella aquí en San Juan Bautista, dormiré (y podré morir) con la tranquilidad de saber que no llegará a manos del vulgo." (p. 84). En effet, si ce manuscrit avait été découvert du temps de la colonie par un membre important de l'administration coloniale ou religieuse, il aurait été détruit puisqu'il allait à l'encontre du discours officiel. López Nieves donne le surnom de "Monje Vasco" à celui qui a

²⁷⁸ A ce sujet, le roman-témoignage de Miguel Barnet, *Gallego* (1983), retrace la vie d'un émigré galicien à Cuba.

rédigé le manuscrit. Comme il le dit: "es fácil suponer que era el único monje de ascendencia vasca y que por eso llamaba la atención" (p. 69).

La communauté basque en Amérique a su se faire remarquer non pas tant par sa présence numérique importante que par la cohésion sociale du groupe. Si le manuscrit était écrit en basque, il n'était lisible que pour les Basques qui n'auraient rien intenté contre un de leur communauté. Les ecclésiastiques qui l'ont eu en leur possession l'ont religieusement caché. Même s'il n'est pas certain qu'elle connaissait son existence, la tante du narrateur moderne, descendante de famille basque elle aussi, tait la trouvaille et laisse son neveu emmener le document historique en sachant que le secret est entre de bonnes mains.

Les trois communautés espagnoles de Catalogne, Galice et du Pays Basque ont marqué l'esprit des écrivains. Ce n'était pas au départ de la colonisation les plus nombreux à émigrer. Pourtant, ils semblent avoir laissé des marques dans les sociétés caribéennes. Ils sont le symbole d'une Espagne diverse, culturellement et linguistiquement. Arrivés dans les colonies, ils se sont regroupés selon leurs origines et ont créé des clubs qui ont permis la survivance de leur culture dans les îles d'accueil et de garder des liens de solidarité entre eux.

C. Typologie des personnages et les abus de pouvoir

Les Espagnols, et les Européens en général, ont été de redoutables propriétaires, prêts à tout pour s'enrichir, au point de détruire les populations locales et de réduire en esclavage des millions d'Africains. Ils sont souvent décrits comme cruels et inhumains.

En prenant en compte les trois personnages suivants: le gouverneur Frey Nicolás de Ovando, l'autre gouverneur Francisco de Ovando et l'avocat des tribunaux royaux Antonio Ponce de León y Morató, on peut constater que la description qui en est faite dans chacune des narrations ramène au même type d'homme: cruel, ambitieux, et chez les deux derniers apparaît la luxure. López Nieves décrit son personnage ainsi: "Es astuto, trapacero, avaricioso, lujurioso, malicioso [...]. Insolente, iracundo y soberbio, además." (p. 31) Cette description est donnée par l'évêque, son ennemi, mais les actes du comte démontrent la véracité des dires du prélat. Les termes employés par Galván pour décrire Nicolás de Ovando sont du même ordre: "la poco simpática figura del adusto comendador" (p.7), "hombre de hierro", "el sanguinario comendador" (p.8). En revanche, on ne peut pas lui attribuer le péché de luxure car: "el comendador de Lares jamás desmintió con el más mínimo desliz, la austeridad de sus costumbres, y la pureza con que observaba sus votos." (p. 9). Fait intéressant, aucun des trois écrivains ne s'arrêtent à donner une description physique de leurs personnages cités ci-dessus, n'osant peut-être pas déformer une réalité invérifiable. Ces trois hommes sont en charge de

poste administratif important, ils sont nommés par la Couronne qui leur fait confiance. Ils profitent sans vergogne de leur position. Galván critique la cruauté du "comendador" envers les Tainos, mais donne une description réaliste, voire peut-être un peu trop dure de son personnage quand on sait qu'il est mis en opposition à Diego Colomb. Par contre, López Nieves et Rojas n'hésitent pas à donner une autre dimension, perverse, de leurs protagonistes. Ils utilisent l'exagération propre aux écrits du Nouveau Roman Historique. Peut-être sont-ils plus proches finalement de la réalité que Galván.

D'autre part, la démesure parfois s'empare des colons, le gouverneur Francisco de Ovando veut construire un mirador qui s'approche le plus possible du ciel (p.38, *La verdadera muerte de Juan Ponce de León*). Ovando souhaitait être reconnu comme un scientifique et philosophe, d'où ses expériences plus farfelues les unes que les autres. Pour cette raison aussi, malgré l'échec parfois, il récompense généreusement les acteurs de ses essais, comme pour se faire pardonner des souffrances infligées au nom de la science.

Antonio Ponce de León considère que "Su antepasado Ponce de León bebió en el manantial de la eterna juventud sin alcanzar su sueño; en cambio él lo había logrado de otra manera, sin haberlo planeado..." (p. 55). En effet, sa fontaine de jouvence sont les seins nourriciers de ses maîtresses mulâtres, il vole le lait de ses enfants pour son propre plaisir. Tout comme les enfants des colons blancs ont volé le lait des bébés noirs.

Pour en revenir à Nicolás de Ovando, il est célèbre pour ses exactions contre les Tainos, il a organisé une rencontre à Jaragua, avec les caciques, dans le but de les faire tuer. Galván nous dit: "Percieron en aciago día, miserablemente abrasados entre las llamas, o al filo de implacables aceros, más de ochenta caciques [...]" (p. 7). Il cherchait à faire place nette pour la mise en place ensuite de la première colonie du Nouveau Monde. Il est aussi responsable de la mort de la reine Anacaona. Galván ajoute à la fin du même paragraphe: "a tales extremos puede conducir el fanatismo servido por eso que impropriamente se llama razón de estado." L'auteur fait de Nicolás de Ovando le chef de file des Espagnols cruels et inhumains qui sont les premiers colons de l'Amérique.

Cependant, suite au massacre des caciques, un des rares chefs encore en vie, Guaroa, décide de se cacher dans les montagnes avec quelques-uns des siens. Ovando envoie Diego Velázquez le chercher pour en finir avec cette rébellion: "Guaroa y sus indios iban a ser tratados como rebeldes, y reducidos por la fuerza al yugo de la civilización." (p. 23). Galván termine par un bel oxymore, le joug de la civilisation serait plutôt le joug de l'esclavage qui attend les survivants.

Par ailleurs, Ovando a aussi mis en place le système des "encomiendas" qui distribuait le travail et la main-d'œuvre indigène. Dans une encomienda, le colon espagnol avait à sa charge des terres à exploiter et un nombre déterminé d'Indiens à évangéliser et qui devaient lui rétribuer les services rendus en donnant le fruit de leur agriculture. Les Amérindiens étaient répartis entre les colons sans tenir compte de leurs liens familiaux, ils étaient sous la protection d'un cacique. Ainsi, Enriquillo s'est retrouvé "encomendado" sur les terres attribuées à Francisco de Valenzuela, avec ses sujets. D'après Galván, Valenzuela s'efforçait au maximum d'appliquer les lois de Burgos sur les droits des Amérindiens:

"Tenían su policía especial con cabos o mayordomos que mantenían un orden perfecto, sin violencia ni malos tratamientos de ninguna especie: había un gran campo de labor, donde trabajaban en común durante algunas horas del día, en provecho del amo y del cacique; y cada padre de familia, [...], tenía su área de terreno que cultivaba para su exclusivo y particular provecho." (p. 216).

Le caciquat d'Enriquillo dans cette encomienda est vu comme "un patriarcado que traducía a la práctica algunas de las más bellas páginas de la Biblia." (p. 216). Il est évident que cette phrase dans un roman de la deuxième moitié du XX^e siècle aurait une toute autre connotation, nettement ironique. Galván fait partie des écrivains romantiques et sa description idyllique de l'encomienda le démontre. Néanmoins, le même Enriquillo, décrit comme quelqu'un de bon envers tous, fait pendre, à titre d'exemple, un Indien qui l'a trahi (p. 278). Il reste le chef et doit démontrer sa force et son autorité.

Les Ponce de León, tout comme Ovando, sont aussi des exemples chez les écrivains des trois îles de conquistadors ou colons peu dotés d'humanité. Ces trois personnages historiques plus ou moins importants mettaient en avant leur service à la Couronne pour assouvir des ambitions personnelles, que ce soit l'enrichissement ou le pouvoir quasi dictatorial au niveau de la colonie, de leurs accompagnants ou de leur famille. Ils pourraient représenter l'image qu'ont les Caribéens d'aujourd'hui du colon espagnol. Ces écrivains antillais descendants d'Européens, d'Amérindiens et d'Africains (entre autres) donneraient une version des vaincus de l'ère de la colonisation puisque leurs ancêtres sont les héritiers des conquérants mais aussi leurs victimes; c'est surtout vrai chez Rojas et López Nieves.

2.1.1.3. Le poids de la religion

A. Sa mission

Dès le moment de la découverte du Nouveau Monde, l'Eglise était présente, la conquête territoriale et la conquête spirituelle allaient de pair, mais s'affrontaient continuellement. D'un côté, les conquérants et les colons voyaient de nouvelles terres et de nouveaux êtres représentant des sources d'enrichissement. De l'autre, les missionnaires voyaient de nouvelles brebis à convertir et un moyen de mettre en place une Eglise catholique modèle, comme aux premiers temps de la Chrétienté. Dans le Nouveau Monde, le projet était envisageable vue "las gentes sencillas y "maleables" que lo habitan"²⁷⁹, mais il est resté une utopie car il était à l'encontre des prétentions des civils occidentaux et il ne prenait pas assez en compte la nature de l'élément indigène. Dans les Antilles, cet élément a été rapidement éliminé, mais le rôle de l'Eglise face aux Tainos ou aux esclaves, dans les trois œuvres est ambigu et contradictoire.

Pour en revenir aux œuvres romanesques, les écrivains décrivent les tensions entre pouvoir civil et religieux, différents en fonction de l'époque. Ainsi, dans *Enriquillo*, Galván retranscrit le sermon du dominicain Antonio de Montesinos qui, dès 1511, dénonce les exactions et les massacres commis contre les Tainos (p.140). Il a été relayé ensuite par Bartolomé de Las Casas qui est surnommé el Apóstol par Galván car il est allé jusqu'à la cour pour dénoncer les atrocités commises envers les indigènes. Les discours de Las Casas, Antonio de Montesinos, Pedro de Córdoba et d'autres ont causé un scandale parmi les colons. Malgré les mesures prises, les monarques étaient trop loin pour faire appliquer à la lettre leurs lois. Dans *Santa lujuria*, le Père Pino représente le religieux précepteur, cultivé, mais aussi empreint de culture occidentale: "es doctor, canónigo penitenciario, mentor de muchas luces, y está enterado de todo lo que ocurre por allá con los franceses; tiene para contar." (p. 38). Mais quant à l'esclavage, il dit: "Sabiedo, porque no lo ignoro que los negros constituyen herramientas irremplazables para llevar a cabo la labor fatigosa, también sé que los hombres tienen que disponer de estos instrumentos y lo acepto." (p. 186). Ainsi, si l'Eglise est décrite en défenseur des opprimés chez Galván, elle apparaît dans un rôle plus controversé chez Rojas, en appuyant le système esclavagiste.

Dans "El conde de Ovando", Luis López Nieves met en avant la dichotomie existant entre le Gouverneur et l'évêque. Ils sont en compétition constante. Le Gouverneur cherche à

²⁷⁹ Aínsa, Fernando. "La utopía misionera del siglo XVI". In: Gramusset, François; Ferraz, Luiz. 1492-1992. *Rencontres ou cataclysmes?* Caen: Presses Universitaires de Caen, 1996, p. 176

dépasser le pouvoir religieux en faisant construire un mirador plus haut que les clochers de la cathédrale. Il dit ironiquement au prélat: "Excelencia, o el cielo ha bajado o la tierra ha subido." (p. 39). L'évêque est dans l'île depuis vingt ans déjà et essaie coûte que coûte de faire régner l'ordre et la morale dans la petite colonie. Finalement, il aura le dernier mot face aux prétentions du comte. Ce dernier sera jugé et expédié en Espagne pour avoir blasphémé en disant que "Dios Nuestro Señor tiene cuerpo, que los ángeles son alucinaciones, que el alma sólo es vida [etc.]." (pp. 48-49). Il n'est pas fait mention des cruautés et des crimes perpétrés au nom de sa science. L'évêque savait que, s'il faisait juger le comte pour des motifs religieux, la sentence serait plus sévère que pour des crimes.

D'ailleurs, la description que López Nieves donne de l'évêque est faussement positive. Les adjectifs ne manquent pas pour qualifier cet homme, paternel avec ses esclaves: "El prelado posó su mano sobre su hombro, en gesto paternal" (p. 33). Il se dédie en apparence complètement à sa dure tâche: "el Chantre como el Subdiácono [...] admiraron el tesón con que este gran hombre dedicaba su cuerpo y alma al Señor" (p. 36). Néanmoins, la fin de la narration démontre que son dévouement va très loin avec la description de la salle de torture de l'épiscopat, du même ordre que celle décrite dans "El suplicio caribeño de fray Juan de Bordón". Si à l'extérieur le prélat donne l'image d'un saint homme, au fond des cachots, il ressemblerait plutôt au diable. La fille du comte va y subir les supplices qu'il a l'habitude d'ordonner. L'ironie atteint son comble quand, avant l'arrivée de l'évêque, Isabel demande à l'aide de la tuer plutôt que de la laisser se faire torturer, il lui répond: "- Dios me libre – exclamó el ayudante-. Es pecado matar." (p.52). On en vient à la conclusion que tuer est péché, torturer non. Finalement, l'homme de Dieu dit ainsi à ses aides: "El día de hoy será largo. Cumpliremos con nuestro deber y salvaremos el alma indócil de la Vicondeza, cueste lo que cueste." (p. 53). Bien que la nouvelle ne précise pas qu'elle a été la fin de doña Isabel, il est facile de conclure qu'elle était très similaire à celle de Juan de Bordón.

Dans cette nouvelle de Luis López Nieves ainsi que dans "El suplicio caribeño de fray Juan de Bordón", l'Inquisition est un moyen de se débarrasser de personnages gênants pour l'Eglise. Un personnage de cette nouvelle nommé Federico de la Vega indique que le gouverneur de l'île de l'époque, Juan López de Melgarejo, était un contrebandier notable et l'évêque était partie prenante du commerce interlope lui aussi. Ce frère dominicain, envoyé à terre par le pirate en compagnie de douze esclaves, allait être un témoin gênant du trafic pour les deux figures majeures de l'île. Pour cette raison, le frère Jean a été sommairement exécuté. Personne ne prendra la peine de lire sa lettre et il sera tué bien qu'étant apparemment

innocent. C'est ce que laisse entendre la dernière phrase que prononce son geôlier, et ce, malgré les suppositions des historiens du XX^e siècle: "Y perdóname por haber sido tu carcelero." (p. 129). Dans cette nouvelle, l'écrivain dénonce la participation de l'Eglise à la contrebande, comme un autre fait de l'Histoire qui n'apparaît pas dans la version officielle, du moins du temps de la colonie espagnole.

Ainsi, si la critique des abus religieux est forte chez le Portoricain et la Cubaine, Galván est condescendant avec l'Eglise qui avait encore du poids dans la société dominicaine à la fin du XIX^e siècle. Son discours le démontre. Par exemple, Bartolomé de Las Casas se permet d'emmener Enriquillo avec lui, de le retirer à ceux de sa tribu: "Yo me lo llevaré para que sea feliz, y algún día ampare y proteja a los que de vosotros queden con vida, en su temeraria rebelión contra los que sólo quieren haceros conocer el verdadero Dios." (p. 34). La félicité passe par la conversion au catholicisme et par l'œuvre civilisatrice des Occidentaux. Dans *Enriquillo*, la religion n'est pas critiquée, elle se pose en garante des droits des Indiens. Le climax de sa mission évangélisatrice a lieu lorsqu'à la fin du roman Tamayo, le rebelle, décide de se convertir et par la même occasion d'arrêter

"En la iglesia de Azua recibió Tamayo el bautismo de manos del padre Las Casas. El esforzado teniente de Enriquillo se había convertido de una vez, cuando vio por los actos de Hernando de San Miguel y Francisco de Barrio Nuevo, que los mejores soldados españoles eran humanos y benévolos, y, por la carta de gracias de Carlos V a Enriquillo, que los potentados cristianos verdaderamente grandes, eran verdaderamente buenos." (p. 286)

A travers cette phrase, la conquête et la colonisation étaient justifiées par la grandeur d'âme des dirigeants européens. Le discours de Galván est critiquable, il veut dénoncer les exactions commises contre les Indiens mais ne veut pas accuser les Espagnols ou l'Eglise d'en être responsables. En cela, il n'est pas dans le courant des indigénistes latino-américains, il n'est pas "indiófilo". Concha Meléndez, dans le prologue de l'édition mexicaine utilisée ici, va dans ce sens: "Hay, además, evidente propósito de parte del autor, de realzar las nobles hazañas de la Nación española y afirmar que la crueldad de la Conquista fue un hecho de circunstancias propicias al desarrollo de la ambición." (p. XVII).

De plus, la position de Galván vis-à-vis de l'esclavage des Noirs est, elle aussi, ambiguë. Comme l'explique Concha Meléndez, "Galván busca analogías morales en un hecho de los primeros días de la Conquista: recuerda las figuras de fray Bartolomé de las Casas y del cacique Enriquillo y forma el propósito de escribir su libro para dedicarlo a la Sociedad abolicionista española." (p. XVII), et ce, suite à l'abolition dans l'île voisine de Porto Rico.

L'écrivain a travaillé au service de la Couronne espagnole du temps de la colonie et il a vécu en Espagne également. Ainsi, bien que ce roman soit considéré comme une œuvre majeure de la littérature dominicaine, le discours que tient son auteur est loin de représenter la République Dominicaine dans son entier.

Une seule fois dans la narration, Galván cite la rébellion d'esclaves qui a eu lieu dans la plantation du Gouverneur Diego Colón, en 1523. Il signale que: "los alzados fueron fácilmente vencidos, y de ellos los que pudieron escapar con vida se incorporaron en la horda de Tamayo, que con este contingente extendió sus correrías devastadoras hasta los términos de Azua." (p. 278). Mais il omet de mentionner que les Noirs Marrons ont aussi vécu avec Enriquillo et les siens, donnant lieu aux premiers métissages entre les deux communautés opprimées.

B. Des conversions réussies?

Il est admis aujourd'hui que l'évangélisation a causé du tort dans les colonies et au final, a-t-elle atteint ses objectifs? Les écrivains actuels laissent entendre qu'il y a eu peu de réelles conversions au sein des populations esclaves ou indigènes. Par exemple, Filomeno indique dans son récit que: "Quería darle toda la razón al padre Pino sobre cuanto dijo de la evangelización, pero él no puede engañarme, aunque colijo que tiene la voluntad de hacerlo, pues yo conozco muy bien a esa gente." (p. 106). Il en est lui-même un exemple puisqu'il est un adepte de la religion de ses ancêtres africains.

L'Amérindien Danuax, dans "La verdadera muerte de Juan Ponce de León", dit ainsi:

"En aquel tiempo, padre, yo era un infiel despreciable que vivía en el infierno de la idolatría: alabado sea Cristo Dios porque vuestras mercedes enseñáronme la verdad divina de Dios y de la Trinidad y Cristo Dios y el Dios Espíritu Santo y las diosas vírgenes." (pp. 72-73).

On constate que, malgré sa bonne foi, Danuax a quelque peu calqué la religion catholique à ses croyances ancestrales en nommant le Christ et l'Esprit Saint des dieux et la Vierge Marie serait une déesse et ne serait plus la seule vierge dans les Saintes Ecritures. Déjà, les syncrétismes religieux apparaissent.

D'après Galván, Enriquillo était très croyant et a essayé de convertir ses sujets à la religion catholique. Higuemota également semblait être un exemple de conversion réussie. Bien que la figure du cacique soit très importante dans la culture taino, il semble étonnant

que, isolée dans les montagnes du Baboruco, la religion ancestrale de la communauté n'ait pas repris ses droits.

2.1.1.4. La place de la femme au sein de la société coloniale

A. Les rôles des femmes

Si les femmes n'ont pas traversé en grand nombre l'Océan Atlantique, elles ont su se faire une place aux côtés des Amérindiennes puis des Africaines et des mulâtresses dans les sociétés coloniales. D'ailleurs, les trois figures féminines les plus importantes des narrations étudiées dans ce point sont représentatives des sociétés coloniales: l'Amérindienne Higuemota/Doña Ana de Guevara chez Galván, la mulâtresse Lucila Méndes/Isabel de Flandes chez Marta Rojas et la Blanche doña Isabel de Ovando y Portilla chez López Nieves. Les deux premières sont occidentalisées pour répondre aux besoins des hommes qui les entretiennent.

Ainsi, au départ, il n'y avait que l'Amérindienne, celle-ci était souvent abusée, maltraitée. Ce n'est que plus tard qu'elle deviendra un personnage romantique de la littérature indigéniste ou historique; tout comme Higuemota dans *Enriquillo*. Galván la décrit ainsi:

"Higuemota, o sea doña Ana de Guevara, como la llamaremos indistintamente en lo sucesivo, disfrutaba no solamente de libertad en medio de los conquistadores, sino de respeto y una deferencia a su rango de princesa india y de señora cristiana que rayaban en el énfasis." (p. 9)

Cette femme conjugue à la fois la beauté amérindienne et la foi chrétienne, l'occidentalisation en apparence réussie d'après le point de vue de Galván. En outre, il ajoute quant à son caractère qu'elle est timide (p. 9) et que: "El arte de mentir era totalmente desconocido a la sencilla y candorosa Higuemota" (p. 15). Plus loin dans la narration, c'est sa fille Mencía qui dit ainsi: "¡Yo no sé mentir!" (p. 175). L'auteur donne des Amérindiens une image du "bon sauvage" fréquente dans les romans exotiques du XIX^e siècle.

Quant à l'Espagnole, les références à leur dévotion religieuse et à leur excellente éducation ne manquent pas. Ainsi, María de Portilla y Galarnó "dio cuatro pasos repentinos, se postró ante el jerarca y le besó el anillo muchas veces, acalorada por la emoción." (p. 26). Quant à María de Toledo, elle a été "criada con gran recato" (p. 58). De plus, l'utilisation fréquente du prénom María chez les Catholiques d'origine espagnole donne une image pure et vierge de la femme. Par exemple, María de Toledo et Diego Colomb, durant le temps des fiançailles, "se confiaban en voz baja sus castos deseos y deslumbradoras esperanzas" (p. 63).

Puis, María de Cuéllar "había de morir virgen" (p. 188), elle s'est suicidée car elle ne voulait pas du mariage arrangé avec le gouverneur de Cuba. Galván fait dire à Bartolomé de Las Casas: "Señor Juan de Grijalva, vos erais el único objeto del casto amor de María de Cuéllar." (p. 156). Elle est représentative, dans *Enriquillo*, d'un amour tragique propre au Romantisme. Dans *Santa lujuria*, Antonio Ponce de León dit de sa femme: "Mi novia Merceditas era recatada, como todas las señoritas que conozco" (p. 50) et, à une de ses esclaves, il parle ainsi d'elle: "mi difunta esposa, tu *castísima* ama Merceditas." (p. 15).

Face à l'Espagnole catholique, la mulâtresse est souvent représentée par un personnage érotique, à qui l'homme blanc ne peut pas résister. Son amant restera un amant, leur relation ne sera jamais publique et les enfants de leur union ne seront pas toujours reconnus. Lucila Méndes en est un parfait exemple dans *Santa lujuria*, bien que son amant ait fini par reconnaître leur fils.

D'autre part, les femmes, quelque soit leur couleur, sont souvent des personnages vulnérables et dépendantes. Par exemple, Higuemota est l'objet de convoitise de Pedro de Mojica qui administre ses biens: "Reclamó, pues, la tutela de doña Ana, cuya inexperiencia, según él, la hacía incapaz de velar por sí y por sus intereses [...]" (p. 14). Tant elle que sa fille après sa mort seront jugées inaptes à gérer les terres léguées par l'Espagnol Hernando de Guevara. De plus, en tant que femmes, elles n'existent qu'à travers leur position d'épouse ou de "fille de" et le fait d'être Amérindienne n'arrange pas leur condition.

C'était vrai au XVI^e siècle, mais aussi au début du XIX^e, quand Filomeno, dans *Santa lujuria*, devient l'exécuteur testamentaire de Juana Cortés de Navia, fille d'une princesse africaine et d'un trafiquant d'esclave devenu fou qui note dans son testament: "Yo nombro a Francisco Filomeno albacea de todos los bienes que Juana heredará, fortuna que podrá colocar como mejor conviniera a la heredera [...]" (p. 216). La jeune fille est placée dans un couvent pour être élevée et éduquée. Filomeno se dit que: "La Juana tenía *casta* y mucho dinero, y para ella lo mejor podía ser que nunca lo supiera." (p. 239). Tout comme Pedro de Mojica, il veut tirer profit des biens d'autrui et rien de plus facile que de choisir des orphelines ou des veuves pour cela.

Dans *Enriquillo*, l'Espagnole María de Cuéllar est une autre victime de l'amour, elle sera mariée de force au gouverneur de Cuba et envoyée dans cette île. Son père lui dit, suite à la demande en mariage formulée par Velázquez: "Esa repugnancia por el matrimonio es un acto de rebelión de tu parte, y nada más. ¿Qué sabes tú de lo que está bien? Obedece a tu

padre como es tu obligación, y serás dichosa." (p. 79). Sa seule possibilité de rébellion a été le suicide. Dans *Santa lujuria*, Lucila aussi a connu l'injustice à son égard quand on lui a retiré son fils juste après l'accouchement. Malgré la personnalité forte des deux Isabel, comme nous allons le voir par la suite, leurs points de vue ne sont pas pris en compte. A Lucila qui donne une vision très claire de la situation de Cuba au début du XIX^e siècle, les hommes ne donnent pas suite. Elle dit ainsi aux deux fils d'Antonio Ponce de León:

"Doctor Filomeno y ahijado Graciano, yo creo que, como ustedes nacieron en Cuba y sus padres también, aquélla es su tierra [...]. Y tampoco somos españoles nacidos allá, del otro lado del mar, ni norteamericanos, ni ingleses, que ni nuestros abuelos lo eran... [...]. ¿No sería mejor imitar a los estados de la Unión Americana, que quieren seguir siendo ellos mismos?" (p. 329).

Lucila n'obtiendra pas de réponse: "pues no cabría atender la opinión de una dama".

A Isabel de Ovando qui traite le juge d'hypocrite en disant qu'il condamne son père car il est philosophe, personne ne lui répondra, elle sera arrêtée et emprisonnée (p. 50). On ne la laissera pas terminer l'œuvre commencée par son père qui voulait faire de Porto Rico "el centro de la nueva ciencia", "la nueva Atenas" (p. 43). Le rôle de la femme du temps de la colonie semble se jouer principalement dans la sphère familiale et être de l'ordre de la gestion domestique, suivant les patrons sociaux en vigueur en Europe. Son opinion n'est donc pas prise en compte en société. D'ailleurs, Dominique Gay-Sylvestre résume la situation de la femme cubaine dans l'ère coloniale de la manière suivante: "la femme n'a donc qu'à accomplir la seule tâche qui lui est dévolue: plaire en tout à son époux, se consacrer au rôle ardu d'être une bonne épouse et une bonne mère et veiller à l'entretien de sa demeure."²⁸⁰.

Toutefois, la littérature se fait l'écho parfois des revendications des femmes. Luis López Nieves va à l'encontre de la tradition littéraire en faisant de la fille du Comte de Ovando le contre-mythe de la fille du gouverneur, qui devrait vivre selon les codes de la société et de l'Eglise. Cette femme se prénomme Isabel, elle aussi. La fille du comte d'Ovando et Isabel de Flandes, la maîtresse du marquis Ponce de León ont plusieurs points communs. Dans les deux récits, cette figure féminine est emprunte de sensualité et décrite comme une femme de caractère, maîtresse de ses actes et de ses sentiments, elle est en apparence intouchable, belle, fière et sûre d'elle. C'est une femme sur qui tout le monde se retourne dans ces petites villes coloniales. L'une représente la maîtresse mulâtresse typique des temps de la

²⁸⁰ Gay-Sylvestre, Dominique. *Être femme à Cuba. Des premières militantes féministes aux premières militantes révolutionnaires*. Paris: L'Harmattan, 2006, 272 p., p. 35.

colonie, l'autre la fille inaccessible du gouverneur. Celle-ci veut avorter alors qu'à celle-là, on lui a ôté son fils à la naissance. Les deux vivent des amours impossibles, l'une avec son père, l'autre avec le père de son fils. Le choix du prénom n'est pas anodin et on peut supposer qu'il fait référence à une autre Isabel qui savait s'affirmer pour son époque: la reine espagnole Isabelle la Catholique. Marta Rojas justifie son choix pour ce prénom: "Isabel es nombre de reina" (p. 153).

Néanmoins, à travers Lucila, Marta Rojas dénonce aussi très clairement l'hypocrisie de la société coloniale. Les hommes de pouvoir se mariaient avec une Espagnole, ou une créole de bonne famille et avaient de multiples relations sexuelles (et amoureuses parfois) avec les mulâtresses ou leurs esclaves. Rojas reprend des thèmes exposés par Cirilo Villaverde dans *Cecilia Valdés* (1882). Elle aussi critique les colons espagnols pour qui le paraître est plus important que l'être. Chez les deux écrivains, à plus d'un siècle d'écart, apparaît la dénonciation d'une société coloniale cubaine où la couleur de peau détermine la place de chacun. Tant Lucila que Cecilia refuseront de se marier avec un homme de leur condition. Cecilia Valdés se justifie ainsi: "Se me caería la cara de vergüenza si me casara y tuviera un hijo saltoatrás."²⁸¹. Lucila accepte même de perdre la maternité de Filomeno pour qu'il devienne Blanc.

Le premier amant de Lucila, le marquis de Aguas Claras fera d'elle doña Isabel de Flandes et son mari, le capitaine Albor Aranda, lui achètera les papiers de Blanche, lui redonnant par la même occasion son nom de naissance. Sa mère est une esclave venue de Bahia, au Brésil, son père était sûrement ce vieux navigateur Portugais qui était son protecteur et qu'elle voit en rêve (p. 30), d'où le nom de famille d'origine portugaise. Mais, Lucila, contrairement à Cecilia, a été reconnue par son père et elle saura tirer profit de sa beauté pour monter dans la société coloniale. Ses enfants seront reconnus également et son fils obtiendra un poste important dans l'administration coloniale.

Le marquis explique à celle-ci dans une lettre le choix du nom Isabel de Flandes: "había escogido el nombre entre los de las primeras pardas libres y negras, viajaras a Indias desde un puerto de España y no de África." (p. 35). Il la renomme afin de l'éloigner de ses origines et occulter le fait qu'elle est la mère de Filomeno. Elle ne sera que la gouvernante (aya) de son fils. A défaut de la reconnaissance filiale, pour avoir droit à la reconnaissance sociale, il lui faudra voyager à San Agustín de las Floridas qui est "el más distante suburbio de

²⁸¹ Villaverde, Cirilo. *Cecilia Valdés*. Barcelona: Linkgua, 2008, p. 299.

La Habana." (p. 336), où la société est moins attachée aux strictes règles sociales havanaises. Bien que, à la fin du roman, l'auteur précise:

"Su condición especial en aquella comunidad, donde era y no era una señora según el canon social, y sobre todo porque nada arriesgaba dada su independencia económica, le permitió expresarse con voz propia, lo cual no les era dable hacer a las otras mujeres [...]." (p. 328)

Ses papiers de Blanche et son mariage avec le capitaine Albor lui offrent une situation sociale qu'elle n'aurait pas eu en restant à Cuba où tout le monde connaissait son passé et sa famille.

Quant à doña Isabel de Ovando y Portilla, c'est une jeune femme faisant partie de la haute société coloniale. L'auteur laisse entendre qu'elle vit une relation incestueuse avec son père. Les deux sont inséparables et se complètent dans leur désir de pouvoir et de tout savoir. L'amour est possessif à l'extrême dans cette nouvelle; l'homme aimant sa création, la chair de sa chair qu'il a faite à son image. C'est une relation incestueuse, comme celle qu'a connue Œdipe avec sa mère, pour en revenir encore une fois à ce personnage mythologique. Le chapelain dit d'elle à l'évêque: "Dicen que la Vizcondesa es peor que su padre [...], que la discípula ha superado al maestro en maldad y herejías." (p. 32). Peut-être pour cette raison, l'évêque n'aura aucune pitié pour elle quand il l'aura entre ses mains dans les geôles de l'évêché. Leur relation, ponctuée de nombreux baisers, laisse penser que le bébé dont veut avorter doña Isabel est de son père. Elle affirme à la femme noire qui lui vend le breuvage abortif: "Haré cualquier cosa por él. Robaré, mataré, perderé el honor." (p. 35); tout comme Lucila Méndes qui a accepté de perdre son nom par amour pour son fils. Bien que ce soit une fille en âge de se marier, il n'en est pas question dans la nouvelle, ce sujet ne semble pas d'actualité. Pourtant, l'action se déroule dans une société pourtant très attachée à conserver l'honneur de la famille à travers la virginité de la fille²⁸². Par contre, elle se sert de ses charmes pour séduire les acteurs de leurs expériences. Ainsi au colonel qui doit mesurer le ciel, "Doña Isabel, tras encomiarlo, tendió el brazo y le concedió el honor de besarle la mano." (p. 39).

²⁸² Voir à ce propos l'ouvrage de Verena Stolcke: *Racismo y sexualidad en la Cuba colonial*. Madrid: Alianza, 1992, 235 p.

Finalement, les écrivains actuels sont loin des descriptions d'amours romantiques et purs du XIX^e siècle²⁸³. Chez Galván, le viol, ou la tentative de viol de Mencía par Andrés de Valenzuela, n'est qu'un prétexte littéraire pour le soulèvement d'Enriquillo et les siens ensuite. Chez Rojas, l'amour est perverti par la volonté de pouvoir et de possession du corps de la femme. Il est vu comme dénaturé dans une société qui se construit intrinsèquement lié au système esclavagiste; celui-ci falsifie les rapports qui s'établissent naturellement entre un homme et une femme dans une société qui s'est fondée sans asservissement.

B. La transmission de la culture

Dans les sociétés coloniales, la femme était un moyen d'asseoir l'implantation hispanique. Cependant, cela aurait été possible grâce à l'immigration massive d'Espagnoles. Or, il n'y a jamais eu une proportion d'une femme pour un colon. Déjà au XVI^e siècle, durant l'époque du développement colonial à Hispaniola, la Couronne songeait au moyen de peupler l'île en Espagnols. Bien qu'elles aient été peu nombreuses face aux Amérindiennes ou aux Africaines, la présence des femmes espagnoles a permis d'étendre la culture hispanique dans la Caraïbe et sur le continent.

En effet, il y a un rôle qu'a joué la femme espagnole du temps de la colonisation et qui n'est pas des moindres, c'est celui de la transmission culturelle. Dans *Enriquillo*, Cortés dit: "Todas esas damas recién llegadas de Castilla con los virreyes, no parece sino que fueron adrede escogidas para trastornar el seso a los que por aquí estábamos, medio olvidados [...]." (p. 88). Galván décrira ensuite que ces femmes trouveront aisément un mari. Si María de Toledo arrive accompagnée d'autant de femmes, ce n'est pas un hasard. Cela fait partie de la politique de peuplement de la monarchie espagnole. Celle-ci a rapidement compris que, si elle voulait développer ses colonies, il fallait des hommes mariés ou des familles. Pourtant, malgré les mesures prises, peu tenteront l'aventure. Leur faible nombre ne doit pas laisser penser que leur rôle était minime, Encarnación Lemus et Rosario Márquez signalent que:

"es importante destacar que durante el siglo XVI las mujeres migrantes desempeñaron un papel importante, actuando como transmisoras de la cultura material y doméstica hispánica y de los valores sociales y religiosos [...]. Así,

²⁸³ Nous ne pouvons pas généraliser à toutes les œuvres du XIX^e siècle. Michèle Guicharnaud-Tollis décrit les multiples visages de la femme cubaine dans les romans de ce siècle-là. Déjà, l'image de la femme "diabolique" (de couleur) apparaissait. Voir: *L'émergence du Noir dans le roman cubain du XIX^e siècle*. Paris: L'Harmattan, 1991, pp. 168-178.

la réplica de muchos aspectos importantes del estilo de vida hispánico, en gran parte fue posible por la oleada de estas mujeres."²⁸⁴

Ceci était d'autant plus facile que les femmes venaient avec leur famille ou pour rejoindre un groupe familial. Elles avaient donc en charge l'éducation des plus jeunes donnée selon leurs références socioculturelles. Leur fonction et les valeurs qu'elles véhiculaient sont importantes pour comprendre le rôle de la femme espagnole dans les narrations traitant de la période coloniale, cette opposition qu'il existe entre l'Espagnole et la "criolla", entre Mercedes Crilocha et Lucila Méndes par exemple, dans *Santa lujuria*. Comme le signale Verena Stolcke, "se consideraba que las mujeres eran las auténticas perpetuadoras del linaje."²⁸⁵, d'où aussi le faible nombre d'unions de femmes blanches avec les hommes de couleur.

Enfin, la faible émigration féminine espagnole est aussi et surtout à l'origine du métissage. L'union avec les indigènes était un moyen pour les hommes de s'installer définitivement dans les nouvelles terres et de participer à la création d'une société coloniale; le couple composé par Higuemota et Hernando de Guevara en est un exemple. Mais, si les péninsulaires étaient sûrement considérées et respectées, les Amérindiennes, puis les Africaines, ne l'ont pas toujours été. Elles ont souvent été victimes de violences physiques et leur union avec les Espagnols était plus ou moins durable.

2.1.1.5. L'élément espagnol à l'épreuve de la recherche d'identité

A. La langue espagnole

Cuba, Porto Rico et la République Dominicaine revendiquent la langue espagnole comme langue nationale. Si on y regarde de plus près, à Cuba, il ne semble pas exister de problèmes linguistiques. En République Dominicaine, non plus, bien qu'elle peut être revendiquée comme un signe nationaliste et de supériorité face au créole très présent dans les régions frontalières et les plantations.

Marta Rojas et Luis López Nieves choisissent d'imiter le castillan d'Espagne, la langue de l'époque coloniale, pour les dialogues des personnages espagnols. Ce procédé met comme une distance entre les personnages d'un côté et l'auteur et le lecteur de l'autre. Dans "El conde de Ovando", l'évêque dit ainsi: "Tocad, cualquiera de vosotros, a la Santa Madre Iglesia – dijo el Obispo –, y lo pagaréis en la tierra y en el infierno. ¡Salid de mi camino!" (p. 40). Il est intéressant de constater que la langue espagnole, qui est une revendication d'ordre politique

²⁸⁴ Lemus, Encarnación; Márquez, Rosario. *Op. cit.*, p. 72-73. *Ibid.*, p. 55.

²⁸⁵ Stolcke, Verena. *Op. cit.*, p. 184.

chez les écrivains portoricains, peut aussi être utilisée pour démontrer l'écart qui existe avec l'ancienne métropole espagnole. La deuxième personne du pluriel, "vosotros", a disparu depuis longtemps d'Amérique Latine et, si elle est employée, c'est pour faire très clairement référence aux Espagnols d'Espagne²⁸⁶. Galván, en situant l'action de son roman au XVI^e siècle, ne pouvait donc pas utiliser ce sujet qui n'existait pas encore pour décrire une société naissante composée de métropolitains.

Quant aux langues de la péninsule espagnole, telle que le basque, le galicien ou le catalan, elles ont disparu du paysage quotidien au fil des années. La seule langue de la colonie était le castillan, fortement influencée par sa variante andalouse. C'était une manière d'unifier les territoires et le moyen de communication le plus facile. Luis López Nieves le signale dans "La verdadera muerte de Juan Ponce de León":

"Aunque comparto esa ascendencia [vasca] con el autor del manuscrito, lo cierto es que el último miembro de mi familia nacido en aquella tierra fue mi tatarabuelo, el juez Eugenio Aristegui, y hace muchos años que los Aristegui de esta isla olvidamos el idioma primigenio." (p. 68)

Du côté cubain, le roman-témoignage intitulé *Gallego* de Miguel Barnet décrit la vie d'un émigré depuis son départ à seize ans jusqu'à quatre-vingts ans. Manuel est représentatif de cette communauté dans l'île, il a dû travailler dur pour pouvoir vivre mieux que dans sa Galice natale. Cependant, il dit: "Y eso que quiero a Cuba como si hubiera nacido aquí. Pero a mi tierra no la puedo olvidar." Il n'a jamais oublié sa langue natale, ni les contes récités en galicien par son grand-père. Mais, comme il le signale: "La lengua gallega es difícil de olvidar. Lo que pasa es que ya no hay con quién hablarla."²⁸⁷ Il ne transmettra pas sa langue en héritage à ses filles, elle se perd donc avec lui.

B. A la recherche de l'identité hispanique

La colonisation est considérée par López Nieves comme étant "nuestro periodo histórico más universal" et "cuyos estafalorios personajes, para bien o para mal, son los primeros puertorriqueños"²⁸⁸. Peut-être pour cette raison, l'écrivain portoricain compare cette recherche des origines à celle qu'a effectuée Œdipe: une quête d'identité qui se solde par des désillusions et des remises en questions. López Nieves lui-même s'est donné à cet exercice

²⁸⁶ Lipsky, John M. *El español de América*. Madrid: Cátedra, 2007 (6^e éd.) [Titre original: *Latin American Spanish*. Londres: Longman Group Limited, 1994], p. 66.

²⁸⁷ Barnet, Miguel. *Gallego*. La Habana: Letras Cubanas, 2007, p. 184.

puisqu'il fait partie de la Société Portoricaine de Généalogie et qu'il publie son ascendance paternelle sur son site. Il serait descendant de Christophe Colomb et de Juan Ponce de León²⁸⁹. Cependant, l'ascendance maternelle n'apparaît pas.

Malgré le désir des Caribéens de valoriser leurs origines européennes, ils en oublient quelquefois que le motif et le comportement des émigrés des premiers temps de la colonisation n'étaient pas toujours nobles. D'ailleurs, ses deux nouvelles traitant de ses illustres ancêtres, "El gran secreto de Cristóbal Colón" et "La verdadera muerte de Juan Ponce de León", adoptent un ton ironique en réécrivant l'Histoire et en démythifiant leur découverte, puisqu'à la fin des deux textes, on se rend compte qu'ils n'ont rien découvert. Dans la première nouvelle qui n'était pas incluse dans ce travail, Colomb a refait le trajet suivi longtemps auparavant par des Européens, peut-être qu'il faisait déjà partie de cette première expédition, puisqu'il possédait "un pequeño mapa antiguo y se dedicó a estudiarlo" (p. 14). Ponce de León n'a pas découvert la Fontaine de Jouvence en Floride, il y a trouvé la mort. Qu'ils soient réels ou fictifs, les personnages des œuvres des trois îles étudiées dans ce point représentent la Conquête et la colonisation espagnole, l'implantation de l'Espagne, de ses cultures et de son organisation sociale et économique dans les nouvelles terres conquises. En effet, même loin de la métropole, les colons espagnols ont essayé de mettre en place un système de classe tel qu'ils le connaissaient dans leur pays, où il était important d'être "hijo de algo".

L'élément espagnol, c'est-à-dire, la langue, la religion et l'organisation sociale, a été imposé d'abord aux Amérindiens puis aux esclaves amenés dans les îles. A travers ces trois œuvres, il en ressort que cet élément est très lié à la recherche de l'identité chez l'écrivain dominicain et portoricain. Du côté cubain, Marta Rojas est critique quant à certains legs culturels hispaniques. Chez Galván, à la fin du XIX^e siècle, l'identité dominicaine se construit sur le métissage hispano-amérindien, c'est ce qui fait de ce roman une œuvre fondatrice de la littérature nationale. Cette identité est brandie en opposition à celle du cohabitant de l'île, le peuple haïtien.

Dans la nouvelle "El suplicio caribeño de fray Juan de Bordón", au sujet de l'origine du religieux, López Nieves se veut précis tout en tronquant la réalité, il nous laisse louvoyer entre le réel et le fictif, bien que la description de ses origines se veuille aussi précise que celle d'un vrai généalogiste. On peut supposer que l'auteur souhaite démontrer que, derrière la quête du professeur français, pourrait se cacher la recherche identitaire du peuple portoricain, ardue

²⁸⁸ Cité par José Luis de la Fuente. *Op.cit.*, p.71.

et qui se conclut quelques fois par des déceptions et des regrets. Henri de Bourdouin conclut ainsi dans sa dernière lettre:

"Durante más de diez años estudié mi linaje con orgullo. En mi dorado árbol familiar encontré, por un lado, una hermosa rama poblada de vizcondes, chevaliers y otros nobles. Por el otro lado encontré ramas habitadas por prestigiosos burgueses, intelectuales, artistas y religiosos. Debí conformarme con lo que sabía y sentir un callado orgullo por mi estirpe. Pero no fue así, quise ir más lejos. ¿Soy el nuevo Edipo?" (p. 117)

Cet historien et généalogiste français pourrait représenter cette quête identitaire des Caribéens, comme Filomeno qui, à force de se chercher une filiation espagnole, ne connaîtra que trop tard sa mère et ne saura jamais qui elle était réellement. Enriquillo non plus n'a pas grandi aux côtés de sa mère. Il a été élevé en partie par les Espagnols, dans un couvent; les colons ont essayé d'effacer son passé, donc son identité et son héritage culturel. Dès le moment du contact avec les Amérindiens, les Européens ont appliqué le processus de "déculturation" en coupant les opprimés de leurs racines.

C. La limpieza de sangre

La "limpieza de sangre" qui existait depuis l'époque de la présence des Maures dans la péninsule a été exportée et a retrouvé son utilité quand les métissages avec les populations locales et esclaves sont devenus monnaie courante. Dans *Santa Lujuria*, dans le contexte de la Caraïbe post-révolution haïtienne, le marquis de Aguas Claras, inquiet pour le futur de Cuba, remarque que: "España está demostrando más sabiduría que Inglaterra y Francia juntas tocante a su población y a los negros, porque hace morenos a éstos, y a los mulatos los hace pardos o quinterones...y ahora blancos." (p. 40). Le marquis fait référence au certificat "*Gracias al sacar*" qui permettait aux métis d'avoir des papiers de Blancs, de démontrer leur ascendance espagnole, c'était en quelque sorte un "blanchissement légal". Cette grâce accordée aux rejetons des colons avait au moins l'intérêt pour la couronne de mettre de son côté des gens de couleur qui auraient pu devenir ses pires ennemis en se liguant avec les esclaves et les Noirs libres, à l'image de ce qui se passait à Saint-Domingue. D'ailleurs, l'auteur dit explicitement que la couronne permettait aussi aux "indianos" de s'acheter un titre de noblesse et même, sûrement, des titres militaires honorifiques: "no era cosa del otro mundo otorgar a moreno leal el derecho a vestir uniforme militar y venderle dos medallas honoríficas, si se trataba de garantizar la fidelidad de "negros y pardos, sabichosos,

²⁸⁹ Ciudad Seva. [Référence du 11 mai 2012] URL: <<http://www.ciudadseva.com/datos/antepa-p.htm>>

pretensiosos e indisciplinados"" (p. 179). Ces médailles militaires donnaient le droit à leurs propriétaires de porter des armes et d'être enterrés à l'église, c'était un symbole d'ascension sociale. Ceux qui ont profité des papiers de Blancs ont pu étudier et accéder à des postes administratifs. Ils sont devenus Espagnols à part entière et de farouches défenseurs de la Couronne.

Marta Rojas critique à travers l'exemple de Filomeno, et dans une moindre mesure de Lucila, une sorte d'amnésie instituée dans la société coloniale cubaine et caribéenne; l'ascension sociale était possible pour les Blancs, pas pour les gens de couleur. Elle reprend un proverbe populaire qui dit: "A los nietos de la negra el dinero los blanquea" (p. 141)²⁹⁰. Antonio Ponce de León a retiré Filomeno à sa mère dès sa naissance. Éliminer de sa vie la présence de Lucila et de sa grand-mère esclave, c'était éliminer son héritage noir. Puis, il le fera héritier de son nom et de ses titres (p. 337). Ironiquement, Marta Rojas le nomme "el marquesito de color quebrado". Filomeno devra se recouvrir le corps de crèmes blanchissantes toute sa vie et faire attention aux rayons du soleil. Les papiers de Blancs avaient donc un coût, il lui fallait ressembler à un Blanc.

Deux autres personnages métis semblaient aussi bien intégrés et acceptés dans la jeune société coloniale dominicaine. Il s'agit de Mencía et Enriquillo. La première est la fille d'Higuemota et d'Hernando de Guevara, conquérant bon envers les Amérindiens, d'après Galván. Le deuxième est descendant des grands caciques de l'île. Ils sont cousins, orphelins à cause de la Conquête. Ils sont élevés dans la culture espagnole. Cependant, ils ne seront pas mariés à des Espagnols, ils se marieront ensemble. Ensuite, les deux retourneront vivre dans les montagnes, avec les Amérindiens entrés en résistance. Leur place dans la société était donc conditionnée par la présence de leurs protecteurs, une fois ceux-ci disparus, le couple perdait son statut. Mais avaient-ils été à un moment donné reconnus comme Espagnols? Rien n'est moins sûr. Mencía et Enriquillo étaient les exemples pour la société coloniale de l'adaptation possible des Tainos au nouvel ordre. Pourtant, leur mariage "intrarracial"²⁹¹ semble prouver qu'ils ne pouvaient pas être complètement intégrés à la société espagnole.

²⁹⁰ Ce proverbe est à mettre en relation avec le dicton haïtien qui dit: "Neg' rich cé mulat, mulat pov cé neg".

²⁹¹ Adjectif employé par Verena Stolcke, *Op. cit*, p. 40.

D. L'héritage espagnol, une revendication politique

L'île de Porto Rico revêt des caractéristiques particulières en comparaison aux deux autres îles hispaniques. Les personnages principaux du recueil *La verdadera muerte de Juan Ponce de león* de López Nieves, mais aussi des romans *La casa de la laguna* (1995) de Rosario Ferré, ou *El castillo de la memoria* (1996) d'Olga Nolla afin de citer deux romans remarquables de la littérature portoricaine, sont d'origine espagnole en grande majorité. Ces trois écrivains font partie du courant du Nouveau Roman Historique. Il semblerait donc qu'encore aujourd'hui, l'élément hispanique est brandi avec fierté face à l'élément états-unien.

Tant Ferré que Nolla présentent un arbre généalogique des personnages au début de leur roman. Ces deux œuvres se veulent totalisantes, dans le sens proposé par Fernando Aínsa. Elles retracent à travers l'histoire d'une famille l'histoire de l'île; la filiation espagnole est donc nécessaire. Mais si en apparence, ces trois écrivains portoricains ont à cœur de démontrer les origines espagnoles, ils savent parfois aussi se faire critiques. Rosario Ferré, dans *Maldito amor*, rejoint la Cubaine Marta Rojas dans sa quête de "limpieza de la sangre". Les deux dénoncent un détournement de la vérité représentatif de la négation de l'élément noir dans leur société. De plus, dans *Santa lujuria*, le marquis de Aguas Claras, qui cherche à blanchir son fils à tout prix, dit face au Père Pino: "La Historia tiene que ser escrita – dio un puñetazo en la mesa – tal cual es, sin omisiones sospechosas, ni tratándose de infelices esclavos." (p. 46). Elle donne ici la justification du travail littéraire qu'elle effectue.

Quant à Manuel de Jesús Galván, il est accusé de ne pas traiter de l'implantation des esclaves africains dans son île. Son récit se base essentiellement sur la présence amérindienne et espagnole. *Enriquillo* suit le discours politique de son époque, suite aux invasions haïtiennes, et du siècle suivant. "Según Doris Summer, en la novela fundadora *Enriquillo* (1882) de Manuel de Jesús Galván, el negro es elidido para dar paso a la unión armoniosa del blanco y el indio. De ahí se desprende el mito de que los dominicanos son descendientes de españoles e indios."²⁹². Il était donc intéressant d'étudier ce roman fondateur de la littérature dominicaine pour comprendre par la suite, le discours tenu par les écrivains des romans traitant des autres migrations, haïtiennes ou anglo-antillaises principalement.

²⁹² Cité par Fernando Valerio-Holguín. "Mito y otredad en la Nueva Novela Histórica dominicana". In: *Murales, figuras, fronteras. Narrativa e historia en el Caribe y Centroamérica*. Madrid: Iberoamericana, 2003, pp. 93-108, p. 102.

Ce premier sous-chapitre consacré aux migrations espagnoles dans la narration a fait l'objet d'une étude détaillée. Il semblait important de préciser quels étaient les principaux legs de l'Espagne aux sociétés caribéennes car ils influent ensuite sur la perception des autres apports et conditionnent leur adoption ou leur rejet. En effet, d'une manière ou d'une autre, les discours politiques ou les pratiques sociales ont fait que l'élément espagnol a toujours été vu comme formant les fondements des sociétés portoricaine, cubaine ou dominicaine, jusqu'au début du XX^e siècle, en opposition au départ à l'élément indigène puis à l'élément noir très présent. Face à ces cultures inconnues, les Européens ont pratiqué la déculturation. Ce qui explique aujourd'hui que l'élément espagnol est encore très présent dans les textes littéraires, d'autant plus que les contacts avec la métropole n'ont pas cessé avec les Indépendances.

Plus que le nombre de colons espagnols, c'est la force du système colonial qui s'est imposée dans tous les aspects de la vie des habitants de l'île. En effet, la population s'est développée dans des conditions démographiques presque naturelles, c'est-à-dire que les métissages étaient quasiment une obligation pour la renouveler. C'était vrai surtout dans les premiers temps de la colonie, c'était aussi une époque de mise en place et de consolidation du système. A partir du XIX^e siècle, avec le boom sucrier, l'introduction massive d'esclaves et l'arrivée des métropolitains a changé la donne.

C'est aussi l'époque de l'émergence des littératures nationales et les hommes de lettres sont en grande majorité blancs. Malgré quelques tentatives de dénoncer l'esclavagisme, ils ne ressentent pas le vécu de l'Autre. Les quelques écrivains de couleur du XIX^e siècle imitent encore trop souvent les canons européens. Au début du XX^e siècle, le discours change, la notion de nationalité s'élargit. La Caraïbe insulaire dans son ensemble revendique sa part d'héritage africain. Au fil du siècle, les écrivains, qui ne sont plus tous Blancs, veulent faire évoluer les mentalités. Dénoncer les travers de la société permet de lui faire prendre conscience qu'elle doit changer. Ce discours développé au cours du siècle passé reconnaît la présence africaine dans les sociétés caribéennes et redéfinit les identités nationales en incluant cet apport primordial. Le sous-chapitre suivant s'intéresse donc aux migrations africaines, plus multiples encore que les espagnoles car elles concernent un continent presque dans son entier, des ethnies, des cultures, des langues et des religions différentes.

2.1.2. Les migrations africaines

Dans le chapitre précédent, l'allusion à l'émigration africaine était indissociable de l'émigration européenne. Ce sont les Européens qui ont amené les Africains, ils sont arrivés en même temps et par les mêmes bateaux. Ce nouvel apport dans la formation des sociétés caribéennes est tout aussi prépondérant que l'élément européen. Pour le Martiniquais Edouard Glissant, l'origine des sociétés caribéennes est à chercher dans la cale des bateaux négriers. Sur le ponton/en haut de l'échelle sociale, étaient les Blancs. Dans la cale/au bas de l'échelle sociale, étaient les Noirs. Ils ont été affectés aux tâches les plus ingrates. Quant à leur provenance, on ne la connaît pas précisément pour chacun d'entre eux. Le nombre de ceux qui sont partis des ports africains non plus. Les premiers contacts entre les deux groupes antagonistes qui vont fonder la Caraïbe se sont fait sur les bateaux, mais aussi les premières rencontres entre les Noirs issus de plusieurs ethnies.

Dans ce point, l'analyse de deux romans et d'une nouvelle des différentes îles caribéennes hispaniques va permettre d'étudier les phénomènes en relation avec la présence de l'élément noir, le système esclavagiste, les rapports entre Blancs et Noirs, ou gens de couleur, la reconnaissance ou le rejet des apports qu'ils ont laissés dans la société d'accueil.

2.1.2.1. Présentation des œuvres

Les écrivains ont essayé depuis le début du XX^e siècle de redonner leur lettre de noblesse aux descendants d'Africains, en décrivant leurs traditions, leurs coutumes et leur religion. Certains n'ont pas hésité à dénoncer les injustices et les violences qu'ils ont subies. D'autres ont également traité les rebellions qu'ils ont fomentées ou les formes de résistance qu'ils ont adoptées. Ces trois narrations, publiées entre 1939 et 1982, rédigées par des écrivains nés à des époques différentes et dans des contextes différents, donnent une vision d'ensemble de la manière dont a été abordée la présence noire dans les îles. Tout d'abord, les trois se veulent rapporteurs d'un moment historique précis.

Le premier de nos trois textes publiés est celui du Dominicain Ramón Marrero Aristy (1913-1959) intitulé *Over*²⁹³ (1939). Considéré comme un roman social, il décrit la vie dans les plantations avec toutes les injustices et les abus qui découlent du système. Œuvre

²⁹³ Marrero Aristy, Ramón. *Over*. Santo Domingo: Librería Dominicana, 1963 (1^{re} éd. :1939). Disponible en ligne: URL: <<http://www.dominicanaonline.org/BV/Books/over.pdf>> [Référence du: 18 juin 2012].

controversée, elle est un exemple remarquable des romans de plantation, de "la novelística de la caña"²⁹⁴ d'après Miguel Pimentel. L'auteur était journaliste, écrivain et historien, il a aussi été dirigeant ouvrier et était proche des milieux socialistes dominicains et internationaux. Marrero Aristy a commencé, comme beaucoup d'écrivains caribéens, par des nouvelles publiées sous le titre *Balsié* (1938). Il a été chargé, en 1954, de l'écriture de l'histoire officielle dominicaine, publiée sous le titre: *La República Dominicana. Origen e historia del pueblo cristiano más antiguo de América* (1957-1958, en deux volumes). Puis, il a été désigné coupable d'avoir écrit un article publié dans *The New York Times* accusant le régime d'être corrompu, en 1959. Son corps a été découvert carbonisé dans sa voiture une semaine après²⁹⁵.

Dans le cas du roman *Over*, une explication s'impose. S'il traite de la présence noire dans la société dominicaine, il ne se situe pas durant la période du système de la plantation esclavagiste. Marrero Aristy rédige son roman peu après l'occupation militaire nord-américaine. Le discours nationaliste influe donc sur les écrits dans un pays qui peinait depuis un siècle à obtenir une indépendance effective. Par ailleurs, avant de partir à Santo Domingo terminer ses études, l'écrivain a travaillé durant deux ans dans l'épicerie de la centrale sucrière Romana. *Over* est donc un récit qui se base sur sa propre expérience au sein d'une centrale. Le titre du roman annonce la suite, "over" signifiant toutes les manigances utilisées depuis les dirigeants de la centrale jusqu'à l'épicier pour voler les ouvriers de la canne à sucre, coupeurs et charretiers.

Pourquoi ne pas avoir choisi une narration dominicaine traitant du système esclavagiste dans la plantation? Le choix s'est porté sur *Over* car ce roman est représentatif de la situation de son pays. En effet, les publications traitant de l'esclavage en République Dominicaine sont très difficiles à trouver voire peut-être inexistantes, et ceci pour une raison sûrement historique. La partie est de l'île d'Hispaniola n'a pas connu le système de la plantation esclavagiste, elle a vu se développer le système de la plantation capitaliste sous l'occupation états-unienne.

²⁹⁴ Expression de Miguel Pimentel, cité dans: Barrera, Trinidad (coord.). *Historia de la literatura hispanoamericana. Tomo III. Siglo XX*. Madrid: Cátedra, 2008, p. 285.

²⁹⁵ Des informations sur son rôle de médiateur sont données par Lauro Capdevila dans *La dictature de Trujillo. République Dominicaine 1930-1961*. Paris: L'Harmattan, 1998, pp. 113-115. Une biographie de Marrero Aristy est disponible au lien suivant:

URL: <http://www.encaribe.org/index.php?option=com_content&view=article&id=772:ramon-marrero-aristy&catid=104:literatura&Itemid=140> [Référence du 4 juin 2012].

En ce qui concerne le texte de l'île de Cuba, nous avons choisi une nouvelle de Renée Méndez Capote (1901-1989) intitulée "Madroña"²⁹⁶. Née dans une famille de la haute bourgeoisie, fille d'un homme politique important, notre auteur a aussi combattu les dictatures de Machado et Batista²⁹⁷. Ses romans oscillent entre le témoignage, les mémoires et les histoires de vie, le plus connu est: *Memorias de una cubanita que nació con el siglo* (1963), qui relate ses souvenirs de la première république. De plus, Méndez Capote a contribué à révéler les coutumes et les caractéristiques de la société cubaine, et à dénoncer parfois les abus commis durant l'esclavage, comme dans cette nouvelle qui nous intéresse ici. Celle-ci est tirée de *El remolino y otros relatos* (1982). Pourtant, elle apparaît déjà dans *Memorias de una cubanita que nació con el siglo*, comme une partie du chapitre 5²⁹⁸. Renée Méndez Capote l'introduit de la manière suivante: "Abuelita tuvo otra amiga mala, tan mala, que una de las impresiones más fuertes que recuerdo en mi niñez fue el cuento que de ella me hizo mi madre." Réalité ou fiction? Difficile de le deviner. L'objectif de l'auteur semble être de dénoncer le système esclavagiste et ses abus. Bien qu'elle-même n'ait pas vécu au XIX^e siècle, elle a pu côtoyer des témoins ou des victimes de cette époque.

Quant à la troisième narration étudiée, elle est l'œuvre du Portoricain Edgardo Rodríguez Juliá (1946-). *La renuncia del héroe Baltasar*²⁹⁹ (1974) est son premier roman publié, ont suivi *La noche oscura del niño Avilés* (1984) et *El camino de Yyaloide* (1995). Il est reconnu surtout pour ses chroniques³⁰⁰, dont *Las tribulaciones de Jonás* (1981) ou *El entierro de Cortijo* (1983). L'auteur fait partie de la génération de 70, une génération d'auteurs qui s'inclut dans la perspective du boom latino-américain. Il est influencé par l'œuvre d'Alejo Carpentier, Jorge Luis Borges, García Márquez et José Lezama Lima³⁰¹. Dans le roman étudié ici, il apparaît déjà la préoccupation de l'auteur pour les origines du peuple portoricain et la

²⁹⁶ In: Bueno, Salvador; Bansart, Andrés. *Cuentos negristas*. Caracas: Biblioteca Ayacucho, 2003, pp. 85-91. Voir l'annexe 2, pp. 294-297..

²⁹⁷ La biographie de l'auteur est tirée du site EnCaribe [Référence du 12 août 2012]

URL: <http://www.encaribe.org/index.php?option=com_content&view=article&id=722:renee-mendez-capote&catid=97:prensa&Itemid=107>

²⁹⁸ Méndez Capote, Renée. *Memorias de una cubanita que nació con el siglo*. Barcelone: Argos Vergara, 1964, pp. 77-84. [Référence du 12 août 2012]

URL: <<http://www.latinamericanstudies.org/book/Mendez-Capote.pdf>>

²⁹⁹ Rodríguez Juliá, Edgardo. *La renuncia del héroe Baltasar. Conferencias pronunciadas por Alejandro Cadalso en el Ateneo puertorriqueño, del 4 al 10 de enero de 1938*. Mexico: Fondo de Cultura Económica, 2006, 136 p. Prologue, bibliographie et notes de Benjamín Torres Caballero, appendice: "Borges, mi primera novela y yo".

³⁰⁰ Caballero Wangüemert, María. "La narrativa del Caribe en el siglo XX. II. Puerto Rico." In: Barrera, Trinidad (coord.). *Historia de la literatura hispanoamericana. Tomo III. Siglo XX*. Madrid: Cátedra, 2008, p. 272.

³⁰¹ Voir l'article de l'auteur: "Borges, mi primera novela y yo". In: *La renuncia del héroe Baltasar...* pp. 131-136.

définition de son identité. Il réécrit l'histoire officielle dans la veine du Nouveau Roman Historique. Il propose une version de l'histoire de son île qui n'aurait pas pu se réaliser mais qui semble pourtant parfaitement plausible. Dans son premier roman, Rodríguez Juliá choisit de mettre en scène un narrateur/historien fictif, Alejandro Cadalso, qui va dicter des conférences autour d'un événement dont le Noir Baltasar Montañez est le personnage principal. Comme l'a dit Rodríguez Julia: "Yo lo que escribo son pesadillas de la historia"³⁰². En effet, la révolte des esclaves de 1753 qu'il décrit n'aurait pas pu se produire dans la Porto Rico esclavagiste de l'époque car la proportion n'était pas de sept esclaves pour un Blanc ou libre contrairement à ce que dit l'auteur. Si l'on tient compte des chiffres cités par Benjamín Torres Caballero dans le prologue (note 1, p. 16), on obtient une proportion de quasiment un esclave pour neuf Blancs et libres. Rodríguez Juliá raconte en fait le cauchemar que les Blancs de la Saint Domingue française s'apprêtaient à vivre, les colons des Antilles hispaniques ont eu peur que cette situation se reproduise dans leur île.

Ce roman donne une vision décalée, irréaliste, peut-être ironique aussi, de l'esclavage, l'écrivain veut provoquer la réflexion sur l'application du système et ses déviances dans une société qui avait encore du mal, à l'époque de la publication du roman, à reconnaître sa filiation africaine³⁰³. La nouvelle cubaine décrit les cruautés infligées aux esclaves à Cuba, et ceci dans le monde citadin où, pourtant, l'esclavage semblait être moins pénible que dans les champs de canne. Le texte dominicain serait, tout comme la nouvelle cubaine, une dénonciation du système de la plantation et des abus et Marrero Aristy s'inscrit dans un discours réaliste et éminemment social.

Bien que les trois textes puissent sembler disparates, il ressort plusieurs thèmes communs ayant trait au système esclavagiste poussé à son paroxysme, à l'importance de l'élément africain dans la constitution de la société ou encore à la culture des opprimés et leurs legs dans les cultures nationale. Ce sont ces différents points qui vont être développés ci-dessous.

2.1.2.2. Les Africains dans les sociétés d'accueil, les opprimés

Si on commence par considérer le roman portoricain *La renuncia del héroe Baltasar*, le personnage principal Baltasar Montañez doit-il être perçu comme un opprimé ou un oppresseur? Sa situation est ambiguë. Lui-même est conscient qu'il faut savoir choisir son

³⁰² Cité dans le prologue de Benjamín Torres Caballero. *La renuncia del héroe Baltasar*, p. 16.

³⁰³ González, José Luis. *Op. cit.*, pp. 89-90.

camp: "Nacimos víctimas o victimarios [...]. Sólo existe la embriaguez del poder o la esclavitud." (p. 75). Il est le Noir qui devait réunir les Blancs et les esclaves. Pour ceci, l'évêque Larra va utiliser plusieurs subterfuges. Tout d'abord, Baltasar devenu vice-gouverneur est déguisé en haut fonctionnaire espagnol: "El retrato al óleo que le hizo Juan Espinoza, en el año 1754, muestra a un joven y apuesto negro vestido con el uniforme virreinal de Calatrava y el sable dorado de la orden inquisitorial de Indias." (p. 51). L'historien-narrateur nous dit: "En fin, pasado un año aquel humilde picador de caña se convertía en funcionario colonial de alta jerarquía" (p. 51). Il devait représenter pour les Noirs leur reconnaissance de la part des Blancs. Finalement, bien qu'il semble être l'anti-héros et une victime de l'évêque, sa "marioneta" (p. 53), Baltasar ne finit pas victime des machinations de l'évêque, ce dernier par contre voit son plan se retourner contre lui. Le héros ne veut pas assumer le pouvoir et préfère laisser l'île sombrer dans la révolte.

Dans *Over*, le fait de travailler dans la centrale met Daniel sur le même pied d'égalité que les autres employés ou ouvriers. Parmi les ouvriers, se trouvent les Cocolos et Haïtiens qui se voient attribuer un numéro à leur arrivée dans la centrale, ce numéro sera désormais leur identification:

"Ya podrá llamarse Joseph Luis, Miguel Pie, Joe Brown, Peter Wilis o como mejor desee. Aunque su nombre cambie en cada batey, cuando más tarde vagabundee de colonia en colonia, su número será siempre el mismo, para hallarlo a la hora de la recolección, cuando se le devuelva sin savia a su isla o al vecino Haití." (p. 80-81)

Quant aux esclaves de Madroña, Méndez Capote en cite quatre: María Mercé, Jacinto, María la O et Simón. Mais elle en possède un certain nombre puisque l'auteur nous dit: "En el entresuelo vive, apiñada, una muchedumbre de negros escogidos." (p. 89). Les noms de famille de ces quatre personnages ne sont pas indiqués. Ils ne sont connus que par leur prénom, une manière de démontrer qu'ils font partie de la maison. A ce sujet, l'historien Mickael Zeuske signale que les esclavagistes leur donnaient des noms de la Bible qu'il définit comme étant des prénoms d'esclaves³⁰⁴, parmi lesquels celui de María figure en bonne place. Mais, contrairement à ce que croit Madroña, María Mercé n'est pas vierge. Elle aime Jacinto et on suppose qu'elle est enceinte de lui car elle dit à Madroña, au moment où celle-ci veut la frapper: "—Por Dios, no me pegue... mire que yo no puedo soportarlo... No me pegue con el látigo, mi ama... ¡no me toque!" (p. 90). Par ailleurs, la jeune esclave María Mercé est

³⁰⁴ Zeuske, Mickael. *Estructuras e identidad en la "segunda esclavitud": El caso cubano, 1800- 1940. Historia Crítica*, n°24, déc. 2003, pp. 125-140, p. 125.

représentative de la condition des femmes esclaves domestiques de la société cubaine. Renée Méndez Capote l'a décrite ainsi: "María Mercé, la negrita linda, con su traje de rayas azules y blancas, la mantilla de blonda en la cabeza; la mantilla ostentosa, muy semejante a la de su ama." (p. 85). Enfin, cette jeune et belle esclave avait un avenir tout choisi par sa maîtresse et son cousin, elle aurait dû aller rejoindre la maison close du capitaine Teobaldo Ancona. Elle représente un des emplois usuels que les maîtres faisaient de leurs esclaves afin de leur rapporter des gains: la prostitution.

2.1.2.3. La société d'accueil, le système

A. Les oppresseurs

Face à la masse anonyme des esclaves ou des gens de couleurs, nous trouvons les oppresseurs. Parmi eux, le premier personnage digne d'intérêt est tiré de la nouvelle éponyme "Madroña". Renée Méndez Capote en donne cette description: "Madroña, la marquesa buena moza que envuelve en la mantilla los ojos de tigresa, la encumbrada por el título que le compró un negrero, se venga de su oscuro origen escandalizando a la "buena sociedad" con sus desplantes." (p. 85). L'auteur oscille entre les termes la définissant comme issue de la haute société et ceux dénotant ses origines modestes; la critique ne vise pas seulement Madroña. En effet, Méndez Capote attaque ouvertement la haute société cubaine qui donne des leçons de morale et acquiert des biens grâce au commerce des esclaves ou à leur exploitation. Son cousin, qui a le même regard inquiétant, est un capitaine d'arme et possède aussi "esa casa de la China", d'après les mots de María Mercé (p. 90). Il recherche de belles et jeunes esclaves vierges pour les faire travailler dans sa maison close. Il est l'alter ego masculin de Madroña; María Mercé dit d'ailleurs de lui: "el capitán es malo!" (p. 90).

Dans *La renuncia del héroe Baltasar*, l'évêque Larra n'est pas le maître de Baltasar mais il est celui qui l'amène à épouser Josefina et à obtenir le poste de vice-gouverneur. L'historien dit du prélat qu'il est: "la eminencia gris de la política colonial del siglo XVIII" (p. 52); il signale plus loin que: "Toda esta gestión era dirigida por el Obispo Larra, e iba encaminada a lograr el apaciguamiento tan firmemente deseado." (p. 53), enfin: "Podemos asegurar, sin miedo a equivocarnos, que Larra tenía un cargo equivalente al de Primer Ministro de Gobernación" (p. 73). Rodríguez Juliá en fait le personnage clé de la colonie qui réunit les pouvoirs spirituel et terrestre. Il se comporte donc en maître des lieux et des hommes, Blancs ou Noirs.

Dans *Over*, les Blancs états-uniens ou allemands ne sont pas ou rarement nommés par leur nom, ils sont identifiés par leur fonction. De plus, Daniel signale que: "Llevo dos meses en un batey sin nombre, porque los fundadores de este central, en su afán de abreviar tiempo y despersonalizar tanto a las gentes, a los sitios como a las cosas, lo han numerado todo." (p. 31). Pourtant, Eduardo, le vétéran des épiciers dit des Blancs:

"¿Crees que en su país no hay buenas tierras, que allá no hay dónde hacer inversiones? ¡Sí que hay! ¡Pero allá no pueden tratar al hombre como aquí! A nosotros nos sacan la sangre, nos quitan la dignidad, nos desmoralizan, ¡Siembran el caos con sus métodos!" (p. 68)

Le système de gouvernement de la plantation dominicaine du début du XX^e siècle se différencie du système esclavagiste en cela: il s'agit d'une occupation des terres, une exploitation des nationaux et une fuite des capitaux. Après presque un siècle de luttes pour obtenir une indépendance effective, la société dominicaine se voit tomber lentement dans le chaos, victime d'une nouvelle puissance. Daniel est bien conscient que: "Nací en este país y este otro viene de más allá del mar. Soy un cero y él es una palanca con un gran punto de apoyo. El está autorizado a dar órdenes y yo y todos los míos tenemos que obedecer." (p. 92). Par ailleurs, il se rend compte que: "para nosotros, ¿qué es una humillación? ¡El sustento!" (p. 93). Ainsi, dans *Over*, plus que des individus, c'est la centrale qui exploite les travailleurs. Des "colonos", ces Dominicains propriétaires de terres plantées de canne, Marrero en dit peu, seulement que: "Y el blanco, cuya vida holgada jamás sufre cambios, al contemplar las recién llegadas manadas de negros, experimenta el placer que un día embriagó el alma de su abuelo, mientras flagelaba las espaldas del africano que compró en un mercado..." (p. 83). L'époque de l'esclavage n'est donc pas si éloignée, elle est encore présente dans les souvenirs des plus anciens. Ces colons sont considérés comme blancs d'après l'auteur.

Par ailleurs, un des traits marquant de l'esclavage est le manque de considération envers les esclaves ou les gens de couleur. Ainsi, les maîtres les comparent aisément à des animaux. Dans le roman portoricain, les Noirs représentent une masse anonyme, d'où l'emploi fréquent du vocable "la negrada" pour les qualifier. Les narrateurs multiplient les expressions méprisantes à leur égard: "la negrada primitiva" (p. 53), "las razas inferiores" (p. 61), "las toscas cabezas llenas de fantasía" (p. 61), "su inferior gente" (p. 62), "aquella muchedumbre harapienta y maloliente" (p. 63), "la salvajada indecible" (p. 102). Seul Baltasar a droit à quelque considération de la part de l'évêque, au départ du moins, quand il se plie aux ordres

du prêtre. Celui-ci dit de lui: "Baltasar Montañez ha recorrido con muy magníficas muestras de culto los sectores más convulsos [...]" (p. 53), ou bien: "Es aquel joven de buena especie negra" (p. 61). Un autre Noir mérite une certaine reconnaissance, il s'agit du "leal capataz negro" qui a été sauvagement assassiné par les esclaves révoltés:

"aquel desdichado – que de nada le sirvió ser de la misma raza de los viles sediciosos, ya que era muy buen negro, de los que aceptan con bendita paciencia y docilidad su condición, y le dan gracias a Dios por el inmenso favor de convivir con una raza que los allega a la humanidad [...]" (p. 102)

Les Noirs sont aussi assimilés à des bêtes: "Mientras [Baltasar] mantiene firme las bridas del desbocado caballo que es su raza" (p. 54), "los inferiores simios" (p. 70), "subieron como monos" (p. 123). Dans *Over*, les Haïtiens sont comparés à des bœufs, des bêtes de somme: "Los haitianos, sentados en los troncos que servirán de combustible a la bomba, mastican su hambre, como bueyes que se echan tranquilamente a rumiar." (p. 49). Les ouvriers eux-mêmes en sont conscients: "– Yo no he visto a gente más desgraciá que nosotros – decía un carretero –. Trabajamo todo el día como animale [...]" . Un autre lui répond: "– El peón de la finca e j'un perro de mal amo –, rezongó uno del cultivo" et encore la comparaison avec les bœufs: "– Eto mayordomo noj tratan como a los bueyes –. opinó otro." (p. 69).

Dans "Madroña", la maîtresse dit clairement: "¡Los negros no son hombres!" (p. 90). De plus, parmi les esclaves qui font partie du personnel domestique, qui vivent donc sous son toit:

"El ama no consiente allí ni infancia, ni enfermedad, ni fealdad, ni senectud. Separa a los hijos chiquitos de las madres sin piedad para su llanto, y los manda a criarse al ingenio. A los viejos los liquida un mayoral, que tiene en una isla que no ha visitado nunca, y lo mismo a los enfermos incurables. A los negros jóvenes los une y los desune, los regala o los vende, a capricho." (p. 89).

On ne se comporterait pas différemment avec le bétail. Le droit à constituer une famille ou à vivre selon un schéma familial occidental leur était refusé.

Ainsi, dans nos trois textes, les Noirs sont privés d'identification, numérotés, ou considérés comme des troupeaux d'animaux. Bien sûr, cette dépersonnalisation ne dispense pas de maltraitances physiques pour resserrer toujours un peu plus les fers de l'exploitation humaine. En ce qui concerne les mauvais traitements, il est facile de faire frapper les esclaves par un contremaître par exemple; mais, dans le cas de Madroña, elle n'hésite pas à régler ses comptes elle-même à coups de fouet sur sa victime María Mercé: "¡Te voy a matar a

latigazos! (p. 90). Le narrateur mentionne également que: "En el piso bajo están las caballerizas, las cocheras, la enorme cocina y los cepos y las bartolinas y el cuarto donde aplican los azotes y el bocabajo" (p. 89). L'auteur présente les types de torture les plus fréquents du temps de l'esclavage qui étaient autorisés par le Code noir. On imagine aisément que la maîtresse de maison en faisait usage fréquemment, elle-même ou bien son contremaître, car on nous signale qu'elle fréquentait l'église des Noirs libres: "por lo mucho que maltrata a sus esclavos" (p. 87).

Les Blancs, dans *La renuncia del héroe Baltasar*, se soucient peu de la vie de leurs esclaves:

"La caravana montada y de infantería ha mantenido un paso lento, pero firme, despojando el camino de las sucesivas turbas que, como oleadas salvajes, se lanzan sobre ella. Avanzó la muy bendita autoridad de Indias, y atrás quedó amontonado aquel amasijo de cuerpos inertes de estos salvajes que no reconociendo la ortodoxia, pretenden muy impíamente violar la voluntad de Cristo mediatizada en sus santos vicarios y defensores aquí en la tierra [...]" (p. 98)

Toute l'ironie de l'écrivain est présente dans cette citation. Les Blancs se considèrent comme une armée sainte, persuadés des bienfaits de leur mission civilisatrice. Les Noirs, esclaves ou libres, ne sont rien de plus qu'une masse humaine dépersonnalisée. Pourtant, dans la suite du roman, les narrateurs feront état des exactions commises par les Noirs révoltés. Les descriptions rejoignent celle ci-dessus, l'opprimé deviendra oppresseur.

Les Blancs nord-américains ou allemands de la plantation dominicaine restent dans la "légalité", mais ce sont les contremaîtres qui se chargent de faire exécuter les ordres. En cas d'arrêt du travail pour protestation:

"Pero en eso llegaron el policía y el mayordomo esgrimiendo sus colines, cuando los peones estaban entre resolverse por ir al trabajo o resistir, el policía dió el primer golpe en la cabeza de uno y el mayordomo le echó el caballo encima a otro, atropellándolo. No hubo más palabras y todos fueron al trabajo." (p. 141)

Par ailleurs, les Haïtiens sont effrayés par l'automobile de l'Allemand: "Los haitianos con quienes tropezamos se lanzan asustados entre la caña." (p. 30); ils ont peur également du policier Cleto, quand celui-ci leur dit: "— ¡Acaben de pasai, jediondo j'ei diablo! Los negros obedecen temerosos, con una sonrisa servil que solicita disculpa." (p. 36). Bien qu'étant une main-d'œuvre nécessaire au bon fonctionnement des plantations et amenés en toute légalité sur le territoire dominicains, ils ne sont pas chez eux et doivent craindre tant des maîtres

blancs que des locaux. Enfin, Daniel n'hésite plus à comparer les ouvriers à la main-d'œuvre servile: "Un centenar de miradas serviles me queman el rostro." (p. 73)

De plus, une autre forme de maltraitance qui ressort chez Rodríguez Juliá mais surtout dans le roman de Marrero Aristay est celui de la privation de nourriture. Les esclaves sont: "hambrientos" (p. 122) dans *La renuncia del héroe Baltasar*. Over ne traite pas du système esclavagiste. Pourtant les paysans dominicains ne semblent pas être beaucoup mieux lotis: "Sus guidores, hombres y mujeres ennegrecidos, rotos y macilentos, miran con horror nuestra máquina, desesperados porque sus animales se han dispersado." (p. 30). Plus loin, dans le chapitre IV, les ouvriers de la plantations ont faim: "Los trabajadores hambrientos, se amontonaban en el balcón de la bodega [...], en espera del mayordomo que les daría los vales para comprar su primera comida en dos días" (p. 69). En effet, le contrat signé par les engagés ne leur offrait pas de meilleurs conditions que s'ils avaient été esclaves.

Par ailleurs, le voyage qui les amène dans les champs dominicains est comparé à celui effectué par les esclaves quelques décennies plus tôt: "Cocolos y haitianos vinieron este año, como siempre, encerrados en las hediondas bodegas de vapores de carga, de lentas goletas, o en camiones, apretujados como mercancías", puis: "En el vientre de un buque de carga, meten generalmente una cantidad de hombres dos o tres veces mayor que la prudente. Allí los negros pasan días y noches, los unos encima de los otros [...]" (p. 79), à ceci près que le trajet est plus court. L'arrivée à la centrale est digne d'un marché aux esclaves:

"Cuando llegan al batey central, los pobres negros no saben lo que se trata de hacer con ellos. Están molidos, indefensos, y se dejan arrear en rebaños. Entonces son repartidos. En un corral de alambre de púas, encerrados como ganado, vigilados por los policías del central que rondan cejijuntos, armados de revólver y machete, son contados y apartados, para ser remitidos a las diversas colonias." (p. 80)

Les maîtres, les entrepreneurs³⁰⁵ ou les contremaîtres donnent leurs préférences et choisissent leur main-d'œuvre. D'autre part, dans *Over*, malgré les conditions difficiles pour la grande majorité, il existe des divisions, tout comme avant, durant l'esclavage. Les coupeurs de canne, la masse anonyme, vit à côté des employés, contremaîtres, épiciers, etc., qu'ils considèrent tous comme des voleurs: "Aquí pa los dominicanos usté se llama ladrón, y pa lo s'aitiano volé. Ese e s'el nombre que nos dan a to lo s'empleado de la compañía." (p. 42). Les

³⁰⁵ L'auteur emploie le terme "contratista"; nous avons choisi de le traduire par entrepreneur. C'est le terme qu'utilise Alain Touraine, dans son ouvrage *La parole et le sang. Politique et société en Amérique Latine* (Paris: Odile Jacob, 1988), dans le cas du Brésil pour parler des "prolétaires embauchés pour les travaux

ouvriers se savent victimes et ils ont bien compris qu'on les trompait avec l'*over*: "– En la finca tó son ladrón. Roba el bodeguero, roba el pescador, roba la mayordomo, y yo ta creyendo que la má ladrón de toitico son el blanco que juye en su carro." (p. 42-3). Ce sont les Haïtiens qui sont les auteurs de cette phrase, ils vivent dans les mêmes conditions que les esclaves coupeurs de canne à sucre au siècle passé. Ils représentent cette masse anonyme aux yeux des Blancs, les bossales de l'époque esclavagiste³⁰⁶.

B. Le système aliénant

Le système esclavagiste ou de la plantation pousse les protagonistes à la dépravation et à l'aliénation, qu'ils soient noirs ou blancs. Les renoncements de Baltasar vont le conduire à la mort, mais ils provoquent aussi des bains de sang dont est victime la minorité blanche. L'évêque, dans son journal, dit ainsi suite à leur mort: "Ellos –como yo en mismo caso– fueron víctimas de la dura impiedad de este hombre." (p. 124). Les esclaves voyaient pourtant dans Baltasar le héros qui allait permettre la fin de l'esclavage. Or, celui-ci ne va rien faire ni pour l'abolition ni pour empêcher les révoltes. D'après lui, le seul moyen d'en finir avec le système est la mort. Baltasar, peu avant son suicide, dit en ces termes à l'évêque: "La muerte de seres inocentes es para mí un alivio. El alivio de ver que la creación se agota poco a poco." (p. 127). Le suicide évoqué clairement par Méndez Capote était monnaie courante parmi la population esclave³⁰⁷. Dans le cas de María Mercé, elle n'avait pas prémédité son geste, c'est la situation qui l'a poussée à l'irréparable. Elle a choisi de se lancer dans le vide comme l'a fait Baltasar et comme l'ont fait de nombreux esclaves avant elle³⁰⁸. Dans *Over*, le narrateur nous cite également l'exemple d'un épicier qui s'est pendu: "Ayer se ahorcó un bodeguero. Era un hombrecito flaco, blanco en canas sin ser completamente viejo. En el rostro se le retrataba el alma, fácil a naufragar en todas las tormentas." (p. 121). La pression que lui causait l'Allemand a fini par le conduire au suicide.

D'autre part, un élément aliénant est très présent parmi ces hommes, il s'agit de l'alcool, "el alcohol destilado de la caña que llaman angelito" (p. 61) dans *La renuncia del héroe Baltasar*, le rhum dans *Over*. Cependant, elle cause des ravages dans la population

agricoles par des entrepreneurs de main-d'œuvre qui les recrutent à la ville et les transportent sur les domaines agricoles pendant la durée, toujours limitée, du contrat de travail.", p. 52.

³⁰⁶ Voir Jean Casimir: "las plantaciones de los siglos XIX y XX prefirieron utilizar individuos que, en la época de la trata, hubiéramos considerado bozales". In: *La invención del Caribe*. San Juan: Editorial de la Universidad de Puerto Rico, 1997, p. 84.

³⁰⁷ Moreno Fraguinals, Manuel. *La historia como arma...*, p. 141.

³⁰⁸ Thompson, Alvin O. *Huida a la libertad. Fugitivos y cimarrones africanos en el Caribe*. Mexico: Siglo XXI/Gobierno del Estado libre y soberano de Quintana Roo, 2005, p. 61.

dominicaine. Daniel nous dit que, au moment des embauches pour la saison de la coupe de la canne à sucre: "El capataz y el carretero, que año tras año vienen con la misma ilusión, generalmente sueñan con la mesa de juego, con el ron y las mujeres" (p. 83). Il est fréquent au long de la narration de voir des Dominicains se saoulant au rhum. Si les employés et les ouvriers de la centrale s'ennivrent avec le rhum bon marché, les Blancs lui préfèrent le whisky, un alcool importé: "En eso llega el alemán. Viene más rojo que de ordinario [...]. ¡Ah! Claro se vé que hoy perdió la cuenta del *whisky*." (p. 90). D'autre part, les hommes finissent par s'enterrer dans la centrale: "Durante estos meses he conocido a muchos que ya no recuerdan la existencia de otro mundo. Hace años que no van al pueblo (que se encuentra sólo a unos veinte kilómetros de aquí) y ya no recuerdan nada de cuanto les ocurriera en otro tiempo." (p. 96). D'où l'abondance d'alcool pour oublier ce qu'ils étaient avant:

"— ¡Hay que beber hasta reventar! El fuego de este sol, la uniformidad desoladora de estos cañaverales sin fin, sin pájaros, sin árboles, sin montañas; el grito de la consciencia que no nos deja dormir, el deseo contenido de hacernos justicia [...], todo eso nada más se puede ahogar en una catarata de ron." (p. 100).

Il semble qu'il soit plus facile de se procurer du rhum que de la nourriture: "Y aquí sólo hay muy poco pan para el cuerpo, ¡y ron para el alma!" (p. 103). Tous ces personnages qui sombrent dans l'alcoolisme sont doublement victimes de la canne: du système de production et d'un de ses produits finis, c'est-à-dire le rhum.

Daniel Comprés est le seul de nos personnages qui ne va pas se donner la mort. Néanmoins, il sombre lentement dans l'alcool, tout comme ses collègues: "Ahora bebo ron diariamente y no sé cómo terminará todo esto." (p. 190). Sa femme, quant à elle, devient insupportable: "Parece loca." (p. 192). Finalement, avant de sombrer tous les deux dans la folie, Daniel s'en prend à l'Allemand et se fait renvoyer de la centrale. Il retrouvera les rues de son village, errant sans but, ivre, jusqu'au moment où il décidera, seul, de partir tenter l'aventure en ville.

2.1.2.4. La construction des sociétés

A. La constitution de la famille

Dans le roman dominicain, Daniel Comprés est d'origine noire, et de la classe moyenne rurale. Cependant, son père le met à la porte en l'accusant d'être un bon à rien et parce que sa présence déplaît à sa nouvelle femme. Cette situation est celle qu'avait vécue son père auparavant:

"Mi abuelo –su padre– no fué con él todo lo bueno que se debe ser con un hijo. Era hombre muy rudo de campo, y desde pequeñín dedicó al hijo a faenas durísimas. Mi padre creció casi a la intemperie, perdido durante largos períodos en los montes [...]. Los cortos días que pasaba bajo techo, era sufriendo el desagradable trato de una madrastra irascible. Y así, explotado, desconocido como ser humano, llegó a hombrecito." (pp. 18-19)

Son père aussi a été mis à la porte du foyer et a dû s'en sortir par ses propres moyens. Il a réussi à se faire un nom à force de travail, Daniel en donne la description suivante: "Luchó rudamente. Como tenía personalidad, se hizo dueño de una sección rural. Allí fué un verdadero cacique. No había moza que no se le entregara [...]. Los hijos abundaron, pero ninguno vivió con él. Eran el producto de cualquier cópula salvaje." (p. 19). Quant à Daniel, il rêvait de se marier et de fonder une famille; il ne souhaitait donc pas avoir le même cadre de vie que ses ascendants. Il finira par se marier puis, finalement, il se séparera de sa femme. Cette séparation démontre par ailleurs que le système a rongé leurs sentiments; ils se sont dressés l'un contre l'autre au lieu de se soutenir pour supporter la vie dans la centrale: "A tal punto ha llegado su nerviosismo, que ya no le oculta su antipatía a mis amigos, con quienes comete imperdonables faltas de educación que los están alejando de mi bodega." (p. 188). Ce que ne voit pas Daniel, c'est qu'elle ne supporte plus d'être enfermée dans leur case et dans la centrale.

Dans *La renuncia del héroe Baltasar*, Edgardo Rodríguez Juliá, met en avant les prouesses sexuelles de Baltasar, tombant volontairement dans le cliché des Noirs à la sexualité débridée. Ce cliché a été critiqué et il a été démontré qu'il n'était qu'un élément de plus dans la déshumanisation justifiée des Africains par les esclavagistes. De plus, il était propre aux sociétés de plantations sucrières³⁰⁹. Cette image donnait une raison de plus aux Blancs pour asservir les Noirs et pour assouvir leurs appétits sexuels avec les femmes de

couleur. En outre, les relations sexuelles se basaient sur les rapports d'autorité qui existaient au sein de la plantation. Les esclaves n'avaient pas le droit de se refuser au maître blanc car c'était lui qui avait les pouvoirs; il la possédait au sens juridique du terme. Mais également les commandeurs et contremaîtres, qu'ils soient blancs, mulâtres ou noirs, abusaient de l'autorité qu'ils avaient sur les esclaves pour les forcer à avoir des relations avec eux.

Dans *Over*, le policier du Cibao que Daniel apprécie, semble se comporter de manière violente parfois envers sa femme: "Afuera la voz de Cleto rezonga: – ¡Qué mujei ma bruta, carajo! – Y nadie responde. Me imagino a la pobre Nica, arrinconada, mirando con desaliento a su marido." (p. 72). Amour et violence vont de pair dans cet univers aliénant, miné par l'impuissance face à la faim et les abus.

Par ailleurs, dans *Over*, les femmes se prostituent pour réunir de quoi manger. Ces "traficantes de amor" dont celle qui aborde Daniel ne cachent pas leur faim: "Una mulata se me acerca pidiéndome, sin rodeos, que le compre, que le compre algunos fritos de los que vende una vieja negra que fríe del lado afuera.", et plus loin: "Mientras mi mujer engulle con notable avidez [...]" (p. 73). Les femmes de l'univers de la plantation sont viciées elles aussi par le système. Les femmes de Cleto et Dionisio sont des: "hembras desvencijadas y ajenas", les autres: "las que llegan detrás de los pagos quincenales, tan peligrosas que casi resulta insensato arriesgarse con ellas." (p. 112).

Quant à la femme blanche, avoir des relations avec un Noir signifiait une mise au ban de la société. D'une part, au cas où une Blanche se serait mariée avec un esclave, elle prenait le statut de son mari, selon les us des débuts de la colonisation³¹⁰. Les cas de couple Blanche-Noir étaient très rares car, comme il a été signalé plus haut, les femmes étaient le moyen de perpétuer le lignage. Puis, comme l'a expliqué Verena Stolcke, "la oposición paterna a estas uniones hipógamas era feroz."³¹¹. Enfin, l'homme noir risquait sa vie à avoir des relations avec une Blanche³¹². Le cas très improbable que présente Rodríguez Juliá dans sa narration relève donc de l'ironie et d'une reconstitution très personnelle de l'histoire. Le mariage de Baltasar et de Josefina est organisé par l'évêque Larra dans le but de démontrer aux esclaves que l'égalité entre Blancs et Noirs est possible. L'union entre Josefina et l'affranchi annonçait

³⁰⁹ Moreno Friginals, Manuel. I. Aportes culturales y deculturación. In: Moreno Friginals, Manuel (éd.). *África en América Latina*. Mexico: UNESCO/Siglo XXI, 1977, pp. 13-33, p. 21.

³¹⁰ Cortés López, José Luis, dans *Esclavos y colonos*, p. 229, cite Poma de Ayala: "Pero ci la mujer, hija o hermana, siendo señora de casa grande de título, se casa con negro catigo o horo que Dios le a echado maldición, es catiba y negra como el marido..."

³¹¹ Stolcke, Verena. *Racismo y sexualidad en la Cuba colonial*, p. 184.

³¹² Entiope, Gabriel. *Nègres, danse et résistance. La Caraïbe du XVII^e au XIX^e siècle*. Paris: L'Harmattan, 1996, p. 127.

aussi la mise au ban de la société de Josefina. Même une fois le mariage annulé, elle ne pourra pas trouver de prétendant de sa condition, d'une part car la virginité d'une jeune fille en âge de se marier était une question d'honneur pour sa famille, d'autre part car elle sera considérée comme souillée par les Noirs.

Pourtant, bien que Baltasar s'adonne à des orgies, il ne touchera pas à sa femme. Il s'agit d'un de ses premiers renoncements. Ainsi que le dit Baltasar dans son journal: "En mí aúlla el deseo de toda una raza; pero he aquí que no es un deseo de placer, sino de humillación. Y es por ello que temo al treparla una muy glácida mirada de odio que me haga notar la debilidad de mi intento." (p. 83). Le narrateur/historien ajoute: "El cuerpo de Josefina se convirtió en "tentación de inferioridad"". Verena Stolcke parle de "frustración sexual del hombre de color"³¹³, sentiment que devait ressentir Baltasar face à Josefina. Il y a donc chez cet homme un mélange de désir d'humilier Josefina mais aussi la volonté de ne pas s'humilier soi-même, de ne pas voir dans le regard de sa femme celui de la Blanche dominante qui le ramènerait à la condition d'esclave.

Il y avait aussi le cas des femmes blanches qui tentaient de séduire leur domestique. Par exemple, Madroña a fait torturer jusqu'à lui donner la mort un de ses jeunes domestiques car ce dernier est entré dans sa chambre, pour lui apporter l'eau de son bain, alors qu'elle était nue. Au jeune esclave voulant se retirer, Madroña a répondu: "–Sigue tu trabajo. ¡Los negros no son hombres! –había rugido ella sin recatarse, escrutando en el negro la impresión de su belleza." (p. 90).

Les trois écrivains n'hésitent pas à décrire les relations complexes qui existaient entre hommes et femmes du temps de l'esclavage, des relations calquées sur celles existantes entre maîtres et esclaves où l'amour et le respect de l'autre n'ont pas leur place. Les sentiments sont bafoués car ils vont à l'encontre des prétentions des dominants ou bien ils sont pervertis par l'argent ou par la faim. Verena Stolcke a décrit les relations entre hommes et femmes, entre Blancs et gens de couleur également durant l'époque coloniale à Cuba. Ces rapports complexes ont des conséquences dans la société actuelle, dans la notion de couple et de mariage par exemple³¹⁴.

B. La problématique de la couleur

Les qualificatifs ayant trait à la couleur sont nombreux dans les récits. Daniel Comprés n'omet pas de faire référence à l'épiderme des personnages de la centrale, sauf au sien. Si l'on

³¹³ Stolcke, Verena. *Op. cit.*, p. 186.

considère que le narrateur est un alter-ego de l'auteur qui a vécu des situations très similaires à celles vécues par Daniel, on en déduit que le personnage principal est mulâtre, comme l'était Ramón Marrero Aristy. Un des premiers personnages digne d'intérêt pour ce narrateur est Dionisio, le majordome de l'entrepreneur, "el negrazo" (p. 46) et son fils: "el negrito hijo suyo, que vino por la botella, con su cuerpo de ébano brillando a los rayos del sol." (p. 45). Pourquoi préciser la couleur des personnages? Dominicains de surcroît. Marrero cherche peut-être à décrire la société dominicaine, il va à l'encontre des discours dominants de l'époque, et même des recensements, qui ne faisaient pas mention de la population noire dans ce pays. Cependant, des femmes présentes dans la plantation, le narrateur dit: "sólo se encuentran haitianas feas y grajosas que nada me inspiran." (p. 112). Y aurait-il une grande différence de couleur entre les Haïtiennes et le fils de Dionisio qui permette de dire que l'un est beau et les autres laides? A ces Haïtiennes, s'oppose la figure de "una mujer blanca, muy bella a pesar de sus cuarenta años" (p. 114). Ces préjugés raciaux sont dominants à l'époque de la publication de ce roman. Les Dominicains ne sont pas d'origine noire mais amérindienne, comme sa fiancée, de qui il dit ainsi: "No era blanca, ni yo lo hubiera querido, era una indiecita radiante, color de canela." (p. 114). Il est intéressant de constater que l'emploi d'"indiecita" s'applique à la fille d'un mulâtre et d'une Blanche et n'indique donc pas une origine amérindienne.

Chez Rodríguez Juliá, les mots ou les adjectifs ayant trait à la couleur les esclaves sont nombreux. Les chroniqueurs, ou l'historien sont Blancs, on est dans un contexte de révolte des esclaves, les termes sont donc nettement péjoratifs: "la negrada" (p. 53, p. 61, p. 63, etc.). Même Baltasar emploie ce vocable (p. 62) pour démontrer la considération qu'il a pour ceux qui sont malgré tout les siens. L'évêque décrit les esclaves ainsi: "la oscura negrada". Nous avons déjà dit que Baltasar est considéré comme le "Moloc negro" (p. 54), un monstre donc, noir en plus. D'après l'évêque, notre héros déteste "su oscurísima piel" (p. 62).

Si chez Marrero Aristy, les références aux Blancs sont nettement méprisantes, chez Rodríguez Juliá, au contraire, le Blanc est synonyme de pureté, et même de victime. Par exemple, le poète Alejandro Juliá Marín dit dans un de ses poèmes: "Y nosotros, de tan blanca tez, tan solos, ya víctimas del sudor que corre desde los cañaverales..." (p. 65). Le style employé par l'auteur est évidemment ironique et dénote le fossé infranchissable qui existe entre Blancs et Noirs. Marrero nous dit que l'Allemand, Mr Baumer, est "colorado como un tomate maduro" (p. 27), il lui donne même le surnom de "teutón" (p. 27), preuve qu'il l'estime

³¹⁴ Voir Verena Stolcke. *Ibid.*, pp. 214-216.

peu. Le policier de la région de El Cibao lui est "colorado como un camarón" (p.46), sûrement à cause des abus d'alcool. De l'épicier Bolito, Daniel nous dit: "Es un individuo pequeño, blanco, de cejas copiosas, con ojos de ardilla y boca de mujer" (p. 159), il s'agit encore d'une description peu flatteuse des Blancs. Ils sont en général employés ou les dirigeants de la centrale, ce sont donc ceux qui imposent ou reproduisent le système dans chaque sphère de la micro-société. Daniel les considère comme ses ennemis, ceux qui l'humilient souvent. Le fait d'être blanc ne semble pas être un point positif parmi la masse de travailleurs de la centrale. Cette couleur est clairement l'équivalent de l'autorité, du néocolonisateur. Quand les Blancs sont dominicains, ils sont du côté des employés, c'est-à-dire de ceux qui exploitent ou abusent du système.

Renée Méndez Capote fait peu de références à la couleur des Blancs, elle nous parle de: "Las largas manos pálidas" de Madroña et que la jeune dame doit utiliser une ombrelle: "para que el sol recién nacido y débil no lastime, al regreso, el cutis de la dama." (p. 86). Comme dans *Over*, les Blancs ne doivent pas s'exposer au soleil tropical, au risque que le soleil leur colore la peau et de laisser croire qu'ils ont une goutte de sang noir.

Ces qualificatifs sont discriminants dans les sociétés qui se sont développées avec l'esclavage. Ils ne semblent pas avoir disparu avec le système et paraissent encore tenaces au XX^e siècle. Si le texte de Rodríguez Juliá est aussi ironique et exagère tant, c'est peut-être parce qu'il y a un fond de vérité. Il insiste sur l'opposition noir/blanc comme deux peuples cohabitant dans l'île et aux mœurs indissolubles. Il n'y a aucun métissage possible dans la société esclavagiste décrite par le Portoricain. D'ailleurs, il en est de même chez Marrero Aristy et Méndez Capote. Cette dernière sépare clairement les Blancs, vivant à l'étage et les Noirs vivant dans l'entresol, comme une métaphore de la division des groupes sociaux à Cuba. Chaque communauté vit avec les siens. Les groupes de couleur deviennent des groupes sociaux principalement chez Marrero. Les Blancs sont les dirigeants, les Dominicains qui seraient les gens de couleur, les mulâtres, sont les employés, les Haïtiens et les Antillais anglophones qui sont noirs, sont les coupeurs de canne.

2.1.2.5. Les apports d'origine africaine ou afro-caribéenne

A. Les traits linguistiques

Parmi les trois narrations étudiées dans ce chapitre, chacune à sa manière introduit des procédés linguistiques de la langue des esclaves ou des engagés. Dans "Madroña", Méndez Capote reproduit l'espagnol parlé par les Noirs, à travers Simón d'abord: "– L'ama, me retiro..." (p. 90); puis María Merced: "– ¡Niña! ¡Usté sabe bien que el capitán es malo! Usté sabe [...]." (p. 90). L'exemple de l'ellision du "d" final est intéressant car il est un des traits de l'espagnol parlé à Cuba, d'après ce que relève l'auteur, et en République Dominicaine d'après les monologues du policier Cleto retranscrits par Marrero Aristy. Dans ce dernier cas, il s'agit du parler des habitants du Cibao que Marrero Aristy a tenté de rendre à l'écrit, ce qui rend la compréhension un peu ardue parfois. Par exemple: "No j'añangotábamo en medio de una pieza e caña, y seguido se prencipiaba ei repaito. "Aquí tan lo de lo peone", "Aquí tan la chiripa", dipué, ¡toa esa loma que sobraba la paitámo entre lo dó!...Vale, ¡Qué jangá e papeleta!" (p. 34). Dans cet extrait, apparaissent les pertes ou aspirations fréquentes du "s"; il en est de même avec la préposition "es", le "d" tombe également en position intervocalique. Dans le cas du "r" et du "l" qui se prononcent "i", ce trait de prononciation était fréquent également chez les Noirs "curros" de La Havane³¹⁵, mais l'origine africaine n'est pas déterminée comme sûre. D'autre part, El Cibao est une région qui se situe à la frontière avec Haïti, l'influence du créole peut être importante, comme dans d'autres régions de la République Dominicaine où se trouvent les grandes centrales sucrières.

Dans le cas de ce pays, le linguiste John Lipski signale que les langues africaines ont pu laisser des traces dans les parlers locaux, notamment dans les villages isolés. Cependant, depuis le XIX^e siècle, il n'y a plus eu d'arrivées d'Africains. Ainsi, il ne resterait que quelques vocables africains aujourd'hui dans l'espagnol dominicain. Plus que les langues africaines, ce sont plutôt le créole haïtien et l'anglais des cocolos qui ont laissé des traces dans l'espagnol parlé du côté hispanique.

Tant en République Dominicaine qu'à Porto Rico ou à Cuba, les principaux traits linguistiques d'origine africaine se retrouvent dans le vocabulaire. Plus que la prononciation ou les particularités grammaticales, c'est l'emploi de termes spécifiques, principalement dans les cérémonies religieuses telles celles de la santería à Cuba ou même à Porto Rico d'après ceux cités par Rodríguez Juliá dans *La renuncia del héroe Baltasar*, parmi lesquels "Malumbi" (p. 127). Une autre référence aux langues africaines est signalée: "¡Ya viene! ¡Ya

viene!, y entonces abandonan los tambores, el maldito angelito, distraen su atención de los carromatos, y se acercan en tumulto lanzando sucios insultos, y también blasfemias dichas en lengua de África [...]" (p. 70). Rien ne prouve qu'il s'agisse de blasphèmes puisque les Espagnols n'étaient pas capables de comprendre les langues africaines, toute l'ironie de l'auteur transparaît ici également. Au-delà de l'ironie, l'écrivain creuse encore un peu plus l'écart entre Espagnols et Africains, chacun ayant sa langue, sa culture et sa religion.

Ces références aux parlers des Noirs ou aux termes qu'ils emploient, le fait de les introduire dans le cours de la narration, dans les dialogues, entre dans l'optique des écrivains de revendiquer une écriture métisse. Il transparaît également la volonté de se créer une écriture propre avec leur variante de l'espagnol qui s'inscrit dans une définition de l'identité nationale.

B. Les traits culturels

Les pratiques culturelles énoncées dans les trois textes sont représentatives de celles développées par les esclaves dans la Caraïbe. Parmi celles-ci, les auteurs évoquent les fêtes religieuses, les tambours, la musique et la danse les jours de congés. Dans "Madroña" et *La renuncia del héroe Baltasar*, il est fait référence à la religion pratiquée par les esclaves. Soit les personnages célèbrent une fête catholique, l'Epiphanie dans "Madroña", ou bien ils pratiquent leur propre religion dans le cas des esclaves portoricains. Dans le texte portoricain, leurs croyances sont mises en opposition à la religion des dominants, ceux qui sont les narrateurs de ce roman. Parmi ces références aux croyances des Noirs, on peut lire: "la negrada [...] idólatra" (p. 53), "heréticas y malvadas esperanzas" (p. 53), "aquellos impíos" (p. 60), "la hereje raza de salvajes idólatras" (p. 101). La religion d'origine africaine est un moyen de plus de dénigrer les esclaves, de se persuader de leur infériorité face aux Chrétiens.

Par ailleurs, dans "Madroña", comme indiqué dans le Code Noir, les esclaves avaient les jours de fête catholique libres pour célébrer à leur guise le saint correspondant. Dans ce texte, il s'agit du jour des Rois qui s'accompagne de défilés organisés par la dotation. Méndez Capote dit: "toda la dotación engalanada para su grand día de fiesta" (p. 88). Cependant, Madroña bride ses esclaves au moment où tous sont prêts à s'unir aux cortèges. En effet, la blessure qu'elle fait infliger à Jacinto démontre que, malgré quelques concessions à la culture, le maître a le pouvoir d'annihiler l'ambiance de fête des rares jours dédiés à la réunion et à la

³¹⁵ Lipski, John. *El español de América*. Madrid: Cátedra, 2007 (5^e ed.), p. 365.

distraction. Pourtant, ce sont les Espagnols qui ont autorisé les Noirs et les esclaves à se réunir en association, dans les "cabildos". Ces associations devaient permettre une christianisation plus rapide³¹⁶. En réalité, elles ont permis aux Noirs de se regrouper par ethnies et de se retrouver le dimanche pour échapper un moment à leur condition et retrouver leur panthéon africain.

Rodríguez Juliá retrace lui aussi ces concessions faites aux esclaves, ce simulacre de sympathie de la part des maîtres blancs envers le peuple soumis quand il met en scène les courses de San Pablo et San Pedro. Puis, le mariage de Josefina et Baltasar donne lieu à de nombreuses célébrations pour les esclaves, tout est organisé et orchestré par l'évêque: "Por decreto de gobernación se había extendido licencia de baile en las calles y existencias ilimitadas de angelito – que es poderosísima y diabólica bebida [...]" (p. 62). Il met tout en œuvre pour démontrer que cette union est le symbole de l'égalité entre Blancs et Noirs et par là éviter les soulèvements. Les allusions aux divertissements des Noirs sont fréquentes: "la negrada ebria y danzante, arrastrada por las calles olientes al sudor frenético de los macumberos" (p. 65), "Y al lado de las harto virginales y blancas margaritas de sus manos, retumban las negras pezuñas sobre los tensos cueros de los tambores." (p. 69). Aux yeux des Blancs, il ne s'agit en effet que de divertissements, ils n'y verront à aucun moment une culture en train de s'affirmer. Il a déjà été signalé plus haut que ce qui a trait aux Noirs est forcément idolâtre et sauvage.

Dans *Over*, le dimanche, chaque communauté oublie elle aussi les conditions de travail inhumaines dans la musique: "Una hora después, los haitianos tocaban el *voudou*. Se oía más allá un acordeón [...]. El batey, como un niño harapiento, se olvidaba de todo." (p. 71), ou encore: "Nos llegan algo atenuados por la distancia, los sonidos de una tambora tocada en el batey vecino." (p. 71), "se oye más claro el sonido de la tambora, y pasan volando las notas lloronas de un acordeón" (p. 72); ce sont les Dominicains qui jouent et dansent la bachata. Plus loin: "Algún inglés mortifica a su guitarra." (p. 94). L'écrivain décrit les traditions musicales nationales durant le bal dominical: "Con golpe de güiro y tambora, para la música en seco. Las parejas giran. Luego habla el acordeón, desperdicia un reguero de notas la guitarra, llueven las maracas. Se incendian las parejas con la música montuna." (p. 74-5). Suite à cette soirée où la musique et le rhum saoulaient autant les ouvriers que les employés, le retour à l'épicerie est difficile: "¡Qué hastío! La angustia que olvidé en la fiesta,

³¹⁶ Voir l'article de Julio Sánchez Cárdenas: *Antecedentes históricos de la santería en las Américas*. FOCUS, [En ligne], 2004, n°2, [Référence du 13 octobre 2012] URL: <http://focus.bayamon.inter.edu/a3_n2/10julio.pdf>

nuevamente se me anuda en el pecho." (p. 77). C'était le but des fêtes, oublier un instant la dure réalité pour avoir la force de la supporter au quotidien. Dans ce roman, chaque communauté est donc venue avec son bagage culturel: ses instruments de musique, ses danses, sa religion, etc. mais il ne semble pas y avoir d'échanges entre les groupes. Les Blancs ne se mêlent pas aux manifestations.

Pourtant, on peut constater que les pratiques culturelles des trois communautés, la dominicaine, l'haïtienne et l'anglo-antillaise ont des similitudes. Ces trois groupes culturels se sont constitués sous l'esclavage et ont développé des pratiques analogues au sein des plantations, afin d'échapper parfois au quotidien. Ils reproduisent ces mêmes pratiques qui en sont venus à former leur culture au fil du temps. A présent, ils utilisent la musique et la religion pour fuir un instant les dures conditions de vie dans les "bateyes" dominicains. Le peu de relations existant entre les communautés peut s'expliquer par le fait que les Haïtiens et les Anglo-antillais repartent à la fin de la saison de la coupe. N'étant que de passage, ils ne voient pas l'intérêt à s'intégrer à la société d'accueil.

Ces faux-semblants de liberté octroyés par les maîtres renvoient à ce qu'explique Moreno Fragonals au sujet de la déculturation dans le système de la plantation. Il reprend l'expression de Fernando Ortiz dont la définition a été donnée dans la première partie, et il ajoute: "Es normal, inclusive, que la clase dominante proteja y aun estimule el desarrollo de valores culturales aislados de la clase dominada siempre que éstos, en algun modo, contribuyan a reforzar la estructura establecida."³¹⁷ Cet isolement rejoint la division qui s'établit entre les groupes vivant côte à côte dans les îles caribéennes. En effet, on peut constater dans *Over* et *La renuncia del héroe Baltasar*, un manque de cohésion entre les opprimés ce qui les affaiblit dans leur lutte pour la liberté ou pour une amélioration de leur condition de travail. "Divise, afin de régner", telle était la devise des Blancs.

C. Une reconnaissance effective?

Le travail des écrivains des trois îles a été de redonner leur place aux exploités en dénonçant et critiquant les abus et le système. La dénonciation signifie-t-elle qu'il y a une reconnaissance de l'élément d'origine africaine dans la société et donc dans la culture nationale? Si l'on considère l'histoire de la littérature des Antilles hispaniques, on se rend compte qu'au début du XX^e siècle, et même avant, l'élément africain était reconnu, mais pas accepté.

³¹⁷ Moreno Fragonals, Manuel. *La historia como arma*, p. 25-6.

D'après ce que l'on peut constater dans les œuvres étudiées, l'apport africain est reconnu comme étant un élément fondamental et fondateur des sociétés caribéennes. Dans son œuvre littéraire en général, que ce soit dans ce roman ou bien dans les suivants comme *La noche oscura del Niño Avilés* (1984) ou *El camino de Yyaloide* (1994), l'écrivain portoricain Rodríguez Juliá veut pousser ses compatriotes à reconsidérer leur identité. Dans *La renuncia del héroe Baltasar*, il dénonce clairement les discours xénophobes des siècles passés par cette relation inconciliable entre Blancs et Noirs, entre Catholiques et Macumberos. Cependant, le dernier mot revient à Baltasar, le représentant du peuple noir malgré lui, celui qui, paradoxalement, est devenu Malumbi, qui dit: "Renuncio a Dios y al hombre, a los dos rostros del mismo error." (p. 128). Rodríguez Juliá fait partie de la génération d'écrivains et historiens qui travaillent sur l'identité portoricaine, mais une identité composite. Ils se démarquent des générations précédentes qui opposaient à l'occupant états-unien une identité hispanique. Ainsi, s'il dénonce la négrophobie dans son récit à travers les artifices du Nouveau Roman Historique, c'est qu'il cherche à redonner sa place à l'élément africain. Parmi les autres œuvres du même courant, la nouvelle de Rosario Ferré, "Maldito amor" (1992), met elle aussi en avant l'héritage noir dans la société portoricaine. L'auteur fait partie de la même génération d'écrivains que Rodríguez Juliá, elle a rédigé cette œuvre dans le but de dénoncer l'hypocrisie de la classe des anciens propriétaires terriens. Elle décrit l'histoire d'une famille propriétaire d'une plantation touchée par les problèmes financiers. Ses membres rejettent la faute de leurs problèmes à la grand-mère qui a commis le péché de tomber amoureuse d'un mulâtre. Tout comme l'auteur de *La renuncia del héroe Baltasar*, elle dénonce le racisme ambiant au sein de la classe aisée et blanche, celle qui s'est enrichie grâce au travail des Noirs.

L'historien Moreno Friginals parle du racisme lié à l'esclavage au XIX^e siècle à Cuba, suite à l'introduction d'Africains en nombre important pour travailler dans les champs de canne en pleine expansion. Il dit: "Así a la negrofobia preexistente, al miedo real que siempre habían provocado los esclavos y libertos negros, se agregó desde 1844 una xenofobia extrema, intencionalmente cultivada por determinados intereses dominantes."³¹⁸ Il ne semble pas incongru d'élargir les propos de l'historien cubain à la société esclavagiste portoricaine, surtout dans le contexte imaginaire de l'œuvre de Rodríguez Juliá car l'auteur revient fréquemment sur cette xénophobie. A Cuba, l'élément noir a donné lieu à de nombreux textes littéraires, peut-être parce que les travaux de Fernando Ortiz ont ouvert une brèche vers la reconnaissance de l'élément d'origine africaine dans la société cubaine. L'écrivaine Renée

³¹⁸ Moreno Friginals, Manuel. *Op. cit.*, p. 122.

Méndez Capote a elle aussi travaillé à la reconnaissance de l'élément africain tant dans ses écrits que dans ses actes. Un autre écrivain reconnu avait publié avant elle une œuvre centrée sur l'esclavage. Il s'agit de *El negrero*³¹⁹ de Lino Novás Calvo qui décrit la vie du négrier Pedro Blanco. Le personnage termine ses jours dans la folie lui aussi, l'auteur se centre principalement sur le trafic négrier, plus que sur les conséquences de l'arrivée des Africains dans la société d'accueil.

En ce qui concerne la République Dominicaine, le roman de Marrero Aristy dénonce le système de la plantation mis en place par les sociétés nord-américaines qui, en exploitant elles aussi les Noirs ou les gens de couleur, tous Antillais et descendants d'esclaves, ont reproduit un schéma identique à celui présent du temps de l'esclavage, dans les plantations. Ce nouveau type d'exploitation semble même pire car il n'y a aucun contact entre les dirigeants, isolés dans leur voiture, montés sur leur cheval, ou enfermés dans leur bureau et les ouvriers. Ils ne connaissent pas les employés et les ouvriers et ne les regardent pas. D'ailleurs, si aux esclaves on donnait un nom de baptême lors de leur arrivée dans les colonies, aux ouvriers haïtiens ou cocolos, on donnait un numéro qui remplaçait leur identité.

Dans la littérature dominicaine, il s'agissait surtout de poèmes qui reconnaissaient dans un premier temps l'apport noir à la culture nationale, le meilleur exemple est sans doute *Compadre Mon* (1940) de Manuel del Cabral. Ce poète et romancier de renommée internationale a aussi été l'auteur d'un roman, *El presidente negro* (1973) qui décrit un personnage afro-descendant qui devient président des Etats-Unis. Il est considéré comme étant l'auteur des meilleurs poèmes noirs de la littérature dominicaine³²⁰.

Pourtant, malgré les œuvres de del Cabral et Marrero Aristy, la spécialiste en littérature dominicaine, Pura Emeterio Rondón, affirme que la littérature dominicaine est une littérature sans couleur. En effet, elle explique qu'il n'y a pas eu de mouvements négristes ou de la négritude dans son pays car il n'y a pas eu d'"antagonismos clasistas a partir de la diferencia racial."³²¹ Etant une colonie isolée, presque abandonnée de la métropole, la société dominicaine s'est construite avec les esclaves et les quelques colons espagnols. Les relations étaient familières entre maîtres et esclaves, les premiers devant souvent travailler aux côtés des seconds. Cette colonie était en contradiction avec celle de la partie ouest de l'île où les

³¹⁹ Novás Calvo, Lino. *El negrero. Biografía novelada de Pedro Blanco Fernández de Trava*. Barcelone: Tusquets, 1999, 294 p.

³²⁰ Álvarez, Soledad. Capítulo 14. Un siglo de literatura dominicana. In: Moya Pons, Frank (éd.). *Historia de la República Dominicana...*, p. 539.

trois groupes sociaux sont à mettre en relation avec la couleur de peau. A Santo Domingo, la culture officielle était la culture hispanique, mais l'élément noir a fait coexister les pratiques africaines et les espagnoles. Cependant, à l'heure d'affirmer l'identité dominicaine, l'élément noir ne sera pas valorisé, il sera fait référence uniquement à l'identité hispanique pour s'opposer à l'identité d'origine africaine du voisin haïtien. Il faudra attendre 1936 pour voir apparaître une nouvelle génération d'écrivains, poètes surtout, qui revendique la composante noire, raciale et culturelle de la République Dominicaine³²². Marrero Aristy faisait partie de cette génération et son roman *Over* est un des rares textes dominicains qui traitent de la couleur en prenant en compte les antagonismes de classes. Roman à thématique socialiste, il met en relation la couleur et la classe sociale. Il dénonce les injustices faites aux Noirs, principalement aux Haïtiens donc, et démontre que le système de la plantation sans l'esclavage reproduit les mêmes antagonismes que sous l'esclavage. Ce texte est comparable à celui du Costaricain Carlos Luis Fallas, *Mamita Yunai* (1941), publié à la même époque, dénonçant les mêmes injustices perpétrées par les mêmes bourreaux dans les bananeraies. Marrero Aristy rédige une œuvre de portée nationale, caribéenne et s'inclut même dans la mouvance latino-américaine des écrivains socialistes.

Depuis les années soixante, les écrivains dominicains réécrivent leur histoire en reconnaissant l'importance de l'élément africain. Marcio Veloz Maggiolo, le plus connu, intègre cet élément dans *La vida no tiene nombre* (1965). Ricardo Rivera Aybar, dans *El Reino de Mandinga* (1985), omet de citer la présence des Noirs dans le but de dénoncer cette amnésie collective. Dans ce roman: "El narrador principal en tercera persona es la voz de la cultura oficial dominicana que escamotea y oculta el sustrato africano y prestigia la unión armónica entre españoles e indios."³²³ Il ne faut pas oublier de citer aussi Aída Cartagena Portalatín et Pedro Vergés qui ont participé à cette reconnaissance. Cette génération d'écrivains a publié après la mort de Trujillo, à une époque où la censure n'était plus aussi stricte. Le discours xénophobe tenu par le dictateur pendant trente ans, puis relayé par son successeur Balaguer, explique le retard de ce pays caribéen par rapport à Cuba par exemple.

Si à Porto Rico, l'occupation états-unienne a engendré un courant hispaniste très fort, en République Dominicaine, ce sont principalement l'occupation haïtienne et les relations

³²¹ Emeterio Rondón, Pura. ¿De qué color es la literatura dominicana?. In: Boadas, Aura Marina; Fernández Merino, Mireya (éd.). *La huella étnica en la narrativa caribeña*. Caracas: CELARG/AVECA, 1999, pp. 113-131, p. 117.

³²² Le meilleur exemple est Manuel del Cabral et son œuvre *Compadre Mon* (1940).

dominico-haïtiennes qui ont poussé les intellectuels dominicains à créer une identité dominicaine à prédominance espagnole, avec des traits indigènes, en opposition aux Noirs haïtiens. Dans les deux îles, ces discours nationalistes se sont développés en même temps et pour contrer la culture des envahisseurs: les Etats-Unis pour les deux îles, plus Haïti pour la République Dominicaine. A Cuba, l'indépendance a permis de s'affranchir de la dette culturelle envers l'Espagne. Puis, les travaux d'Ortiz, de Lydia Cabrera, l'influence de Carpentier et la politique menée depuis 1959 ont aidé à la reconnaissance de l'apport africain à la culture nationale.

Dans ce travail d'étude littéraire, il a été fait la part belle aux migrations espagnoles dans un premier temps puis à celle des migrations africaines dans la narration ensuite. Ces mouvements ont entraîné l'arrivée de millions de personnes de régions, d'ethnies et de cultures différentes. Au contact de la présence espagnole, la présence africaine a engendré de nombreux conflits et remises en question dans les Antilles hispaniques. Il semblerait utopique de considérer qu'il y a une reconnaissance totale de l'élément africain dans les sociétés antillaises aujourd'hui. Néanmoins, il faut avouer que les écrivains s'engagent à aider la société à évoluer et à se reconnaître elle-même dans sa diversité.

2.1.3. Les migrations autres qu'espagnoles et africaines

Les quelques œuvres étudiées dans les points précédents traitaient des apports principaux des trois Grandes Antilles hispaniques, l'européen et l'africain. Ces apports et leur présence dans la littérature ont été l'objet de nombreuses études déjà. Dans les textes suivants, ce sont des minorités dont il sera question, moins souvent représentées et pourtant ces migrations ont laissé des traces dans les cultures d'accueil. Parmi ces minorités, celles qui seront étudiées ici sont la chinoise et l'états-unienne. Pourquoi ces deux groupes? Parce que les Chinois sont arrivés par milliers à Cuba et ont laissé des traces dans la culture de cette île. Puis, la présence nord-américaine depuis la fin du XIX^e siècle dans la région se fait ressentir principalement dans les cultures dominicaine et portoricaine, dans une moindre mesure dans la culture cubaine.

³²³ Valerio-Holguín, Fernando. "Mito y otredad en la Nueva Novela Histórica dominicana". In: Collard, Patrick; De Maeseneer, Rita (éd.). *Murales, figuras, fronteras. Narrativa e historia en el Caribe y Centroamérica*. Madrid: Iberoamericana/Vervuert, 2003, 285 p., pp.93-108, p. 107.

Ce ne sont pas les seules migrations vers la Caraïbe, il ne faut pas oublier l'arrivée des "Turcs", des Européens tels que les Italiens, les Portugais, les Français, les Polonais, etc., des Japonais, des Yucatèques et bien d'autres nationalités encore. Ils n'ont pas représenté des communautés numériquement importantes, mais ont laissé quelques marques dans les sociétés d'accueil. Le faible nombre de ces émigrés explique peut-être leur effacement dans la littérature. Ceux qui ont été dénommés Turcs venaient de l'Empire Ottoman qui incluait la Syrie et le Liban. Parmi les œuvres qui abordent leur présence, on peut citer le roman cubain *La caja está cerrada* (1984) d'Antón Arrufat, auteur descendant de Libanais. Encore à Cuba, Carlos Loveira dans *Juan Criollo* (1927) crée un personnage vendeur ambulant "turd". Miguel Barnet fait aussi référence aux marchands "maures" dans *Biografía de un cimarrón* (1968). Un autre exemple intéressant apparaît dans le premier roman d'Alejo Carpentier, *Ecue-Yamba-O*, qui fait référence au marchand polonais Kamín³²⁴. Bien qu'ici il s'agisse d'un Juif polonais, Rigoberto Menéndez signale que, parfois, les "Turcs" étaient assimilés à ces marchands d'Europe de l'Est pour leurs pratiques similaires de vente³²⁵. Enfin, un dernier exemple et sûrement le meilleur est celui du roman *El capitán de los dormidos* (2002) de la Cubano-Portoricaine Mayra Montero. Un des narrateurs principaux se nomme Andrés Yasín et est d'origine libanaise. L'action se déroule sur l'île de Vieques au large de Porto Rico et met en scène ce jeune adolescent et un militaire états-unien.

Ainsi, après avoir pris connaissance de nombreuses œuvres, il en ressortait que, parmi les minorités, c'était principalement les Chinois et les Nord-Américains qui étaient source d'inspiration pour les écrivains caribéens. Il a déjà été fait référence aux Etats-Unis dans le chapitre précédent avec le système de la plantation mis en place par les compagnies nord-américaines, mais sans parler d'apports américains. Il s'agissait seulement de traiter du système aliénant tant du temps de l'esclavage qu'au début du XX^e siècle et de l'exploitation des descendants d'esclaves. Dans ce chapitre, c'est la présence dans la région caribéenne pour différents motifs qui sera étudiée à travers trois nouvelles: la première traite de la période de l'occupation militaire de la République Dominicaine, le récit portoricain met en avant la présence américaine dans l'économie nationale et la troisième traite de la migration touristique et ses conséquences à La Havane.

³²⁴ Carpentier, Alejo. *Ecue-Yamba-O*. Barcelone: Seix Barral, 1986, p. 31.

³²⁵ Menéndez Paredes, Rigoberto. Del Medio Oriente a la mayor isla del Caribe. In: Agar, Lorenzo; Cagni, Horacio; Euraque, Darío; et al.. *Contribuciones árabes a las identidades iberoamericanas*. Madrid: Casa Árabe-IEAM, 2009, p. 23.

2.1.3.1. Les migrations chinoises dans la littérature cubaine

Parmi les milliers de Chinois arrivés à Cuba au XIX^e siècle, nombreux sont ceux qui n'ont pas pu rentrer dans leur pays à la fin de leur contrat. Ils se sont donc installés dans l'île et y ont fondé une famille. Moreno Fraginals dit de ces engagés que:

"Cuba, que ha sido generalmente un país sin xenofobia, asimiló la población china, que sin duda realizó además importantes aportes al desarrollo económico. Los chinos ofrecen el más bajo índice de delincuencia de ningún núcleo poblacional cubano. La ausencia de mujeres los llevó a uniones con la población criolla, generando familias cuyos rasgos somáticos los identificaban como descendientes de chinos. Pero sobre ellos nunca pesó el prejuicio racial."³²⁶

Cette citation laisse entendre que cet élément a été accepté et intégré par la société, donc les personnages littéraires d'origine chinoise devraient refléter cette réalité. Leur culture a été reconnue et en partie adoptée. Parmi les œuvres citées ci-dessous, le rôle des Chinois ne semble pas concorder en tout point avec les dires de l'historien. D'une part les clichés sur cette civilisation ont la vie dure, d'autre part, en tant que minorité, ils ont souvent des rôles secondaires, enfin leur intégration et leurs apports à la société cubaine laissent un bilan mitigé.

A. Les œuvres

Plus récemment, les écrivains caribéens mentionnent les minorités. Lancelot Cowie s'est intéressé dans son article intitulé "Los chinos en la narrativa cubana contemporánea" à la présence des Chinois dans les nouvelles et les romans de Cuba³²⁷. Il cite une quinzaine d'œuvres, publiées depuis les années 1940, faisant référence aux Chinois cubains. Cette migration suscite donc un intérêt chez les auteurs. La plupart des textes cités sont des nouvelles et ne développent pas ce thème, ils donnent une approche superficielle de leurs personnages asiatiques. Plus récemment, au moins deux romans centrant leur narration sur cette présence dans l'île de Cuba ont été publiés. Il s'agit de *La cola de la serpiente* (2000)³²⁸ de Leonardo Padura et *El equipaje amarillo*³²⁹ (2009) de Marta Rojas. Le titre même de ces œuvres donne le ton. Le premier renvoie à un proverbe chinois qui dit: "tuvo que encontrar la

³²⁶ Moreno Fraginals, Manuel. *La historia como arma*, p. 144.

³²⁷ Cowie, Lancelot. "Los chinos en la narrativa cubana contemporánea". In: Cowie, Lancelot; Bruni, Nina (ed.). *Voces y letras del Caribe*. Mérida: El otro el mismo, 2005, pp. 168-170.

³²⁸ Padura, Leonardo. *La cola de la serpiente*. Barcelone: Tusquets, 2011, 185 p.

³²⁹ Rojas, Marta. *El equipaje amarillo*. La Havane: Letras Cubanas, 2009, 238 p.

cola de la serpiente para llegar a la cabeza"³³⁰, le deuxième fait évidemment référence à l'épiderme des Asiatiques. Puisque le roman de Marta Rojas est difficile à se procurer, c'est à travers le roman de Leonardo Padura que cette migration va être étudiée, plus précisément à travers la vision que le personnage principal a de la communauté chinoise de son île.

B. La cola de la serpiente

- **L'œuvre**

L'écrivain cubain Leonardo Padura Fuentes (1955-) s'est fait connaître tout d'abord par ses romans policiers. Après des études de Langue et Littérature Hispaniques, il a travaillé comme critique littéraire pour le journal *El Caimán Barbudo*. En 1998, il a reçu le Prix Dashiell Hammett du roman policier pour *Paisajes de otoño*. Le texte "La cola de la serpiente" était à l'origine une nouvelle publiée à la suite de *Adios Hemingway* en 2001. Puis, il le remanie et le fait éditer en tant que roman dix ans plus tard. On y retrouve son personnage devenu célèbre, l'ex-policier Mario Conde qui vient enquêter sur la mort d'un Chinois dans le quartier chinois de La Havane.

- **Les clichés**

L'enquêteur pourrait être représentatif d'une partie ou de la majorité de la société cubaine. Dès le début de l'œuvre, l'auteur nous offre les connaissances qu'a Mario Conde des Chinois. Le narrateur précise qu'il s'agit des "limitadas nociones que emanaban de los prejuicios históricos, filosóficos y gastronómicos del Conde" (p. 12). A travers ses préjugés, on peut imaginer que ce sont les clichés qu'ont les Cubains de ce peuple qui sont décrits au début du roman. Tout d'abord, le narrateur donne la description physique de ce peuple venu de contrées lointaines: "un chino siempre había sido lo que debía ser un chino: un prójimo de ojos rasgados, con esa piel resistente a las adversidades y de engañoso color hepático" (p. 11). Ces préjugés raciaux pourraient définir autant un Chinois qu'un Japonais ou un Coréen. D'ailleurs, lorsque l'on parle de Chinois, le nom commun englobe une multitude de réalités et de cultures. L'emploi même du générique donne une image faussée de ce(s) peuple(s). Le personnage principal avoue son ignorance lorsqu'il demande un verre de saké à son ami Juan Chion: "y el teniente Mario Conde pensó que un trago de aquel contundente vino de arroz o una taza de sake (daba igual que no fuese chino, lo importante era la gradación alcohólica) le hubiera servido mejor que el té [...]" (p. 29).

³³⁰ Cité en quatrième de couverture de l'édition Tusquets.

Le narrateur continue en citant quelques plats typiques chinois que "un paladar civilizado se atreviera a saborear" (p. 11). Les préjugés sont tenaces quant aux émigrés chinois, mais ils ont compris qu'il est toujours plus facile de se faire accepter dans une société d'accueil en conquérant les palais. L'emploi de l'adjectif "civilizado" met d'emblée les Chinois dans une position d'infériorité face aux Cubains, eux dont une partie de leurs ancêtres sont venus dans les bateaux négriers, ont été utilisés comme esclaves dans les champs de canne à sucre. De plus, l'imaginaire populaire ne tient pas compte du fait que ce pays connaissait déjà au XIX^e siècle, au moment où les premiers engagés sont arrivés, un niveau de développement culturel, politique et économique avancé. La preuve en est que cette nation n'a jamais été colonisée. Conde continue à se remémorer les a priori qu'il a de ce peuple: "un verdadero y cabal chino" (p. 11), plus loin: "el chino estándar" (p. 12), et encore: "el chino modélico y típico" (p. 15). Il se rend compte que cette description correspond à celle du seul Chinois qu'il ait cotoyé: "después de todo, no le disgustaba mucho haber convertido a un hombre tan cabal como Juan Chion en su chino modelo" (p. 23).

Dans les dialogues entre l'enquêteur et son ami Juan Chion, Padura retranscrit ce qui doit être pour lui, ou pour le narrateur, le parler espagnol des Chinois: "– ¿Tú ves, Conde, pol qué yo no quería? Chino buscando desglacia de chino – afirmó y se levantó." (p. 160). Juan Chion venait de Canton, comme la plupart des engagés amenés à Cuba. John Lipski signale que: "el idioma cantonés no distingue entre las consonantes líquidas /l/ y /r/, siendo [l] la realización más común para la única consonante líquida"³³¹. Ainsi, Padura reproduit bien une réalité linguistique.

Un autre des clichés sur la communauté chinoise était la solitude. Ce sont des milliers d'hommes qui ont migré à Cuba, mais le nombre de femmes était en comparaison très réduit; elles n'avaient aucun intérêt pour le trafiquant de main-d'œuvre. Conde prend conscience de cette solitude lorsqu'il entre dans la chambre de la victime: "La soledad de Pedro Cuang, muerto junto a su perro, le parecía una rara metáfora de su propio abandono: todo cuanto veía en el cuarto delataba la desidia que engendra la soledad." (p. 106). Finalement, cet abandon dans lequel vivent les Chinois est un point qui les rapprochait des esclaves dans les plantations. Les deux communautés étaient dans la quasi impossibilité de fonder une famille par manque de femmes qu'elles soient de leur communauté ou d'une autre.

- **L'intégration réussie?**

Si au début du roman, Mario Conde décrivait le Chinois typique, "construido por la esquemática comprensión cubano-occidental", à la fin de son enquête, notre personnage comprend-il mieux la psychologie du Chinois? Comme le signalait Cowie: "Ni los cuentistas, ni los novelistas analizados, indagan en la psicología del chino; más bien proyectan brochazos rápidos de la existencia oriental en espacios rígidos"³³². Padura a-t-il réussi à sortir des clichés pour mieux cerner les Cubains d'origine chinoise?

Le personnage de *La cola de la serpiente* qui représente le mieux l'intégration chinoise à la société cubaine est la fille de Juan Chion, Patricia. Conde la décrit ainsi:

"Pues Patricia Chion era un F-1 de chino puro y negra retinta. La mezcla satisfactoria y a proporciones iguales de aquellos genes había dado al mundo una china mulata [...], pelo negrísimo que le bajaba de la cabeza en unos tirabuzones ingobernables pero suaves, dueña de unos ojos perversamente rasgados (casi asesinos), una boca pequeña de labios gruesos, repletos de pulpa comestible, y un color de piel de chocolate aclarado con leche, parejo, limpio, magnético." (p. 17)

Pour la décrire, il est fait référence parfois à ses origines asiatiques: "previsora como una china" (p. 21), "la china Patricia" (p. 170), ou bien cubaines: "artilugios que, sumados a su forma de andar, advertían de su carácter más caribeño que asiático" (p. 17). D'ailleurs, la narration tente la synthèse entre les traits culturels cubains et ceux d'origine chinoise. Padura dénonce clairement le problème que connaissent les Chinois et leurs descendants à Cuba:

"En Conde encendió su cigarro: ni siquiera había pensado que los moradores del Barrio Chino tuvieran algo que ver con el consulado del país que no era el mismo país cuando ellos salieron, aunque por suerte o por desgracia para ellos, los chinos nunca dejaban de ser chinos: ni aunque se operaran los ojos." (p. 147)

En effet, les traits physiques les trahissent; pour cette raison, la fille de Juan Chion est considérée comme chinoise, seulement pour ses yeux hérités de son père. En cela, leurs descendants souffrent de la même discrimination que les descendants d'esclaves qui, bien que métissés, gardent des traits noirs. D'ailleurs, Mario Conde compare la situation des Chinois à celle des Noirs:

³³¹ Lipski, John. *El español de los braceros chinos y la problemática del lenguaje bozal*. Montalbán, n°31, 1998, p. 111 [Référence du 6 septembre 2012] URL: <<http://www.personal.psu.edu/jml34/chino.pdf>>

³³² Cowie, Lancelot. *Op. cit.*, p. 166.

"—A ti no te importa que le diga chinos a los chinos, ¿verdad Juan? [...]¿Eso no es ofensivo, no? Porque los chinos son chinos, pero a los negros no se le debe decir negros, aunque sean más negros que el culo de una tiñosa. A los niños educados les enseñan a decir "una persona de color", pero es porque son de color negro, ¿no?"

Après avoir inventé le personnage Patricia Chion, Padura se devait de citer le Cubain le plus connu mélangeant les origines chinoises, africaines et espagnoles, il s'agit du peintre Wifredo Lam (p. 75).

De plus, quant à l'enquête que doit résoudre Conde, le narrateur nous dit: "se trataba de un crimen casi diría que exótico, aderezado con ingredientes de difícil conjunción. Dos flechas rayadas con el filo de una navaja sobre la piel del pecho y un dedo cortado, por si se quieren más ejemplos." (p. 13). Le coupable est le fils d'un immigré chinois, il se nomme Panchito Chiú: "el tipo anda con un cuchillo y es palero" (p. 157). Ce personnage est un adepte de la religion cubaine d'origine africaine, la santería. S'il a coupé le doigt de sa victime, c'est pour s'en servir pour faire une "nganga judía"³³³. Ce personnage est donc bien intégré à la société cubaine, du moins à une partie de celle-ci, celle des croyants de la santería.

Par ailleurs, si Mario Conde avait l'image des Chinois fumant une pipe en bambou au début du récit, à la fin, Juan Chion fume "su pipa de caña brava" (p. 164). L'homme a troqué le bambou pour la canne, il s'adapte donc à son environnement. Puis, de Pedro Cuang, la victime, Juan Chion explique:

"Cuando se fue a Cantón, Pedro Cuang había comentado que si las cosas le iban bien se quedaría en China, pero volvió al mes y nunca explicó por qué, aunque le comentó a la gente del Barrio que la China adonde llegó no se parecía a la China que él se imaginaba." (p. 71)

Ce personnage, arrivé à l'âge de treize ans à Cuba, s'est adapté à la vie dans l'île et ce pays dont il a rêvé depuis tant d'années n'existe pas et n'a jamais existé. Petit à petit, ceux qui sont nés là-bas s'intègrent à la société cubaine, se marient ou meurent seuls. D'ailleurs, au fil des intégrations, le Barrio Chino perd son âme: "Ya no hay mafia china en el balio. Na má un pila de viejos chinos y unos delincuentes cubanos culo cagao..." (p. 69).

³³³ Lydia Cabrera signale que: "les *nganga* renferment un mort, ou un mort et une divinité de la terre, du feu ou de l'eau. Dans la Règle de Palo Monte ou Mayombe, le terme de *nganga* désigne à la fois l'objet de culte et la force surnaturelle qu'il renferme. Les *nganga* sont faites d'un amalgame d'os humains, d'os d'animaux, de terre provenant d'un cimetière et d'un croisement de chemin, de bouts de bois, de plantes et d'insectes préparés et consacrés par un sorcier." In: *La Forêt et les Dieux. Religions afro-cubaines et médecine sacrée à Cuba*. Paris: Jean-Michel Place, 2003, p. 578. La *nganga judía* est pour faire le mal contrairement à la chrétienne qui est pour faire le bien.

De plus, tous les personnages inventés par Padura ont un prénom espagnol, même ceux qui sont nés de l'autre côté du Pacifique. Le fait de changer de prénom pour les immigrants chinois peut être vu comme une volonté d'adaptation au nouvel environnement.

Pourtant, encore à la fin du roman, l'enquêteur et le sergent ne sont pas tranquilles dans le quartier chinois: "En aquellos barrios eran capaces de robarle hasta a la policía" (p. 159). L'auteur hésite entre rester dans le cliché ou essayer de comprendre cette composante de la population cubaine, par exemple les dangers du quartier chinois où tous semblent être des voleurs, l'odeur des Chinois sentie comme désagréable par Mario Conde. Il revient à plusieurs reprises sur cet aspect, jusque dans les dernières pages du récit: "Claro, era un olor amarillo, tibio y persistente" (p. 179). Enfin, le personnage Juan Chion dit: "– Tú ve, chino no son holmiguita. Chino son jodedoles y también son misteliosos." (p. 112). Si eux-mêmes se disent mystérieux, c'est peut-être parce qu'ils ne souhaitent pas une assimilation totale et qu'ils veulent garder cachés des aspects de leur psychologie.

C. Une reconnaissance totale?

Lucía Chen affirme que la manière dont les écrivains latino-américains (et cubains) abordent la culture chinoise dans leurs narrations est due au fait que: "muchos escritores latinoamericanos encerrados también en su torre de marfil con el poder creador de su imaginación exuberante, con sus preferencias estéticas, escriben sobre China sin conocerla personalmente."³³⁴ Il existe donc une méconnaissance de cette culture qui cantonne les écrivains à citer des clichés sans comprendre le sens même de l'individu. Ce qui signifierait alors que l'apport chinois n'est pas encore complètement reconnu par la société cubaine.

Plus qu'une enquête sur l'assassinat d'un Chinois, Padura part à la découverte de ce peuple présent à Cuba depuis presque deux siècles. Il s'intéresse aux Chinois vivant à La Havane et principalement à ceux nés en Chine. Il ne s'agit pas de ceux qui ont été exploités dans les champs de canne, mais de ceux qui ont travaillé dans les commerces. Plusieurs fois au cours de la narration, Padura compare les Noirs et les Chinois. Les relations entre les deux groupes étaient inévitables dans les plantations ou dans les ateliers en ville. Dans le milieu urbain, Joan Casanovas Codina explique que cette proximité a contribué à la création de groupes de défense de leurs intérêts³³⁵.

³³⁴ Chen, Lucía. *Sombras chinescas: los orígenes de un imaginario latinoamericano*. Cuadernos Americanos, 2002, n°96, pp. 83-97, p. 94.

³³⁵ Casanovas Codina, Joan. Capítulo 7. Sociedad no esclavizada. Grupos y vida cotidiana entre las reformas borbónicas y la independencia, 1770-1902. In: Naranjo Orovio, Consuelo (ed.). *Historia de Cuba*, p. 179-80.

Par ailleurs, le personnage féminin Patricia représente la synthèse de la rencontre entre ces deux groupes opprimés de l'île. Son père dit d'elle qu'elle n'est pas Chinoise: "—Mi hija es cubana." (p. 38). L'assassin adepte de la santería en est un autre. Puisque ces émigrés ne pouvaient pas retourner dans leur pays, leur seule issue aura été de s'intégrer. Les mariages avec des Cubaines ont été le moyen de s'attacher à cette terre d'accueil puisqu'ils n'avaient pas de compatriotes femmes avec qui construire une famille et ainsi conserver leur culture pendant peut-être une ou deux générations.

Finalement, dans *La cola de la serpiente*, l'auteur n'entre pas vraiment dans la psychologie de ses personnages chinois, il a du mal à sortir des clichés, jusqu'à la fin, en revenant encore une fois à l'odeur des Chinois. A la fin de son enquête, "El Conde pensó: "Qué ustedes los chinos siguen siendo rarísimos, que de verdad hay un olor a chino, que el honor y la amistad son el honor y la amistad [...]" (p. 178). Padura part à la recherche des Chinois présents à La Havane, mais ne parle pas des apports que ces migrants ont laissés dans la culture cubaine. Il ne cite que le jeu de la "charada" qui consiste à miser sur un numéro représentant un animal, une chose abstraite ou concrète, et qui est illicite. Peut-être qu'il a eu peu d'apports. L'écrivain a peut-être raison quant il signale que du Barrio Chino, il ne reste que l'odeur des Chinois. Cela semble une vision un peu réductrice de ce peuple qui est arrivé par milliers dans l'île. Lancelot Cowie dit très justement que: "La verdadera historia del chino espera aún su vocero reivindicador que entronice la fuerza del espíritu chino para vencer obstáculos y que destaque su impacto en la sociedad cubana, caribeña y latinoamericana."³³⁶ Bien que, depuis le début du XX^e siècle, ces apports n'aient pas constitué une source d'inspiration importante pour les narrateurs, récemment, des écrivains choisissent de publier des romans avec pour trame centrale la migration et la présence asiatique dans la Caraïbe. Leonardo Padura et Marta Rojas sont-ils en train d'ouvrir un nouveau thème à développer à Cuba? Ou bien ces deux romans resteront-ils isolés?³³⁷ Il faudra suivre de près les publications à venir.

Enfin, en extrapolant à la Caraïbe française, le roman *La panse du chacal* (2004) du Martiniquais Raphaël Confiant confirme que les Caribéens s'intéressent aux engagés asiatiques. Ce dernier base l'ensemble de sa narration sur la présence indienne dans son île, depuis le départ de l'Inde jusqu'à la lente intégration dans la société. C'est un exemple notable

³³⁶ Cowie, Lancelot. Los chinos en la narrativa cubana contemporánea. In: Cowie, Lancelot; Bruni, Nina (ed.). *Voces y letras del Caribe*. Mérida: El otro el mismo, 2005, p. 166.

³³⁷ Ce travail ne s'intéresse pas à la poésie, pourtant des poètes tels que Nicolás Guillén et Miguel Barnet ont mentionné également la présence chinoise à Cuba.

puisque les personnages principaux sont indiens, le narrateur est indien alors que l'écrivain est mulâtre. Il reconnaît donc la présence indienne comme constitutive de son peuple. Il s'agit d'une publication récente et inédite dans les Antilles françaises, de la part d'un écrivain non-indien.

Quant aux œuvres se centrant sur la présence des autres minorités, il est difficile d'affirmer qu'elles n'existent pas mais à l'image du nombre peu important d'arrivée dans la société des commerçants levantins, polonais, des esclaves yucatèques, etc., le nombre d'œuvres littéraires s'intéressant à leur intégration, leurs apports ou leur mode de vie sur l'île est réduit. La migration chinoise n'a pas suscité un grand intérêt peut-être parce que les écrivains n'en sont pas les descendants, ou bien parce qu'elle n'a pas posé de problème tout comme celles citées ci-dessus à l'heure de définir l'identité nationale.

2.1.3.2. La présence nord-américaine dans les narrations

A. Les œuvres

Les interventions ou les occupations militaires dans les trois îles depuis la fin du XIX^e siècle ont stimulé le développement d'un sentiment nationaliste chez les penseurs et les écrivains caribéens. Pour ce chapitre, la première des œuvres sélectionnées est la nouvelle "Isolda en el espejo"³³⁸ de la Portoricaine Rosario Ferré (1938-)³³⁹. Narratrice, poète et essayiste, Ferré fait partie de la génération de 70 qui a permis un renouveau dans la littérature portoricaine et une reconnaissance de celle-ci au niveau international. En 1970, elle a créé avec Olga Nolla la revue *Zona de carga y descarga* dans laquelle elles publiaient les nouvelles voix de la littérature nationale. Rosario Ferré va s'attacher à décrire des personnages principalement féminins qui se démarquent des codes sociaux de la classe aisée dont fait partie l'auteur. La nouvelle "Isolda en el espejo" est tirée du recueil *Maldito amor* (1986) dans lequel Ferré dresse le portrait de plusieurs femmes dont celui d'Adriana qui va se marier avec un de ces hommes d'affaire qui s'est enrichi grâce aux alliances avec les Etats-Uniens.

La deuxième nouvelle, "Mi querido moreno"³⁴⁰ est du Dominicain Iván García-Guerra (1938-). L'auteur est narrateur, acteur, dramaturge et metteur en scène. Cette nouvelle est tirée

³³⁸ Ferré, Rosario. "Isolda en el espejo". In: *Maldito amor*. New-York: Vintage Español, 1998, pp. 121-167.

³³⁹ Une biographie succincte de l'écrivaine est en ligne sur le site Enciclopedia de Puerto Rico [Référence du 14 octobre 2012] URL: <<http://www.encyclopediapr.org/esp/article.cfm?ref=12050616>>

³⁴⁰ García-Guerra, Iván. "Mi querido moreno". In: González, Mirza L. *Literatura revolucionaria hispanoamericana. Antología*. Madrid: Betania, 1994, pp. 133-139. Des informations sur la vie de l'auteur sont

du seul recueil de l'écrivain intitulé *La guerra no es para nosotros* (1979) qui compte treize récits en relation avec la Révolution constitutionnaliste et l'invasion états-unienne de 1965. "Mi querido moreno" retrace un aspect particulier qu'a entraîné cette occupation, il s'agit de la prostitution à laquelle se sont adonnées quelques femmes dominicaines.

Le texte cubain est également une nouvelle dont le titre est "Historia de un bastón y algunos reparos de Mrs. Campbell"³⁴¹ du Cubain Guillermo Cabrera Infante (1929-2005). Ce texte était un chapitre indépendant du célèbre roman *Tres Tristes Tigres* (1967). L'écrivain s'est attaché dans son œuvre à décrire la vie nocturne de La Havane pré-révolutionnaire. Journaliste et scénariste, c'est en tant que narrateur qu'il s'est fait connaître notamment suite à la publication de *Tres Tristes Tigres*. Il est l'auteur d'un seul autre roman intitulé *La Habana para un infante difunto* (1979) et de nombreuses nouvelles. Exilé à Londres en 1965, il a adopté la nationalité anglaise. Par ailleurs, il a reçu le Prix Cervantes pour l'ensemble de son œuvre en 1997.

Les trois nouvelles étudiées dans ce point abordent des situations différentes dans lesquelles se retrouvent les personnages nord-américains: leur présence dans la société portoricaine, l'occupation militaire de la République Dominicaine en 1965 et le cas des touristes à La Havane. Dans les trois récits, les écrivains posent le cadre historique de la narration et donnent les raisons de la présence états-unienne, ils donnent également le point de vue des nationaux sur cet occupant passager ou définitif. Enfin, ils laissent deviner les apports de cette migration à leur société.

B. Les motifs de la présence états-unienne

Dans le cas des narrations portoricaine et dominicaine, la présence nord-américaine est due à des intérêts économiques. Dans "Isolda en el espejo", l'histoire se situe dans la petite ville de Santa Cruz, une cité qui vit grâce à la canne à sucre. Les Nord-Américains s'y sont installés pour travailler en tant que banquiers et industriels de la production sucrière, ils sont aidés des Portoricains qui se sont alliés à eux et forment le groupe des nouveaux riches. A ce groupe aisé, s'oppose celui des propriétaires terriens, les "criollos" qui représentent la haute

données en présentation de la nouvelle dans cette édition, ce sont celles que nous avons utilisées. Voir l'Annexe 3, pp. 298-3010.

³⁴¹ Cabrera Infante, Guillermo. "Historia de un bastón y otros reparos de Mrs. Campbell". In: *Infantería*. Mexico: Fondo de Cultura Económica, 1999, pp. 288-311. [Référence du 10 septembre 2012] URL: <http://books.google.com/cu/books?id=5K8DqEffzh4C&pg=PA288&lpg=PA288&dq=historia+de+un+baston+y+algunos+reparos+de+mrs.+campbell+cabrera+infante&source=bl&ots=4tlbmjIvyk&sig=JIRvgduE30v_Lr_ppw9dAhtYo94&hl=fr#v=onepage&q=historia%20de%20un%20baston%20y%20algunos%20reparos%20de%20mrs.%20campbell%20cabrera%20infante&f=false>

société portoricaine et qui véhiculent ses valeurs. L'auteur met en scène le jeu de relation entre ces deux groupes, les intérêts financiers mènent le jeu de la séduction. Chez García-Guerra, la séduction prend une autre tournure.

Chez Cabrera Infante, c'est un couple de touriste qui arrive en bateau chercher l'exotisme: "la encantadora pequeña ciudad, la encantadora bahía, la encantadora avenida frente al muelle encantador". A leur descente: "Al borde del muelle había un grupo de estos encantadores nativos tocando una guitarra y moviendo unas marugas grandes y gritando unos ruidos infernales que ellos debían llamar música." (p. 288). Ces touristes ne sont pas là pour entrer dans la culture locale, ni pour la comprendre d'ailleurs. Mrs. Campbell se contente des clichés sur les Cubains ou Latino-Américains: "estaba encantada con la proverbial gentileza latina"; mais aussi: "Siempre los encontraría maravillosos, antes de llegar, ya sabía que todo sería maravilloso" (p. 289).

Pour Mr. Campbell, le narrateur de la première version de la nouvelle, les Cubains sont des "nativos". Il ne cache pas le sentiment de supériorité qu'il ressent face à ces natifs: "Estaba bien el hotel [...]. Si alguna cosa han aprendido los cubanos de nosotros es el sentido del confort y el Nacional es un hotel cómodo y mucho mejor todavía, eficiente." (p. 289). Evidemment, il faut prendre en compte que l'auteur se met dans la peau du narrateur américain. Cabrera Infante peut donc se permettre des exagérations et des critiques de ces visiteurs d'un jour. L'exagération apparaît encore quand Mrs. Campbell dit: "Es un cabaret casi en la selva", dans la troisième version de la nouvelle, la "selva" devient la "jungla" (p. 300). Ainsi, La Havane semble presque aussi insondable que l'Amazonie aux yeux du touriste. Une fois dans le cabaret, pour sa femme: "todo era el colmo de lo salvaje sofisticado: la lluvia, la música, la comida, y estaba encantada." (p. 290).

Cependant, tous les Américains ne sont pas des touristes, Mr. Campbell remarque des compatriotes assistant à un spectacle érotique: "Había allí unos cuantos oficiales de marina, por lo que me pareció todo muy antipatriótico, pero ellos parecían divertirse y no es asunto mío si se divierten en estas cosas con uniforme o sin el." (p. 291). Tout comme dans la nouvelle dominicaine, la vie sous les tropiques représente l'exubérance et l'érotisme chez les soldats occupants.

C. Comment les locaux les considèrent: l'attrait et le rejet

Du côté des Cubains, ils ne recherchent que l'argent dans ces échanges superficiels; des "nativos" prêts à rendre service, le touriste dit: "inútil decirle que era una gentileza proverbialmente pagada" (p. 289). Puis, les chauffeurs de taxi profitent de leurs clients à bord

pour leur faire dépenser leurs dollars: "Es una rama local de la industria del turismo, en que los choferes de alquiler actúan como agentes vendedores. Lo llevan a uno sin pedirlo y antes de que usted se dé cuenta, está ya dentro" (p. 291).

L'acte sexuel est chosifié, payé dix dollars par le client de Margot, dans "Mi querido moreno": "Con fuerza se separa del soldado yanqui y extiende la mano izquierda a tiempo que frota el pulgar y el índice de la derecha. —...Money antes que honey." (p. 137). Elle se prostitue par amour pour un "constitucionalista", du groupe de ceux qui luttèrent contre l'occupation nord-américaine en 1965, pour lui envoyer ses repas et pour qu'il puisse s'acheter ses cigarettes. Elle se persuade que ses actes sont faits par amour pour son "moreno" et au moment de rejoindre le soldat: "Margot se adelanta hacia la cama con el mismo orgullo con que un escolar iza la bandera colonial." (p. 139). La cause nationaliste vaut tous les sacrifices. Néanmoins, comme pour les Cubains, ces migrants passagers sont source d'argent, de dollar. Les dominants et les dominés ne partagent pas la même langue, ne se comprennent donc pas, il n'y a que le langage de l'argent qui est compréhensible par tous. D'ailleurs, Adriana et son mari ont mis en scène leur mariage dans un seul but:

"[Don Augusto] se encontraba absolutamente ajeno a lo que estaba sucediendo y confiaba en que el champán, la simpatía de su esposa y el maravilloso ambiente que los rodeaba surtiría muy pronto un efecto benéfico sobre sus amigos, y que éstos le condonarían los préstamos." (p. 166)

Mais à la fin de "Isolda en el espejo", malgré le sacrifice qu'est prête à faire Adriana:

"Al sexto compás quedó por fin revelada la sorpresa de Adriana, aquel espectáculo escandaloso, inconcebible, que provocó aquella noche la retirada de los socios norteamericanos del banco, así como la ruina involuntaria de su marido." (p. 167).

Finalement, les Portoricains perdent plus en laissant partir les capitaux nord-américains. D'ailleurs, Ferré le laisse entendre:

"Los barones del azúcar y el ron [...] habían pasado del día a la noche, de los floridos discursos recitados desde sus escaños en el Senado [...] a proezas de otro calibre. Dedicados a quemar en cuerpo y alma el pábilo por ambas mechas, concentraban todas sus fuerzas en arrojar sin contrición los cimientos de sus casas por las ventanas." (p. 127).

Si le peuple portoricain lutte pour sa culture, économiquement elle est très dépendante du dollar américain. L'arrivée de la nation géante voisine a engendré de profonds

changements dans la société et a provoqué une redéfinition des classes sociales en accélérant la chute des "barons du sucre et du rhum".

Cependant, on peut relever l'opiniâtreté des Portoricains pour conserver leur langue et leur culture. Bien qu'au début du XX^e siècle, les Etats-Unis imposaient leurs programmes et leurs méthodes dans les écoles, l'anglais n'a pas su s'imposer. Tout comme le personnage Adriana de Ferré lutte contre son père qui lui impose de parler l'anglais même dans la maison familiale, les Portoricains ont brandi l'espagnol face à l'anglais jusqu'à faire voter, en 1991, une loi qui révoquait le bilingüisme et redonnait à l'espagnol son statut de seule langue officielle de l'île.

D. Les apports états-uniens

Chez les personnages des récits portoricains et dominicains, affleurent le ressentiment face à la présence de l'étranger et une résurgence du sentiment nationaliste. Après des années de lutte pour l'indépendance, après les discours questionnant l'identité, la présence nord-américaine dans les îles dans les années 60 et 70 est vue comme une atteinte à l'intégrité. Dans le cas de Cuba, avant la Révolution, les grandes entreprises américaines étaient bien présentes dans l'économie locale, l'électroménager et les voitures inondaient le marché cubain, l'ingérence politique était aussi de rigueur. Cabrera Infante dénonce la dictature de Batista qui a laissé se développer les mafias américaines dans les casinos. Ces casinos accueillent le flux de touristes américains depuis la fin de la seconde guerre mondiale³⁴². Cuba était en quelque sorte un lieu où tout était permis.

Les échanges entre Nord-Américains et Caribéens sont de dominants/dominés. Dans la nouvelle cubaine, le tourisme n'apporte pas grand-chose à la société. C'est un phénomène d'aller-retour rapide et de masse dans le cas des ferries qui accostent à La Havane. Seuls les échanges commerciaux sont valorisés, cette migration ne représente que quelques dollars pour les Cubains et quelques objets folkloriques pour les Américains. Le texte de Rosario Ferré démontre des relations complexes entre Portoricains et Nord-Américains, mais aussi les conséquences du statut politique au sein de la société portoricaine. Les plus conservateurs voudraient continuer à se battre mais il semblerait que les Portoricains perdent de plus en plus pied dans le contrôle de leur économie. Du côté dominicain, les relations entre les deux pays ont engendré des changements culturels et sociaux. Moya Pons parle de "la norteamericanización económica que, a juzgar por otros procesos similares, terminará

imponiendo una nueva fisonomía a las ciudades, pueblos y cruces de caminos en todo el país³⁴³." La situation économique dominicaine ressemble donc de plus en plus à la portoricaine, elle est dominée par les capitaux nord-américains. De plus, les flux touristiques sont peut-être aussi responsables de l'introduction de produits différents et ont peut-être un impact dans les mœurs locales ou même dans la culture.

Cependant, si cette migration a laissé des traces visibles dans les sociétés caribéennes, on ne peut pas réellement parler de métissages physiques, du moins les narrations ne les mentionnent pas. Elles n'abordent que le cas de la prostitution qui rappelle les temps de l'esclavage et des relations sexuelles abusives. Il est très peu fait mention de métissages culturels, par contre, on peut voir l'imposition d'un mode de vie différent. Quant aux métissages linguistiques, la langue anglaise est présente à Porto Rico principalement, sûrement dans les complexes touristiques de République Dominicaine également. Les comparaisons fréquentes entre ces deux pays poussent à croire que l'influence nord-américaine a été et est encore plus forte qu'à Cuba. Cette dernière a été coupée du géant voisin par le blocus. La politique de Fidel Castro à l'égard de l'ennemi a encouragé un sentiment de rejet et l'île semble protégée en partie des influences américaines dans sa culture et son mode de vie.

D'autres écrivains ont mentionné la présence nord-américaine dans un tout autre registre. Par exemple, la Cubano-Portoricaine Mayra Montero a choisi un personnage nord-américain comme scientifique dans *Tú, la oscuridad* (1995) et le Cubain Leonardo Padura a retracé la tranche de vie d'Hemingway passée dans son île, dans *Adiós, Hemingway* (2001). Ces deux exemples démontrent que certains Nord-Américains peuvent s'intéresser aux sociétés caribéennes sans l'intention de s'imposer. Un autre cas intéressant à Porto Rico est la publication de la nouvelle "Seva" (1984) de Luis López Nieves; elle est parue dans l'hebdomadaire *Claridad*. Dès sa publication, elle a provoqué une véritable polémique. Bien qu'elle relate un récit fictif, beaucoup de Portoricains ont cru que la destruction totale du village de Seva par les Américains était réelle³⁴⁴.

³⁴² Pettinà, Vanni. Capítulo 13. El desarrollo político, 1898-1962. In: Naranjo Orovio, Consuelo. *Historia de Cuba*, p. 370.

³⁴³ Moya Pons, Frank. Capítulo 8. Transformaciones estructurales, 1900-2010. In: *Historia de la República Dominicana*, p. 349.

³⁴⁴ Martínez-Fernández, Luis. Puerto Rico en el torbellino del '98: conflicto, cambio y continuidad. *XIII Coloquio de Historia Canario-Americana. VIII Congreso Internacional de Historia de América (AEA)*. Las Palmas, Cabildo Insular de Gran Canaria: Departamento de ediciones, 2000, pp. 567-576, p. 571. [Référence du 15 août 2012] URL: <<http://www.americanistas.es/biblo/textos/08/08-039.pdf>>

Enfin, il ne faut pas oublier un apport notable laissé par les Etats-Uniens dans la Caraïbe insulaire et continentale, il s'agit du baseball. Ce sport a d'ailleurs donné lieu au tournoi de la Série des Caraïbes qui voit s'affronter tous les ans le Mexique, le Venezuela, la République Dominicaine et Porto Rico, et ce, depuis plus de soixante ans. Cuba y a assisté jusqu'en 1961. Un écrivain cubain fait référence à ce sport dans ses romans, il s'agit de Leonardo Padura qui est aussi co-auteur de *Estrellas del beisbol* (1989).

Si les migrations vers la Caraïbe ont en grande partie fondé les sociétés actuelles, celles-ci ne se sont pas seulement construites avec l'élément amérindien, européen, africain et asiatique. Etant un archipel, les îles qui la composent sont en constante relation. Les migrations interinsulaires sont donc un fait habituel dans la région, elles sont aussi les conséquences de l'histoire tumultueuse de la région, de l'économie de plantation ou des régimes politiques. Mais, avant tout, avant de tenter l'aventure hors de l'île, souvent, les habitants des campagnes vont migrer vers les villes les plus proches ou vers la capitale dans le but d'améliorer leur condition de vie. Ces deux mouvements qui représenteraient sur une carte une multitude de petites flèches sont ceux qui seront considérés à travers les narrations dans le chapitre suivant.

2.2. Les migrations interinsulaires et l'exode rural

Dans ce chapitre, ce sont deux types de migrations qui vont être étudiés à travers les narrations. Tout d'abord, les migrations entre les îles caribéennes sont fortement liées à la culture de la canne à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, plus particulièrement à la saison de la coupe. Par ailleurs, la situation politique dans la Caraïbe insulaire tout au long du XX^e siècle a poussé des milliers de Caribéens à quitter leur île. Ainsi, les Cubains fuyant les dictatures de Machado et de Batista, puis plus tard, ceux fuyant la Révolution ont rejoint Porto Rico. Les Dominicains laissant leur pays sous le régime de Trujillo ou tentant l'aventure pour améliorer leurs conditions de vie ont traversé le détroit qui les sépare de leur voisine de l'est. Ce sont aussi les Haïtiens qui ont fui Duvalier et ses tontons macoutes et les difficultés économiques ou écologiques. Ces trois nationalités ont trouvé accueil à Porto Rico, cette anti-chambre des Etats-Unis. Tel que le dit Rosario Ferré: "Estas inmigraciones recientes, sin

embargo, le han dado a la isla un carácter de antesala o de patria transitoria, de peñón en medio del océano sobre el cual es útil apoyarse antes de "brincar el charco grande"³⁴⁵.

Puis, c'est de l'exode rural dont il sera question dans le deuxième point de ce chapitre. En effet, plusieurs facteurs se sont additionnés après 1920 qui ont poussé les gens des campagnes à rejoindre les villes. Tout d'abord, en République Dominicaine, les propriétaires qui souhaitaient augmenter leur superficie de terres pour la canne, le café ou l'élevage ont réussi à expulser les petits paysans. D'autre part, les avancées de la médecine, la baisse du taux de mortalité ont engendré une croissance démographique dans les campagnes et il n'y avait pas assez de travail pour tous.

Tant les migrations interinsulaires que l'exode rural se sont déroulés au XX^e siècle. Les premières ont commencé avant les migrations de la campagne à la ville. C'est pour cette raison qu'elles sont étudiées dans le premier sous-chapitre, bien qu'elles aient eu lieu en même temps que l'exode rural et qu'elles aient été la dernière solution avant le grand saut vers les continents.

2.2.1. Les migrations interinsulaires

A la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, on pourrait parler de déplacements massifs et temporaires d'une île à l'autre. Ils ont affecté les habitants des Antilles Hispaniques mais surtout ceux des Antilles anglophones et créolophones, Haïtiens principalement. Ce sont des migrations saisonnières qui existent encore de nos jours et ont entraîné des conflits entre Caribéens de nationalités différentes. D'ailleurs, il est intéressant de noter que le fait d'appartenir à une puissante métropole ne donnait pas plus de droit à ces citoyens que de vivre dans une île politiquement indépendante. Les habitants des îles anglaises ou états-uniennes ont connu le même sort que les Haïtiens. Le roman de Marrero Aristy décrivait cet état des choses. Dans ce point, il ne sera pas question uniquement des migrations dues à la culture de la canne. Bien qu'ayant entraîné des milliers d'Antillais à émigrer, ce n'est pas le seul facteur de contacts interinsulaires. D'autres sont tout aussi enrichissant, les œuvres étudiées dans ce point le démontrent.

³⁴⁵ Ferré, Rosario. *Maldito amor*, p. 12.

2.2.1.1. Présentation des œuvres

Dans les trois narrations choisies pour ce point, l'action se déroule au XX^e siècle. Les migrations internes sont en effet un phénomène récent. Ce sont parfois des déplacements temporaires, parfois une émigration définitive, les engagés restent vivre dans le pays d'accueil. Les deux cas de figures sont présentés dans les œuvres. La première est une nouvelle "La tierra y el cielo"³⁴⁶ du Cubain Antonio Benítez Rojo (1931-2005)³⁴⁷. Auteur principalement de nouvelles, il est aussi reconnu pour sa trilogie caribéenne qui se compose de deux romans et un recueil de récits courts: *El mar de las lentejas* (1979), *El enigma de los esterlines* (1980) et *Paso de los vientos* (1999). Il a également publié un essai intitulé: *La isla que se repite. El Caribe y la perspectiva posmoderna* (1989). Au début de la Révolution, il a travaillé dans l'économie pour le Ministère du travail, puis il est passé dans le domaine culturel après 1965, il était directeur de plusieurs unités à la Casa de las Américas. Il finira par quitter l'île en 1980 pour résider aux Etats-Unis. Dans la nouvelle "La tierra y el cielo", l'auteur décrit les conditions de vie des Haïtiens dans les plantations cubaines au moment de la Révolution de 1959 et leur participation à celle-ci.

Le deuxième texte est celui du Dominicain Marcio Veloz Maggiolo³⁴⁸ (1936-), *El hombre del acordeón* (2003). L'auteur de ce roman est le plus reconnu internationalement des écrivains dominicains. Gagnant du Prix Nacional de Literatura en 1996, Veloz Maggiolo a aussi été honoré lors de la IX Feria Internacional del Libro Santo Domingo qui lui a été dédiée en 2006. Il a même été proposé par l'Académie de Langue Dominicaine pour le Prix Nobel de Littérature en 2007; celle-ci le considérant comme l'auteur le plus important de la littérature dominicaine. Il s'est fait connaître en 1960 avec la publication de *El buen ladrón*. Il fait d'ailleurs partie de la génération de 60 composée d'écrivains motivés par l'arrivée de Juan Bosch au pouvoir. Sa formation d'archéologue l'a inspiré pour rédiger un roman basé sur ses recherches sur les Tainos, il s'agit de *La mosca soldado* (2004). *El hombre del acordeón* s'intéresse quant à lui à la vie dans les campagnes, plus précisément du côté de la frontière avec Haïti, région appelée La Línea. La double culture des "rayanos", les habitants de cette

³⁴⁶ Benítez Rojo, Antonio. "La tierra y el cielo". In: *Antología personal*. San Juan: Universidad de Puerto Rico, 1997, pp. 191-204. Voir l'Annexe 4, pp. 302-309.

³⁴⁷ Une biographie de l'auteur est présente sur le site EnCaribe [Référence du 10 septembre 2012] URL: <http://www.encaribe.org/index.php?option=com_content&view=article&id=1934:antonio-benitez-rojo&catid=87:literatura&Itemid=104>

³⁴⁸ Une biographie de Veloz Maggiolo est en ligne sur le site EnCaribe [Référence du 10 septembre 2012]

URL: < http://www.encaribe.org/index.php?option=com_content&view=article&id=771:marcio-veloz-maggiolo&catid=104:literatura&Itemid=140>

zone, est représentée ici à travers les combats de coq, le merengue et les croyances sous fond de dictature.

Enfin, le roman portoricain *Sirena Selena vestida de pena*³⁴⁹ (2000) s'intéresse à un autre thème, celui de la prostitution encore une fois. Son auteur Mayra Santos-Febres³⁵⁰ (1966-) était professeur de littérature à l'Université de Porto Rico. Elle a commencé par publier des poèmes dans les revues caribéennes, latino-américaines et européennes; le premier de ses recueils est *Anamú y Manigua* (1991). Puis elle s'est intéressée à la narration, elle a gagné le Prix Juan Rulfo des nouvelles en 1996 pour "Oso Blanco" du recueil *El cuerpo correcto* (1998). *Sirena Selena vestida de pena* est son premier roman. L'auteur nous plonge dans le monde des travestis, dont Selena, jeune garçon qui vivait dans la rue, est le personnage principal. Son jeune âge l'empêche de chanter dans les bars travestis de Porto Rico, il va donc tenter l'aventure en République Dominicaine où les lois sont moins respectées.

Dans ces trois textes, plusieurs situations de migrations internes sont représentées. Celle qui a entraîné le plus de mouvements de populations concerne les coupeurs de canne qui sont amenés dans les plantations chaque année et restent parfois dans le pays d'accueil; elle est évoquée dans "La tierra y el cielo". Puis, il y a les migrants à la recherche d'opportunité, ils ne souhaitent pas s'installer dans l'île visitée, dans *Sirena Selena vestida de pena*, c'est le cas des Portoricains. Pourtant, Santos-Febres fait aussi référence aux émigrés dominicains et cubains de Porto Rico. Le roman évoque les deux perspectives à travers des personnages des différentes îles. Enfin, le cas des zones de rencontre que sont les frontières est aussi présenté dans *El hombre del acordeón*. A travers ces deux romans et ce récit court, l'étude se portera sur les caractéristiques des migrants, le regard des habitants sur ces nouveaux arrivés, enfin si ces mouvements migratoires ont laissé des influences dans la culture d'accueil.

2.2.1.2. Les migrants

Généralement, les émigrés qui apparaissent dans les trois textes sont d'origine modeste. Le but de la migration est d'améliorer leurs conditions de vie ou simplement gagner de l'argent. Dans la nouvelle cubaine, la Révolution semble profiter également aux Haïtiens de la plantation: "Y ahora Pascasio había pasado al central y era ayudante de mecánico y estudiaba, y señaló el libro con diagramas de calderas en la cubierta [...]" (p. 192). Dans le

³⁴⁹ Santos-Febres, Mayra. *Sirena Selena vestida de pena*. Miami: Santillana, 2009, 286 p.

³⁵⁰ Des données sur la biographie et une interview de l'auteur sont publiées sur le site de la revue *The Barcelona Review*

[Référence du 10 septembre 2012] URL: <http://www.barcelonareview.com/17/s_ent_msf.htm>

roman portoricain, Martha Divine pense que le futur de Sirena Selena est dans l'île voisine: "Y ahora se lo llevaba a la República Dominicana porque nunca la Selena se había montado en un avión. Iban de negocios, a ver si vendían su show en algún hotel. Sangre de empresarias." (p. 16). Mais ce sont aussi les Dominicains qui viennent travailler à Porto Rico et qui forment une communauté importante: "el cafetín de los dominicanos" (p. 94). Ils représentent les travailleurs de l'ombre qui se lèvent tôt: "Los policías de ronda nocturna comenzaban a pedir órdenes de desayuno en el mostrador del cafetín. Valentina [...] se entretuvo un tiempito más oyendo el barullo de los clientes del lugar, el trajín de las meseras dominicanas [...]" (p. 93). Les Cubains également s'associent au monde de la nuit à Porto Rico: "Había una performer famosa, ahora no recuerdo el nombre; una cubana que hacía sus *shows* en Bachelors." (p. 38).

Dans "La tierra y el cielo", les Haïtiens ne veulent pas repartir: "Yo no voy con papá y mamá. Yo huí hace tres días y estoy lejos de los ingenios. Yo me quedo aquí. Me quedo aquí porque nací en Cuba [...] y no quiero buscar más hambre en Haití [...]" (p. 195). Les migrants finissent par s'intégrer dans la société d'accueil: "Maurice organizaba todo en Guanamaca, los blancos le decían el Alcalde, además podía leer el periódico y escribir cartas en español." (p. 197). Bien que ce personnage soit l'organisateur de fêtes typiquement haïtiennes, il essaie de conjuguer adaptation et tradition culturelle. Il est une référence pour les Cubains ou du moins les planteurs, il est le "maire" de la communauté haïtienne, donc celui qui comprend comment fonctionne la société d'accueil.

Dans *El hombre del acordeón*, peut-être malgré leur volonté, les Haïtiens choisissent d'être Dominicains:

"la única línea clara para reconstruir hechos donde lo mágico puede superar a la realidad fue la influencia política que predominó entre los habitantes de la frontera y los rayanos que supervivieron en la misma decidiendo ser, desde aquellos momentos, dominicanos." (p. 13)

Le massacre de 1937 a touché principalement les habitants de la zone frontalière, il est évident que pour leur survie, les Haïtiens ou Dominico-Haïtiens devaient choisir ou d'être Dominicains ou de retourner en Haïti.

2.2.1.3. Le regard des nationaux sur ces émigrés

Dans *Sirena Selena*, Santos-Febres décrit la vision qu'ont les Portoricains des îles voisines: "Yo no sabía si creerle, porque quién sabe cómo la gente se entretiene de noche en Cuba, con la pobreza que hay en esas repúblicas" (p. 39). L'interrogation du narrateur s'applique tant à Cuba qu'à la République Dominicaine ou Haïti dont les migrants convergent vers Porto Rico. Le sentiment de supériorité des Portoricains transparait parfois: "Matando el tiempo, bien vestida de señora rica que va de paseo por la capital en esta isla mugrosa, muy por debajo de su alcurnia, un poquito más debajo que la isla propia [...]" (p. 123). Pourtant Martha Divine a vécu dans la rue à Porto Rico, dans des conditions infamantes; il semblerait qu'elle l'ait oublié. Ce qui est un facteur de division n'est pas la langue ou la culture mais l'économie et la politique. Mayra Santos-Febres nous donne aussi la vision qu'ont les Dominicains de Porto Rico:

"Allá no hay la corrupción y la pobreza que hay aquí. Lo que sí hay es mucho crimen y un puchurrón de droga. La mayoría de los puertorriqueños son drogadictos. Por eso no trabajan [...]. Además, me cuenta mi primo, nunca falta una boricua que se case con uno por dinero, para arreglar los papeles de la residencia." (p. 216)

Dans *Sirena Selena*, l'auteur met en miroir les deux îles avec le regard de chacun sur la société de l'autre. Les Dominicains et les Portoricains semblent avoir une relation qui se définit par l'attrait et la répulsion. Les personnages de Mayra Santos-Febres vont d'une île à l'autre, ou bien rejoignent Porto Rico pour passer aux Etats-Unis ensuite. Les Dominicains ne voient pas la pauvreté à Porto Rico, ni les enfants, comme *Sirena Selena*, qui se prostituent pour ne plus vivre dans la rue. Les personnages portoricains ne s'installent pas à Santo Domingo, ils viennent chercher une opportunité de gagner de l'argent rapidement et ils repartent. Ils ont vécu dans des conditions précaires dans leur île et, malgré tout, ils arrivent en République Dominicaine avec des idées bien arrêtées sur l'île visitée. L'auteur cherche peut-être à critiquer le rôle des médias dans cette vision des îles caribéennes "pauvres". En effet, *Sirena Selena* ne connaissait de la République Dominicaine que ce qu'en disent les journaux nationaux: "No sabía ella que había millonarios así en la República Dominicana. En las noticias, sólo se hablaba de dominicanos fugados en yola, carcomidos por la sal o despescuezados por los tiburones, flotando panza arriba por el estrecho de la Mona." (p. 117). Ce qui indiquerait que les Portoricains ne regardent pas vers les îles voisines, au-delà du spectacle des migrants qui échouent sur leurs côtes.

En République Dominicaine, pour les "rayanos", les habitants de la frontière avec Haïti, les contacts avec les Haïtiens sont nombreux depuis les temps de la colonie:

"la crianza de chivos y la siembra de orégano eran las principales fuentes de sustento, aparte del contrabando de objetos llegados desde Haití, donde las mercancías francesas entraban casi sin impuestos y se distribuían desde La Salada, dispersándose por toda la línea fronteriza, zona en la que siempre se ha podido comprar perfume francés, ron de calidad y coñac bueno a precio bajo."
(p. 17)

Finalement, sans la contrebande de ces produits de prestige français, les habitants du village de La Salada pourraient à peine vivre. Par ailleurs, il faut signaler qu'entre les deux pays, les problèmes de délimitation de la frontière datent de l'époque coloniale et n'ont été résolus que dans les années 1930. Les habitants des régions frontalières ont donc pu profiter pendant de longues années du flou légal.

Cependant, la frontière peut aussi être synonyme de vie. Ce sont des unions entre Dominicains et Haïtiennes qui laissent penser que du côté haïtien, les métissages entre les deux cultures sont à l'œuvre aussi: "Julio Flor, con mujer e hijos en Ouanaminthe y mujer e hijos en La Salada." (p. 22). Honorio Lara aussi comptait des enfants dans les deux pays.

Dans la nouvelle de Benítez-Rojo, il y a parfois des abus aggravant les relations entre Cubains et Haïtiens. La famille de Pedro Limón a été trompée par un chauffeur qui devait les emmener jusqu'à la plantation de café dans l'est du pays. Puis, parfois, la solidarité n'existe pas entre migrants d'une même communauté: "Monsieur Bissy-Porchette no necesitaba más gente aunque Adelaide le gritó en su misma cara que parecía mentira que fuera haitiano; regresamos a Guanamacá, caminando." (p. 194). Mayra Santos-Febres dénonce les abus des Dominicains envers les Portoricains également: "Casi veinte horas la tuvieron detenida, los guardias burlándose de ella, revolcándole las maletas, rompiéndole los frascos de maquillaje contra el piso." (p. 25). Ce n'est évidemment pas la nationalité qui est en cause mais le fait d'être travesti qui provoque le rejet.

2.2.1.4. Les apports à la culture nationale

A. Les apports linguistiques

Toutes les migrations n'ont pas laissé de marque dans les langues de la société d'accueil. Il est évident que l'espagnol parlé par les Dominicains ne va pas laisser beaucoup d'apports dans la langue parlée à Porto Rico qui est une variante de l'espagnol proche. Par contre, celle qui a laissé des traces dans les sociétés cubaines et surtout dominicaine est la

langue créole. Elle est d'ailleurs présente dans la nouvelle cubaine: "entramos en el *bande rara* que organizó Maurice" (p. 197) et le roman dominicain par l'utilisation de vocables tels que "clerén" ou "tafiá" (p. 19).

Dans les trois Antilles de langue espagnole, les migrations des ouvriers créolophones et anglophones ont influencé les variantes nationales du castillan. Tout d'abord, John Lipski explique que l'espagnol parlé en République Dominicaine est composé de termes anglais ou créoles, surtout dans les régions de production du sucre; ces enrichissements de la langue sont dûs à la présence des cocos et des Haïtiens, de manière saisonnière ou permanente³⁵¹. Dans le roman *Over*, Marrero Aristy retranscrit le parler espagnol des Haïtiens, constitué d'un mélange de créole et d'espagnol, par exemple: "– Compé, la saf tá fini." (p. 153); les anglophones aussi mêlent l'anglais et l'espagnol: "–¡Ja! Aquí yo piela mi tiempo. Mijol que allá in Barbados no trabaja, pero no mi mata." (p. 154). Le créole n'a pas été présent seulement en République Dominicaine, il a laissé des traces dans l'est de Cuba, suite à l'installation des colons français et de leurs esclaves de Saint-Domingue, puis un siècle plus tard, lorsque les Haïtiens se sont fait engager pour la saison de la coupe de la canne. Dans le cas de Porto Rico, à part les termes anglais fréquents dans le roman de Santos-Febres qui reflètent la situation politique de l'île, les autres langues caribéennes n'ont presque rien laissé en héritage. John Lipski signale que, comme à Cuba, il y a des indices de l'arrivée d'engagés parlant créole ou papiamentu; il y aurait encore aujourd'hui des traces de ces langues dans quelques vocables afro-portoricains³⁵².

B. La musique

Dans les trois textes, la musique joue un rôle important. Dans le roman portoricain, c'est plus précisément le boléro que chante Selenia qui passe les frontières. Le jeune chanteur s'inspire des vieux boléros qu'aimait sa grand-mère et d'une chanteuse texane d'origine mexicaine dont il a choisi le nom. Ce style de musique représente le langage commun à la Caraïbe et s'étend même à plusieurs pays d'Amérique Latine. Que ce soit en République Dominicaine ou à Porto Rico, les boléros interprétés par Selenia Selenia provoquent les mêmes sentiments chez ceux qui l'écoutent, tant chez les riches que chez les pauvres. Mayra Santos-Febres donne vie à des personnages résolument ancrés dans la culture portoricaine et par extension caribéenne. En effet, Selenia Selenia imite la chanteuse Selenia Quintanilla à la fin

³⁵¹ Lipski, John. *El español de América*. Madrid: Cátedra, 2007, pp. 363-364. Il se base sur les travaux de Pedro Henríquez Ureña: *El español en Santo Domingo* (1982).

³⁵² Lipski, John. *Ibid.*, p. 353.

tragique, mais l'auteur fait aussi référence à un célèbre chanteur portoricain qui a commencé dans la rue et a eu une vie difficile et tourmentée. Héctor Lavoe s'est fait connaître dans les années 1960 dans sa ville de Ponce en chantant des boléros lui aussi. Puis, il est parti tenter une carrière à l'étranger, à New York alors qu'il n'était pas encore majeur. Ce chanteur est un des représentants majeurs de la salsa, une des musiques qui fédèrent la Grande Caraïbe³⁵³. Bien qu'elle se soit développée à l'origine à New York, elle comptait parmi ses premiers musiciens et chanteurs des Portoricains, des Cubains, des Dominicains et des Panaméens³⁵⁴.

Sur Hispaniola, les deux pays se battent pour le merengue ou la meringue: "El merengue, la música más importante de la zona, había penetrado igualmente en las galleras haitianas llamándose *meringue* en territorios donde los dominicanos tenían concubinas y amigos en varios poblados [...]" (p. 17). Le narrateur parle aussi de "un merengue liniero" (p. 19), le merengue qui résulte du mélange des deux nationalités. Le roman entier est rythmé par le merengue. Veloz Maggiolo s'inclut dans un courant caribéen qui associe les musiques populaires à l'écriture, tant dans ce roman que dans *Ritos de cabaret (novela rítmica)* (1991) où c'est le boléro qui prime et dans une moindre mesure aussi dans *Materia Prima* (1988).

Plusieurs œuvres introduisent des rythmes musicaux typiquement caribéens, leurs auteurs s'intéressent plus particulièrement à la culture populaire, la chanson, la musique qui n'ont pas de frontières. Il semblerait que ce soit le dénominateur commun entre les trois îles, un vecteur culturel à travers lequel tous se reconnaissent. Nombreux sont les écrivains qui ont rythmé leur écriture sur une musique caribéenne. Par exemple, le Portoricain Luis Rafael Sánchez est l'auteur de *La guaracha del macho Camacho* (1976) ou dans *La importancia de llamarse Daniel Santos* (1988), le Dominicain Pedro Vergés dans *Sólo cenizas hallarás (bolero)* (1980). Dans les deux derniers romans cités, les écrivains s'inspirent du boléro tout comme Mayra Santos-Febres³⁵⁵ et Veloz Maggiolo.

C. La religion

Un des principaux legs que la migration haïtienne a disséminé dans la Caraïbe, si ce n'est le principal, est le vaudou. Cette religion semble même caractériser les Haïtiens. Ils sont souvent traités de sorciers: "el brujo Tiguá, como le dicen los blancos" (p. 192, "La tierra y el cielo"). Benítez Rojo décrit aussi la négation de l'élément religieux chez les Cubains. La mort

³⁵³ Les informations biographiques sur ce chanteur sont tirées de la page EcuRed [Référence du 3 octobre 2012] URL: <http://www.ecured.cu/index.php/H%C3%A9ctor_Lavoe>

³⁵⁴ Leymarie, Isabelle. *La musique sud-américaine. Rythmes et danses d'un continent*. Paris: Gallimard, Coll. Découvertes, 1997, pp. 82-85.

d'Aristón est vue de deux manières bien différentes par les Cubains et par l'Haïtien Pedro Limón:

"El Habanero caminó hasta la ceiba con la pistola en la mano. Se inclinó. No sé si fue un jubo o un majá, pero bajo el humo del disparo, un latigazo de ceniza corrió por entre las piedras y se perdió monte arriba. No era idea mía, todos nos quedamos mirando a lo alto de la ladera, aunque nadie le dio importancia." (p. 204).

La Révolution oblige Pedro Limón à faire des choix, entre sa religion et son engagement auprès des révolutionnaires, ce qui sous-entend faire un choix entre Haïti et Cuba.

Dans cette nouvelle, l'écrivain met un des lwas³⁵⁶ les plus importants du vaudou en scène: "–Yo seré un *houngan* más grande que Tiguá. Oggún Ferrai me protege, Oggún el mariscal, Oggún de los hierros, Oggún de la guerra. ¡Yo soy Oggún!" (p. 196). Comme l'explique Alicia E. Vadillo, dans *Santería y vodú; sexualidad y homoerotismo*,

"El vodú es otra creencia de origen africano que se traslada y desarrolla en el Caribe [...]. En posteriores migraciones, el credo se extiende a la parte este de la isla, actualmente República Dominicana, y al oriente de Cuba, donde su variante es conocida como "Oggunismo"³⁵⁷".

Ainsi, à Cuba, comme en République Dominicaine, la principale influence laissée par Haïti semble être le vaudou. Vadillo ajoute que, contrairement à d'autres croyances cubaines comme la Regla de Ocha, le vaudou est au départ une religion hybride, ce qui lui confère une capacité à s'adapter aux nouveaux environnements. Chez Veloz Maggiolo, l'hybridité du vaudou apparaît également:

"Todavía, y luego del "corte" donde murieron rayanos y haitianos y se desarrolla un vudú calenturiento en el que las divisiones de loá, petrós o dioses materiales tienen seres espirituales surgidos a cada lado del territorio isleño, seres híbridos que hablan los dos idiomas y los dialectos más allá de la muerte [...]." (p. 75).

Pourtant, l'écrivain fait aussi référence à la santería dominicaine: "el santero Elpidio Queriendo, quien heredaba el santo oficio por la vía de una hermana de su padre, santera y

³⁵⁵ A propos de ce thème, voir l'étude de Pausides González Silva: *La música popular del Caribe hispano en su literatura: identidad y melodrama*. Caracas: Fundación CELARG, 1998, 113 p.

³⁵⁶ Les lwas, ou loas, sont les esprits du culte du vaudou, voir à ce propos l'ouvrage de Laënnec Hurbon: *Les mystères du vaudou*. Paris: Gallimard, coll. Découvertes Religions, 2000 (1^{re} ed.: 1993), 176 p.

³⁵⁷ Vadillo, Alicia E. *Santería y vodú: sexualidad y homoerotismo. Caminos que se cruzan sobre la narrativa cubana contemporánea*. Madrid: Biblioteca Nueva, 2002, p. 41.

comadrona." (p. 12). Sur cette croyance développée entre les esclaves dominicains, il semblerait qu'elle ait connu principalement une influence du vaudou haïtien, mais peut-être aussi de la santería cubaine avec l'arrivée d'immigrés de l'île voisine depuis la Révolution de 1959.

Certaines études parlent de vodú dominicain. Il s'agit d'une religion interdite dans le pays. Il a été stigmatisé et son existence a été occultée pendant de nombreuses années³⁵⁸. En y faisant référence, Maggiolo lui redonne sa place. Les pratiquants de cette religion ne la dénomment pas "vodú" car pour eux, cela englobe la notion de faire le mal³⁵⁹. Surtout, ce terme fait explicitement référence à la religion haïtienne. Les discours dominants ont cherché encore une fois à refuser toutes influences haïtiennes dans la culture populaire dominicaine.

Par ailleurs, à Porto Rico, bien que Mayra Santos-Febres ne fasse pas de référence à ce thème, il est intéressant de noter que la religion afro-portoricaine appelée "espiritismo", a été étayée grâce aux apports des membres de la santería cubaine émigrés³⁶⁰.

Enfin, en République Dominicaine, c'est plus que la religion ou la langue qui reçoit l'influence de sa voisine:

"Los cuentos de camino se centran en espíritus sin cabeza a orillas del río Masacre, y en fantasmas y brujas volanderas que se desplazan como las estrellas fugaces desde las guerras mismas de Independencia portando machetes, pólvora y mensajes para sustentar los cantones." (p. 19).

L'oralité se nourrit donc de la culture populaire des deux pays. Veloz Maggiolo symbolise ce va-et-vient culturel entre les deux côtés de la frontière par la mort d'Honorio Lora, son personnage principal: "al hombre del acordeón, como le llamaban, o más bien a su cadáver, le practicaron en la tierra haitiana el desunén, y más tarde lo transformaron en una figura mítica llamada Samedi cuando lo cambiaron finalmente de un cementerio al otro" (p. 13). Baron Samedi est le lwa des carrefours. Honorio devient donc le symbole des croisements entre Haïti et la République Dominicaine, celui à qui les uns et les autres peuvent s'adresser en cas de besoin, comme un nouveau lwa, syncrétisme des deux cultures³⁶¹.

³⁵⁸ Sánchez Carretero, Cristina. Misterios que sanan, misterios que viajan: Prácticas religiosas afro-dominicanas en Madrid. In: Fernández Juárez, Gerardo (éd.). *La diversidad frente al espejo. Salud, Interculturalidad y Contexto Migratorio*. Quito: Abya-Yala, 2008, pp. 347-360.

³⁵⁹ *Ibid.*, p. 350.

³⁶⁰ Voir l'article de Lioba Rossbach de Olmos: *De Cuba al Caribe y al mundo: la santería afrocubana como religión entre patrimonio nacional(ista) y transnacionalización. Memorias. Revista Digital de Historia y Arqueología desde el Caribe*, [en ligne], 2007, vol. 4, n°7, [Référence du 14 octobre 2012] URL: <<http://redalyc.uaemex.mx/src/inicio/ArtPdfRed.jsp?iCve=85540710>>

³⁶¹ Laënnec Hurbon dit de ce lwa: "Baron Samdi, qu'on appelle aussi Baron Cimetière ou Baron La Croix, est le chef des Gédé, le chef de l'escorte des morts. Il est symbolisé par la croix située à l'entrée des

2.2.1.5. Le cas des relations dominico-haïtienne

Si Marcio Veloz Maggiolo a choisi de s'intéresser à la culture des habitants de la frontière, c'est que cette région a connu des événements tragiques durant la dictature de Trujillo. En effet, dans *El hombre del acordeón*, l'écrivain ne pouvait pas ne pas parler du massacre des Haïtiens:

"Entonces la frontera de Santo Domingo y Haití no estaba tan delineada, y fue en 1937 cuando el Brigadier, ya generalísimo, ordenó la matanza que también alcanzó a muchos de los rayanos y dominicanos negros, y que acabó hasta con los mamando o niños de teta [...]" (p. 14)

Ce massacre perpétré par Trujillo est une des conséquences de la frontière mal définie depuis si longtemps. Mais il s'inclut dans l'idéologie raciale développée par le despote tout au long de sa dictature et poursuivie par son successeur Joaquín Balaguer. Suite aux faits d'octobre 1937, le gouvernement dominicain a dû reconnaître sa responsabilité devant les instances internationales, mais Trujillo n'a pas réellement été inquiété.

Dans *El hombre del acordeón*, le personnage Honorio Lara a été tué car il a osé dénoncer dans le merengue suivant ce massacre:

"A lo negros lo mataron
del río Masacre a la vera,
y a la pobre Ma Misién,
a la pobre, quién la viera.
Lo dientes de cara ai soi,
sonrisa de mueite entera.
La comadre Ma Misién
se murió de matadera." (p. 35)

Tous se connaissaient dans la région frontalière, Haïtiens et Dominicains. Le massacre les a donc tous affectés, d'autant plus que les hommes de main enrôlés par Trujillo n'ont pas toujours su faire la différence entre les citoyens de chaque pays. D'ailleurs, Honorio le dénonce en précisant qu'il s'agit des Noirs qui ont été tués, indistinctement.

La rivière Masacre (ou Dajabón) sert de frontière nord entre les deux pays, ce nom résonne comme un souvenir de cet événement tragique. D'ailleurs, l'écrivain Freddy Prestol Castillo a choisi le nom de cette rivière pour le titre de son roman *El Masacre se pasa a pie*

cimetières. C'est à lui qu'on s'adresse le plus fréquemment pour toutes les difficultés de la vie quotidienne.", *Op. cit.*, p. 95.

(1973). Capdevila parle d'un roman-témoignage en se référant à cette œuvre³⁶². Son auteur y donne un récit détaillé du massacre et dénonce les exactions commises par la dictature. Le texte ne sera publié qu'après la mort de Trujillo mais il semblerait qu'il a été rédigé peu de temps après les événements dont Prestol Castillo a été témoin. L'auteur explique dans le prologue "la historia de una historia", quel sort a connu son manuscrit. Il a voulu écrire pour garder des traces, pour raconter ce que l'histoire officielle ne racontera jamais. Il n'a pas pu publier le texte avant les années 1970.

Cependant, avant lui, l'Haïtien Jacques Stephen Alexis avait fait éditer *Compère Général Soleil*, en 1955. Le témoignage de l'écrivain dominicain vient décrire les événements en échos au roman de l'Haïtien. Puisque les discours nationaux des deux côtés de la frontière ont tenté de faire oublier le massacre de 1937, c'est la littérature qui a dû se charger de combler les lacunes et de redonner une identité aux milliers de victimes. Plus tard, d'autres écrivains vont s'intéresser à ce massacre. Le roman le plus connu jusqu'à présent est celui de l'Haïtienne Edwidge Danticat intitulé *La récolte douce des larmes* (1998) dont on dit parfois qu'il propose une suite au roman d'Alexis. Ce roman récent puis celui de Veloz Maggiolo, publié en 2003, démontrent que cet événement ne doit pas tomber dans l'oubli. De plus, ils permettent de rappeler que la condition des Haïtiens en République Dominicaine est encore précaire au début du XXI^e siècle. Les coupeurs de canne continuent d'être exploités au moyen de contrats abusifs, sans parler de ceux qui tombent dans les filets des trafiquants de main-d'œuvre et ceux qui, au quotidien, subissent encore fréquemment le racisme³⁶³.

2.2.1.6. Une intégration réussie?

Parmi les trois narrations étudiées pour ce point sur les migrations inter-îles, on constate que les rapports sont cordiaux entre les personnages nationaux et les émigrés. On pourrait penser qu'ils peuvent facilement s'intégrer à la société d'accueil. Par exemple, les Haïtiens luttent aux côtés des Cubains contre la tyrannie et les tentatives d'invasion: "Y entonces a él no le quedó más remedio que contarle a Pascacio de su vida en el ejército, de la

³⁶² Capdevila, Lauro. *Una novela-testimonio dominicana sobre la dictadura de Trujillo* : El Masacre se pasa a pie de Freddy Prestol Castillo, *Amnis* [En ligne], 2003, n°3, [Références du 16 octobre 2012] URL : <http://amnis.revues.org/465>

³⁶³ Il suffit de lire les commentaires laissés par les lecteurs des quotidiens dominicains à la suite des articles où il est question des Haïtiens pour se rendre compte que cette migration est encore aujourd'hui mal acceptée par une partie de la population dominicaine. Un exemple sur une page du journal national *Diario Libre* dont les commentaires sont normalement soumis à une validation avant d'être publiés [Référence du 17 octobre 2012] URL: <http://www.diariolibre.com/destacada/2012/09/04/i350515_buzos-haitianos-son-mayoria-basurero-rafe.html?t=comments>

Sierra, de La Habana, del mortero en la cara cuando lo de Girón y luego el licenciamiento [...] (p. 191). Néanmoins, dans leur désir de s'associer aux Cubains, ils sont aussi victimes de cette guerrilla. Pour ces migrants pauvres, l'installation à Cuba doit porter ses fruits. Ils n'ont pas d'autre choix que de s'adapter à leur nouvelle vie et améliorer leur sort. Cependant, Benítez-Rojo ou Santos-Febres ne font pas ou peu référence aux unions mixtes, qui constituent une preuve de rapprochement et un désir de connaître l'Autre. Le Cubain décrit la communauté haïtienne venue travailler dans les champs de canne, ses coutumes et leur intégration dans la société. Mais les échanges entre les émigrés et les locaux sont réduits à des échanges sociaux, non pas culturels ou familiaux.

Dans le roman portoricain, Mayra Santos-Febres évoque les échanges sociaux également, son œuvre est centrée sur le boléro, pourtant, la thématique choisie, le monde des travestis, ne prête pas à des unions ou à une réelle intégration dans la société. Les métissages avec les populations locales se retrouvent principalement chez Veloz Maggiolo. L'écrivain fait de la région frontalière une zone de convergence, qui souffre des décisions politiques, mais qui n'est ni dominicaine, ni haïtienne. Quel est le rapport avec les migrations internes? Comme Veloz Maggiolo l'a si bien exprimé dans son roman, les migrations internes ont rythmé l'histoire dominicaine et sont intrinsèquement liées à la construction de l'identité. Cette dernière s'est formée depuis l'indépendance en contradiction avec l'autre cohabitant d'Hispaniola. Haïti est celle qui a tenté d'occuper la colonie de Santo Domingo et aujourd'hui, elle est celle qui envoie des contingents d'émigrés à la recherche d'une vie meilleure du côté est.

Pour en revenir à Porto Rico, son statut d'Etat libre associé aux Etats-Unis et ses conditions économiques lui font jouer un rôle de territoire d'accueil. Au fur et à mesure des arrivées, se sont constituées des communautés cubaine, dominicaine ou encore haïtienne. Les travaux récents commencent à étudier les apports de ces groupes à la culture portoricaine. Yolanda Martínez-San Miguel se demande même s'il existe une culture cubano-portoricaine³⁶⁴. Les recherches futures, ou peut-être en cours, aideront à déterminer les influences des cultures sur l'identité portoricaine et sur l'identité des migrants. Néanmoins, elle signale que depuis les années 1990:

"Existen, asimismo, ejemplos excepcionales que anuncian una integración creciente entre lo cubano y lo puertorriqueño. Éste es el caso de la obra de

³⁶⁴ Martínez-San Miguel, Yolanda. *Caribe Two Ways. Cultura de la migración en el Caribe insular hispánico*. San Juan: Callejón, 2003, p. 139.

Mayra Montero, considerada por muchos como una autora puertorriqueña, caribéna, o incluso cubano-puertorriqueña [...]»³⁶⁵.

L'œuvre de cet auteur s'inspire des cultures caribéennes, plusieurs de ses romans ont pour cadre Haïti et la République Dominicaine. Ainsi, *Porto Rico*, *l'Américaine*, développe la thématique caribéenne en littérature; ses écrivains semblent chercher un rapprochement avec les nations culturellement proches. Ceci est notable dans les publications de Mayra Montero, Mayra Santos-Febres et aussi Ana Lydia Vega. En conclusion, on peut affirmer que les traits culturels qui ont le plus voyagé entre les îles sont les religions afro-caribéennes et les musiques de la Grande Caraïbe. Les migrants et les sociétés d'accueil se sont reconnus dans le langage culturel de l'Autre, proche au leur.

2.2.2. L'exode rural

2.2.2.1. Présentation des œuvres

Des milliers de Caribéens ont dû laisser les campagnes à partir de 1920. Les complexes sucriers ont en partie provoqué cet exode, en chassant les paysans de leur terre pour agrandir les superficies de culture de la canne³⁶⁶, la pression démographique est aussi en cause. A Cuba, l'arrivée importante des Espagnols a aidé à amplifier le développement des centres urbains³⁶⁷. Les écrivains se sont intéressés également à cette migration, parmi lesquels le Cubain Alejo Carpentier, dans son premier roman *Ecue-Yamba-O*³⁶⁸ (1933), le Portoricain José Luis González (1926-1997), dans sa nouvelle "La carta"³⁶⁹ et la Dominicaine Ángela Hernández (1954-), dans son roman *Mudanza de los sentidos*³⁷⁰ (2001).

Ecue-Yamba-O était le premier roman publié d'Alejo Carpentier. Celui-ci l'a rédigé durant un séjour en prison. L'auteur y décrit la vie des habitants de la campagne, leurs habitudes et leurs croyances. Cependant, pendant très longtemps il a été difficile de se procurer ce roman. En effet, Carpentier l'a dénigré; de ce texte, l'écrivain a écrit: "Y digo que me opuse a su reimpresión, porque después de mi ciclo americano que se inicia con *El reino*

³⁶⁵ *Op.cit.*, p. 143.

³⁶⁶ Moya Pons, Frank. *Breve historia contemporánea de la República Dominicana*, p. 71.

³⁶⁷ Pettinà, Vanni. Capítulo 8. Sociedad, 1902-1959. In: Naranjo Orovio, Consuelo, p. 212.

³⁶⁸ Carpentier, Alejo. *Ecue-Yamba-O*. Barcelona: Seix Barral, 1986, 103 p. En ligne [Référence du 12 septembre 2012] URL:

<http://www.centroderecursos.cult.cu/imagenes/libros/Libros%20Fisicos/Literatura%20Cubana/subir%20libros/Carpentier/Carpentier_Alejo_Ecue_Yamba_o.pdf>

³⁶⁹ González, José Luis. "La carta". Voir l'Annexe 5, pp. 310.

³⁷⁰ Hernández, Ángela. *La mudanza de los sentidos*. Madrid: Siruela, 2003, 123 p.

de este mundo, veía *Ecue-Yamba-O* como cosa novata, pintoresca, sin profundidad –escalas y arpeggios de estudiante.³⁷¹ Finalmente, suite à une édition pirate cousue de fautes, il a accepté que la maison d'édition espagnole Bruguera la réédite. L'aspect de ce roman qui sera relevé ici n'est pas la culture afro-cubaine mais le passage de Menegildo, le personnage principal, de sa vie dans les champs de canne à la vie en ville.

Le deuxième texte est du Portoricain José Luis González, il s'agit de "La carta" publiée en 1948 dans le recueil *El hombre en la calle*. Nouvelle courte, de la taille d'une lettre, elle fait pourtant partie des textes les plus connus de cet écrivain. Il est l'auteur de nouvelles, de romans et d'essais, dont *El país de cuatro pisos y otros ensayos* (1980) qui s'intéresse à la littérature et à l'identité portoricaine. Au sujet du genre narratif court, José Luis González signale un aspect important qui explique en grande partie la nouvelle qui sera étudiée dans ce chapitre:

"Su principal virtud es [...] el rigor sin concesiones en el lenguaje y la estructura. Sin ese rigor es imposible lo que todo buen cuentista reconoce como insustituible piedra de toque de su arte: el efecto de *sugerir* más que *decir* (Hemingway: "Lo más importante en un cuento es lo que *no* se dice")³⁷²"

En effet, l'auteur s'est donné à cet exercice dans "La carta". L'écriture même ou l'orthographe, en disent plus long sur Juan qu'une description balzacienne.

Le roman dominicain *Mudanza de los sentidos* a permis à son auteur d'être reconnu également dans le genre romanesque, elle a gagné le prix Cole du roman court décerné par la maison d'édition dominicaine du même nom. Ángela Hernández avait publié jusque-là des recueils de poèmes et de nouvelles, ainsi que des essais. Depuis les années 1980, elle est très impliquée dans le mouvement féministe national et le thème de la femme revient fréquemment dans ses narrations, notamment dans *Mudanza de los sentidos*. L'action se passe durant la dictature de Trujillo et la narratrice est Leona, la fille de Beba. Cette enfant a une imagination débordante qui lui permet de supporter les conditions de vie difficile dans lesquelles sont plongés les membres de sa famille depuis que son père est décédé. Sa mère va lutter bec et ongles pour protéger ses huit enfants comptant cinq filles et trois fils dont un révolutionnaire. Elle décide de partir s'installer à Santo Domingo pensant que leur situation s'améliorera.

³⁷¹ Voir le prologue à l'édition Seix Barral de 1986.

³⁷² González, José Luis. *Antología personal*. Río Piedras: Universidad de Puerto Rico, 1998 (1^{re} ed.: 1990), p. VIII.

Parmi les thèmes qui se détachent des trois romans, on constate que les personnages ne partent pas tous pour les mêmes raisons mais ils passent par des phases similaires d'adaptation au nouvel environnement.

2.2.2.2. A la recherche d'une vie meilleure

Bien que le départ puisse être une déchirure chez Menegildo, pour Beba, ce serait plutôt un soulagement et pour Juan, des opportunités qui s'offraient à lui. Pour le Cubain Menegildo, partir vivre en ville n'a pas été un choix mais c'est tout de même un moyen d'échapper à la vie dans les champs de canne:

"La aventura que estaba viviendo en aquel momento era algo tan al margen de la apacible y primitiva existencia que llevaba desde la niñez, que la inercia se aliaba en él con una suerte de inacabable estupor para hacerle posible la adaptación a un nuevo estado de cosas." (p. 58)

Pourtant, le narrateur dit aussi: "Estaba solo. Arrancado de raíz. Solo. Hollaba los umbrales del misterio. Era la primera vez que una acción no le exigía la menor voluntad. Lo llevaban." (p. 58). En effet, Menegildo est emmené à la ville pour être emprisonné pour avoir blessé un Haïtien, le conjoint de sa maîtresse Longina. Ce n'est donc pas un choix de vie, il ne va pas profiter de la vie citadine dans un premier temps, il va connaître l'expérience de l'enfermement carcéral. Il n'est pas conscient de la peine qu'il cause à ses parents et des conséquences de son absence dans le foyer familial, lui qui apportait un salaire de plus. Mais, ce départ est aussi synonyme de découverte, le voyage en train le laisse bouche bée, lui qui n'était jamais sortie de la centrale San Lucio, l'arrivée à la ville également: "Menegildo estaba maravillado por la cantidad de blancos elegantes, de automóviles, de caballitos con la cola trenzada que desfilaban por las calles de esa ciudad que se le antojaba enorme." (p. 59). L'arrivée à la prison ne semble pas vraiment l'affecter: "Nunca el mozo pudo sospecharse que el encarcelamiento de un delincuente exigiera la movilización de tan complicado ritual. A pesar de su desconcierto, comenzaba a admirarse de la importancia concedida a su persona." (p. 60). La prison est aussi un lieu où Menegildo va découvrir la vie: "Durante sus primeros días de encarcelamiento, Menegildo se había divertido enormemente con el espectáculo de aquellos juegos, habituales e, los seis a ocho del recreo cotidiano" (p. 62), parmi les jeux, le

plus intéressant est la "charada china"³⁷³, elle met en émoi tant les prisonniers que les gardiens. De plus, c'est depuis l'intérieur qu'il va connaître la ville: "Las palabras de sus compañeros revelaban a Menegildo los hábitos y misterios de la ciudad." (p. 63). D'ailleurs, suite à son passage en prison, il ne retournera pas vivre avec les siens.

Si le Cubain a eu la chance de voyager confortablement, ce n'était pas le cas de Leona et sa famille, toutes entassées dans un camion. L'arrivée à Santo Domingo se fait de nuit. Le frère Virgilio qui les a rejointes leur décrit la ville: ""¡Fíjense bien! Ahora ¡El Puente Motor! ¡Carta Real Especial!...", y así, a medida que avanzábamos, iba leyendo los grandes letreros iluminados. Boquiabiertas, atravesábamos la vibrátil y lumínica desmesura." (p. 90). Cependant, le quartier où ils vont habiter et la pièce qu'ils louent leur font revenir les pieds sur terre:

"En el sitio en que nos detuvimos las luces disminuían, escondiéndose incluso. Mi hermano se tiró primero [...]. Con Brígida en los brazos, nos condujo al interior de la pieza, sin darnos chance para reparar en lo angosto del lugar, separado de otras piezas por planchas de cartón piedra." (p. 91)

Le seul avantage du lieu est l'eau courante, un luxe pour ces petites filles qui devaient parcourir des kilomètres pour remplir des seaux d'eau.

De plus, la ville présente d'autres avantages qui sont difficiles à rencontrer à la campagne. Pour Beba, ce sont les opportunités de travail et d'études pour ses enfants:

"Santo Domingo, con su maraña de callejuelas, patios y cuarterías [...] amoldaba el temperamento de Virgilio; libertando paladar y propósitos. No sólo retomó la escuela y nos inscribió a nosotras, también distribuía los helados de Ondina, era aprendiz sabatino de mecánica automotriz e hizo hueco para aprender a tocar trompeta [...]." (p. 104)

Mais cette mère de famille pense aussi que ses filles seront plus en sécurité à Santo Domingo, suite à la visite d'un touriste venu de la ville:

"El turista, abogado, había dicho que proponía escuela y ropa. Beba dijo: "No, no regalo una hija mía". El individuo se sonrió, mencionando algo de enseñarles a sus hijos a ser hombres, una niña para que practicasen [...]. Era el diablo, aseguró Beba, atragantada. Ese día salió el tema de la mudanza." (p. 20)

³⁷³ Comme le précise l'écrivain dans le glossaire de ce roman, la "charada" est un: "juego-lotería traído a Cuba por los chinos. Prohibido por las autoridades, ese juego se practicaba a gran escala, no obstante, en las clases humildes del pueblo de Cuba" (p. 97).

C'était la deuxième fois qu'un touriste lui demandait une de ses filles. Déjà, auparavant, les agissements de son fils l'inquiétaient. Son vocabulaire dénonçait ses tendances révolutionnaires et mettait toute la famille en danger: "A más impertinencias verbales (Chapita, Chapón), más ansiosa nuestra madre porque viviéramos en un lugar donde reinara el anonimato." (p. 24). Tant Beba et sa famille que Menegildo avaient tout intérêt à rechercher l'anonymat impossible à conserver à la campagne.

D'après ce que raconte Juan à sa mère, tout va bien pour lui aussi: "Como yo le desia antes de venirme, aqui las cosas me van vién. Desde que llegé enseguida encontré trabajo. Me pagan 8 pesos la semana y con eso bivo como don Pepe el administradol de la central allá". Lui aussi a quitté les champs de canne, tout comme Menegildo. Dans son cas, il est parti dans le but d'améliorer ses conditions de vie et sûrement aider sa famille puisqu'il dit: "La ropa aquella que quedé de mandale, no la he podido compral pues quiero buscarla en una de las tiendas mejores." Juan décrit à sa mère, et par conséquent à sa famille et au voisinage, une version idyllique de sa situation à San Juan. Il lui faut donner le change.

2.2.2.3. Un bilan mitigé

Si la ville de loin semble attirante, de près, la vie n'y est pas si facile. L'arrivée pour Menegildo représente un moment douloureux de prise de conscience de sa condition: "—¡Mira, mamá! ¡Ahí llevan a un negro preso! Otras voces repitieron como un eco, en distinto diapasón: —Un negro preso... Un negro preso... Menegildo se mordió los labios. ¡Era cierto! ¡Negro y preso!" (p. 59). Une fois sorti de prison et installé avec Longina, la vie citadine semble convenir à Menegildo:

"Ahora que la ciudad lograba borrar en él todo recuerdo de la vida rural, con las disciplinas de sol, de savias y de luna que impone a quienes pisan tierra, el mozo se adaptaba maravillosamente a una existencia indolente cuyas perezas se iban adentrando en su carne. El cuarto estaba pagado con la venta de los gallos malayos. Longina planchaba para el amante de Cándida Valdés." (p. 82)

Après la dure vie de la campagne, où il a dû commencer à travailler très jeune pour aider à nourrir ses frères et sœurs, la ville lui permet de manger à sa faim et s'amuser sans se préoccuper du lendemain. Le voisinage qu'il fréquente, ces hommes qui vivent dans la même indolence que lui se préoccupent plus de démontrer leur virilité face à la bande ennemi que d'améliorer leur existence. Par ailleurs, dès le départ, le jeune et naïf Menegildo s'est laissé influencer par son cousin Antonio. Ce dernier lui a laissé croire qu'il deviendrait invincible en

étant initié au rite ñañaigo: "– ¡Cuando sagga, te va a tenel que metel a ñañaigo! ¡Naiden podrá salarte más!" (p. 66). Son cousin fera beaucoup pour lui, pour qu'il s'installe en ville, pour son initiation, etc., mais il s'intéresse plus aux intrigues politiques qu'à la recherche d'un travail rentable.

Du côté de Santo Domingo, Beba s'en sort comme elle peut avec sa petite épicerie. Cependant, ses filles sont encore la convoitise des hommes. Ainsi, Lesabia s'est fait enlever près de chez elle: "La rifaban en papel de novia", le dijo uno de los agentes. El otro agregó: "El precio que le pusieron a la *muñeca* fue alto." (p. 101). L'auteur dénonce le sort réservé aux jeunes filles, leur condition précaire sous la dictature du misogyne Trujillo. Ce n'est pas seulement Lesabia qui est en danger. Le soupçon pèse aussi sur un homme au comportement étrange envers la plus petite, Brígida:

"Fue Delfín quien la alertó: "Un matador de gente", refiriéndose al sujeto enfluxado que compraba dulce de lechosa en el ventorrillo de Beba; el cual, para mayor apremio, le ofrecía centavos a Brígida. Llegaba a comprar dulce y enseguida preguntaba por la niña. Desde que la miraba sonreía [...] Beba mirando al tipo y éste jugueteando con Brígida. Sin poderse clausurar el ventorrillo y ni hablar de mudanza." (p. 122).

La suspicion est partout, Beba pense que c'est en fuyant qu'elle pourra éviter le danger pour ses enfants, mais elle arrive à un point où elle doit l'affronter. Le climat de méfiance instauré par le régime dictatorial s'insinue partout, jusque dans les quartiers défavorisés.

A Porto Rico, bien que les conditions économiques semblent meilleures que dans les autres îles caribéennes, la migration de la campagne à la ville n'est pas toujours un succès. Juan préfère mentir à sa mère et lui affirmer que tout va bien. Or, le narrateur termine la nouvelle en disant:

"Caminó hasta la estación de correos más próxima, y al llegar se echó la gorra raída sobre la frente y se acuclilló en el umbral de una de las puertas. Dobló la mano izquierda, fingiéndose manco, y extendió la derecha con la palma hacia arriba.

Cuando reunió los cuatro centavos necesarios, compró el sobre y el sello y despachó la carta."

Il lui coûte d'avouer son échec. Pourtant, il est obligé de mendier pour pouvoir vivre à San Juan. Sa situation est donc plus précaire que dans son village où il n'était pas seul, il comptait avec sa famille à ses côtés. Cette lettre dénonce à la fois les difficultés pour trouver du travail à la campagne, les champs de canne n'emploient plus autant qu'avant suite aux avancées technologiques du début du XX^e siècle. Moreno Friginals signale que durant la

grande dépression des années 1930, le taux de chômage a atteint 37%³⁷⁴. Si la chute de production de canne à sucre et de café a entraîné une baisse en besoin de main-d'œuvre, la ville n'a pas pu prendre en charge le surplus de travailleurs. De plus, le faible niveau d'instruction, relevé par José Luis González à travers les fautes d'orthographe, causait un handicap supplémentaire à ces migrants pour accéder à un poste.

Finalement, Menegildo sera victime d'un règlement de compte. L'auteur laisse planer le doute sur la personne qui l'a assassiné. Est-ce la bande ennemie qui a effectivement attaqué les participants de la fête? Ou bien est-ce l'Haïtien qu'il avait blessé dans son village? Le narrateur signale que: "Longina vió pasar siluetas espigadas por el pánico. Un negrazo pasó junto al barril sin verla. Blandía un machete. Parecía buscar algo." (p. 92). Bien qu'il pensait se cacher facilement en ville, son passé l'a rattrapé. Suite à la mort de Menegildo, Longina qui était venue s'installer à la ville à ses côtés, retournera dans le village:

"Sin un centavo, desesperada, atontada, queriendo cumplir un obscuro deber, había salido de la ciudad, había echado a andar y, tres días más tarde, sin saber cómo, con orientación instintiva de gato perdido, se encontraba aquí, junto a las torres del San Lucio. Tenía hambre. Sólo había comido sobras regaladas en las bodegas del camino. ¡Pero daba lo mismo! ¡Se quería morir!" (p. 94).

Longina habituée à voyager depuis l'enfance, sans attache familiale, avait été victime de Napolión l'Haïtien auparavant; elle est cette fois victime des erreurs de Menegildo. En tant que femme, elle n'a pas l'appui de l'association secrète à laquelle appartenait Menegildo, elle se retrouve enceinte et seule. La famille du père de son enfant n'aura pas d'autre choix que de l'accepter.

Leona, quant à elle, est fusionnelle avec son frère Virgilio. Durant la détention de celui-ci en prison, elle se met à perdre ses cheveux:

"Había islas en mi cráneo. "Eso es psicológico", aseveraba Ondina, observándome en mi silla, mirando por donde Virgilio llegaba." Puis, plus loin, le verdict tombe: "Ondina se ofreció llevarme al hospital infantil. "Leucemia", diagnosticaron. Pero yo sabía que sólo eran los reflejos de lo que Virgilio se hallaba padeciendo." (p. 118-9).

Finalement, bien que le frère aîné disparaisse de plus en plus longtemps, bien que Beba soit inquiète de cet individu qui s'approche de sa fille:

³⁷⁴ Moreno Fraginals, Manuel. *La historia como arma...*, p. 109.

"De mudarnos, ni hablar, quién iba a dejar a Virgilio desperdigado por ahí, a su suerte. Mirían consiguió colocación, limpiando todos los días una oficina de abogados. A Noraima, con esas manos moviéndose como hojas, y esos detalles de la cara que hacían que la gente se acelerara, el trabajo se le ofreció fácil." (p. 121)

Leur situation est donc meilleure en ville qu'à la campagne, il est plus facile pour des femmes de trouver du travail, cependant, la dictature oblige à la prudence à chaque instant.

2.2.2.4. L'espoir d'un avenir meilleur

D'après l'impression laissée par ces auteurs cubain, dominicain et portoricain, quelle que soit l'époque au XX^e siècle, la migration de la campagne à la ville est décrite comme un besoin d'échapper aux dures conditions dans les champs de canne ou dans les villages reculés. Parmi les personnages des trois textes, ceux qui ont su tirer leur épingle du jeu, non sans efforts, sont Beba et ses filles. De ses deux fils restés à la campagne, Leona ne les cite plus à partir du moment où elle vit à Santo Domingo. Virgilio quant à lui ne va pas aider sa mère, il continue dans l'opposition à la dictature et a connu l'emprisonnement. Les femmes ne peuvent compter que sur elles-mêmes et sur leurs activités pour s'en sortir. Ce qui fait leur force, c'est leur solidarité, leur union fusionnelle. Le Cubain Menegildo n'a pas su profiter de l'opportunité qui s'offrait à lui, il s'est laissé entraîner dans le jeu des gangs. Sa femme Longina, seule, ne peut pas s'en sortir. Quant à Juan, c'est la solitude qui semble dominer sa lettre. Pense-t-il comme Menegildo qu'il n'a pas besoin de fournir de gros efforts pour pouvoir manger à sa faim? Le fait de demander l'aumône est-il suffisant? José Luis González précise la date de rédaction de la lettre, 1947. Cette année-là, le gouvernement de Luis Muñoz Marín lance l'opération nommée "Manos a la obra" qui a pour but de développer l'industrie de l'île afin de créer des emplois. Si, au départ, il s'agissait d'encourager l'industrie locale, rapidement les entrepreneurs états-unien ont profité des avantages fiscaux et de la main-d'œuvre bon marché pour investir à Porto Rico. Pourtant, malgré cette croissance, le taux de chômage ne baisse pas, il augmente même faiblement durant les années 1940³⁷⁵. Les nouveaux emplois créés n'ont pas permis de compenser la perte des emplois dans l'agriculture, d'où la nouvelle de José Luis González et son personnage Juan qui erre sans travail dans les rues de San Juan.

³⁷⁵ Les informations sont tirées du site Enciclopedia de Puerto Rico [Référence du 14 octobre 2012], URL: <<http://www.enciclopediapr.org/esp/article.cfm?ref=06102003&page=4>>

Du côté cubain, le retour de Longina à la campagne peut être vu comme un retour aux sources. Elle part vivre avec la famille de Menegildo "queriendo cumplir un obscuro deber" (p. 94). Est-ce pour que son fils vive près Salomé, sous la protection du sanctuaire familial? Le narrateur conclut le roman en précisant que: "Para preservarlo de daños, una velita de Santa Teresa ardía en su honor ante la cristianísima imagen de San Lázaro-Babayú-Ayé." (p. 94). D'autre part, Carpentier laisse entendre que le passage de la campagne à la ville suppose un nouveau métissage de la culture du rural avec les cultures présentes dans le milieu urbain. C'est à partir des croyances héritées de sa mère Salomé que Menegildo va s'intéresser au ñañiguismo. Les différents rites que cite Carpentier sont typiques de la situation cubaine. Ceux-ci se sont développés au sein des confréries du temps de l'esclavage; ces confréries étaient particulièrement actives dans le milieu urbain. Elles regroupaient au départ les esclaves d'une même origine ethnique, c'est ainsi que plusieurs cultes d'origine africaine se sont développés dans l'île, dont le ñañiguismo, la Règle Arará, la Règle d'Ocha, ou encore le Mayombe³⁷⁶. Menegildo connaît donc un processus de transculturation entre les croyances héritées de sa mère et celle à laquelle il a été initié en arrivant à la ville.

La vie dans les campagnes a alimenté l'imagination des écrivains depuis les débuts des littératures nationales. La littérature dominicaine en est un exemple remarquable; ses plus grands écrivains se sont dédiés à décrire le monde rural dominicain, les difficultés que rencontraient ses habitants et leur culture. Les nouvelles de Juan Bosch sont évidemment les plus connues. Marcio Veloz Maggiolo dans *La biografía difusa de Sombra Castañeda* et *El hombre del acordeón* a démontré son intérêt pour ce monde aussi. La campagne semble être le cadre idéal pour dénoncer la violence, la pauvreté et les abus de pouvoir. Cependant, les publications plus récentes changent de ton et le lieu choisi est plus fréquemment la ville encore chez Veloz Maggiolo dans *Trujillo, Villa Francisca y otros fantasmas* (1996) mais aussi chez Armando Almánzar dans *Ciudad en sombras* (2003).

Enfin, l'exode rural peut représenter également une pause avant un autre mouvement migratoire, celui du départ vers un autre continent: l'Amérique du Nord ou l'Europe. L'exode rural s'est produit principalement durant la première moitié du XX^e siècle dans la Caraïbe insulaire. Les trois œuvres étudiées ci-dessus placent leur action dans les années 1920 à Cuba, en 1947 à Porto Rico et à la fin des années 1950 en République Dominicaine. Aujourd'hui, la ville n'apporte plus de garanties de vie meilleures aux candidats à l'émigration. Les limites sont repoussées outre-mer. Ces nouveaux courants migratoires prennent plusieurs formes, ils

³⁷⁶ Ces différents rites sont décrits par Lydia Cabrera dans *La forêt et les Dieux*.

sont liés à des conditions politiques ou économiques, selon les îles; bien qu'il y ait aussi des cas de migrants partant dans le but d'étudier. C'est justement du thème de la migration hors des îles dont il va être question dans le chapitre suivant.

2.3. Les migrations hors des îles

Si les grandes vagues de départ ont eu lieu principalement après 1960, le voyage des Caribéens vers les continents nord-américain et européen a commencé dès le début du XX^e siècle, et même avant si l'on prend en compte l'exil politique des Cubains José María Heredia et José Martí ou encore du Dominicain Manuel de Jesús Galván. Depuis le XIX^e siècle, la politique est la cause principale de cette migration au départ des Antilles. Parmi les trois narrations qui vont être étudiées dans ce chapitre, c'est en effet l'exil politique qui concerne les personnages cubains et dominicains. La fin des dictatures de Batista et Trujillo, respectivement en 1959 et en 1961, a entraîné des va-et-vient entre les îles et les continents américains. Il s'agit notamment d'un retour au pays pour Alejo Carpentier et Juan Bosch. D'autre part, les proches des dictateurs ou ceux qui ont peur des troubles politiques quittent Cuba et la République Dominicaine. Quelques années plus tard, nombre d'auteurs cubains vont être en désaccord avec la politique mise en place par Fidel Castro et abandonneront l'île. En République Dominicaine, Bosch devra à nouveau partir après le coup d'état dont il est victime, pour revenir plus tard. Nombreux sont les Dominicains qui ont émigré vers les Etats-Unis ou Porto Rico à partir de la chute du dictateur et durant la guerre civile de 1965. Du côté portoricain, quelques écrivains ont dû s'exiler pour leur prise de position indépendantiste ou marxiste; c'était le cas de José Luis González notamment. Une autre des raisons pour laquelle les écrivains partent, c'est aussi pour aller étudier aux Etats-Unis et en Europe. Puis, une autre migration, la plus importante en nombre, est celle des plus démunis, ceux qui n'ont plus rien à perdre, juste leur vie, c'est le type d'émigration qui compte le plus de candidats et le plus de victime. Dans ce chapitre, il sera principalement question des départs pour des raisons politiques ou universitaires. Cependant, les thèmes abordés s'appliquent également aux migrants pauvres, les raisons des départs varient mais le ressenti à l'étranger et lors du retour au pays comporte plusieurs points communs.

2.3.1. Les raisons du départ

2.3.1.1. Présentation des romans

Les trois textes choisis pour cette partie représentent chacun un aspect différent de l'émigration caribéenne. Tout d'abord, le premier roman retrace la vie de Pancho Valentín dans *¡Buen viaje Pancho Valentín! (Memorias de un marinero)*³⁷⁷ (1981) du Dominicain Pedro Mir (1913-2000). Ensuite, *El manuscrito de Miramar* (1998) présente un cas fréquent de la société portoricaine: le départ vers la métropole pour étudier. Olga Nolla (1938-2001) relate la vie de María Isabel qui s'est mariée avec un États-Unien, a fondé sa famille et est restée vivre à Stamford dans le Connecticut. Le troisième roman est cubain, il présente le cas du professeur Fernando Terry qui ne voulait pas quitter son île mais que les événements extérieurs à sa volonté ont poussé à émigrer en Floride. Il s'agit de *La novela de mi vida* (2002), de Leonardo Padura.

Le choix s'est porté sur ces trois textes car ils semblent représentatifs des migrations hors des îles dans l'histoire de Cuba, Porto Rico et la République Dominicaine. Le premier cité ci-dessus retrace les mémoires d'un marin nommé Pancho Valentín. Le nom complet de son auteur est Pedro Julio Mir Valentín. Lorsque l'on sait que Mir a dû quitter Santo Domingo et s'exiler à Cuba, on imagine que le roman se base sur le vécu de l'écrivain. Appartenant au groupe des poètes indépendants des années 1940, il est reconnu principalement pour ses poèmes qui lui ont permis d'obtenir de nombreux prix et reconnaissances au niveau national et international; il a notamment été déclaré Poète National en 1984 par le Congrès. Ses poèmes de thème social lui ont également coûté l'exil durant la dictature de Trujillo. Il a rejoint Cuba en 1947 où il a vécu pendant près de vingt ans. De ses œuvres les plus connues, il convient de citer *Hay un país en el mundo* (1949) et *Contracanto a Walt Whitman* (1952). Il est l'auteur de narrations et d'essais également³⁷⁸. Dans *¡Buen viaje, Pancho Valentín! (Memorias de un marinero)*, le narrateur découvre un manuscrit dont il ignore qui a pu le rédiger; l'auteur fait là explicitement référence à Don Quichotte. Le texte retrouvé dans les décombres retrace la vie de Pancho Valentín qui revient dans son pays natal vingt ans après l'avoir quitté, tout comme

³⁷⁷ Mir, Pedro. *¡Buen viaje, Pancho Valentín! (Memorias de un marinero)*. Santo Domingo: Taller, 1981, 144 p.

³⁷⁸ Une biographie de Pedro Mir est consultable en ligne sur le site EnCaribe: [Référence du 26 septembre 2012]

URL: <http://www.encaribe.org/index.php?option=com_content&view=article&id=319:pedro-mir&catid=104:literatura&Itemid=140>

Pedro Mir qui est rentré en République Dominicaine lors de l'accession au pouvoir de Juan Bosch.

La Portoricaine Olga Nolla était d'une famille influente de l'île. Elle s'est fait connaître en créant avec sa cousine Rosario Ferré la revue littéraire *Zona de Carga y Descarga* en 1972. C'est dans cette revue qu'elle a publié ses premiers poèmes, nouvelles et articles littéraires. Bien qu'issue de la bourgeoisie, elle n'a pas hésité à la critiquer. Elle faisait partie du groupe d'écrivaines qui ont cherché à redéfinir la place de la femme dans la société portoricaine. Elle a publié tout d'abord des poèmes et des nouvelles avant de se lancer dans la rédaction de romans. Elle en a publié quatre dont *El castillo de la memoria* (1996) qui retrace l'histoire de Porto Rico depuis sa colonisation par Juan Ponce de León jusqu'au débarquement des Etats-Uniens en 1898. Dans le roman qui va être étudié dans ce chapitre, Olga Nolla raconte deux histoires, celle de Sonia, l'auteur du manuscrit, et celle de sa fille María Isabel qui est la narratrice³⁷⁹. A la fin de l'œuvre, apparaissent également les voix de la nourrice de María Isabel et de son frère.

Dans *La novela de mi vida*, le Cubain Leonardo Padura laisse de côté son personnage Mario Conde pour s'intéresser au premier poète cubain, José María Heredia (1803-1832). Bien qu'il ait peu vécu à Cuba, ce dernier a conspiré pour l'indépendance de l'île, ce qui lui a valu d'être exilé au Mexique à vingt ans. Le thème de ce roman est donc l'exil, un double exil: celui du poète du XIX^e siècle et celui de Fernando Terry au XX^e siècle. Malgré la distance dans le temps, la vie des deux hommes présente de nombreuses similitudes et le retour des personnages presque vingt ans après leur départ laisse le même ressenti. Le roman se compose donc de trois voix narratives: une première à la troisième personne, narrateur omniscient qui relate le retour de Fernando Terry à Cuba, une deuxième également à la troisième personne qui raconte le moment où José de Jesús Heredia va remettre le manuscrit de son père à la loge maçonnique, puis celle à la première personne qui correspond au manuscrit rédigé par José María Heredia. Ce sont les passages qui content les faits et gestes de Fernando Terry qui seront étudiés plus particulièrement ici pour ses émotions à son arrivée à Cuba et ses souvenirs des conditions qui l'ont mené à l'exil. En effet, ce personnage est dans une certaine mesure représentatif des exils et des migrations vers l'extérieur du XX^e siècle. De plus, il est contemporain des personnages Pancho Valentín y María Isabel.

Bien qu'écrits et publiés à des dates différentes, ces trois romans ont la particularité de baser leur narration sur un manuscrit perdu ou retrouvé. Dans les romans dominicain et

portoricain, le manuscrit a été découvert suite à la démolition d'une maison, entre les débris de l'édification, par hasard. Dans le roman cubain, Fernando est à la recherche du manuscrit laissé par José María Heredia, qui serait le seul écrit romancé du grand écrivain.

Quant aux personnages principaux, chacun a des raisons différentes qui les ont poussés à émigrer. Le Dominicain Pancho Valentín est parti naviguer sur les mers du monde, le Cubain Fernando Terry a dû quitter l'île pour des raisons politiques. Dans le roman portoricain, María Isabel et son frère font partie de la bourgeoisie. Comme ceux de leur classe, ils vont donc étudier aux Etats-Unis.

2.3.1.2. Approximation à la culture du pays d'accueil

Dans *¡Buen viaje, Pancho Valentín!*, le personnage principal se décrit comme étant un "marino mercante" (p. 78). Ainsi, il ne serait pas un migrant qui part s'installer de manière définitive à l'étranger. On imagine un individu à la recherche de l'aventure, près à repartir en cas de difficultés. Pourtant, il précise un peu plus loin que: "Fue en Nueva York... Emigré a aquella ciudad y comencé a trabajar en una factoría donde pasaba ocho horas soldando joyas de fantasía, con una batola grisácea, y bajo los ojos implacables del "foreman"... Un buen día, por cualquier cosa, dejé el trabajo..." (p. 82). C'est à partir de ce moment qu'il va travailler dans la marine marchande. Dans son cas, il ne va pas chercher à adopter une culture d'accueil, il n'a pas besoin d'être assimilé à la société d'accueil non plus. D'ailleurs, il explique que: "yo fui desarrollando una cultura peculiar, autodidacta, anárquica, desprovista de todo sistema, pero de todos modos repleta de un contenido auténtico... no conocido en el ilustre Convento de la Rábida... sino en las calles de todos los países y en los vaivenes de todos los mares del mundo..." (p. 84). Ce qui est mis en avant dans ce roman, c'est la réadaptation du personnage à la vie dans son pays.

Tout comme Pancho Valentín, le Cubain Fernando Terry a dû fuir l'île pour des raisons politiques. Si le personnage dominicain ne donne pas explicitement la raison de son départ, Fernando signale qu'il a été accusé de connaître le projet de sortie clandestine de l'île d'un de ses amis. Le narrateur précise le contexte historique:

³⁷⁹ Les données sur la vie de l'auteur sont tirées du site Enciclopedia de Puerto Rico: [Référence du 26 septembre 2012] URL: <<http://www.enciclopediapr.org/esp/article.cfm?ref=09121001>>

"Durante aquellos meses que vivió como un paria, encerrado en los jardines del Orange Bowl de Miami, sufriendo un calor capaz de matar, con sus oídos todavía lacerados por los insultos que debía escuchar todo el que pretendiera salir de Cuba, Fernando había sentido sus primeras asechanzas cada vez que, entre los rostros de los miles de refugiados salidos de la isla desde el puerto del Mariel, creía ver el de alguno de sus amigos [...]." (p. 58-59)

Fernando est donc parti de l'île en 1980 et a vécu pendant quatre ans aux Etats-Unis avant de pouvoir émigrer en Espagne. Lors de son premier retour à Cuba, il fait le bilan de ses années d'exil: "Mi vida se hizo una mierda, Delfina, tuve que irme de aquí sin querer irme, todo lo que quería ser se hizo humo [...]." (p. 118).

Dans *El manuscrito de Miramar*, María Isabel a décidé la ville dans laquelle elle souhaitait étudier, son voyage était donc planifié et son séjour organisé:

"Sonia y Felipe habían viajado con su hija a las diferentes universidades para que las conociera y manejara más información, pero cuando María Isabel puso los pies en Nueva York fue amor a primera vista. Le gustó, sobre todo, el ritmo vital de la ciudad." (p. 71)

Cependant, il lui faudra un certain temps d'adaptation: "Al principio sus notas no fueron de lo mejor; le tomó algún tiempo adaptarse a un sistema mucho más exigente, más afilado. Vivía los días como si fueran cuchillos amolados; cortaban limpio. Quizás el frío contribuyó a esta sensación." (p. 72).

Bien que mariée à un Etats-Unien et vivant là-bas, María Isabel garde l'espagnol comme langue de communication avec ses enfants, nés dans l'île de père portoricain. Par exemple, le narrateur relève dans un dialogue:

"–Mamá, ¿te sucede algo? –dijo la hija, que algo notó.
–No mi amor –dijo María Isabel en español mientras le entregaba el bebé–, aquí tienes tu tesoro." (p. 21)

Le fait que l'auteur précise la langue dans laquelle parle María Isabel indique qu'habituellement elle s'exprime en anglais et ses enfants aussi, tant en public qu'en privé. Venant de lire le manuscrit laissé par sa mère, le lien avec l'île et la langue maternelle se resserre et lui fait se rappeler la langue espagnole. A part ces quelques références à ses origines, il semblerait que l'adaptation pour María Isabel ne lui ait pas causé de difficultés. Elle est venue s'installer aux Etats-Unis avec son conjoint et ses enfants et l'auteur ne traite pas de son adaptation à l'âge adulte, lors de cette deuxième migration en métropole.

Olga Nolla nous fait part du récit d'Antonio, le frère du personnage principal qui est installé depuis son arrivée comme étudiant. Ce personnage secondaire, de qui l'auteur parle très peu durant toute la narration, prend de l'importance à la fin du roman. Il est un peu mis de côté dans la relation mère-fille, pourtant ce sont ses sentiments suite à son départ qui sont décrits. Il dit:

"En California soy un hispano y siempre seré un hispano. Quise asimilarme a la cultura anglosajona cuando llegué a Berkeley, después de todo, era blanco e hijo de ricos y en el Perpetuo Socorro me habían hecho sentir que yo era un norteamericano igual que cualquier otro estado o región." (p. 175)

A travers le témoignage d'Antonio, Olga Nolla relève un fait particulier de la société portoricaine, notamment dans le passage suivant qui a trait à l'éducation:

"En escuela elemental y superior estudié todas las asignaturas en inglés, menos el español, porque eso era lo que hacía la gente que quería ser alguien. Las monjas norteamericanas decían que el gobierno y sus escuelas públicas que enseñaban en español eran para los pobres." (p. 175).

L'auteur dénonce le paradoxe identitaire des Portoricains. Si la politique et l'éducation imposées par la métropole tendent à une assimilation du peuple portoricain, une fois sur le territoire états-unien, ils ne sont pas reconnus et assimilés à la société. Ils sont considérés comme hispanos, donc comme immigrés et ils rejoignent la masse des émigrés caribéens et latino-Américains. Pour cette raison, Antonio se retrouve presque malgré lui avec les étudiants latino-américains:

"Pero sucedió que en la universidad los que hablaban español andaban aparte, en grupitos y claques de mexicanos, salvadoreños, guatemaltecos, argentinos. No quería que sintiera que yo los rechazaba o despreciaba, ya que no era verdad. De hecho me acompañaban más que los gringos y anduve con ellos lo suficiente para que me catalogaran de *hispanic*." (p. 175-6)

Dans *La novela de mi vida*, Fernando aussi est considéré comme "hispanic" à Miami:

"Fernando sintió en la piel el desprecio de los viejos emigrados cubanos que también lo consideraban una escoria, mientras a su nueva condición legal y racial de "hispanic", con permiso de trabajo pero sin residencia permanente, debió sumar la degradante categoría social de "marielito"." (p. 228)

Rejeté dans son pays, il n'est pas pour autant reconnu par ces compatriotes de l'étranger. L'auteur relève ici le problème de la solidarité entre les membres de la communauté cubaine de Miami. Pour Padura, elle ne semble pas exister. D'ailleurs, Fernando ne cherchera pas à rester en Floride. Les Etats-Unis ne sont qu'une étape transitoire:

"Fueron tiempos vividos a la espera, dilatada cuatro años, de su permiso oficial de residencia en Estados Unidos, que, apenas llegado, le sirvió sólo para emprender un nuevo viaje, ahora hacia España, en busca de su yo perdido o, al menos, de otra atmósfera, otras costumbres y la sonoridad entrañable de su lengua." (p. 228)

Ainsi, pour le poète Fernando, sa langue est sa patrie, comme l'avait dit Albert Camus en d'autres temps et d'autres lieux. Il pense qu'il retrouvera l'inspiration en vivant à Madrid, dans la capitale de l'ancienne métropole.

De plus, c'est aussi de l'exil de José María Heredia dont il est question. Le poète dit dans son manuscrit, au moment de son arrivée à Boston:

"Estaba terriblemente solo, en un país desconocido, con una lengua que no dominaba, dependiendo para vivir del dinero de mi tío y en medio de aquel clima capaz de aterrorizarme. ¿Era esto mejor o peor que la cárcel? ¿Tenía el exilio ese rostro tan poco amable?" (p. 189)

Cette citation venue d'un personnage d'un autre siècle exprime le ressenti de ceux qui sont partis en exil ou qui continuent de s'exiler au long du XX^e et au début du XXI^e siècle. L'exil n'est pas un départ choisi, le migrant le subit afin d'éviter l'emprisonnement ou la mort dans son pays d'origine.

2.3.2. Le retour

2.3.2.1. La maison familiale

Dans le roman dominicain et portoricain, la maison, symbole du foyer familial, est détruite. Le narrateur ne précise pas quand a été détruite la maison de Pancho Valentín. María Isabel précise que: "En el año 2025, la casa de los Gómez-Sabater en el área de Miramar en Santurce, y que había permanecido abandonada por más de una década, fue demolida para construir en el solar un edificio de oficinas." (p. 9). L'auteur projette donc le lecteur dans le futur dès la première page pour mieux reculer dans le temps. La maison de Miramar est le lieu où s'enracine la famille d'Antonio et María Isabel. Cette maison avait été construite par leurs

grands-parents en 1920, c'est donc un cycle marquesien qui se termine avec sa destruction. En un peu plus d'un siècle, elle s'est remplie et vidée, les descendants sont partis fonder une famille ailleurs. La disparition des maisons de famille est certainement un phénomène qui se répète fréquemment à Porto Rico suite à la période dénommée "el Gran Éxodo de Puerto Rico"³⁸⁰ des années 1950 aux années 70. Dans ce roman, la démolition démontre la volonté de faire table rase du passé de la famille qui a habité dans la demeure, c'est aussi un moyen de faire disparaître complètement ceux qui sont partis. Ils n'existent plus pour leur société d'origine. Pour le personnage dominicain, la destruction de sa première maison représentait la disparition de Pancho Valentín et le début d'un nouveau cycle pour le narrateur et sa famille. En effet, Pancho Valentín était un nom d'emprunt, il souhaitait rester dans l'anonymat.

Le personnage cubain Fernando Terry de son côté retrouve la maison familiale et sa mère. Il devrait donc retrouver ses marques aisément. Si Pancho Valentín cherche à se faire oublier, Fernando est le seul des personnages des trois œuvres qui voulait oublier son île d'origine: "tuvo la agobiante certidumbre de que, por su salud mental, lo mejor era olvidarse de Cuba y, sobre todo, de su propio pasado." (p. 229). Pourtant, oublier sa vie d'avant ne l'a pas rendu plus heureux.

2.3.2.2. Perception de l'île d'origine

Dans les trois romans, les personnages principaux vont vivre l'expérience du retour dans leur île natale, vécue différemment par chacun selon la décision qui les pousse à faire le voyage inverse. Cependant, comme le résume bien le narrateur de *La novela de mi vida*: "Nada más entrar en la escuela, había comenzado el inevitable proceso de confrontar la realidad con el recuerdo." (p. 276). Dans ce cas précis, il s'agit de la perception de Fernando Terry au moment de retourner à l'Université dans laquelle il donnait cours. Mais à un moment où à un autre, que ce soit explicite ou non, les narrateurs des trois romans décrivent cet état d'esprit. En effet, la distance et le temps figent l'île d'origine à une époque donnée, celle du départ, et les souvenirs tendent à déformer la réalité. De plus, ce lieu pour Fernando était celui de sa disgrâce. C'est là que la police est venue le chercher pour l'interroger et c'est à partir de ce jour qu'il a perdu son poste et que sa carrière prometteuse a pris fin. Ainsi, le retour à l'université lui évoque un souvenir douloureux qui importe plus que les dégradations du lieu.

³⁸⁰ Voir le bilan de Mario Marazzi-Santiago de l'Institut de Statistique de Porto Rico, en ligne [Référence du 28 septembre 2012] URL:

<http://www.estadisticas.gobierno.pr/documentos/AsuntosLegislativos/Memoriales/20090909_S_210.pdf>

Une fois que María Isabel est partie étudier à New York, pour elle: "la vida en Puerto Rico la sentía lenta y pegajosa en comparación." (p. 72). Toutefois, elle admet aussi que son île natale a ses avantages:

"Aquel primer semestre fue muy duro y en diciembre, al regresar a Puerto Rico agradeció el calor, la presencia de sus padres en el aeropuerto Luis Muñoz Marín y ya en la casa de Miramar su cama, sus muñecas y sus trajes de algodón sin mangas. Agradeció sobre todo la comida y hablar en español. Nueva York la ponía a mil millas por horas, ¡pero qué bueno era descansar entre la gente y los espacios que le eran familiares!" (p. 73).

Durant ce premier séjour après son départ, elle ressent un besoin de se ressourcer auprès des siens. C'est aussi son enfance perdue qu'elle recherche à travers sa chambre et ses poupées. Les vacances suivantes lui permettront de rencontrer un homme avec qui elle se mariera plus tard. Ce premier mari est portoricain et l'attache donc pour un moment encore à son île. De plus, comme elle est enceinte au moment du mariage, il l'empêchera de continuer ses études et donc de repartir aux Etats-Unis. Par la suite, elle repartira vivre là-bas et ses voyages entre les Etats-Unis et Porto Rico s'avèreront aussi simples que si elle se déplaçait d'une ville à l'autre au sein de l'île. Il ne semble pas y avoir chez elle de fossé séparant les deux mondes, plutôt une continuité, comme si être partie pour étudier puis, plus tard, être restée vivre dans la métropole était une suite logique dans sa vie.

Un retour symbolique aura lieu dans les dernières pages de la narration. Lors d'un rêve, elle part à la recherche de sa mère dans les couloirs de l'Université:

"Aunque era día de semana, el lugar estaba desierto. Entró al primer piso de la torre y caminó hacia el edificio de Humanidades. Hilachas de neblina penetraban por los pasillos. Los pisos, que brillaban como espejos, reproducían sus sombras. Comenzó a llamar: ¡Mami! ¡Mami! Y el eco de los pasillos solitarios reprodujo su grito miles de veces." (p. 210).

Elle ne rattrapera pas sa mère qui est décédée et qu'elle connaissait si mal. Elle ne peut pas rattraper son passé, ceux avec qui elle a grandi à Porto Rico sont morts ou sont partis. De plus, ce dernier legs laissé par sa mère, le manuscrit, María Isabel l'a brûlé. Ainsi, le seul moyen pour elle de faire revivre sa mère sera de réécrire son histoire et celle de sa mère, les deux qui composent ce roman. Pour Pancho Valentín, le souvenir de sa mère ressort avec l'odeur des résédas:

"Todavía dilucidaba yo el asunto del dominó bajo tensiones eléctricas, cuando sentí su aliento... Bruscamente me sentí retornar a la niñez... a un caserío

remoto a donde iba de paseo de manos de mi madre... [...]. Mi madre murió poco después y el perfume quedó en mi alma como la experiencia eterna de la felicidad perdida..." (p. 34-35)

Le retour à la terre natale ramène immédiatement au souvenir de la mère. Chez le Cubain José María Heredia, c'est aussi l'odeur qui l'a marqué: "Si me permito el trance de evocar los aromas de La Habana es porque el principio feliz de esta historia debo ubicarlo en esa ciudad donde, apenas llegado, encontré aquel olor que me exaltaba y que, por alguna misteriosa razón, sentí que ya me pertenecía." (p. 20). La figure maternelle et les odeurs semblent être les éléments les plus importants que conserve la mémoire lorsque l'émigré a quitté sa terre natale. Ce sont plus que des souvenirs visuels, il s'agit de perceptions plus profondes, liées aux sentiments, à l'amour maternel et au ressenti d'un lieu.

Le Dominicain Pancho Valentín et le Cubain Fernando Terry reviennent pour la première fois dans leur île natale après 20 ans pour le premier et 18 ans pour le deuxième. Le personnage dominicain rentre à Santo Domingo en 1963, après la dictature, très confiant pour le futur de l'île: "Todo hacía suponer que aquel período lúgubre se encontraba en vías de franca desaparición..." (p. 29). Puis, il ajoute:

"Yo me hice cargo del espíritu de la época y desembarqué una mañana muy calurosa con mis valijas a la espalda, una niña en los brazos y una mujer más azorada que sonriente, con la melena recogida, como es usual en las mujeres absorbidas por la crianza [...]" (p. 29)

Pancho Valentín rentre au pays avec une femme française et une fille mais sa situation n'est pas florissante. D'un ton ironique, il précise:

"Mis mejores dólares los traía, por exceso de precaución, más o menos bien escondidos en mi chaqueta de cuero, que servía de almohadón en el brazo sobre el cual descansaba mi niña, y se escapaban de allí en fajos de cien, algunos de los cuales iban siendo recuperados por mi compañera, pero no sin que se perdieran más de lo que iban a resistir nuestras incipientes finanzas..." (p. 30).

Et plus loin, il ajoute: "Nunca había conocido yo una situación tan desesperada... Era el fin..." (p. 31). Pourtant, il avait promis monts et merveilles à sa femme et il se rend compte que: "yo me encontraba... en una ciudad que se me había vuelto extraña... con una sirena a la que había prometido una eterna piscina llena de estrellas de mar [...]" (p. 32). Il semblerait que notre personnage avait idéalisé son retour et son île. Il n'a pas pensé que le pays

changerait de cette manière en vingt ans d'absence et après tant d'années de dictature. Comme il l'explique:

"Después de la liquidación de los treinta años de marras, estaba en nuestro derecho disponer cuando menos de otros treinta años de amable convivencia, de manera que el pueblo pudiera restañar sus heridas [...] y empatar con el curso histórico... Así veía yo las cosas desde afuera." (p. 46)

Il va tenter par tous les moyens de se réadapter à son pays. Pourtant, en 1965, il va repartir avec sa famille suite à la guerre civile, puis: "Alguños años después regresamos de nuevo al país..." (p. 140). C'est un marin, sa femme est étrangère et habituée aux voyages. Pancho Valentín n'est pas réellement un personnage persévérant. En cas de problème, il fuit le pays et va tenter sa chance ailleurs. Le fait d'émigrer ne lui cause donc pas de difficultés. Son premier retour lui a fait se sentir étranger dans son propre pays, mais il a réussi à se réadapter.

A La Havane, Fernando Terry est surpris par l'image qu'offre sa ville: "pudo observar, al borde de la perplejidad, cómo su propia ciudad le parecía ser otra aunque la misma, decrepita y renacida [...]" (p. 113). La ville lui rappelle sa vie de jeune adulte mais aussi un lieu éminemment poétique qu'il met en relation avec la vie des grands poètes cubains du XIX^e siècle. Son regard est résolument tourné vers le passé. Pourtant, tant La Havane que la Santo Domingo de Pancho Valentín sont devenues bien plus commerçantes qu'avant, les deux personnages remarquent que leurs îles sont rentrées dans l'ère de la consommation. Delfina, l'amie de Fernando lui explique que:

"El panorama cubano se había poblado, con pasmosa naturalidad, de aquel mundo que tenía ya como única barrera la posesión o no de los esquivos billetes verdes. Y ahora hasta era posible comprar joyas, flores exóticas, árboles de navidad con guirnaldas incluidas, muebles y libros en dólares [...]" (p. 113)

Du côté de Santo Domingo, Pancho Valentín se fait la réflexion suivante:

"Haciendo camino me detenía ante las vidrieras de los establecimientos de zapatos o de implementos agrícolas cuando no de artefactos electrónicos para extraer una serie de conclusiones acerca del desarrollo económico del país o de la capacidad adquisitiva de sus habitantes..." (p. 71)

Bien que le Cubain et le Dominicain aient voyagé aux Etats-Unis et en Europe, ils ne pensaient pas que leur pays respectif entrerait eux aussi dans l'ère de la consommation. Si

Pancho Valentín imagine déjà les affaires qu'il va pouvoir monter, Fernando se sent attristé par ces changements qui ne sont pas positifs pour tous. Ce voyage de retour à Cuba est pour Fernando un voyage de retour dans le passé:

"el pasado lo asaltaba en cualquier rincón de la ciudad, en cada calle, en cada olor, en cada gesto de las gentes, y sólo satisfaciendo las demandas de aquel pasado podría reorientar su vida o, al menos, calmar los lamentos de su conciencia y recuperar la posibilidad de comenzar: no, definitivamente no había espacio para el olvido." (p. 210)

Il est temps pour lui de tourner la page, de laisser les rancœurs derrière lui.

Dans le texte portoricain, durant le court voyage qu'ont effectué María Isabel et son frère pour récupérer le coffre dans lequel était caché le manuscrit de leur mère, il ne transparaît aucune émotion relative à leur arrivée dans leur île natale. Elle semble être un lieu anodin, seul le coffre les intéresse. D'ailleurs: "luego de firmar los papeles tomaron un taxi al aeropuerto llevándose el cofre como equipaje." (p.10). Pourtant, Antonio précise à la fin du roman:

"Mejor me convendría regresar a Puerto Rico, donde no soy minoría y no tengo que estar a la defensiva; me lo he repetido innumerables veces. Lo malo es que ya no me acostumbro a vivir en Puerto Rico. Al cabo de doce años en California, me desespera la ineficiencia de acá." (p. 176)

Préparés depuis tout petits à vivre comme des Etats-Uniens, à parler anglais et à étudier dans cette langue, la culture d'accueil une fois arrivés en métropole ne leur semble pas étrangère. Le Cubain Fernando se pose aussi la question du retour permanent dans l'île:

"La recuperación posible de su pasado, la palpable evidencia de que quizá ninguno de sus viejos amigos lo había traicionado, el reencuentro con su madre, su casa y sus más remotos recuerdos [...] le dibujaban su vuelta al exilio como un nuevo desgarramiento, inesperado y doloroso. Sin embargo, la posibilidad complicada de su repatriación, mediante un infinito papeleo al final del cual podía agazaparse una negativa, le parecía tan poco factible que ni siquiera intentó estimarla." (p. 297)

Cependant, à part Pancho Valentín qui choisit de rester finalement en République Dominicaine, les autres se contenteront de séjours dans leur île d'origine. Ce choix, quand il

en est un, renvoie à ce qu'a écrit le Dominicain Eugenio García Cuevas dans son article "La experiencia migratoria por dentro: dominicanos en Puerto Rico"³⁸¹:

"No es hasta el día que regresa a su país de origen de forma definitiva o como visitante, que descubre la metamorfosis que se ha operado. Al mirarse en el espejo de la sociedad originaria se percata de que la historia, y la cultura que al principio le resultaron extrañas, lo han marcado, porque en él o ella, se ha generado una especie de simbiosis cultural."

L'écrivaine portoricaine Olga Nolla décrit ce sentiment chez ses personnages María Isabel et Antonio, Pedor Mir également à travers Pancho Valentín. Toutefois, Fernando ne reconnaît pas ce changement opéré en lui, il se remémore constamment sa vie passée à Cuba avant l'exil. Il n'est pas fait mention chez lui de "symbiose" culturelle entre la culture cubaine et la culture espagnole.

Bien que Leonardo Padura ne se focalise pas sur ces transformations chez son personnage, l'installation dans un pays étranger renvoie le migrant à reconsidérer sa propre culture et donc sa propre identité. C'est ce qu'a cherché à démontrer la Portoricaine Ana Lydia Vega dans sa nouvelle "Encancaranublado". L'échelle de valeur sociale ou raciale en vigueur dans la Caraïbe ne peut plus s'appliquer une fois installé aux Etats-Unis. Dans ce pays, tous sont hispanos, englobés dans un seul groupe racial, culturel et linguistique face à la culture anglo-saxonne dominante.

Cependant, dans *La novela de mi vida*, il est fait référence également au regard que posent les émigrés sur leurs concitoyens depuis l'extérieur:

"La familia de tío Ricardito se fue para Miami en el 59 [...]. Y allá viven como reyes, y mírenos a nosotros, luchando con un paladar. Suerte que mi hermano Pepito de vez en cuando nos manda algún dinerito, pero lo hace a regañadientes, porque dice que nosostras somos comunistas. Para él todo el que se quedó en Cuba es comunista y no nos perdona que hayamos vendido los cuadros valiosos que había en la casa..." (p. 150).

L'écrivain fait remarquer dans ce passage que, parfois, ceux qui vivent hors de l'île sont déconnectés de la réalité que connaissent ceux qui sont restés. Le fossé semble se creuser entre les Cubains installés à Miami et ceux vivant à Cuba. Fernando n'entre pas dans ce jeu, il ne critique pas ses compatriotes.

³⁸¹ Cité par Yolanda Martínez-San Miguel dans *Caribe Two Ways. Cultura de la migración en el Caribe insular hispánico*, p. 192.

2.3.3. La problématique des échanges entre les Caribéens de l'extérieur

Dans l'étude des migrations hors des îles, on pourrait supposer que la rencontre des Caribéens en territoire étranger permet la reconnaissance de traits culturels communs et par conséquent un rapprochement et une solidarité entre tous. Si l'on considère l'exemple de la ville de Miami, elle est devenue plus hispanique qu'états-unienne suite à l'arrivée depuis les années 1950 des Cubains, Mexicains, Dominicains, Portoricains, Haïtiens, Argentins, etc. On pourrait penser qu'elle représente la ville métisse par excellence. Cependant, il existe encore des quartiers qui se définissent selon l'origine de leurs habitants. Dans le roman d'Eduardo Manet, *Rhapsodie cubaine* (1996), l'auteur décrit la vie de la Petite Havane à Miami. Chez Ivonne Lamazares, dans *Oublier Cuba* (2000), la communauté cubaine se mobilise pour aider Mirella et sa fille, contrairement à ce qu'a vécu le personnage Fernando de *La novela de mi vida*.

Dans le cas des Dominicains émigrés aux Etats-Unis, Silvio Torres-Saillant pense que: "La diáspora tiene el potencial para ayudar a modificar los parámetros conceptuales vigentes en el discurso sobre la dominicanidad."³⁸² L'auteur de cette phrase signale que l'émigration hors de la Caraïbe permettrait aux Dominicains de reconsidérer leurs relations avec les Haïtiens. En effet, la migration des Caribéens vers les Etats-Unis renvoie à une nouvelle problématique, celle des relations inter-caribéennes hors de la région. Tous vivent la même expérience d'immigrés, séparés de leur île et de leur famille.

Pourtant, dans le cas de la migration vers les Etats-Unis, et plus particulièrement à New York et à Miami, il semblerait que, peut-être à cause du nombre sans cesse grandissant formant chaque communauté, les Caribéens continuent à se regrouper par nationalité. L'exemple de Miami est intéressant car la ville compte une représentation importante de Caribéens des îles anglophones, hispanophones et créolophones. Cédric Audebert explique que les divisions existant entre les communautés sont aussi dues au regard que portent sur eux les Etats-Uniens. En effet, ces derniers vont dénommer "Hispanics" aux Caribéens hispanophones et inclure les Caribéens anglophones et créolophones à la catégorie des "Blacks". De plus, l'auteur précise aussi qu'à Miami par exemple, chaque communauté développe son économie et embauche principalement ses concitoyens ou bien ceux des communautés parlant la même langue. Les Cubains représentent un groupe numériquement

³⁸² Cité par Yolanda Martínez-San Miguel dans: *Caribe Two Ways*., p. 268.

important qui leur permet de faire figure de leader parmi les "Hispanics"³⁸³. Pour cette raison, Fernando Terry pense de Miami que c'est: "una ciudad que siempre concibió como una réplica cubana, pero que en realidad no encajaba en ninguna de las nociones existentes en su recuerdo." (p. 228). C'est une ville dominée par la présence cubaine mais qui doit composer avec les autres communautés aux cultures et langues diverses.

D'autre part, on peut également émettre la supposition que les conditions pour lesquelles ils ont entrepris le voyage peuvent expliquer ces divisions, la classe sociale à laquelle ils appartiennent dans leur société d'origine également. En effet, les Portoricains ayant le passeport nord-américain n'ont en théorie pas de difficulté pour étudier ou trouver du travail. Depuis 1980, les Cubains ont des facilités pour s'installer aux Etats-Unis. Cependant, tout comme les Dominicains et les Haïtiens, ils effectuent le voyage dans des conditions souvent déplorables. Ces deux derniers groupes arrivent donc sans papier ce qui, dès le départ, les stigmatise et cause des difficultés pour s'intégrer.

Les problèmes économiques, politiques ou écologiques que connaissent les îles antillaises poussent leurs habitants à fuir par tous les moyens. Les moins pauvres peuvent prendre l'avion en direction de l'Europe, du Canada ou des Etats-Unis. Les plus pauvres tentent au péril de leur vie la traversée en embarcations de fortune à destination de la Floride, ou bien de Porto Rico dans un premier temps, d'autres encore vont descendre vers les Antilles françaises ou la Caraïbe continentale. Les Portoricains ne migrent pas pour les mêmes raisons. Nombreux sont ceux qui ont choisi de quitter leur île pour tenter d'améliorer leurs conditions de vie et surtout trouver du travail plus facilement. Nombreux sont ceux également, de classe moyenne ou aisée qui partent étudier dans une université nord-américaine.

D'ailleurs, la nouvelle "Encancaranubiano" de la Portoricaine Ana Lydia Vega démontre les relations entre les migrants caribéens. Elle réussit en quelques pages à dépeindre les relations inter-caribéennes et ce texte est également emblématique des problèmes que connaissent ces migrants. Dans ce récit, Vega met en scène un Haïtien navigant dans une embarcation de fortune, un Dominicain qui le rejoint en premier, lui aussi en route vers la Floride, puis un Cubain qui atteint la barque un peu plus loin. Dès le départ, l'auteur fait de ses personnages des clichés représentatifs de leur pays respectifs et des relations internationales.

³⁸³ Audebert, Cédric. *Les communautés antillaises aux Etats-Unis: entre métropolisation et logiques réticulaires transnationales. Espaces populations sociétés*, [En ligne], 2006, [Référence du 15 octobre 2012] URL: <<http://eps.revues.org/index1411.html#tocto2n5>>

Ana Lydia Vega a su décrire l'échelle de valeur, économique, politique, sociale ou même culturelle, qui est en place dans les Grandes Antilles. La couleur de peau détermine aussi le statut des différentes nationalités. Suite au naufrage de la barque, celui qui va sauver la Caraïbe, c'est le bateau états-unien, toujours présent dans les pires situations que connaît la région. Enfin, ce qui ressort de cette nouvelle, c'est le sentiment d'appartenance à une culture caribéenne, un même espace. Néanmoins, la conclusion de l'auteur est significative, tous font route vers la Floride où tous seront égaux face aux Nord-Américains et où, finalement, la langue et les cultures proches devraient être les vecteurs fédératifs de ces immigrants.

L'ensemble des narrations de cette deuxième partie donne un aperçu historique des migrations dans la Caraïbe hispanique depuis la conquête jusqu'à nos jours et la manière dont elles ont été appréciées par les populations déjà installées. Les écrivains relatent l'intrahistoire ou des événements historiques importants. Ils n'hésitent pas pour la plupart à donner leur version personnelle de faits qui relèvent de la construction de la nation. La plupart des textes analysés ici font partie des courants du roman historique ou du nouveau roman historique. Ceux de ce deuxième courant falsifient sans vergogne l'histoire, ou partent d'une vision interne, afin de critiquer et de dénoncer les préjugés envers une partie de la population. Depuis les chroniqueurs jusqu'à nos jours, chacun s'efforce à décrire son histoire de la Caraïbe, selon qu'il est Espagnol, Créole, Noir, Blanc, ou bien qu'il soit le fruit de plusieurs héritages. Il ne faut pas oublier non plus l'héritage oral laissé par les Amérindiens puis les Africains, leurs visions du monde ont été intégrées aussi par les auteurs du XX^e siècle. Ces petites touches personnelles amenées par chaque chroniqueur et écrivain créent un grand tableau impressionniste qui retrace l'Histoire de la région.

A travers les narrations étudiées, a été considéré également l'intégration ou la non-intégration des personnages dans la société d'accueil. Il ressort de ce corpus que, si l'on s'arrête à la reconnaissance des apports laissés par les migrants, pour les trois îles, le problème s'est posé principalement pour les apports africains. En ce qui concerne les apports espagnols et même nord-américains, on peut considérer, d'après les œuvres étudiées, qu'il y a eu un processus d'acculturation si l'on s'en tient à la définition donnée par Denys Cuche et citée dans la première partie. En effet, il s'agit de phénomènes qui entraînent des changements dans les modèles culturels initiaux de l'un ou des deux groupes. Dans le cas des apports espagnols, les

cultures dominées ont été en contact continu et direct avec celle du dominateur. Ce dernier a reçu des influences des dominés également. La culture espagnole reste encore une des bases des sociétés cubaine, portoricaine et dominicaine. Dans le cas des apports nord-américains, le problème est plus complexe car ce n'est pas forcément un contact continu et direct qui a entraîné les changements, mais une diffusion d'un nouveau modèle culturel par le biais des médias, du cinéma, des chaînes alimentaires, etc. Ici, il s'agit des modifications dans le groupe d'accueil. Cependant, aujourd'hui, avec la population hispanique importante aux Etats-Unis, c'est peut-être un phénomène inverse qui se produit. Il serait intéressant d'étudier l'influence caribéenne dans la société états-unienne.

Les apports asiatiques sont eux aussi constitutifs de l'identité cubaine, mais il semble que la question de la re-connaissance ne se soit pas réellement posée. Moreno Fragnals dit que cette migration n'a pas donné lieu à des préjugés raciaux. Peut-être mal connue, la communauté chinoise a pourtant su se faire reconnaître et adopter. Elle a rejoint la masse des travailleurs et des ouvriers et s'est donc fondue dans cette classe sociale représentant la majorité de la population cubaine.

Les migrations entre les îles, ou même l'exode rural, ont reposé la question de la re-connaissance des cultures noires. Il ne s'agissait plus des cultures africaines pourtant, mais des cultures caribéennes qui se sont développées dans des conditions similaires à celles des îles d'accueil. Leur connaissance s'est faite aisément puisque les populations d'accueil pouvaient reconnaître des éléments proches de leur culture. Le problème de re-connaissance vient encore de la couleur de peau ou de la religion, preuve d'un héritage tenace de l'époque esclavagiste. Dans le cas des ruraux migrants à la ville, là encore, la re-connaissance est problématique; les ruraux sont liés à la plantation, aux cultures développées au sein des plantations. Puis, lorsque ce sont les nationaux qui décident de migrer ou qui doivent migrer, ils reviennent avec une vision du monde plus large, pour eux qui sont étrangers ailleurs, le problème s'inverse. C'est à eux de se faire reconnaître par la société d'accueil. Ce sont eux qui deviennent l'Autre. C'est justement le thème des Caribéens émigrés notamment aux Etats-Unis qui va être développé dans la partie suivante. En effet, il a déjà été question de l'exil à travers l'œuvre de Leonardo Padura, sans entrer dans les détails. Cette troisième partie va essayer de démontrer que l'exil pourrait être considéré comme un point commun à la littérature caribéenne.

Troisième partie

Les écrivains et les migrations

"La Caraïbe est terre
d'enracinement et d'errance. Les exils
antillais en témoignent."³⁸⁴
Edouard Glissant

³⁸⁴ Glissant, Edouard. *Poétique de la Relation*. Paris: Gallimard, 1990, p. 229.

Dans cette dernière partie, c'est à l'aide des réponses à cinq questions posées aux écrivains que le thème des migrations et surtout son importance dans la littérature vont être étudiés. En considérant que l'auteur est un acteur et aussi un représentant de la société, on peut se demander s'il connaît et s'intéresse à l'histoire de son île, s'il reconnaît les legs laissés par les populations émigrées, s'il les a intégrés ou non dans ses narrations et si non, pourquoi? En bref, à travers les narrations, on a pu avoir un aperçu de comment les écrivains du XX^e siècle traitaient des migrations et des apports constitutifs de la société caribéenne. Cette partie regarde plutôt vers le XXI^e siècle et vers les nouvelles perspectives de la narration caribéenne.

En interrogeant trois auteurs contemporains, un de chacune des Antilles Hispaniques, dont un des romans a été étudiés dans la partie précédente, on peut avoir une idée un peu plus précise du message qu'ils souhaitent transmettre. Ces écrivains ne font pas partie des dernières générations. De plus, leurs réponses ne doivent pas être considérées comme représentatives de la majorité, il s'agit d'un point de vue personnel sur des sujets précis. Cependant, elles sont un moyen de dégager des tendances communes dans les productions littéraires actuelles de la Caraïbe hispanophone et chez les écrivains caribéens vivant hors de leur île.

Le plan de cette partie se base donc sur les questions posées aux auteurs. Le choix s'est porté sur Marta Rojas pour Cuba, Luis López Nieves pour Porto Rico et Marcio Veloz Maggiolo pour la République Dominicaine. Pour chacun, il y a quatre questions communes et une qui concerne leur roman étudié dans la partie précédente. Suite à leurs réponses, plusieurs thèmes vont être abordés ou approfondis dans cette partie: les différentes migrations dans la narration, puis leur œuvre et leurs influences. Le premier concerne les migrations et développera plus particulièrement une migration, celle de l'exil.

3.1. Les migrations et les écrivains

Dans la partie précédente, les mouvements migratoires ayant eu lieu dans la Caraïbe, ont été étudiés d'un point de vue interne aux œuvres. Dans cette partie, ils le seront d'un point de vue externe aux narrations puisque ce sont les écrivains, leur parcours et leurs idées qui feront l'objet d'un développement.

3.1.1. L'importance des migrations dans la narration caribéenne

Cette première question est évidemment en lien direct avec le thème de ce travail et permet aux écrivains de considérer l'histoire nationale et caribéenne. Mais surtout, la question s'intéresse à la littérature caribéenne, depuis ses origines jusqu'à nos jours.

¿Cuál es la importancia del tema de las migraciones en la narrativa caribeña y, específicamente, en su propia obra?

3.1.1.1. La réponse de Marta Rojas

"Considero que la literatura caribeña tiene una importancia fundamental para conocer al mundo y conocernos los caribeños y a toda América. Empecemos por un hecho que no se puede obviar jamás. El mundo en que vivimos, el de la esfera terrestre completa no habría existido sin el conocimiento de lo que es la América y este empezó a mostrarse nada más y nada menos que por las islas del Caribe. Fue donde el europeo, en este caso Cristóbal Colón llegó en 1492 y ya en estas tierras llamadas del Nuevo Mundo había civilizaciones, e incluso imperios uno de los cuales "besaba el Mar Caribe". Lo interesante es que los primeros cronistas de lo cual hablaron, de hecho, fue del "descubrimiento" del Caribe. De algún modo, bastante concreto, hicieron literatura porque el desconocimiento y el descubrimiento eran tan alucinantes para ellos que crearon ficción al extremo de llegar a describir sirenas, para nombrarte un ejemplo entre las muchas ficciones que crearon. Pero la flora y la fauna exageradamente descritas no lo fueron menos. Sin embargo aún no siendo ciertas determinadas descripciones de Cronistas ilustrados, lo cierto fue que para ellos no había explicación sobre lo encontrado en el Caribe y luego en el resto del continente.

Esto a modo de preámbulo:

No olvidemos que El Dorado fue una ilusión que duró varios siglos y cobró muchas vidas. Por supuesto más vidas de aborígenes que de conquistadores. Otro efecto de la trama dramática. Todo o casi todo quedó escrito y en el Archivo de Indias hay "cuentos" y "novelas" por escribir, a partir de la documentación de cronistas, conquistadores, colonizadores y su tropa evangelizadora.

Pero, adelantándonos largos pasos en el tiempo, el Caribe ofreció otro modo de literatura que podríamos llamar del género aventura propiamente dicha (porque la conquista

por los europeos: españoles en primer lugar, portugueses, holandeses, franceses e ingleses) también fueron aventuras. Más, precisando el género antes mencionado están las obras inspiradas en los corsarios y piratas, filibusteros, bucaneros, y todo género de asaltantes de navíos y poblaciones para obtener oro y otras riquezas, entre estas por supuesto la primera mano de obra, el indio, que explotaron hasta la muerte y vendieron por decenas de miles en la propia América. Y fueron las islas del Caribe las más apropiadas para sus fechorías y también las más propicias por sus mares circundantes, para inspirar literatura del género.

Al Caribe fueron traídos los primeros esclavos africanos, de distintas naciones de África, que tenían una cultura propia, pero que en el barco de la **Trata**, eran registrados simplemente como negros, y no por individuos oriundos de determinada nación. Esa fue otra dramática fuente inagotable para la literatura, de cualquier género, que duró cuatro siglos, en cuanto al sistema esclavista.

En el sur de América hubo esclavos africanos, al igual que el Norte, pero es en el Caribe, o es al Caribe, donde ingresan los primeros grandes lotes procedentes de África.

La otra fuente literaria extraordinaria, a partir de ese hecho, se encuentra en el proceso de mestizaje, que ya había comenzado entre europeos e indias y muy pronto se agregó el negro y cuando en islas del Caribe ya prácticamente se habían agotado los aborígenes, los negros siguieron ingresando como valor de cambio y valor de uso y la esclavitud duró hasta finales del siglo XIX, prácticamente ayer, pues aún abolida la **Trata** "por Ley" (en virtud de la revolución industrial inglesa), los negociantes o negreros, grandes potentados, seguían introduciendo esclavos africanos en Cuba, la última colonia española en el Caribe.

Los procesos de mestizaje han dejado clásicos de la literatura en el Caribe –no excluyo el sur: ahí está *Martín Fierro*, nada menos que en Argentina; en Brasil las hay, pero como hablamos especialmente del Caribe –entre algunos clásicos una de las novelas más interesante, de época, es *Cecilia Valdés*, de Cirilo Villaverde: siglo XIX cubano, y antes *Espejo de Paciencia*, que se desarrolla en Cuba, escrita por un español pero cuyo protagonista es un negro que lucha y vence a unos piratas. Que tratan de plagiar a un Obispo de apellido Altamirano. El negro esclavo es el héroe.

En ese momento crucial para los negociantes de carne humana, en que es perseguida la trata de negros africanos por la armada inglesa, es que se tiene en cuenta una etapa compleja en China. Enmascarada un tanto en la guerra de las entonces potencias occidentales por el opio y así llamada "La guerra del Opio", se hace presente un negocio esclavista con el nombre de "Contratados", en el cual los esclavos, mal disimulados por un contrato, son los chinos más

pobres, en su mayoría del sur y en breve tiempo –siglo XIX—ingresan unos 200 mil chinos (registrados) en unas pocas decenas de años. La inmensa mayoría de chinos "contratados" son vendidos en el Caribe y entre las islas del Caribe, fueron los hacendados españoles y criollos de Cuba los que más adquirieron, reitero, preferentemente para trabajar en las plantaciones de caña y la construcción del ferrocarril, aunque también fueron introducidos en el Callao y en California. Eran "contratados", o sea se daba por hecho que leían un contrato, cuando estos *culies*, que así le llamaban no sabían leer ni español, ni inglés ni la escritura culta china o quizás ninguna de su milenario país.

Aunque ha sido un tema poco tratado en la literatura de ficción, también fue tema de ensayos y poesías. Además, al igual que los indios, y los negros se mezclaron con los caribeños en más de una isla, aunque fundamentalmente en Cuba. Esa es otra línea narrativa o literaria que aparece en la literatura del Caribe. Por su originalidad, tratándose de culturas tan diferentes, mezcladas en el crisol de una o más islas.

En cuanto a la importancia de las migraciones mencionadas, estimo que la primera fue de orden económico (estas migraciones involuntarias), pero todas dejaron una fuerte huella en costumbres, música, carácter y composición social o mestizaje, sobre todo referente a las facciones y el color de la piel, no importan si es más clara o más oscura.

Como en esta pregunta (de la que puedes tomar lo que estimes) me he extendido en cuanto al origen, aun dejando fuera las migraciones de los aborígenes entre sí (caribes, taínos, siboneyes y otros) en canoas entre las islas del Caribe, antes y después de Colón; sobre todo de La Española a Cuba.

De manera que ahora te respondo en cuanto a mi obra literaria:

Yo me propuse hacer una obra literaria donde estuvieran involucrados los componentes más fuertes de la formación de la nacionalidad cubana, en distintas épocas. Para mí fue más fácil comenzar por lo que conocí personalmente en mi ciudad natal –Santiago de Cuba – en el Oriente del país, la ciudad más caribeña de Cuba; la primera capital de la Isla, el primer puerto de trasiego de aborígenes o indios de La Española, Jamaica y otras islas del Caribe, que llegaban a las costas de Santiago de Cuba en canoas.

Luego en la república (Siglo XX) las grandes compañías azucareras norteamericanas, en su mayoría, contrataban "braseros", obreros cortadores de caña de azúcar en las islas en Haití, Jamaica, Barbados y otras islas del Caribe pero preferentemente de Haití y Jamaica. Como, tras la cosecha de la caña venía la del café muchos migrantes –todos estos eran integrantes de migraciones voluntarias– se quedaban de una tarea en otra e hicieron familia en

Cuba, en su inmensa mayoría, y traían con ellos también su música, comidas, idioma y hubo una colosal y nueva mezcla en el siglo XX. De ahí me surgió la idea de plasmarlo en la novela *El columpio, de Rey Spencer*. La coma es importante no se trata del rey Spencer sino de dos apellidos Rey (de origen hispano) y Spencer de origen inglés, de Jamaica. Novela de amor que aborda las situaciones, dramáticas o románticas de estos grupos o personas y los cubanos y puertorriqueños y dominicanos que tenían otro status social pero que también venían a esa región en la bonanza azucarera. La homogeneidad de los temporales o ciclones, como protagonistas de cambios en el Caribe, son también personajes en la obra porque lo son igualmente en la vida del Caribe, y, por otra parte no se excluyen las creencias religiosas particulares: el protestantismo inglés (en los jamaicanos o jamaquinos) y el vudú de los haitianos, en un sincretismo peculiar que tiene origen en la religión católica. En cuanto a la música, por ejemplo, los haitianos introducen la tumba francesa, una conga figurada al modo del minué francés. Tampoco el jazz band, ni el juego de *criquet* inglés están ausentes de esta mezcla cultural.

En otras obras mías como "Inglesa por un año", basada la toma de La Habana por los Ingleses (1762—1763) el mundo del Caribe, en este caso Jamaica y Cuba, fundamentalmente, tienen un protagonismo esencial. Así como el corso y la piratería, propia de estos mares del Caribe.

El Caribe mexicano de la Nueva España en la conquista de Hernán Cortés y todo el virreinato también forma parte de esta idea generación en cuanto a la importancia, por diferentes caminos de las migraciones naturales, deseadas o impuestas como las de la esclavitud ya mencionadas. La introducción de la Trata negrera que también la hubo en México y dejó huella, ellos le llaman hoy la tercera corriente étnica.

La presencia caribeña más allá de nuestras aguas—en Nueva York—también tiene fuerza, está presente en la literatura caribeña y en la que yo hago —que es lo que preguntas— en particular: Nueva York.

Los Estados Unidos, hasta cierto punto son fruto de la colaboración de las damas cubanas, caribeñas, ricas cubanas que donaron a Washington el equivalente a más de un millón de dólares en joyas para que la pagara a los soldados que luchaban contra el colonialismo inglés y tropas de negros y mulatos (pardos y morenos se decía entonces) integrantes de los batallones así llamados en la colonia fueron enviados por los españoles a luchar junto a Francisco de Miranda, a favor de la independencia norteamericana.

La relación más cercana (Siglo XIX) de caribeños, sobre todo cubanos, puertorriqueños y dominicanos, fundamentalmente adoptan a Nueva York como sitio migratorio por excelencia para sus luchas independentistas y como emigrantes económicos, lo que aún subsiste. También, en el siglo XIX Tampa y Key West es otro de los lugares muy caribeños de Estados Unidos. Tanto en mis novelas *El Harén de Oviedo*, como antes en *Santa Lujuria* esos hechos aparecen y además, el vínculo de los indios seminoles de La Florida con los caribeños."

3.1.1.2. La réponse de Luis López Nieves

"No sé cuál es la importancia de las migraciones en las literaturas de Cuba y República Dominicana. No conozco ningún autor destacado que haya trabajado este tema en estos países. No significa que no los haya. Sólo indico que no los conozco. Uno de los grandes problemas recientes en la literatura del Caribe es la balcanización o atomización. Nos conocemos poco y realmente carecemos de puntos de referencia comunes más allá, tal vez, de la academia. No sé si la pregunta se refiere sólo a la literatura reciente.

En Puerto Rico el tema de las migraciones marcó a una generación, la de los años 40, cuyos protagonistas (René Marqués, Pedro Juan Soto, José Luis González, Emilio Díaz Valcárcel) trabajaron literariamente tanto el tema de la migración interna (del campo a la ciudad) como la externa (mayormente a Estados Unidos).

En cuanto a mi propia obra, la migración no es un tema que haya trabajado literariamente. Creo que las razones son dos:

Primero, porque siento que ya es un tema trabajado por la generación anterior (del 40) y que no tengo nada original que añadir.

Segundo, porque mi obra básicamente tiene dos vertientes. Por un lado, la narrativa histórica (cuatro libros). Por el otro, la literatura fantástica (un libro y cuentos sueltos).

Es decir, no escribo literatura realista/social. Y me parece, aunque puedo estar equivocado, que un tema literario como la migración mayormente caería dentro de la literatura realista. Claro, podría ser un reto literario trabajar la migración desde una perspectiva diferente a la meramente social/realista. Pero no es algo que, al menos hasta ahora, haya estado dentro de mis metas."

3.1.1.3. La réponse de Marcio Veloz Maggiolo

"Las islas caribeñas son en verdad y desde el punto de vista histórico-cultural, una acumulación de migraciones. Desde el año 5000 antes de Cristo, los que llegaron estaban representados por varias culturas. Hacia esa fecha vinieron navegantes de la costa Este de Sudamérica y posiblemente de la costa norte de Centroamérica. En mis libros de prehistoria he explicado el proceso. No eran culturas tecnológicas similares, sino de variado instrumental y de concepción diferente del medioambiente. Se mezclaron hacia el 2000 o 2500 antes de Cristo, pero otros grupos llegaron hacia el 2000 antes de Cristo produciéndose una mezcla mayor. Estos primeros habitantes eran recolectores y cazadores. Luego de largos años llegaron los primeros agricultores y la ocupación migratoria fue mayor hasta la conformación de culturas cultivadores de raíces. Hay evidencia de la supervivencia de los recolectores y de algún modo de la mezcla o asimilación por las culturas agrícolas. Los viajes interisleños fueron numerosos. Hasta la llegada de los europeos hay evidencias de las relaciones interisleñas.

Con la llegada del europeo se produce otro tipo de hibridación. Gente nueva, cultura nueva, nuevas asimilaciones y traída de los primeros negros esclavos a la isla de Santo Domingo, fenómeno que se repite en la medida en la que las islas fueron colonizadas. Se inicia un mestizaje que aporte, con elementos africanos, españoles, holandeses, ingleses franceses, norteamericanos y daneses, una variedad de formas culturales criollas. A LA PARTE ESTE DE LO QUE FUERA LUEGO REPUBLICA DOMINICANA, EL SANTO DOMINGO INICIAL, LLEGAN LOS PRIMEROS ESCLAVOS PARA EL AZÚCAR, EL ORO, EL AÑIL Y OTRAS ACTIVIDADES COLONIALES. La esclavitud es la base de la fuerza de trabajo inicial, y del proceso temprano de industrialización. Para hacer una reseña de la migración en la literatura caribeña, habría que iniciar una búsqueda que no me es dable presentar sin ir al estudio a fondo.

El tema del esclavo es otro. Sin dudas hay grandes procesos migratorios relacionados con las historias coloniales, porque cada "criollidad" se conformó con sus elementos coloniales. Diferente fue la colonización española a la francesa o a la inglesa. La influencia del colonizador y sus valores y antivalores permearon las fragmentarias culturas africanas, chinas, hindúes o de otro tipo que sentaron parte de las bases del Caribe. No podría ahora volver a mis viejas lecturas donde abundan las tantas migraciones, pero las mismas corresponden más a la sociología del área que a la literatura misma."

3.1.1.4. L'Histoire et les écrivains

A. L'importance de l'Histoire

Bien que la question indique qu'il s'agissait des migrations dans la littérature caribéenne, les écrivains ont aussitôt fait le rapprochement avec l'Histoire. En effet, des réponses formulées par les romanciers, il en ressort que les migrations sont l'Histoire même de la Caraïbe insulaire. Marta Rojas a aussitôt mis en relation cette question avec son œuvre. En effet, elle prend l'inspiration dans l'histoire caribéenne, dans les documents historiques qui sont une mine inépuisable d'histoires plus fictives que réalistes. Elle précise bien que la littérature est importante pour connaître l'Histoire. Elle est considérée comme faisant partie du courant du Nouveau Roman Historique, ce qui explique ses connaissances en histoire et plus particulièrement celle des migrations. Il est vrai que toutes ses œuvres littéraires décrivent des moments de l'histoire cubaine qui ont trait avec l'arrivée d'un nouveau peuple et donc, d'une nouvelle culture. Bien qu'elle relève les différents apports à la culture cubaine, elle omet de citer la présence des Levantins ou encore des Yucatèques, certainement parce qu'elle ne les a pas encore mis en narration.

Par ailleurs, elle précise que, parmi les engagés caribéens pour la saison de la coupe de la canne à sucre, il y avait des différences de statuts entre Haïtiens, Anglo-Antillais d'un côté et Hispano-Antillais de l'autre. Dans les narrations qui ont été étudiées dans la partie précédente, "La tierra y el cielo" d'Antonio Benítez Rojo et *Ecue-Yamba-O* d'Alejo Carpentier, il est principalement fait référence aux Haïtiens et à leurs coutumes. Carpentier signale la présence dans les plantations des autres communautés sans développer quant à leurs habitudes. Ainsi, Marta Rojas confirme que la situation dans les plantations cubaines était similaire à celle des plantations dominicaines décrite par Marrero Aristy.

Veloz Maggiolo étant archéologue, il n'a pas oublié de détailler les migrations amérindiennes. Il démontre par là que la Caraïbe, depuis les débuts de son peuplement, se fonde sur les migrations et les métissages entre les peuples. Il s'est intéressé jusqu'à présent essentiellement aux migrations interinsulaires puisque ces romans traitent de la présence haïtienne, dans *El hombre del acordeón* et *La biografía difusa de Sombra Castañeda*. Il est dans la lignée de Marta Rojas, d'autant plus qu'il fait partie lui aussi du courant du Nouveau Roman Historique.

En ce qui concerne Luis López Nieves, la question était certainement peu précise car il n'a pas fait le rapprochement avec son œuvre. La raison peut en être que ses narrations ne font pas de référence directe à l'arrivée massive des Européens ou des Africains. Pourtant, malgré

sa réponse, Luis López Nieves s'intéresse à l'Histoire et donc aux migrations puisque ses romans et ses nouvelles portent sur la présence des Espagnols dans *La verdadera muerte de Juan Ponce de León*, ou l'arrivée des Etats-Uniens dans la nouvelle "Seva"³⁸⁵. La nouvelle a provoqué une polémique suite à sa publication en 1983. L'auteur précise que les soldats états-uniens ont fait disparaître complètement le village et ont caché les faits. D'un genre difficilement classable, elle se compose d'échanges de lettres, de photos, de documents pseudo-historiques. Les lecteurs de la revue ont aussitôt réagi suite à sa publication. Indignés, ils ont tous cru qu'il s'agissait effectivement d'un récit basé sur des faits historiques alors que tout avait été inventé par l'auteur. Il pense que le thème des migrations traité dans la narration relèverait de la littérature socio-réaliste ou des publications des années 1940. Cependant; il semble oublier les écrits de ses contemporains dont Rosario Ferré ou Mayra Santos-Febres qui traitent des migrations et n'entrent pas réellement dans le cadre de la littérature socio-réaliste. Par ailleurs, il faut souligner qu'il parle d'une balkanisation de la littérature de la Caraïbe. Il constate le manque de contacts entre les écrivains caribéens et signalerait par ses dires qu'il y a peu d'influences entre les littératures de la région. Ce problème va être abordé dans le point suivant.

B. Les écrivains migrants

Il est important de signaler que non seulement les écrivains s'inspirent des migrations pour rédiger leurs œuvres, ils les vivent également à travers leurs voyages. Il existe plusieurs raisons à leurs déplacements. Marcio Veloz Maggiolo et Luis López Nieves ont quitté leur île pour étudier en Espagne pour le premier, aux Etats-Unis pour le deuxième. Les trois interrogés dans ce travail sont aussi invités fréquemment à l'étranger pour parler de leur œuvre. Marta Rojas confiait récemment avoir été invitée en Chine pour présenter la traduction de *El equipaje amarillo* à la Foire du Livre de Beijing³⁸⁶.

De plus, certains écrivains portoricains ont tenté l'aventure à New York dans le but de comprendre ce que ressentaient leurs compatriotes émigrés en métropole. Parmi ceux-ci, on peut citer René Márques, ou encore Pedro Juan Soto. Ce dernier est l'auteur de *Spiks* (1957) notamment, ce mot étant le surnom moqueur que les Etats-Uniens donnent aux Portoricains. Dans sa pièce de théâtre *La carreta* (1951), René Marqués a relaté la situation de ses compatriotes dans la métropole.

³⁸⁶ Précision donnée par l'auteur dans un mail lors de l'envoi de ses réponses.

3.1.2. Le symbole de la cale du bateau négrier

Les trois textes analysés succinctement dans le chapitre dédié aux migrations africaines laissent un doute. Ce sont des narrations publiées entre 1938 et 1974. Elles dénonçaient des réalités sociales et identitaires de leur époque. Maintenant, au début du XXI^e siècle, les sociétés caribéennes admettent-elles leur part d'héritage africain? La question de ce point faisait référence à Edouard Glissant et permettait de connaître le point de vue des écrivains sur leur identité.

2.- *¿Puede considerarse la cala del barco negrero como un símbolo de la génesis de la sociedad caribeña y, específicamente, la sociedad de su isla?*

3.1.2.1. Réponse de Marta Rojas

"De hecho la pregunta 2 ya está respondida en la 1. Te diré que sí. El Barco negrero, la trata negrera, por lo dilatada que fue y por la enormidad de seres humanos que trajo al continente americano y específicamente a Cuba y el Caribe es, sin duda un símbolo de la sociedad caribeña, de Cuba y de toda América. Se nota más en las islas del Caribe porque se extinguió prácticamente la población indígena o aborígen pero, por ejemplo, en Ecuador, en el Atlántico nicaragüense, en la ciudad de Bluefield, fundada por los ingleses en Nicaragua; Brasil, Venezuela e incluso en Argentina tuvo influencia. Lo que ocurrió, por ejemplo en la Argentina, es que no había plantaciones ni de azúcar ni de café, no necesitaban demasiados esclavos para trabajar con el ganado como hateros, y en su mayoría los esclavos eran "de Casa" o "de dentro", pocos, en comparación con países e plantaciones que requerían muchos brazos, y además, había una amplia población originaria. Sin embargo el *tango* es un baile de negros, en época despreciado por los aristócratas porque se unían las pelvis en el abrazo del baile.

En Estados Unidos la trata negrera tuvo gran influencia, bastaría leer la novela norteamericana *Raíces*, de Alex Haley—un perfecto retrato—e incluso *Lo que el viento se llevó*. La diferencia está en que los ingleses e irlandeses colonizaron a los hoy Estados Unidos arribando a esas tierras con sus familias, no hombres solos como ocurrió por al menos dos o tres siglos en el resto de América y el Caribe.

En cuanto a Estados Unidos con la diferencia de que los ingleses e irlandeses llegaban como emigrantes con su familia, y los esclavos estaban separados. En el resto de América la

conquista la hicieron en los primeros siglos hombres europeos solos o con un mínimo de blancas de su nacionalidad y el mestizaje fue más fragoso, aunque lo hubo."

3.1.2.2. Réponse de Luis López Nieves

"Ni remotamente puedo asociar los barcos negreros con el nacimiento de la sociedad caribeña. Creo evidente que la sociedad caribeña nace cuando (guste o no nos guste) el primer español violó a la primera india antillana. Ese bebé fue el primer mestizo (el primer caribeño) resultado de la unión de las culturas española y taína (en el caso de Puerto Rico). El genocidio y la conquista española fueron tan aplastantes, que las Antillas españolas se asimilaron en poco tiempo. Se implantó la lengua, la religión y las costumbres españolas de manera absoluta.

Cuando se habla de una sociedad o cultura, hablamos de mucho más que una raza. Entiendo que para sentir afinidad por una cultura debe haber, entre otras cosas, alguna tradición o legado intelectual que conocemos y del cual nos sentimos parte. Los remanentes sociales/culturales que quedan en las Antillas de los indios y los africanos son mínimos. La presencia racial es evidente; también quedan algunas palabras, alguna tradición culinaria y algunos ritmos musicales. Pero no creo que esto sea suficiente para decir que tenemos raíces en la cultura indígena o en África. Creo evidente que nuestra cultura tiene sus raíces en la civilización greco-romana, tradición intelectual que conocemos y estudiamos. En Puerto Rico no se conocen ni estudian las civilizaciones africanas. No existe una sola figura africana ni taína que sea parte de nuestro canon cultural. Por tanto, más allá de la presencia de los africanos como raza, que en el caso de Puerto Rico es minoritaria, no creo que ni remotamente podamos decir que los barcos negreros sean el origen de nuestra sociedad. Tenemos más en común con la Grecia de hace 2500 años que con la África de hoy día."

3.1.2.3. Réponse de Marcio Veloz Maggiolo

"No creo que pueda creerse que la cala del barco negrero sea un símbolo de la sociedad caribeña. La esclavitud en sí misma es un símbolo real, la cala es un considerando que no me aporta nada, a no ser lo demográfico, y en lo demográfico están "las culturas". La base social del Caribe inicial son las fuerzas impositivas del colonizador, la explotación, los modos de vida para esa explotación, y a partir de ello la conformación de los nuevos valores que generan, unos para el explotador, otros para el esclavo. Es fundamental pensar en la

lengua del colonizador y las inventadas como lenguas criollas a partir de una mezcla que es diferente en cada núcleo de colonización."

3.1.2.4. La question de l'apport africain

Chacun a finalement donné son avis sur la présence africaine dans sa société. Les réponses sont divergentes en fonction peut-être de la réalité de chaque île. Marta Rojas elle-même d'origine noire, a traité du thème de la présence africaine dans *Santa lujuria* et dénoncé l'hypocrisie régnant au sein de la société coloniale havanaise. Il semble donc évident qu'elle reconnaisse la part africaine dans la culture cubaine. Il en est de même pour Marcio Veloz Maggiolo qui a beaucoup travaillé à la reconnaissance de l'élément africain dans la culture dominicaine. Pour lui, la cale du bateau ne représente pas un symbole de la Genèse de la société dominicaine. Il a précisé dans un article pour le journal *Listín Diario* que:

"La esclava negra y el mestizaje entre indios, negros y españoles, crearon una base criolla personalizada luego en la cultura del ganado, de larga acción, y fundamental para confeccionar síquicamente la mentalidad del futuro dominicana. Pienso que al hato ganadero sería la matriz de la vida criolla posterior."³⁸⁷

Ainsi, si dans les Antilles francophones, anglophones ou créolophones, la plantation de canne à sucre peut être considérée comme la matrice, en République Dominicaine, ce serait la ferme d'élevage qui serait la matrice, pour les raisons historiques qui ont déjà été présentées dans la première partie.

Le discours tenu par Luis López Nieves ne suit pas celui de ses collègues cubain et dominicain. Il est évident que les Portoricains ne sont pas Africains, ni les Cubains, ni les Dominicains. Dans ce travail, il s'agit d'étudier les apports laissés par les migrations. Or, il a existé un flux migratoire de l'Afrique vers Porto Rico. Si les civilisations africaines ne sont pas étudiées dans l'île, la présence noire a bien fait l'objet de recherches en histoire. Il suffit de citer l'ouvrage devenu un classique de Guillermo Baralt, intitulé *Esclavos rebeldes. Conspiraciones y sublevaciones de esclavos en Puerto Rico 1795-1873*, ou encore Fernando Picó et Francisco Scarano qui font partie de la même génération. Quant à dire que la population noire représente une minorité, c'est possible. D'après les statistiques démographiques de 2001, les Noirs portoricains représenteraient 15,5% de la population et les

mulâtres, 10,3%³⁸⁸. Ces pourcentages ne prennent pas en compte les émigrés des Antilles voisines. Le statut politique de Porto Rico et la difficulté des citoyens à se faire reconnaître Etats-Uniens pourraient peut-être expliquer "l'oubli" de l'héritage africain.

Comme le signalait Luis López Nieves, il y a peu de communication entre les écrivains des différentes îles. La preuve en est qu'aucun n'a relevé la référence à Edouard Glissant. Sa pensée ne semble pas être très répandue chez les auteurs de la Caraïbe insulaire. Pourtant, le Cubain Antonio Benítez Rojo est proche des idées du Martiniquais. Lui aussi voit nettement une relation de cause à effet entre le système de la plantation et la créolisation, c'est-à-dire entre la plantation et les produits culturels. Il dit:

"Este sistema, en su lenta explosión, arrojó millones de millones de fragmentos culturales hacia la cuenca del Caribe; fragmentos de diversas clases que, en su incesante caída, se unen en un instante para formar un paso de baile, un giro lingüístico, la línea de un poema, para luego rechazarse, reformarse y apartarse de nuevo, y así sucesivamente."³⁸⁹

Cette citation est tirée d'un article publié en 2005 qui est la traduction d'un premier publié en anglais en 1998³⁹⁰, huit ans après la publication de *Poétique de la Relation*. Pourtant, déjà, dans *La isla que se repite* (1989), Benítez Rojo fait référence au chaos tout comme Glissant. Peut-être plus que des influences entre les deux, existait-il un dialogue.

De plus, si l'on considère que le rôle des écrivains de cette région est d'essayer de définir l'identité nationale et caribéenne, on constate que, à l'heure actuelle, les générations d'auteurs nés entre 1920 et 1950, plus ou moins, se sont intéressées ou s'intéressent encore à cette question. En 1983, l'historien Manuel Moreno Fraginals disait:

"Artistas y científicos sociales caribeños tienen hoy una tarea más importante que la búsqueda simplista de elementos africanos en su cultura, o el análisis comparativo con culturas africanas actuales: es el estudio de las integraciones

³⁸⁷ Veloz Maggiolo, Marcio. *Transformaciones sociales 1504*. *Listín Diario*, [En ligne], 2 juillet 2010, [Référence du 19 octobre 2012]

URL: <<http://www.listin.com.do/puntos-de-vista/2010/7/1/148697/Transformaciones-sociales-1504>>

³⁸⁸ Voir le site "Trésor de la langue française au Québec", la page consacrée à Porto Rico [En ligne], [Référence du 20 octobre 2012] URL: <<http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/amsudant/portorico.htm>>

³⁸⁹ Benítez-Rojo, Antonio. Tres palabras hacia la criollización. In: Cowie, Lancelot; Bruni, Nina (éd.). *Voces y letras del Caribe*. Mérida (Venezuela): El otro el mismo/Universidad de West Indies, 2005, pp. 61-73, p. 63.

³⁹⁰ Benítez-Rojo, Antonio. Three Words toward Creolization. In: Balutanski, Kathleen M.; Sorieau, Marie-Agnès. *Caribbean Creolization. Reflections on the Cultural Dynamics of Languages, Literature and Identity*. Gainesville: University of Florida Press, 1998, 205 p.

específicas y de las formas simbólicas comunes desarrolladas en el Caribe durante el proceso de consolidación de sus nuevas sociedades."³⁹¹

Aujourd'hui, les nouvelles générations ne semblent pas réellement se préoccuper de l'identité nationale ou caribéenne. Est-ce que cela signifie que toutes les composantes de la société sont reconnues et acceptées? Peut-être pas, mais leurs préoccupations à l'heure actuelle sont ailleurs. Les écrivains reçoivent des influences multiples et très diverses. On est à l'heure de la mondialisation grâce à Internet, la narration s'adapte à ce nouveau mode d'échanges. Puis, surtout, les littératures nationales se retrouvent à la fois à l'intérieur et à l'extérieur, entre les écrivains vivant dans l'île et ceux vivant hors des îles. Cette situation engendre de nouvelles questions sur la définition de la littérature nationale.

3.1.3. L'exil, un dénominateur commun de la littérature?

Bien que ce thème ne soit pas abordé par ces écrivains dans leurs œuvres étudiées dans la partie précédente, il semblait intéressant de leur demander leur avis sur un phénomène particulier à la littérature caribéenne, celui de l'exil.

3.- El exilio es un tema importante en la narrativa caribeña. ¿Considera Usted que se trata del tema principal de esta narrativa y un denominador común en la literatura caribeña?

3.1.3.1. Réponse de Marta Rojas

"En cuanto al exilio, es importante en cualquier narrativa sea o no caribeña no hay duda que lo es, pero de ninguna manera, específicamente, del Caribe. También fue el exilio un tema muy fuerte y aún lo es en la literatura de Chile, en base a la en época de Pinochet etapa en que los migraciones eran de vida o muerte; al igual que en las dictaduras sangrientas, donde desaparecían a las personas echándolas, al mar por ejemplo: en Argentina – ahí están los reclamos de las Madres de la Plaza de Mayo, y muchos argentinos que si no se exilan los matan, y Uruguay o Brasil. De todos esos hechos se ha nutrido y se nutre la literatura pero no es lo principal, insisto. Recordar la Operación Cóndor. Y qué decir de la etapa sangrienta de Trujillo y la narrativa posterior, y no excluyo en Cuba las épocas sangrientas de Machado—

³⁹¹ Moreno Fragnals, Manuel. La historia como arma y otros estudios sobre esclavos, ingenios y plantaciones. Barcelona: Crítica, 1999, p. 171.

años 30-- o la etapa igualmente de asesinatos sin juicio sumario de Batista en Cuba —años 50. Y las narrativas del exilio por la etapa de Franco en España. Todo hecho semejante es importante no sólo en la narrativa, pero no un hecho principal de la literatura, ni específico del Caribe, de eso no hay duda alguna. Y circunscribirlo al Caribe sería un error y una deficiencia sobre los procesos narrativos. La narrativa es y debe ser más abarcadora, si nos ciñéramos a hechos como los mencionados e incluso a aquellos que en Cuba no simpatizan con la Revolución y se marchan, con la seguridad —por cierto—que le otorga la Ley norteamericana de Ajuste Cubano, "de pies secos o pies mojados", o sea que sólo poner un pie en territorio norteamericano otorga a un cubano el derecho de asilo y beneficios sociales inmediatamente. Ley que data de varias décadas. Incluso ese tema puede ser y de hecho es un argumento narrativo. Lo ha sido, se escribe de ello. Pero por supuesto tampoco es lo más importante del Caribe, como función narrativa, ni del mundo. Constantemente vemos a africanos que recalán al sur de Europa, huyendo al hambre en su mayoría. Y cosas parecidas. Igualmente dignas de narrativas como la Franja de Gaza, para mencionar un caso en otro continente distante.

La República Dominicana tiene excelentes obras literarias que no tratan exclusivamente o con preferencia del tema de las migraciones, sino muy variadas, así como una poética interesantísima. Por ejemplo en los contemporáneos me viene a la mente las novelas de Guillermo Piña Contreras, o en los clásicos los cuentos, novelas y ensayos del profesor Juan Bosch, o la poesía y narrativa de Chiqui Vicioso pero no son los únicos. En el Caribe hay magníficas obras literarias entre los anglófonos y los francófonos, caribeños todos. No podría hacerte un inventario, pero hasta en *creole* hay magníficas obras haitianas que tratan de las persecuciones de Papa Doc y otros gobernantes rechazados por su *Ton Ton a Cuc* (te lo escribo como se pronuncia). En resumen, el denominador común no es el exilio, aunque todo tema y ese entre ellos, es importante en la literatura tanto del Caribe como de cualquier parte del mundo, y época."

3.1.3.2. Réponse de Luis López Nieves

"No creo que el exilio sea el tema principal de la literatura caribeña ni un denominador común.

Quizás el problema está en la pregunta. ¿Te refieres a la narrativa caribeña en general, de todos los tiempos, o hablas sólo de un periodo específico? ¿Siglo XXI? ¿Siglo XX? ¿Todos los siglos? No está claro."

3.1.3.3. Réponse de Marcio Veloz Maggiolo

"En el siglo XIX y parte del XX, el exilio pudo ser uno de los denominadores, pero no el único, es sin dudas, y elemento de la migración forzada y no masiva, de las sociedades en desarrollo político. En toda la literatura caribéña el tema del exilio está presente, como el de la dictadura, y no es fácil relegar a un solo plano ambas características."

3.1.3.4. L'exil et les écrivains caribéens

A. Aux origines de la littérature

Comme le signale López Nieves, la question n'était pas précise et elle mérite une explication. Il est vrai qu'elle ne donnait aucun type de précision sur la période. Pourtant, c'est un fait qui s'est vu dès les origines des littératures nationales. Dans la partie précédente, la présence de José María de Heredia dans le roman de Leonardo Padura démontrait déjà que l'exil a concerné tant les hommes politiques que les écrivains. D'ailleurs, littérature et politique ont toujours été très liées dans la Caraïbe. L'histoire des Indépendances ne peut pas se comprendre sans savoir que leurs instigateurs ont travaillé main dans la main dans leur exil à New York. Parmi ceux-ci, apparaissent les grands noms de la littérature et de l'histoire des idées du XIX^e siècle dans la Caraïbe, comme les Portoricains de parents dominicains Eugenio María de Hostos, Ramón Emeterio Betances ou le Cubain José Martí. C'est de leur lieu d'exil qu'est partie l'idée de l'unité antillaise et que ce sont fomentées les Indépendances.

De plus, dans les trois îles hispaniques, la problématique de l'exil s'est donnée et parfois coïncidait dans le temps. En effet, jusqu'aux années 1960, des écrivains de ces trois îles engagés politiquement contre le discours dominant ont été obligés de s'enfuir vers l'Europe, l'Amérique Latine ou les Etats-Unis. Bien que pour López Nieves, l'exil ne semble pas être un thème récurrent à Porto Rico, il ne faut pas oublier que José Luis González a dû rester en Europe en 1950 pendant trois ans pour échapper à la répression politique contre les communistes. Ensuite, il est parti s'installer au Mexique et avait interdiction de retourner à Porto Rico dans un délai de vingt ans. Evidemment, peu sont les Portoricains qui ont dû s'exiler pour des raisons politiques au XX^e siècle. Par contre, nombreux sont ceux qui sont partis étudier ou travailler aux Etats-Unis.

Cependant, c'est une île d'accueil pour les auteurs des Antilles voisines qui publient parfois et se font connaître à Porto Rico. Marta Rojas préfère s'intéresser aux écrivains cubains du XIX^e ou du début du XX^e, elle n'élude pas le cas de ses contemporains qui sont

partis s'installer aux Etats-Unis. De plus, elle ne parle pas de l'importante production hors de l'île et préfère citer les exemples dominicains. Quant à Marcio Veloz Maggiolo, il semble considérer seulement le cas de son pays en liant dictature et exil. En effet, c'est suite à la mort de Trujillo que les écrivains ont pu rentrer dans l'île, parmi eux Pedro Mir ou Juan Bosch, bien que ce dernier ait dû repartir par la suite. Mais il existe aussi des auteurs "issus de l'exil", ceux qui ont fui la dictature avec leurs parents, comme Julia Álvarez.

B. Un thème d'actualité

Les points de vue des trois écrivains interrogés n'apportent pas toutes les précisions sur le thème de l'exil dans la littérature caribéenne. Pourtant, il est étudié par de nombreux chercheurs, dans la Caraïbe et hors de la Caraïbe. Parmi ceux-ci, peuvent être mentionnés la Portoricaine Yolanda Martínez-San Miguel, le Dominicain Eugenio García Cuevas³⁹², poète et essayiste, le Cubano-Américain Gustavo Pérez Firmat. En France, des chercheurs s'intéressent aussi à ce sujet, parmi lesquels Françoise Moulin-Civil, Renée Clémentine Lucien, etc.

Du côté de la Caraïbe continentale, l'haïtiano-vénézuélienne Michaelle Ascencio explique que: "La permanencia del tema del exilio en la literatura de las islas se debe no sólo a las condiciones político-sociales de los países antillanos, sino también a la atracción que sobre sus habitantes ejercen las metrópolis y la perenne invitación del mar."³⁹³. Pour cette raison, elle précise ensuite que la distinction entre émigration et exil est ténue:

"Si el viaje ha sido siempre uno de los motivos fundamentales de la novela de todo tiempo y lugar, un motivo literario que se tiñe de las particularidades culturales y del estilo de los diferentes novelistas que lo tratan, no dudamos en plantear que el viaje en la novela tradicional antillana se ha convertido en exilio en la novela de nuestros días."³⁹⁴

Bien que, dans son ouvrage, elle s'intéresse plus particulièrement aux littératures des Antilles francophones, ou créolophones, et anglophones, il ne semble pas incongru d'extrapoler aux Antilles hispanophones. Les conditions politiques, économiques et même géographiques ont poussé les écrivains à voyager. Ascencio voit dans l'histoire même de la région le sentiment des écrivains d'être en exil continu. L'exil a en effet commencé avec les

³⁹² Voir de cet écrivain *Mirada en tránsito*. San Juan: Isla Negra, 1999, 141 p.

³⁹³ Ascencio Chancy, Michaelle. *El viaje a la inversa (Reflexiones acerca del exilio en la narrativa antillana)*. Caracas: Fondo Editorial de Humanidades y Educación/Universidad Central de Venezuela, 2000, p. 11.

³⁹⁴ *Op.cit.*, p. 13.

Africains amenés de force dans les îles. L'émigration forcée ou non des Caribéens d'aujourd'hui renvoie donc à l'arrachement des Africains à leur terre natale. En général, on définit l'exil comme étant lié à un déracinement, à un départ du pays non volontaire et un retour impossible. Or, aujourd'hui, le vocable ne prend pas toujours le sens d'une expatriation pour des raisons politiques. Les conditions économiques et écologiques poussent des hommes et des femmes à partir. Leur cas les rapproche des exilés politiques. En effet, ils ne choisissent pas de partir, cela devient une nécessité pour survivre ou, du moins, manger à leur faim et offrir un avenir meilleur à leurs enfants. Ce cas de figure a touché toutes îles caribéennes au XX^e siècle. C'est principalement le chômage qui a poussé les Antillais à émigrer, quelque soit leur nationalité, puis les régimes politiques pour quelques-uns. Des Antilles européennes aux Antilles états-uniennes jusqu'aux Antilles indépendantes, toutes se sont tournées vers les métropoles historiques ou récentes à la recherche de meilleures conditions de vie.

Gustavo Pérez Firmat, cité ci-dessus, va plus loin que Michaelle Ascencio en faisant la distinction entre les productions des écrivains selon les motifs de leur départ de l'île. Il en distingue trois catégories: la littérature des immigrants, celle des exilés et celle des "ethniques". Mercedes López-Baralt résume ainsi son explication:

"La literatura de inmigrantes la escriben aquellos que se establecen en el nuevo país sin intención alguna de regresar al suyo de origen. Se van alejando de su lengua natal y haciendo suya la lengua del país de llegada, sustitución lingüística que supone un renacimiento. Terminan por considerarse norteamericanos. El exiliado, por su parte, exhibe una mentalidad opuesta: no desea la ruptura con su país natal, porque se ve a sí mismo como transeúnte en una nueva geografía. Su apego obsesivo a la cultura de origen –sigue afirmándose cubano– lo convierte en "el otro" en un país que también él considera como extraño. Consecuentemente, la literatura del exilio suele escribirse en la lengua materna. Estos dos grupos exhiben dos caras muy diversas de una misma moneda: el inmigrante mira hacia el futuro; el exiliado vive en el pasado."³⁹⁵

Le groupe des ethniques, quant à lui, ne veut pas choisir entre sa culture et celle d'accueil, il forme une symbiose des deux et est généralement bilingue. La description donnée de l'exilé rappelle le personnage Fernando Terry décrit par Leonardo Padura, dans *La novela de mi vida*. Quant à ce poète imaginaire qui a dû quitter Cuba pour des raisons politiques, on pourrait supposer que derrière lui, l'écrivain fait référence au poète Heberto Padilla. Arrêté en

³⁹⁵ López-Baralt, Mercedes. *Literatura puertorriqueña del siglo XX. Antología*. Río Piedras: Universidad de Puerto Rico, 2004, p. XXXI.

1971 lors de la lecture de ses poèmes, il est obligé de faire son autocritique publique. Il partira en 1980 par le Puente de Mariel, tout comme Fernando³⁹⁶.

Le romancier cubain, vivant dans son île, a livré un roman de l'exil complexe. En effet, il y présente plusieurs situations. Son personnage principal, Fernando Terry, vit très mal son exil et semble resté dans le passé. C'est son retour à Cuba pour quelques semaines qui va lui faire prendre conscience de ces années improductives passées à l'étranger. Il se remémore le poète Eugenio Florit, exilé à Miami. Le narrateur décrit un homme, vivant isolé dans sa villa, entouré de ses souvenirs de Cuba. Il dit: "El exilio de Florit era una cárcel y su único consuelo había sido reproducir Cuba en otra isla de cuatro por seis metros."³⁹⁷. Il a aussi présenté le cas du dramaturge homosexuel qui vit un exil intérieur à travers le personnage d'Enrique et qui pourrait représenter Virgilio Piñera.

C. Littérature de l'intérieur versus (?) Littérature de l'extérieur

Après les grands mouvements de convergences vers les Antilles, l'exil rentre dans le mouvement des migrations vers l'extérieur. C'est donc un thème toujours d'actualité quelles que soient les raisons du départ, que ce soit un exil d'ordre politique, un départ pour des raisons économiques ou même pour aller étudier ou travailler à l'étranger. Cette littérature de l'extérieur englobe une autre problématique: la reconnaissance de sa production par ceux restés dans l'île. La liste des écrivains caribéens qui sont partis s'installer à l'étranger pour un temps ou pour le reste de leur vie est longue. Pour les trois îles, on parle aujourd'hui de littérature nationale et de littérature de l'exil/l'extérieur.

Dans le cas de la République Dominicaine et Porto Rico, les deux îles comptent de nombreux écrivains vivant à l'étranger, aux Etats-Unis principalement. Pour cette première, le problème de l'exil s'est résolu après la mort de Trujillo, lorsque la situation politique est rentrée dans l'ordre. Ainsi, aujourd'hui, ceux qui sont installés aux Etats-Unis n'ont pas la même relation avec leur île d'origine que les Cubains. Tout comme pour les Portoriciens, les liaisons aériennes leur facilitent les voyages et les contacts, elles représentent une sorte de cordon ombilical avec les origines. Olga Nolla l'a démontré dans *El manuscrito de Miramar*, Mayra Santos-Febres, ainsi que plusieurs de ses collègues, ont vécu ou travaillé aux Etats-

³⁹⁶ Moulin-Civil, Françoise. Capítulo 15. Literatura. In: Naranjo Orovio, Consuelo. *Historia de Cuba...*, p. 428.

³⁹⁷ Padura, Leonardo. *La novela de mi vida*, p. 232-233.

Unis. Junot Díaz voyage également en République Dominicaine, du moins pour recevoir les distinctions officielles qui lui sont attribuées³⁹⁸.

Pour les Cubains, la situation est plus complexe. S'ils prennent la décision de partir, ils savent qu'il leur sera difficile de revenir. Si de l'extérieur, les écrivains tels que Guillermo Cabrera Infante, Severo Sarduy, Jesús Díaz, etc. sont considérés comme Cubains, dans leur île natale, ils ont parfois été oubliés. Pourtant Cuba hante leurs écrits, elle reste leur principale source d'inspiration, même s'ils choisissent d'adopter la langue du pays d'accueil pour leurs narrations. La plupart des romans d'Eduardo Manet sont rédigés en français mais de thème cubain, les titres en sont d'ailleurs éloquentes: *L'île du lézard vert* (1992), *Rhapsodie cubaine* (1996) ou encore *Mes années Cuba* (2004).

Comment expliquer cette obsession pour Cuba dans les narrations de ces écrivains de l'exil? D'ailleurs, l'île ne devient-elle pas parfois un lieu idyllique? Leur point de vue extérieur peut être subjectif et rendre une vision déformée de la réalité dans leurs œuvres. Severo Sarduy ou Guillermo Cabrera Infante se remémorent La Havane figée dans l'époque précédent leur exil dans *De donde son los cantantes* (1967) et *Tres Tristes Tigres* (1967). Néanmoins, Sarduy s'est intégré à la vie culturelle parisienne et a pris ses distances par rapport à Cuba, contrairement à Cabrera Infante qui est devenu un porte-parole de poids dans l'opposition au régime castriste³⁹⁹.

Puis, il y a le cas, différent, des auteurs qui ont quitté leur île étant jeunes. Ils sont installés depuis l'enfance aux Etats-Unis notamment et y ont étudié. Leurs rapports avec leurs origines sont complexes, la preuve en est qu'il est fréquent de voir leurs textes publiés en anglais. Ils entreraient dans la "littérature des immigrants", néanmoins les thèmes qu'ils abordent sont quelquefois caribéens. Par exemple, une des écrivaines dominicaines les plus reconnues (bien que controversée), Julia Álvarez (1950), écrit en anglais et pourtant son roman *In the Time of the Butterflies* (1994) narre l'histoire des sœurs Mirabal exécutées du temps de Trujillo. Plus récemment dans *In the name of Salomé* (2011), elle s'est intéressée à la grande poétesse nationale Salomé Ureña. Du côté cubain, il a déjà été mentionné *The Sugar Island* d'Ivonne Lamazares (1962) qui relate le départ douloureux de la narratrice et de sa mère sur un radeau en direction de la Floride. Ce roman est rédigé lui aussi en anglais, tout comme *Dreaming in Cuban* (1992) de Cristina García (1958) qui se centre sur la vie d'une

³⁹⁸ Voir: Viviano de León. *Cámara de Diputados reconoce a Junot Díaz*. *Listín Diario*, [En ligne], 2 mai 2008, [Référence du 21 octobre 2012].

URL: <<http://www.listin.com.do/la-republica/2008/5/1/57252/Camara-de-Diputados-reconoce-a-Junot-Diaz>>

³⁹⁹ Moulin-Civil, Françoise. Capítulo 15. Literatura. In: Naranjo Orovio, Consuelo, p. 427.

famille: trois générations qui perçoivent la Révolution et l'émigration de manière différente. Un autre Dominicain reconnu aux Etats-Unis, Junot Díaz (1968) s'inspire aussi de son enfance à Santo Domingo dans *Drown* (1996). Ainsi, bien qu'intéressantes, les catégories littéraires proposées par Gustavo Pérez-Firmat ne cadrent pas avec le cheminement de tous les écrivains en exil. De plus, elles ne permettent pas de les regrouper dans une génération ou dans un courant littéraire.

D'autre part, le thème de l'exil inspire non seulement ceux qui sont partis mais aussi ceux qui sont restés. Padura n'est pas le seul à être touché, Wendy Guerra, dans son roman au titre non équivoque, *Todos se van* (2006), décrit l'enfance et l'adolescence de la narratrice sous forme de journal intime et la solitude dans laquelle elle se retrouve suite au départ de ses proches qui ont quitté l'île ou qui sont décédés. Elle cite Charles Baudelaire en épigraphe: "La patria es la infancia". Il est vrai que cette citation s'adapte parfaitement aux narrations étudiées ou citées dans ce chapitre, où le souvenir lancinant de l'île d'origine hante les écrivains émigrés et leur fait se remémorer leur mère et donc l'enfant qu'ils étaient. De plus, il semble intéressant de citer ce que pense Leonardo Padura de cette littérature de l'exil: "Todos los cubanos que escriban, dondequiera que escriban, con la tendencia política que escriban, son escritores cubanos."⁴⁰⁰ En effet, à l'étranger, en Europe du moins, ces écrivains exilés sont considérés comme Cubains et font connaître l'île et sa culture. Le problème se pose également en République Dominicaine et à Porto Rico où le nombre d'écrivains vivant aux Etats-Unis est toujours plus nombreux. Leur filiation avec l'île d'origine se distend parfois et pourtant ils sont étudiés comme étant des auteurs caribéens ou du moins "hispanics" par les chercheurs à l'étranger.

Depuis les îles, les prix décernés aux écrivains vivant aux Etats-Unis de la part des entités dominicaines laissent entendre qu'ils sont reconnus comme partie intégrante de la littérature nationale. Du côté portoricain, nombreux sont ceux qui vivent et publient sur le sol nord-américain, à l'image de Manuel Ramos Otero parti jeune à New York. La majorité de ses œuvres ont été publiées aux Etats-Unis, mais il a continué à écrire en espagnol. Ces écrivains émigrés se sont pas considérés comme faisant partie de la littérature états-unienne, et pas toujours comme auteurs portoricains. D'autre part, ils écrivent en anglais, ou bien en spanglish, ils ont donc du mal parfois à se faire reconnaître comme écrivains portoricains. Par

⁴⁰⁰ Cité dans le quotidien d'opposition cubain *Diario de Cuba* de Madrid, dans un article d'Antonio José Ponte du 17 février 2012 [En ligne], [Référence du 17 octobre 2012]

URL: < <http://www.diariodecuba.com/cultura/9651-como-gestionar-desde-la-habana-la-literatura-del-exilio>>

exemple, Nicholasa Mohr est née aux Etats-Unis de parents portoricains. Ses œuvres, dont *Nilda* (1973), *In Nueva York* (1977) sont écrites en anglais. Elle s'interroge dans ses essais sur les différences et les convergences de la littérature de l'île et hors de l'île, dans "Puerto Rican Writers in the United States, Puerto Rican Writers in Puerto Rico: a Separation Beyond Language"⁴⁰¹. Certains continuent à écrire en espagnol et suivent les productions dans l'île, tels que Iván Silén ou Víctor Frago. De plus, en 1975, un groupe de poètes a fondé El Nuyoricano Poets Café afin d'offrir un lieu d'échanges culturels aux auteurs. Plusieurs associations existent à New York principalement, pour permettre aux Portoricains de se retrouver et de créer, comme le Museo del Barrio fondé en 1969, ou des troupes de théâtre comme El Teatro pregones, formé en 1979⁴⁰². A Cuba, la production hors de l'île commence à faire l'objet d'une reconnaissance de la part des autorités et il s'instaure un dialogue entre les écrivains dans l'île et ceux en exil. Par exemple, l'écrivaine Sonia Rivera Valdés, exilée à New York depuis les années 1960 est en contact avec les jeunes écrivains de l'île, sa compatriote Lourdes Casal également. Dans *Una extraña entre las piedras* (1999), le recueil de nouvelles d'Ena Lucía Portela, écrivaine vivant dans l'île, apparaissent des intertextes de ses deux années⁴⁰³.

D. La Caraïbe, terre d'exil

Par ailleurs, il faut aussi prendre en compte les écrivains cubains ou dominicains qui se sont exilés à Porto Rico. En effet, comment développent-ils le thème de l'exil dans leurs œuvres en comparaison avec des écrivains émigrés dans les pays occidentaux? Ont-ils des difficultés à s'intégrer et se sentent-ils étrangers à la culture d'accueil? Ce thème pourrait faire l'objet de recherches approfondies. A travers quelques exemples, on peut constater que ces écrivains publient des œuvres traitant des migrations intrainsulaires, et même des migrations vers l'extérieur, tel est le cas de la nouvelle de Juan Bosch intitulée "Una Jíbara en New York" (1938)⁴⁰⁴. L'écrivain dominicain l'a rédigée lors de son exil à Porto Rico. Il a inventé un personnage féminin typique de l'île d'accueil émigré à New York. Il connaît la culture de la Jíbara, d'ailleurs sa mère était Portoricaine. La culture de cette île, en plus de la proximité

⁴⁰¹ Mohr, Nicholasa. Puerto Rican Writers in the United States, Puerto Rican Writers in Puerto Rico: a Separation beyond Language. In: Horno Delgado, Asunció (éd.). *Breaking Boundaries: Latino Writings and Critical Readings*. Amherst: University of Massachusetts Press, 1989, pp. 111-116.

⁴⁰² Enciclopedia de Puerto Rico [En ligne] [Référence du 28 octobre 2012] URL: <<http://www.enciclopediapr.org/esp/article.cfm?ref=06082951&page=6>>

⁴⁰³ Voir Yolanda Martínez-San Miguel. *Op. cit.*, p. 352.

⁴⁰⁴ Bosch, Juan. "Una Jíbara en New York". In: *Cuentos más que completos*. Mexico: Alfaguara, pp. 501-506.

géographique, devait donc lui être déjà familière avant l'exil. Bosch est capable dans cette nouvelle de comprendre la posture de cette immigrée et de l'expliquer aux Etats-Uniens. De plus, son activité littéraire dans l'île de Porto Rico démontre une intégration facile. Il a travaillé notamment sur l'édition des œuvres complètes d'Eugenio María de Hostos. Sa nouvelle citée ci-dessus, ainsi que plusieurs autres, a été rédigée et publiée à San Juan. Puis, lors de son séjour à Cuba, il en a été de même. Il a travaillé auprès d'hommes politiques cubains et a cotoyé les intellectuels et artistes de l'époque, tels que Nicolás Guillén ou Alejo Carpentier. Il s'est également marié à une Cubaine. C'est de cette île qu'il a organisé l'opposition à Trujillo. Cet homme politique et de lettres est donc profondément caribéen, à l'image de Betances ou Hostos⁴⁰⁵. Du côté des écrivains haïtiens, il convient de citer René Depestre qui a vécu une vie d'exilé haïtien en France, en Amérique Latine, à Cuba et enfin en France. Durant son long séjour à Cuba, il était ami de Guillén et, tout comme Bosch, il s'est investi dans la politique de la révolution castriste et s'est marié avec une Cubaine⁴⁰⁶. Il s'agit de deux exemples de personnalités qui ont préféré un exil caribéen à un exil dans les pays occidentaux, du moins jusque dans les années 1970 pour Depestre. Leur parcours dans l'île d'accueil démontre qu'ils ne vivaient pas dans la nostalgie de leur île ou dans le passé comme l'affirme Gustavo Pérez-Firmat, mais travaillaient plutôt à la construction de ce qui leur semblait à l'époque être un avenir meilleur pour la Caraïbe. En effet, la Révolution cubaine n'était pas circonscrite à Cuba puisqu'elle a eu un impact direct en la figure de Juan Bosch en République Dominicaine et en la figure de Jacques Stephen Alexis en Haïti.

On pourrait citer également la Cubano-Portoricaine Mayra Montero qui développe des thèmes caribéens dans plusieurs de ses romans, dont *Del rojo de su sombra* (1992) qui traite de la migration haïtienne en République Dominicaine, *El capitán de los dormidos* (2002) qui relate l'histoire d'un enfant de l'île de Vieques et sa rencontre avec un soldat états-unien. Elle ne se fige pas dans son île d'origine ou dans celle d'accueil. Ses thèmes sont caribéens. Le Dominicain Eugenio García Cuevas qui a déjà été mentionné auparavant est reconnu tant dans son île d'origine que dans celle d'accueil. Il y a reçu notamment le Prix National de l'Essai littéraire Pedro Henríquez Ureña en 2009, pour *Poesía moderna dominicana del siglo XX en los contextos internacionales*. Il aborde également les problèmes

⁴⁰⁵ Les informations biographiques sont tirées de la page EnCaribe [En ligne], [Référence du 23 octobre 2012]

URL: http://www.encaribe.org/index.php?option=com_content&view=article&id=2963:juan-bosch&catid=111:politica&Itemid=144

⁴⁰⁶ Une biographie succincte de ce poète et écrivain est disponible sur le site "Île en Île" [En ligne], [Référence du 23 octobre 2012]. URL: <<http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/paroles/depestre.html>>

d'intégration que connaît la communauté dominicaine à Porto Rico dans *Mirada en tránsito (dominicanos, haitianos, puertorriqueños y otras situaciones en primera persona)* (1999). On peut citer également la Dominicaine Rita Indiana Hernández, auteur de *La estrategia de Chochueca* (2003) publié quand elle vivait encore dans son pays d'origine, l'action se déroule à Santo Domingo. Elle est installée depuis peu à Porto Rico, alors où se situera l'action de ses prochains romans?

Le thème des exils a déjà donné lieu à de nombreuses études, tant en France qu'à l'étranger⁴⁰⁷. Le cas des écrivains cubains provoque des questionnements sur leurs productions, leurs pensées. Il est vrai que chacun a vécu ou vit une expérience unique et comme le dit Glissant: "les expériences des exils sont incommunicables"⁴⁰⁸. Pourtant, chacune de leur narration est une tentative de retranscription de leur ressenti souvent douloureux ou une recreation de leur passé, parfois idéalisé. Si au XIX^e siècle, peu nombreux étaient les écrivains exilés, au XX^e et au début du XXI^e siècle, les départs s'intensifient, les communautés d'écrivains à New York, à Miami, à Paris ou encore à Madrid grandissent. Les écrivains ont commencé à former des associations, à fonder des revues pour partager sur leurs expériences, preuve de leur dynamisme. Ce sont donc des phénomènes qui vont donner matière à de nombreuses autres recherches, à suivre dans le futur.

3.2. Leurs œuvres et leurs influences

Les dernières questions qui ont été soumises aux trois écrivains avaient trait plus particulièrement à leur œuvre et aux influences qu'ils reçoivent et qui les aident au moment de rédiger. Le premier point de ce chapitre aborde des thèmes très différents d'un auteur à l'autre. Cependant, chaque thème est à mettre en relation avec un aspect particulier de chaque île. Ainsi, vont être évoqués des idées déjà abordées dans la deuxième partie, mais complétées par le regard de l'auteur concerné. La question suivante fait référence à la théorie de la sociologie de la littérature présentée par Lucien Goldmann et révèle d'intéressantes données sur les influences reçues par les trois narrateurs.

⁴⁰⁷ Entre autres: Barthes, Roland; Amícola, José; Caplán, Raúl. *Le néo-baroque cubain: De donde son los cantantes de Severo Sarduy, Tres tristes tigres de Guillermo Cabrera Infante*. Paris: Le Temps, 1997, 188 p. Ou encore: Lucien, Renée Clémentine. *Résistance et cubanité: Trois écrivains nés avec la Révolution cubaine – Eliseo Alberto – Leonardo Padura – Zoé Valdés*. Paris: L'Harmattan, 2006, 356 p.

⁴⁰⁸ Glissant, Edouard. *Poétique de la Relation*. Paris: Gallimard, 1990, p. 32.

3.2.1. Questions sur les œuvres spécifiques de chacun des écrivains

3.2.1.1. Réponse de Marta Rojas

4.-*En su novela El equipaje amarillo, Usted se enfoca en la migración de los chinos a Cuba. El interés por esta migración nos hace preguntar ¿Cuáles serían los aportes chinos a la identidad cubana?*

"En cuanto a los aportes de los chinos a la sociedad cubana, en primer lugar fue su mestizaje, popular, entre los más desposeídos, y además de ese proceso de mestizaje que existió durante una época en forma profusa, los aportes más importantes, entre otros fue la comida: Un cubano no puede vivir sin comer aunque sea un plato de arroz blanco o mezclado todos los días. Tenemos por ellos la cultura del arroz y no del maíz. Además el condimento se fundió con el condimento de las cocineras negras, pues las mujeres de la aristocracia criolla no cocinaban, ni sabían ni hacer pastel y le leían las recetas a las esclavas primero y luego a las cocineras libres pero en su mayoría negras o mulatas y ellas preparaban el plato a su gusto que llegó a ser el gusto del cubano. Por otra parte algunas medicinas tradicionales chinas aún se usan en Cuba y se buscan donde las haya, sobre todo ungüentos; olores. El tradicional baile del dragón y del león se practica en fiestas carnavalescas cubanas y hay una escuela o varias de música que lo enseñan y del mismo modo en congas populares se toca la corneta china, como instrumento musical. Pero, sin duda es en la comida, en los aderezos de los platos donde más influencia perdura. En Cuba hubo muchas "fondas" chinas—pequeños restaurantes, muy económicos, donde comía una inmensa cantidad de cubanos hasta los años 50 y 60, cuyos cocineros eran chinos auténticos. No descendientes. También son populares y a todos siguen gustando las sopas chinas. Y el arroz frito, y las maripositas... Por la Televisión hay un programa diario, actualmente, sobre la cocina china.

Varios deportes chinos, aunque son muy difíciles, gustan a los cubanos, algunos lo practican y en otros vemos el espectáculo. No son pocos los cubanos que tienen algún ancestro chino. Uno de nuestro más grandes pintores Wifredo Lam, una de cuyas obras La Jungla se encuentra en MOMA de Nueva York, y gran amigo de Picasso, era un mulato chino, hijo de chino y mulata cubana, y hoy otra pintora excelente Flora Fong, de unos cincuenta años es de ancestros chinos, cualquiera que la ve se parecía estar viendo a una china: el padre era chino y la madre descendiente de chinos, el gran arquitecto cubano Choi, un afamado profesor en su materia, también es descendiente de chinos. Es decir que el mestizaje fue

grande entre los siglos XIX y XX. Es significativo que todos los chinos y descendientes de estos lucharon contra el colonialismo español por la libertad de Cuba en la guerra de independencia (XIX) y existe en Cuba un monumento de mármol de forma de columna referido a la guerra independentista que dice: "No hubo un chino traidor, no hubo un chino desertor" y algunos alcanzaron grados militares en el Ejército Libertador."

3.2.1.2. Réponse de Luis López Nieves

- En su cuento *"El suplicio caribeño de fray Juan de Bordón"*, el historiador francés se pregunta: *¿Soy el nuevo Edipo? ¿Considera Usted que el afán de los puertorriqueños en buscar sus orígenes, en definir su identidad puede compararse con la historia del personaje mitológico Edipo?*

"Yo creo que en Puerto Rico ya se superó el tema de la búsqueda de la identidad. De hecho, quizás ha hecho falta, en las preguntas, indicar si estamos hablando en general o de un periodo específico. Por ejemplo, hasta la década de los 80, en Puerto Rico este fue un tema importante. Pero en mi caso, por ejemplo, ya no lo es. Tengo claro que soy puertorriqueño y latinoamericano. Ya no tengo que indagar sobre el tema ni probárselo a nadie. Además, soy director del único programa de Maestría en Creación Literaria de Puerto Rico. Entre los escritores más jóvenes, que son mis estudiantes, tampoco veo preocupación por el tema de la identidad.

Ahora bien, en el caso de *"El suplicio..."*, el comentario del protagonista es literal y personal. Se refiere a sí mismo y al hecho de que ha descubierto algo terrible en la historia de su linaje. Lo pensé de esa manera: como un comentario individual. Pero ya sabemos que a veces la literatura, inconscientemente, retrata situaciones sociales que rebasan lo individual para representar a un colectivo. No sé si ocurra en este ejemplo, pero no fue mi intención. Además, el protagonista no es boricua, sino francés.

De hecho, conscientemente yo pensaría que no, porque en el caso de Edipo la búsqueda de los orígenes llevó a la destrucción. Yo creo que, muy al contrario, el resultado de nuestro encuentro con nuestros orígenes/identidad, al definirnos como una nación latinoamericana, no tiene ni un solo elemento negativo ni autodestructivo. Todo lo contrario: es una de las cosas más positivas y liberadoras que nos ha ocurrido."

3.2.1.3. Réponse de Marcio Veloz Maggiolo

En cuanto a su novela El hombre del acordeón ¿por qué quiso Usted poner de relieve la influencia haitiana en las creencias del pueblo dominicano (de la frontera en este caso)?

¿Cuál es el legado de los haitianos en la literatura dominicana?

"La literatura haitiana es mucho más reciente que la dominicana. No olvide que desde el siglo XV, con la invasión española, llegó una lengua ya fundida en autores como Nebrija, y que funcionó en la parte española durante tres siglos o un poco más, en la que se leían textos llegados de España, se pensaba en hispánico, y se asentaba la férula de la Iglesia como vehículo para insuflar los valores colonizadores. Por tanto había criollos que escribían. Como bien sabe, en la Corte de la Virreina María de Toledo había poetas que cantaban al estilo madrigalesco. Monjas que participan como poetas, y desde mediados del siglo XVI dos centros universitarios formadores de religiosos. Por lo tanto cuando aun no existía Haití nosotros nos llamábamos de modo muy ripioso "españoles". Es a partir del siglo XX, luego de la liberación de los esclavos de la parte Oeste, de larga historia, y apoyada por Francia despojando a España de la misma al través de tratados e invasiones piratas y militares, cuando se conforma una lengua creole sin literatura, y aun luego, ya en el siglo XX cuando se puede hablar de una literatura haitiana, la cual se consolida primero muy tímidamente hasta llegar a la escritura en francés, y a la formación de pensadores.

En la parte española, en confrontación con la francesa, aunque fuésemos imitadores en mucho de la literatura española, curas e intelectuales escribían en castellano y publicaron sus obras en España. Lo que sí puedo afirmarte es que a partir de la rebelión de los esclavos de la parte francesa de la isla contra Francia, los temas haitianos pasaron a la parte dominicana, y dada la relación con una frontera semoviente, costumbres haitianas como el vudú, de orden africano, se convirtieron en una costumbre dominicana en muchos lugares. En tal sentido, y haciendo un apretado resumen, existe el tema haitiano en la literatura dominicana, pero no por influencia literaria, sino por la relación dominico-haitiana, por los conflictos fronterizos. Autores del siglo XX como Tomás Hernández Franco, Manuel Rueda, M. Veloz Maggiolo, y otros, compartimos temas que son de la historia fronteriza común. En el poema "Yelidà", Hernández Franco penetra en la creencia vuduística con ciertas libertades y canta la historia de una gota de sangre negra que persiste en su negritud en un personaje haitiano. Yelidè asume la lucha entre los dioses blancos y diminutos de Noruega llegados a Haití en barcos del norte y la de los dioses negros una vez llegados de África. Rueda en sus *Cantos de la*

Frontera, de donde era oriundo, revela un Haití personalizado en la lírica de sus grandes poemas, mientras que llega a cantar en otra ocasión personajes comunes a la mitología haitiana. En un viejo estudio que publicara en los años setenta, y tal vez desfasado, me referí en un largo ensayo al tema haitiano en la literatura dominicana."

3.2.1.4. Des perspectives diverses

Au sujet de la migration chinoise, Marta Rojas éclaire plusieurs points qui n'ont pas été précisés dans la deuxième partie. Elle signale que les principales influences chinoises se retrouvent dans la cuisine, mélangées avec les autres condiments utilisés ou dans des recettes, mais encore dans la musique ou les danses. En plus de se métisser avec la population locale, les Chinois ont apporté un soutien inconditionnel à l'Indépendance cubaine. Finalement, on constate que cette migration d'ouvriers des plantations s'est aisément fondue dans la classe ouvrière cubaine naissante. Pour cette raison, leurs apports se retrouvent naturellement dans la culture populaire cubaine. Mais, il ne faut pas oublier l'apport de leurs descendants à l'art cubain tel que l'a signalé Marta Rojas, dont celui à l'architecture ou à la peinture de la part de Wifredo Lam.

Dans le cas de la question posée à Luis López Nieves, il semble que les suppositions au sujet de sa nouvelle "El suplicio caribeño de fray Juan de Bordón" s'avèrent infondées. Au regard de plusieurs narrations, les problèmes identitaires paraissaient ne pas être tous résolus. De plus, dans sa réponse à la question sur le symbole de la cale du bateau négrier, il affirmait que la Grèce d'il y a 2500 ans a apporté plus à Porto Rico que l'Afrique d'aujourd'hui. Le doute subsiste donc sur la reconnaissance complète des différents apports à la culture portoricaine. Par ailleurs, Luis López Nieves avait dit devant le public réuni au CELARG en 2007⁴⁰⁹, à Caracas, qu'il se sentait d'abord Latino-Américain, ensuite Caribéen, puis Portoricain. Ses dires démontrent que politique et identité culturelle ne vont pas de paire dans cette île. Cet écrivain suit le discours tenu par nombre de ses collègues qui revendiquent une identité caribéenne avant de se sentir Etats-Uniens. Ils se recentrent sur le local ou le régional pour résister à l'invasion culturelle du géant voisin.

Par ailleurs, pour en revenir à la réponse de Marcio Veloz Maggiolo, il est possible de comparer les publications depuis le début de l'ère de Trujillo et celles de la fin du XX^e et

⁴⁰⁹ Notes personnelles prises durant la rencontre avec l'écrivain López Nieves, lors du "Simposio Anual de la Asociación Venezolana de Estudios del Caribe" au Centro de Estudios Latinoamericanos Rómulo Gallegos, 13 et 14 novembre 2007.

début du XXI^e siècle. En effet, dans les publications antérieures, notamment dans *Over*, le discours de Marrero Aristy est le reflet des relations dominico-haïtiennes son époque:

"– ¡Cállate la boca, mañé del diache, que tu no tiene que meterte en la conversación de la gente! – gritó uno que trabaja en la resiembra y que por ello cometía la osadía de sorber un trocito de caña aprovechando la ausencia de Cleto.

– ¡La dominicane son palejele! – gruñó el haitiano, decepcionado.

– ¡Parejero no, desgraciao! ¡Qué a utede y a eto condenao cocolo deberían quemarlo junto!

– ¡Eso es verdá, carajo! [...].

Las palabras subían de tono y quizás haitianos y dominicanos se hubieran ido a las manos, al no ser por la llegada del viejo Dionisio." (p. 70)

Dans ce dialogue, Marrero Aristy fait ressortir les rapports complexes existant entre Dominicains et Haïtiens. Dans *El hombre del acordeón*, on découvre une société métisse, les intérêts à vivre en harmonie sont plus forts que les discours politiques. Ces métissages existent depuis l'époque coloniale, quand les esclaves s'enfuyaient des plantations de Saint-Domingue. Veloz Maggiolo en s'exprimant sur ses romans lors du discours d'ouverture du II^e Congrès International des Ecrivains de la Caraïbe disait:

"Concernant la thématique du métissage dans nos romans *Biografía difusa de Sombra Castañeda* [...] et *El hombre del acordeón* [...], nous avons développé des aspects socioculturels des croyances métissées et dans le cas du dernier roman, la caractéristique culturelle du dit "rayano", personnage frontalier qui caractérise un mélange vivant de la relation dominico-haïtienne, où des aspects remarquables de deux cultures fusionnent pour donner forme à des personnes biculturelles."⁴¹⁰

Dans ce roman publié en 2003, l'écrivain revisite l'Histoire et cherche à supplanter les discours racistes diffusés par Trujillo et Balaguer. Il s'inscrit dans la lignée des travaux de Carlos Esteban Deive qui a reçu un prix pour son ouvrage *Vodú y magia en Santo Domingo* (1975), June Rosenberg avec *El gagá. Religión y sociedad de un culto dominicano. Un estudio comparativo* (1979), dont Veloz Maggiolo a écrit le prologue⁴¹¹. L'extrait du discours cité ci-dessus montre l'intérêt réel porté par les écrivains sur cette particularité de la société dominicaine, une société qui ne peut pas se construire sans l'Autre aujourd'hui, qui ne peut plus nier les apports des voisins à la culture nationale. Finalement, s'il n'y a pas d'influence

⁴¹⁰ Discours retranscrit en ligne [Référence du 18 septembre 2012] URL: <<http://ecrivainsdelacaraibe.com/>>

⁴¹¹ Rosenberg, June. *El gagá. Religión y sociedad de un culto dominicano. Un estudio comparativo*. Santo Domingo: Editorial de la UASD, 1979, prologue pp. 9-11.

directe de la littérature haïtienne dans la littérature dominicaine, les thèmes haïtiens contribuent à forger des mythes littéraires dominicains et ce, depuis le XX^e siècle avec les écrivains de la génération de Veloz Maggiolo.

3.2.2. Les influences

Cette question a été posée en relation avec ce qu'a dit Lucien Goldmann:

"Il y a à chaque instant un nombre considérable d'influences qui peuvent s'exercer sur un écrivain, ce qu'il faut expliquer, c'est pourquoi ce n'est qu'un petit nombre d'entre elles – ou même une seule – qui se sont réellement exercées et aussi pourquoi la réception des œuvres qui ont exercé cette influence s'est faite avec un certain nombre de distorsions – et précisément ces distorsions particulières – dans l'esprit de celui qui l'a subi."⁴¹²

Si Lucien Goldmann faisait référence aux influences littéraires, les dires de Marta Rojas et Luis López Nieves élargissent aux influences extra-littéraires. La citation du théoricien en sociologie de la littérature est de 1967, les auteurs publient encore actuellement, ont accès à Internet et aux différents moyens de communication. Leurs influences se diversifient donc par rapport aux générations précédentes.

5.- *Ahora, dejando de lado lo que se ha dicho anteriormente, ¿Cuáles son las obras que influncian más sus relatos?*

3.2.2.1. Réponse de Marta Rojas

"En cuanto a las obras que han influenciado a mi literatura. No se qué decirte. Te seré absolutamente sincera: ninguna en particular. Yo desde pequeña leí, me gustaba leer y leía todo lo que caía en mis manos fuera adecuado a mi edad o no. Mi familia no era una familia de intelectuales aunque todos tenían y tienen un nivel cultural adecuado y hubo profesionales, al menos tres primos profesionales y esa era la carrera que a mí me gustaba. Aunque también me gustaba escribir pero finalmente me decidí por el periodismo porque encontraba muy larga la carrera de medicina, y mi temperamento no se iba a adecuar a ese proceso tan dilatado.

⁴¹² Goldmann, Lucien. *Sociologie de la littérature: situation actuelle et problèmes de méthode*. Revue internationale des sciences sociales. Sociologie de la création littéraire. Paris: UNESCO, Vol. XIX, n° 4, 1967, pp. 531-554, p. 536.

Yo pienso que lo que más influyó en mi literatura fue el cine. Ahora no me gusta tanto el cine porque la mayoría de las películas bastante malas e iguales o parecidas, salvo excepciones que reconozco. Prácticamente solo voy a los festivales o a las Semanas de Cine, de países específicos tanto latinoamericanos como europeos, asiáticos y africanos. Y norteamericanos independientes sobre todo. Pero bien. Yo me planteo un argumento o mejor dicho un tema sobre algo, casi siempre un hecho muy poco conocido o desconocido o minimizado por la historia, y voy organizando en mi mente la trama, por escenas, y creando los personajes que me sirvan. Después cuando empiezo a escribir le pongo las palabras. Suelo contársela a mis amigos, aunque luego le cambie cosas que no me satisfacen. Te digo lo del cine porque desde pequeña cuando iba al cine a ver cualquier película, en Santiago de Cuba, regresaba a casa y se la contaba a mi mamá. A mis tías y prima –en mi casa había una sastrería, mi madre era modista de alta costura y mi padre sastre--, pero yo le contaba las películas como a mí me gustaba que hubieran sido determinadas escenas. Luego cuando alguno de ellos, sobre todo mis padres iban a verla me regañaban (por mentirosa) porque yo le había dicho cosas que no sucedían o, la película no terminaba así etc. Hoy me doy cuenta que la curiosidad y la imaginación hicieron posible mi literatura, además de ser extremadamente observadora de personas y cosas.

Te diré de todos modos que el autor que leo, extrañamente, cada vez que voy a escribir una novela es Cervantes y específicamente el libro *El Quijote*, que ya me había leído otras veces, pero en ese libro siempre encuentro alguna clave para organizar el argumento. Un cambio brusco. Un no sé qué que me echa a andar la maquinaria del cerebro.

En los años de juventud leí mucho a Balzac. A varios autores norteamericanos famosos, luego obras de Curzio Malaparte, bien duras para mi edad entonces; *El Infierno*, de Henri Barbusse; *El Amante* de Marguerite Duras; posteriormente, a Rómulo Gallegos, por supuesto y mucho a Alejo Carpentier, Vargas Llosa; a Salvador de Madariaga, entre otros muy variados, sin dejar nunca de leer alguna novela de un buen autor norteamericano traducida al español. Aunque quizás mi narrativa no se parezca a la norteamericana, ese estilo me gusta muchísimo, me ayuda a ahorrar palabras que dicen poco o no dicen nada. Y extrañamente, aunque nunca me he propuesto ni me voy a proponer escribir una poesía, si leo bastante poesía de todos los tiempos. Obviamente no tengo que decirte que me gusta leer libros de historia empezando por los clásicos griegos.

No me hiciste una pregunta que para mi obra literaria es importante: haber trabajado y aún lo hago pero mucho menos, como periodista, ello me ha permitido conocer a mucha gente

y sitios distintos en circunstancias diferentes, e investigar lo desconocido hasta el fondo. Casi es un hábito, así como conversar con muchas personas. Todo ello favorece en mi proceso de construcción de personajes y también ayuda a lo que la crítica Mirta Yañez ha dicho de mi obra literaria "vestir las novelas", ponerle nombre exacto a las cosas en su tiempo. Ya sea la marca de un reloj, como de un licor, lo cual creo que hace más verosímil las escenas y también a los personajes que la componen. En *Inglesa por un año*, por ejemplo, leí varios libros de marinería de la época y en las escenas de pasión amorosa uso términos del andamiaje externo de las naves cuando el encuentro amoroso era entre la protagonista y el filibustero."

3.2.2.2. Réponse de Luis López Nieves

"Leo sin parar desde que soy niño, porque en mi casa había biblioteca. Además, estudié un doctorado en Literatura Comparada. Es decir, he leído tanto que es imposible para mí identificar influencias específicas. No puedo decir que mi obra está en "X línea o estilo", porque no pertenezco a ninguna escuela ni tendencia literaria específica. Tengo muchos autores que han influido sobre mí personalmente. Digo que soy hijo de Cortázar, nieto de Kafka, biznieto de Stendhal y tataranieto de Cervantes. Pero mi obra no se parece a las de Cortázar, Kafka, Stendhal ni Cervantes. Me inventé un género que llamo "historia trocada", que consiste de una especie de literatura histórica, pero no es exactamente histórica porque no soy fiel a la historia. La uso como base, pero la trastoco de manera verosímil, para que cambie pero todo siga igual. Me he sentido muy satisfecho cuando los críticos señalan la novedad de mis técnicas, y por el hecho de que nunca hayan indicado que mi obra tiene influencia o es una imitación de X autor.

Dicho esto, de pronto se me ocurre que, en todo caso, las influencias que tiene mi obra no son de escritores, sino de historiadores, ya que cuando escribo mis libros pienso que estoy escribiendo historia tal y como debió ocurrir o yo creo que ocurrió. Pero, nuevamente, no me viene ningún historiador específico a la mente. He leído tanta historia como literatura, ya que estas son las dos lecturas que me han apasionado toda la vida."

3.2.2.3. Réponse de Marcio Veloz Maggiolo

"Soy un lector de Carpentier, de los escritores del tema [de las migraciones]."

3.2.2.4. Diversité des influences pour une écriture métisse

A. Entre héritage littéraire traditionnel et culture populaire

Parmi les questions posées aux écrivains, celle-ci concernait donc les influences qu'ils ont reçues. On pourrait affirmer que chez les trois, une des bases de leurs influences sont les ouvrages historiques. Veloz Maggiolo étant historien de formation, il n'avait pas besoin de le préciser. Chez Marta Rojas et López Nieves, il est évident qu'il y a une recherche historique avant la rédaction de leurs œuvres. Lorsque l'on se penche d'un peu plus près sur leurs œuvres, on peut constater qu'ils font référence à des événements historiques peu connus par le grand public. C'est vrai principalement chez Marta Rojas, la plupart des personnages qu'elle met en scène dans *Santa lujuria* ont existé. Antonio Ponce de León et sa famille légale ont réellement vécu aux dates données par l'auteur. Les personnages ne sont pas toujours historiques chez López Nieves. Mais il fait références à ces ancêtres à plusieurs reprises: Juan Ponce de León, Christophe Colomb, Rodrigo de Las Nieves, ce dernier est peut-être fictif bien qu'il porte le même nom de famille que l'auteur.

Parmi les influences littéraires, il est intéressant de noter que quelques noms reviennent. L'Espagnol Miguel de Cervantes a laissé un héritage fécond dans les Antilles Hispaniques puisqu'il est une source d'inspiration pour le Portoricain et la Cubaine. Il fait partie des origines de la littérature caribéenne et il est considéré comme l'inventeur du roman moderne. Il est vrai que, tout comme lui dans *Don Quichotte*, les écrivains caribéens n'hésitent pas à multiplier les voix narratives et à mélanger les genres. Evidemment, ils connaissent ceux qui sont devenus les grands noms de la littérature caribéenne et latino-américaine: Carpentier, Cortázar, entre autres. Ils font partie de la génération du "boom" latino-américain, ils sont devenus des classiques. Pourtant, le réel merveilleux n'inspire plus autant les jeunes générations.

D'ailleurs, on peut constater que les influences ne sont pas seulement littéraires, historiques ou académiques. Les écrivains peuvent s'inspirer des autres Arts, dont le Septième. Ainsi, l'imaginaire d'artistes d'horizons différents peuple leurs œuvres en complément parfois des écrits scientifiques des historiens. Le cinéma national ou international, la musique nationale ou caribéenne sous-entendent une connaissance de la

culture populaire. C'est d'ailleurs ce qui fait une des richesses de la littérature caribéenne, sa capacité à intégrer le populaire dans les écrits. Aujourd'hui, les écrivains les plus jeunes sont dans le courant du postmodernisme qui permet encore ces influences multiples dans l'écriture. Nombreux sont les exemples, parmi lesquels: *Cien botellas en una pared* (2002) de la Cubaine Ena Lucía Portela, *La estrategia de Chochueca* (2003) de la Dominicaine Rita Indiana Hernández et *Historias tremendas* (1999) du Portoricain Pedro Cabiya.

B. Les formes de métissages dans la littérature caribéenne

- **La musique**

Les influences reçus par les écrivains interrogés ci-dessus et chez ceux dont les œuvres ont été étudiées dans la partie précédente, permettent de tirer quelques observations quant à leur écriture. Parmi les textes étudiés, les romans *Sirena Selena vestida de pena* de la Portoricaine Mayra Santos-Febres et *El hombre del acordeón* de Veloz Maggiolo ont amené à traiter du thème de la musique dans la narration. Le boléro chez Mayra Santos-Febres se retrouve aussi dans "Maldito amor" de Rosario Ferré, ou chez le Dominicain Pedro Vergés dans *Sólo cenizas hallarás*. Dans les trois îles, les écrivains se sont inspirés des rythmes caribéens pour rédiger leurs nouvelles ou leurs romans. A Cuba, Guillermo Cabrera Infante suit le rythme du chachachá, dans *Delito por bailar el chachachá* (1995). A Porto Rico, Luis Rafael Sánchez s'inspire du chanteur Daniel Santos, dans *De la importancia de llamarse Daniel Santos. Fabulación* (1988). Le Dominicain Armando Almánzar Rodríguez fait référence à Chichí Peralta dans *Selva de agujeros negros para Chichí la salsa*.

La présence des musiques caribéennes dénote un métissage à l'œuvre dans la littérature de cette région. La musique est un langage commun aux sociétés antillaises, son inclusion dans les narrations l'aide à construire la littérature caribéenne au singulier. Ce thème ainsi que celui de l'oralité ont déjà fait l'objet de nombreuses études. Celles-ci s'accordent à dire que ces deux phénomènes présents dans les narrations (et la poésie) démontrent l'existence d'un langage commun dans la littérature caribéenne. Parmi les travaux, peuvent être cités ceux de Colette Maximin avec *Dynamiques interculturelles dans l'aire caribéenne*, l'article d'Antonio Benítez Rojo intitulé "Música y literatura en el Caribe", ou encore l'ouvrage d'Héctor López: *La música caribeña en la literatura de la postmodernidad*.⁴¹³

⁴¹³ Maximin, Colette. *Dynamiques interculturelles dans l'aire caribéenne*. Paris: Karthala, 2008, 276 p. Benítez Rojo, Antonio. *Música y literatura en el Caribe*. *Horizontes*, [En ligne], [Référence du 27 octobre 2012]

- **Le vocabulaire**

Comment définir une écriture métisse? Peut-être par l'utilisation de termes venus de langues africaines, amérindiennes, chinoises ou bien l'emploi d'expression ou du vocabulaire des classes populaires. On peut considérer que la culture populaire est la culture dominante dans la Caraïbe. Elle est d'autant plus intéressante qu'elle se laisse influencer peut-être plus facilement par les apports de ses composantes ethniques, contrairement à une classe élite qui se tourne vers la culture occidentale car elle-même est souvent originaire d'Europe. Les termes africains venus de la ou les santería(s) apparaissent dans de nombreuses narrations cubaines notamment, dominicaines également. Lydia Cabrera a peut-être laissé une influence chez les écrivains cubains en publiant *Cuentos negros de Cuba* (1940), dans lesquels elle retranscrit les idiomes hérités de l'Afrique et encore présents dans les contes afrocubains.

A Porto Rico, Efraín Barradas définit la génération de 70 en partie ainsi:

"Se destacan estas narraciones por la fusión de voz narrativa y voz de los personajes; por su fascinación por lo histórico entendido en términos estéticos; por la nueva identificación que en ellos se establece con el proletariado puertorriqueño, con el mundo antillano y con el resto de América Latina; por el empleo del lenguaje de las clases económicamente bajas como base para la creación de una lengua literaria propia [...]." ⁴¹⁴

On se rapproche donc de ce que font les écrivains des Antilles créolophones lorsqu'ils emploient des expressions ou des mots créoles dans leur narration. En effet, comment l'espagnol "pur", de Castille, peut-il représenter la réalité caribéenne? Quand une partie de sa faune et de sa flore n'est pas présente en Castille. La langue imagée du peuple représente la réalité, ou le réel merveilleux, l'imaginaire culturel. En dehors des penseurs caribéens ou des théoriciens et écrivains occidentaux, ceux qui ont grandement influencé les écrivains sont les gens du peuple. Les exemples se multiplient d'une île à l'autre: Luis Rafael Sánchez dans plusieurs de ses œuvres, Severo Sarduy dans *Cobra* (1972) dans lequel il mélange les discours scientifiques, philosophiques, publicitaires, etc.

Cependant, l'intégration des parlers dans les narrations n'a pas toujours été employée dans un but de rénovation de la langue littéraire. Andrés Barrantes, dans son article "Los procesos interlingüísticos característicos de las literaturas caribeñas insulares" ⁴¹⁵ relève

URL: <<http://www.pucpr.edu/hz/007.html>>. López, Héctor. *La música caribeña en la literatura de la postmodernidad*. Mérida (Venezuela): Universidad de los Andes, 1998, 125 p.

⁴¹⁴ Efraín Barradas, cité dans: Barrera, Trinidad (coord.). *Historia de la literatura hispanoamericana. Tomo III. Siglo XX*. Madrid: Cátedra, 2008, p. 271.

⁴¹⁵ Barrantes, Andrés. Los procesos interlingüísticos característicos de las literaturas caribeñas insulares. In: Mansoor, Ramón (éd.). *XV Congreso sobre literatura del Caribe hispanoparlante*, Caracas, 1995.

quelques transcriptions de l'espagnol parlé par les Noirs, ou les autres communautés dans les textes caribéens. Il indique qu'il faudrait s'arrêter un instant sur l'intention de l'auteur, s'il s'agit de moquerie, de reprendre un cliché ou bien d'un désir de réalisme. Aujourd'hui, après les procédés d'inclusion de l'oralité dans la littérature, il ne s'agit plus de moquerie mais bien d'une reconnaissance des langues parlées. Les accents caribéens sont reproduits à l'écrit. Déjà, Marrero Aristy s'y était essayé dans *Over*, dans un désir de réalisme. Plus tard, Guillermo Cabrera Infante ou Luis Rafael Sánchez réussissent magistralement à intégrer l'oralité dans *Tres Tristes Tigres* ou *De la importancia de llamarse Daniel Santos*. Par exemple, chez Luis Rafael Sánchez:

"Beber o no beber –he ahí la cuestión. Lector, abarrota la memoria el blablá bochincho de sus borracheras. Después de mujerear largo y tendido bebía largo y tendido, dicen. Dicen que después de cansarse de beber volvía a cansarse de beber. Porque no se cansaba de beber, se contradicen."⁴¹⁶

Chez Guillermo Cabrera Infante:

"Ladies and gentlemen tonight we are honored by one famous and lovely and talented guest... The gorgeous, beautiful famous film-star, madmuasel Martin Carol! Lights, lights! Miss Carol, will you please?... Thank you, thank you so much Miss Carol! As they say in your language, Mercésí bocú! (comoustedesvieronamableconcurranciaeslavisitadelagran estrelladelapantallalabellahermosa ¡Martin Carol!)"⁴¹⁷

On remarquera que l'oralité dans ces deux exemples cités est liée à la musique et ajoute une pointe d'humour aux narrations. Le rythme des phrases, saccadé parfois, répétitif, rapide aussi, rappelle effectivement le parler des Caribéens. On notera que la phrase entre parenthèses de *Tres Tristes Tigres* indique un retour à la langue maternelle. Le lecteur imagine aisément que le présentateur s'adresse à ses compatriotes, par la rapidité d'élocution suggérée dans cette phrase sans pause. La répétition de "dicen" dans *De la importancia de llamarse Daniel Santos* évoque la manière d'introduire les chansons en concert, dans le cas de ce roman il s'agit des guarachas.

Un autre Portoricain, Rodríguez Juliá joue lui aussi avec la langue, ou plutôt les langues dans *La renuncia del héroe Baltasar*. L'historien Cadalso se permet néanmoins

Caracas/Saint Augustine: Universidad Simón Bolívar/University of the West Indies/Instituto de Altos Estudios de América Latina, 1995, 250 p., pp. 32.

⁴¹⁶ Sánchez, Luis Rafael. *De la importancia de llamarse Daniel Santos. Fabulación*. San Juan: Universidad de Puerto Rico, 2000, 218 p., pp. 27-28.

d'expliquer des termes qui ne sont plus en usage au XX^e siècle. Les explications apparaissent en note de bas de page, pour autant, on ne sait pas si elles émanent de l'auteur ou du narrateur. Par exemple: "Jamás le he visto aquellas partes que el pudor a desterrado al invento."²", suit la note de bas de page:"2. A la fantasía"⁴¹⁸. Ou encore: "3. Según los testimonios de la época, Larra era sumamente obeso. Algunos cronistas señalaban que pesaba alrededor de cien "levantes", medida de aquella época que equivaldría a trescientas libras."⁴¹⁹, l'ironie de l'auteur transparaît dans ces définitions. Cette œuvre de Rodríguez Juliá, plus particulièrement, peut être considérée comme un bon exemple d'écriture métisse car il s'agit d'un mélange des genres stylistiques. Il mêle l'espagnol parlé au XVIII^e siècle et celui du début du XX^e siècle, pour accentuer les écarts entre les différentes voix narratives. Ce roman forme aussi un assemblage de genres littéraires: poésie, théâtre, chroniques, lettres, conférences.

Les publications plus récentes reprennent l'oralité, la langue parlée, familière, voire même vulgaire. C'est vrai notamment chez les écrivains dits de la postmodernité, chez ceux cités plus haut. Ils préfèrent décrire le monde citadin au monde rural, d'où l'utilisation du langage de la rue, d'où un rythme rapide parfois comme dans le roman *Papi* de la Dominicaine Rita Indiana Hernández:

"Mi papi tiene más carros que el diablo. Mi papi tiene tantos carros, tantos pianos, tantos botes, metralletas, botas, chaquetas, chamarras, helipuertos, mi papi tiene tantas botas, tiene más botas, mi papi tiene tantas novias, mi papi tiene tantas botas, de vaquero con águilas y serpientes dibujadas en la piel, botas de cuero, de hule, botas negras, marrones, rojas, blancas, color caramelo, color vino, verde olivo, azules como el azul de la bandera."⁴²⁰

Cet exemple rappelle celui de Luis Rafael Sánchez dans le goût de jouer avec les mots et la répétition, preuve qu'il existe une certaine continuité entre les générations.

• L'intertextualité

Parmi les autres éléments qui aident à la composition d'une écriture métisse, on retrouve également l'intertextualité. On peut constater que c'est une forme présente dès le XIX^e siècle dans le roman de Manuel de Jesús Galván, avant même le développement du

⁴¹⁷ Cabrera Infante, Guillermo. *Tres Tristes Tigres*. Caracas: Biblioteca Ayacucho, 1990, p.12.

⁴¹⁸ Rodríguez Juliá, p. 83.

⁴¹⁹ *Ibid.*, p. 120.

⁴²⁰ Hernández, Rita Indiana. *Papi*. San Juan: Vértigo, 2005, 158 p. Un extrait dont est tiré cet exemple est présent sur le site *Los Noveles*, revue en ligne [Référence du 28 octobre 2012] URL: <<http://www.losnoveles.net/ecindiana.htm>>

Nouveau Roman Historique. En effet, l'auteur dominicain cite fréquemment Bartolomé de Las Casas et son *Historia de las Indias*. Peut-on prendre cet exemple comme étant une preuve de métissages? Peut-être pas. L'écrivain n'avait pas la volonté à cette époque de rédiger un texte novateur. *Enriquillo* est dans la tradition du roman historique romantique. Le fait de citer Bartolomé de Las Casas démontre un désir de véracité, de coller au plus près de la réalité.

Par contre, si l'on reprend le roman du Portoricain Edgardo Rodríguez Juliá, *La renuncia del héroe Baltasar*, l'intertextualité est évidente. S'il choisit la légende de Coll y Toste pour en fait le point de départ de son œuvre, c'est pour mieux transgresser l'intention de l'auteur ensuite. D'autres écrivains ont choisi de réécrire leurs propres productions, c'est le cas de Guillermo Cabrera Infante qui a donné trois versions de la nouvelle "Historia de un bastón y algunos reparos de Mrs. Campbell". Dans *Nuestra Señora de la noche* (2006), Mayra Santos-Febres a repris le personnage historique d'Isabel la negra mis en narration auparavant par Rosario Ferré dans "Cuando las mujeres quieren a los hombres" (1974) et Manuel Ramos Otero dans "La última plena que bailó Luberza" (1974). Ferré et Ramos Otero ont d'ailleurs établi un dialogue entre San Juan et New York pour la rédaction de ces deux nouvelles, en s'échangeant leurs textes par voie postale.

Dans cette partie, les réponses apportées par les trois écrivains donnent un point de vue pour chaque île. Chacun a développé ses réponses en fonction de son vécu et de ses objectifs en tant que narrateur. Néanmoins, ces trois écrivains et leurs compatriotes ont démontré à travers leurs œuvres que les migrations représentent une source d'inspiration de premier ordre dans la narration caribéenne. Quant aux métissages, ils sont la résultante des migrations. Ils offrent aussi des matériaux aux auteurs pour renouveler sans cesse l'écriture. D'ailleurs, on peut imaginer qu'ils sauront inventer d'autres formes de métissages littéraires dans les années à venir

De plus, il est important de relever que, parmi les migrations, une a retenu l'attention, celle de l'exil. D'une part, elle a concerné les écrivains sur plusieurs générations et dans les trois îles. D'autre part, sa présence dans la littérature reflète l'actualité de ces dernières décennies. En effet, après les grands mouvements migratoires convergeant vers la Caraïbe insulaire, aujourd'hui, il s'agit de mouvements vers l'extérieur. La littérature étant un reflet de la réalité, elle représente les différentes causes d'exils. Qu'ils soient volontaires, économiques, politiques, parfois aussi intérieurs, les narrations les décrivent, inventent des destins

d'hommes et de femmes, leurs sentiments face à l'éloignement de la famille, de l'île natale. Quelles que soient les causes de départ, les destins des personnages sont semblables et leur condition d'étrangers devrait les rapprocher.

Par ailleurs, jusqu'à présent, il n'a pas été fait référence à un problème de taille que connaissent parfois les écrivains, celui de la diffusion et de la réception. López Nieves signalait qu'il était peu en contact avec les écrivains des autres îles. Les conditions économiques et politiques différentes dans les trois pays expliquent peut-être ce manque de relations. La difficulté à se faire publier complique le tableau. Les Cubains et les Dominicains n'ont pas toujours les facilités pour se faire éditer dans leur pays. S'ils ont la chance de le faire, c'est souvent par le biais de petites maisons d'édition qui ne diffusent pas à l'étranger. Pour les œuvres de Marta Rojas publiées par Letras Cubanas, il est très difficile voire impossible de se les procurer depuis l'étranger. Les écrivains les plus connus ont la chance de publier leurs œuvres en Espagne: Marcio Veloz Maggiolo, Ángela Hernández, Andrés L. Mateo notamment. Les Portoricains peuvent compter sur les maisons d'édition nord-américaines pour diffuser leurs textes, comme Random House ou Santillana qui a une succursale aux Etats-Unis. Puis, le problème de la réception dont il n'a pas été question jusqu'alors influe peut-être sur les thèmes choisis par les écrivains. En effet, ils écrivent peu finalement pour leur public, notamment en République Dominicaine. Soledad Álvarez signale les difficultés que connaissent les auteurs dominicains:

"Escriben para sí mismos con la esperanza de encontrar interlocutor en una sociedad en la que el índice de analfabetismo absoluto ronda el 20%, con un porcentaje igual de analfabetos funcionales, y donde los únicos destinatarios del libro, la minoría que por sus ingresos puede acceder a una mercancía prescindible, en su mayoría ha sacrificado el disfrute del arte y la literatura en aras de la frivolidad y del consumo."⁴²¹

Peut-on y voir une influence de la culture nord-américaine, de l'American way of life? Pourtant, fait étrange, les écrivains exilés ou émigrés aux Etats-Unis notamment écrivent principalement dans le but d'être lus dans leur pays d'origine et non pas pour un public local⁴²². Leurs productions à l'intérieur ou à l'extérieur démontrent leur engagement à apporter leur touche à la littérature nationale et un désir de partager avec leurs compatriotes.

⁴²¹ Álvarez, Soledad. Capítulo 14. Un siglo de literatura dominicana. In: Moya Pons, Frank (éd.). *Historia de la República Dominicana*, p. 551.

⁴²² D'après Dionisio Cañas, écrivain espagnol émigré aux Etats-Unis, dans la revue colombienne *Número*, en ligne [Référence du 17 septembre 2012] URL: <<http://www.revistanumero.com/14latin.htm>>

Conclusion

Au fil de ce travail, divers aspects ont été développés à l'aide de plusieurs disciplines. Dès le départ, il avait été précisé que, pour comprendre la Caraïbe, il était nécessaire de l'aborder de manière interdisciplinaire, et même transdisciplinaire. La littérature était la base de l'objet de recherche, mais elle ne peut se comprendre sans l'histoire et la sociologie, voire l'anthropologie. Les écrivains de la Caraïbe insulaire se sont attachés à se démarquer des anciennes métropoles depuis le XIX^e siècle qui était l'époque des indépendances. Affirmer aujourd'hui que cette littérature peut être considérée au singulier, c'est souligner les efforts conjugués des auteurs depuis plus d'un siècle.

La Caraïbe insulaire s'est constituée au fil des migrations, ses cultures se sont formées en un temps très court à l'échelle de l'Histoire. De plus, elles sont le fruit de contacts et de métissages multiples. C'est peut-être le seul lieu au monde où autant de peuples aux cultures différentes se sont retrouvés sur des espaces géographiques restreints. Ses processus de formation culturelle ont donné lieu à de nombreuses études de la part des anthropologues et ethnologues européens ou nord-américains. Le philosophe martiniquais Edouard Glissant a préféré le terme de "créolisation" pour définir ces processus dans cette région du globe et dans d'autres archipels qui sont des lieux de rencontres. En effet, ce terme introduit l'idée de mouvements qui ne se figent jamais et il ne connaît pas de limites dans le temps.

Dans ce travail, la présentation générale de la Caraïbe insulaire a permis de démontrer que cette région du globe, que certaines puissances préfèrent conserver morcelée, possède de nombreuses analogies. Pour cette raison, le thème des migrations dans les narrations a été choisi car il est commun aux trois Antilles Hispaniques. Les sociétés d'une île à l'autre se sont formées suite à des histoires analogues. Les événements historiques ne se sont pas produits au même moment et n'ont pas eu les mêmes répercussions dans les îles d'accueil. Cependant, ce sont les mêmes processus de formation qui se sont répétés d'un lieu à l'autre de l'archipel. Parmi ces processus, le plus important est sans doute le système de la plantation. Il a entraîné différents courants migratoires convergeant vers la Caraïbe, depuis les Africains, aux Européens, depuis les Chinois aux Indiens, sans oublier les autres amenés du Mexique, du Tonkin, de Cochinchine, de Polynésie. Puis, ce système s'est modernisé et a été la cause de nouveaux mouvements migratoires, saisonniers cette fois. Quelques îles sont devenues des points de convergences: Cuba et la République Dominicaine notamment. D'autres événements régionaux ont aussi attiré les migrants: la construction du canal de Panama, la culture de la banane au Costa Rica. Plus tard, les avancées techniques ont réduit les besoins en main-d'œuvre dans les plantations, les Caribéens ont quitté les campagnes ou sont partis tenter leur

chance à l'étranger. Ce phénomène encore d'actualité entraîne des milliers de Caribéens sur la mer, ou dans les airs pour les plus chanceux.

Après plus de 500 ans de convergences vers la Caraïbe, à l'heure actuelle, il se produit donc des mouvements contraires, soit de retour vers la métropole, soit à la recherche de l'Eldorado sur le continent nord-américain. Il peut s'agir également d'une fuite vers l'inconnu parfois, ou vers les îles voisines. Les migrants laissent le destin choisir pour eux. Si le ventre du bateau pouvait représenter un symbole de la Genèse de la Caraïbe, tel que l'avait proposé Glissant, au XX^e siècle, ce n'est plus le bateau qui transporte les hommes, les femmes et les enfants en migration. Les moyens se sont diversifiés, les causes des mouvements aussi. L'avion est réservé aux plus aisés, les autres se contenteront d'une embarcation quelconque, pourvu qu'elle flotte. La situation précaire des migrants "balseros" pourrait être rapprochée de celle des exilés puisque pour risquer leur vie, ces hommes et ces femmes doivent se trouver dans l'impasse.

Le corpus d'œuvres narratives sélectionnées pour la deuxième partie illustre les migrations qui ont eu lieu vers la Caraïbe insulaire, entre les îles et vers l'extérieur. Les écrivains se sont toujours inspirés et continuent à s'inspirer de leur histoire, ils veulent décrire plus particulièrement l'intra-histoire. Les personnages qu'ils ont inventés, ou réinventés parfois, sont représentatifs de leur société ou d'une époque. Les narrations offraient une base pour étudier l'impact des migrations dans les sociétés. On souhaitait, à travers le discours des écrivains, étudier les apports laissés par les migrants. Il fallait néanmoins prendre en compte le fait que l'auteur est un observateur de sa société, un acteur aussi, jouant parfois un rôle politique. Son regard peut donc être perverti par ses idées politiques ou sociales, tel était le cas de Manuel de Jesús Galván dans *Enriquillo*. L'écrivain peut aussi dénoncer une situation qu'il juge injuste, c'était le but de Ramón Marrero Aristy, dans *Over*. Mais aussi, le romancier peut soulever un problème social, dont celui de la couleur chez Edgardo Rodríguez Juliá, dans *La renuncia del héroe Baltasar*.

Dans un premier temps, la problématique de ce travail s'attachait à affirmer ou infirmer si tous les apports constitutifs de la Caraïbe hispanique avaient été reconnus. Il s'avère qu'au travers des narrations et avec l'aide des réponses des écrivains, il existe des liens communs entre Cuba, Porto Rico et la République Dominicaine. Les apports espagnols imposés du temps de la colonie dans les trois îles forment évidemment une base commune aux trois sociétés. Leur langue est la même, leur religion dominante aussi. Leur passé littéraire trouve ses fondements dans la littérature espagnole. La reconnaissance des apports africains a

causé dans les trois îles des débats d'idée, la création de discours idéologiques. Là aussi, les disparités politiques ont engendré des idéologies différentes. Mais c'est dans la littérature que les discours convergent vers une acceptation de l'héritage africain et une reconnaissance (non pas seulement une connaissance) de son importance dans l'identité nationale.

Quant aux fruits des migrations internes, la littérature se démarque encore des discours politiques en prônant un langage commun entre les Caribéens et une reconnaissance de similitudes dans leurs cultures. D'ailleurs, dans le point sur les apports à la culture nationale (2.2.1.4.), il a été expliqué que les relations interinsulaires jouent un rôle important dans les cultures caribéennes. Elles mettent en contact des religions d'origine africaine qui puisent les unes dans les autres. Déjà synchrétiques, elles se revitalisent au contact des autres. Les musiques s'apportent beaucoup les unes aux autres également, leurs langages analogues facilitent les échanges, ou les fusions. Il serait peut-être ingénu d'affirmer que tous les apports ont été acceptés et reconnus par les sociétés. Aujourd'hui, grâce à Internet, il est facile de lire les périodiques caribéens, bien qu'il faille être attentif à leur couleur politique. Néanmoins, ils donnent une idée des relations entre les immigrés et les communautés d'accueil. On peut constater que la couleur de peau est encore un facteur d'exclusion chez certains. Mais il ne faut pas généraliser, il peut s'agir de minorités⁴²³.

Puis, les migrations vers l'extérieur sont souvent le fait d'individus et non pas de groupes ou de peuples. Ce sont ces individualités qui sont retranscrites dans la littérature. Chaque personnage vit son installation dans un pays étranger de manière différente, selon les causes du départ. Pourtant, le vécu des personnages à l'étranger est proche, ils sont tous confrontés au regard de ceux qui les considèrent comme étant l'Autre. Dans ce cas, les apports sont de l'ordre personnel, chacun prenant de la culture d'accueil ce qui lui convient ou ce qui lui est utile, cela peut être la langue, un mode de vie, ou après quelques temps un mode de pensée.

Les cultures caribéennes démontrent à chaque instant leur capacité à adopter de nouveaux apports. Ces cultures métissées ont l'avantage d'accepter et de reconnaître aisément des éléments de l'Autre. Alors, au moment d'être l'Autre à l'étranger, est-il facile d'adopter des éléments de la culture d'accueil? Cette question permet d'aborder un point central de cette thèse, en relation avec une autre migration: l'exil. Depuis le XIX^e siècle, en parallèle avec les

⁴²³ Voir à ce propos l'ouvrage d'Eugenio García Cuevas, déjà cité précédemment: *Mirada en tránsito (dominicanos, haitianos, puertorriqueños y otras situaciones en primera persona)*. San Juan: Isla Negra, 1999, 141 p.

conséquences de l'économie de plantation qui a causé des mouvements migratoires massifs, il existe aussi un autre mouvement, celui des exils dus aux politiques menées dans les Antilles. Bien que non comparable numériquement à ceux engendrés par la plantation, ce facteur s'est reproduit d'une île à l'autre et persiste aujourd'hui. Pour cette raison, l'exil représente une thématique majeure dans la littérature caribéenne actuelle. Il y a plusieurs causes à cela, la plus importante est que nombreux sont les écrivains qui ont eux-mêmes vécu l'expérience de l'exil. D'autre part, la situation particulière de l'exilé en fait un personnage intéressant pour reconsidérer son histoire et sa société. Ses sentiments face au rejet des siens, face à l'obligation de quitter l'île et face à un retour impossible donnent matière à l'auteur pour écrire des intra-histoires. De plus, cet exil rappelle celui vécu durant les siècles précédents par les esclaves et fréquemment par les engagés asiatiques aussi. Eux non plus n'avaient pas choisi de partir, on les a arrachés de force à leur terre d'origine. Le retour en Afrique pour les esclaves n'était envisageable qu'après la mort.

Face à cette expérience, l'exilé a plusieurs options qui s'offrent à lui. La première serait qu'il s'adapte à son nouvel environnement et oublie son lieu d'origine. Il pourrait aussi s'enfermer dans le passé et se remémorer son île continuellement. Ou bien il s'engage dans la lutte depuis l'étranger contre le pouvoir en place afin de retourner dans l'île un jour. Les parcours de vie des écrivains caribéens démontrent que chacun a vécu l'exil de manière personnelle, entrant plus ou moins dans une des catégories citées ci-dessus.

Ainsi, dans cette diversité qui compose la Caraïbe insulaire, ce qui unit les îles se retrouve dans une construction des sociétés analogues et il existe, me semble-t-il, une littérature qui forme un tout, malgré les différences. Le singulier pourrait donc venir de ce thème qui relie les îles, celui de l'exil. C'est un thème récurrent depuis les débuts de la littérature caribéenne, elle trouve ses fondements dans l'exil parfois. Comme on parle d'une littérature de la dictature en Amérique Latine, on pourrait postuler qu'il existe une littérature de l'exil dans la Caraïbe insulaire.

C'est justement la rencontre des écrivains hors de la Caraïbe qui leur a permis de repenser leur littérature. Au XIX^e siècle, les artisans de l'indépendance ont réfléchi à la possibilité d'une confédération antillaise depuis New York. Au XX^e siècle, Alejo Carpentier a échangé avec les Latino-Américains, les Antillais et les Africains à Paris. Puis, en 1994, les écrivains cubains de Cuba et ceux de l'exil ont pu échanger à Stockholm, lors d'une rencontre organisée par l'écrivain René Vásquez Díaz vivant en Suède. L'étranger est donc propice à

partager les expériences littéraires et à s'influencer. Est-ce le signe que les écrivains caribéens ont besoin de recul pour réfléchir à leur culture et à leur identité? Qu'ils ont besoin d'être l'Autre dans un ailleurs pour se reconnaître eux-mêmes?

De ce fait, malgré les difficultés pour aborder la littérature de la région caribéenne dans son ensemble, certains signes laissent penser que les écrivains cherchent à se connaître, certains démontrent un intérêt pour les productions écrites caribéennes. Le premier exemple en a été le Carifesta qui a commencé dans la Caraïbe anglophone et s'est étendu à la Caraïbe francophone et hispanophone puisque la dernière édition a eu lieu à Cuba. De plus, la Casa de las Américas continue à promouvoir la Caraïbe à travers les manifestations littéraires et culturelles. Son prix littéraire récompense des œuvres écrites en espagnol, en français, en anglais et même en créole.

Enfin, un exemple plus récent attire l'attention. Il s'agit du Congrès International des Ecrivains de la Caraïbe qui a eu lieu à deux reprises en Guadeloupe. L'édition d'avril 2011 rendait hommage à Edouard Glissant. Elle comptait avec la présence du Cubain Roberto Fernández Retamar et avait pour invité d'honneur Marcio Veloz Maggiolo. Par ailleurs, ce congrès a permis la création de l'Association des Ecrivains de la Caraïbe, présidée par Roger Toumson. Celle-ci se compose d'auteurs de narrations, de poèmes originaires de toutes les Antilles, parmi lesquels Derek Walcott, Lionel Trouillot, Simone Schwartz-Bart, Edgardo Rodríguez Juliá, Delia Blanco, Raphaël Confiant, Marcio Veloz Maggiolo, Earl Lovelace et bien d'autres encore. Une autre édition est prévue en 2013. Elle laisse augurer un dialogue d'île en île, entre les îles et les métropoles, entre les îles et les lieux d'exil.

Du côté des Antilles Hispaniques, Cuba semble avoir été, et peut-être qu'elle l'est encore, celle qui entraîne ses voisines dans son sillage, celle qui aurait le plus d'influence sur les deux autres du point de vue littéraire. Elle était la colonie que n'ont jamais pu être Porto Rico et Santo Domingo, Cuba est celle qui a lutté pendant de longues années pour obtenir son indépendance de l'Espagne et des Etats-Unis. Aujourd'hui, Porto Rico n'a pas réellement d'influence sur ses voisines au niveau littéraire et sa production est encore trop méconnue à l'étranger. Cependant, elle semble être une terre d'accueil pour les écrivains cubains et dominicains et pourrait jouer un rôle important dans le développement de courants d'idées caribéens. En outre, elle a plus de facilités pour diffuser les œuvres au niveau international. La République Dominicaine se fait de plus en plus connaître grâce à quelques noms qui ont la chance d'être publiés à l'étranger, en Espagne notamment. L'intérêt qu'ils suscitent auprès des

lecteurs pourrait permettre à ceux qui sont encore inconnus hors de leur île de sortir de l'ombre.

A l'heure actuelle, en France, lorsque l'on étudie les littératures caribéennes de langue espagnole, la plupart des travaux s'intéressent à Cuba et rares sont les publications qui mettent en parallèle les productions cubaines avec les portoricaines et les dominicaines. Pour cette raison, le corpus de la deuxième partie représentait une quinzaine d'œuvres narratives, il fallait un texte de chaque île pour chaque migration traitée. Les littératures portoricaine et dominicaine gagnent à être connues et reconnues. Elles ne sont pas éloignées de la littérature cubaine. Malgré les différences politiques qui semblent les séparer depuis leur indépendance de l'Espagne, le langage est proche, les revendications identitaires se sont données à peu près en même temps.

Ce travail de recherche s'est attaché à prouver l'existence de convergences entre les trois Antilles Hispaniques. Il semble que démontrer aux Caribéens qu'il y a des analogies, leur faire prendre conscience qu'il existe une unité dans l'archipel, cela peut signifier préparer le futur. Aujourd'hui, l'unité pourrait être représentée par une littérature caribéenne de l'exil. Mais qui dit "unité" ne rejette pas la "diversité", dont la diversité culturelle qui est la plus grande richesse de la région.

Enfin, le dernier mot reviendrait à Edouard Glissant dont la citation ci-dessous rappelle l'œuvre des écrivains caribéens:

"Alors le déracinement peut concourir à l'identité, l'exil se révéler profitable, quand ils sont vécus non pas comme une expansion de territoire (un nomadisme en flèche) mais comme une recherche de l'Autre (par nomadisme circulaire). L'imaginaire de la totalité permet ces détours, qui éloignent du totalitaire."⁴²⁴

⁴²⁴ Glissant, Edouard. *Poétique de la Relation*, p. 30.

Bibliographie

1. Ouvrages géographiques

a) Ouvrages imprimés

-BEGOT, Monique; BULÉON, Pascal; ROTH, Patrice. *Emergences Caraïbes. Eléments de géographie politique*. Paris: AREC/L'Harmattan, 2001, 77 p.

-DOMENACH, Hervé; PICOUET, Michel. *La dimension migratoire des Antilles*. Paris: Economica, 1992, 254 p.

-DORIGNY, Marcel; GAINOT, Bernard. *Atlas des esclavages. Traites, sociétés coloniales, abolitions de l'Antiquité à nos jours*. Paris: Autrement, 2006, 79 p.

-LASSERRE, Guy. *Les Amériques du Centre*. Paris: Presses Universitaires de France, 1974, 380 p.

-REVERT, Eugène. *Entre les deux Amériques le monde caraïbe*. Paris: Les Editions Françaises, 1958, 249 p.

b) Site d'intérêt

-Site Atlas Caraïbe, dirigé par les professeurs de géographie et auteurs d'*Emergences Caraïbes*, [Référence du 6 novembre 2012] URL: <<http://atlas-caraibe.certic.unicaen.fr/fr/#>>

2. Ouvrages anthropologiques, historiques et sociologiques

2.1. Epoque précolombienne

a) Ouvrages imprimés

-PICHARDO MOYA, Felipe. *Los aborígenes de las Antillas*. México: Fondo de Cultura Económica, 1956, 140 p.

-SUAREZ, Otton A.. *El día y la noche del Taíno: las culturas aborígenes antillanas*. La Havane: Gente Nueva, 2001.

-TABÍO PALMA, Ernesto; REYES, Estrella. *Prehistoria de Cuba*. La Havane: Academia de ciencias de Cuba, 1966, 280 p.

-VELOZ MAGGIOLO, Marcio. *Panorama histórico del Caribe precolombino*. Santo Domingo: Banco Central de la República Dominicana, 1991, 262 p.

b) Ouvrages électroniques

-BERARD, Benoît. "Caraïbes et Arawaks: mythes et réalités". [Référence du 10 juillet 2012]
URL:

<http://web.archive.org/web/20080115112227/http://crdp.ac-martinique.fr/ressources/caraibe/histoiregeo/ressources/caraibes_arawaks.htm>

2.2. Epoque post colombienne

a) Ouvrages imprimés

-ÁLVAREZ GILA, Óscar; ANGULO MORALES, Alberto (éd.). *Las migraciones vascas en perspectiva histórica (siglos XVI-XX)*. Bilbao: Servicio Editorial. Universidad del País Vasco/Euskal Herriko Unibertsitatea, 2002, 258 p.

-AMSELLE, Jean-Loup. *Logiques métisses. Anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*. Paris: Payot, 1999 (1^{ère} éd: 1990), 257 p.

-ARCINIEGAS, Germán (ed.). *Historiadores de Indias*. San Sebastián: Txertoa, 1984, 446 p.

-ARCINIEGAS, Germán. *Biografía del Caribe*. Buenos Aires: Editorial Sudamericana, 1959 (1^{re} ed. 1945), 543 p.

-BANSART, Andrés, *Cultura-Ambiente-Desarrollo (El caso del Caribe Insular)*. Caracas: Universidad Simón Bolívar, 1992, 274 p.

-BARALT, Guillermo A.. *Esclavos rebeldes. Conspiraciones y sublevaciones de esclavos en Puerto Rico (1795-1873)*. Río Piedras: Huracán, 1981, 2003 (5^e ed.), 183 p.

-BARNET, Miguel. *Cimarrón. Historia de un esclavo*. Madrid: Siruela, 2001 (3^e ed.), 224 p.

-BENOT, Yves. *La révolution française et la fin des colonies*. Paris: La Découverte, 1987, 272 p.

-BOSCH, Juan. "El Caribe a la hora de los hornos". *Del Caribe*. Santiago de Cuba, n°3-4, enero-julio 1984, pp. 9-15.

- . *De Cristóbal Colón a Fidel Castro: El Caribe, frontera imperial*. Madrid: Alfaguara, 1970, 740 p.
- BRITO FIGUEROA, Federico. *Memorias de Venezuela*. Caracas: Centro Nacional de Historia, mayo-junio 2008/Nº3, pp. 24-31.
- BUTEL, Paul. *Histoire des Antilles françaises, XVII^e-XX^e siècle*. Paris: Perrin, 2002, 423 p.
- CAPDEVILA, Lauro. *La dictature de Trujillo. République Dominicaine 1930-1961*. Paris: L'Harmattan, 1998, 304 p.
- CASELLI, Graziella; VALLIN, Jacques, et al. *Démographie: analyse et synthèse. IV. Les déterminants de la migration*. Paris: Institut national d'études démographiques, 2003, 225 p.
- CASIMIR, Jean. *La invención del Caribe*. Porto Rico: Universidad de Puerto Rico, 1997, 292 p. Traduction d'Isabel Laboy de *La Caraïbe, Une et Divisible*. Port au Prince: Nations Unies et Maison H. Deschamps, 1991.
- CEDEAL. *Historia general de la emigración española a Iberoamérica. Vol. I*. Madrid: Historia 16, 1992, 732 p.
- . *Historia general de la emigración española a Iberoamérica. Vol. II*. Madrid: Historia 16, 1992, 550 p.
- CHAUNU, Pierre. *L'expansion européenne du XIII^e au XV^e siècle*. Paris: Presses Universitaires de France, 1983 (1^{re} ed. 1969), 396 p.
- . *Séville et l'Amérique. XVI^e-XVII^e siècle*. Paris: Flammarion, 1977, 367p.
- COLÓN, Cristóbal. *Diarios*. Bogotá: La Oveja Negra, 1996, 118 p.
- CORNEVIN, Robert. *Haïti*. Paris: PUF, 1993 (2^e ed.), 126 p.
- CORTÉS LÓPEZ, José Luis. *Esclavo y colono (Introducción y sociología de los negroafricanos en la América española del siglo XVI)*. Salamanca: Universidad de Salamanca, 2004, 340 p.
- EMMER, Pieter C.. *Les Pays-Bas et la traite des Noirs*. Paris: Karthala, 2005 (traduction de Mireille Cohendy), 208 p.
- ENTIOPE, Gabriel. *Nègres, danse et résistance. La Caraïbe du XVII^e au XIX^e siècle*. Paris: L'Harmattan, 1996, 292 p.

- ESTRADE, Paul. "La libération de Porto Rico et la place des Antilles indépendantes dans le projet révolutionnaire martinien". In: *Hommage à Jaime Díaz-Rozzotto. L'Amérique latine entre la dépendance et la libération*. Paris: Diffusion Les Belles Lettres/Annales Littéraires de l'Université de Franche-Comté, 1990, pp. 65-86.
- EXQUEMELIN, Alexandre-Olivier. *Histoire des aventuriers flibustiers qui se sont signalez dans les Indes contenant ce qu'ils ont fait de remarquable depuis vingt années avec la vie les moeurs et les coutumes des boucaniers et des habitants de S. Domingue et de la Tortue*. Paris: chez Jacques Le Febvre, 1699, 2 volumes.
- FERNÁNDEZ JUÁREZ, Gerardo (éd.). *La diversidad frente al espejo. Salud, Interculturalidad y Contexto Migratorio*. Quito: Abya-Yala, 2008, 406 p.
- FERRO, Marc. *Histoire des colonisations. Des conquêtes aux indépendances XIII^e-XX^e siècle*. Paris: Le Seuil, 1994, 595 p.
- FRANCO, José Luciano. *Revoluciones y conflictos internacionales en el Caribe, 1789-1854. (La batalla por el dominio del Caribe y el Golfo de México, 2)*. La Havane: Instituto de Historia/Academia de Ciencias de Cuba, 1965, 363 p.
- . *Ensayo sobre el Caribe*. La Havane: Editorial de Ciencias Sociales, 1989, 79 p.
- FREYRE, Gilberto. *Casa-grande y senzala*. Barcelona: Biblioteca Ayacucho, 1985 (1^{ère} éd. en espagnol: 1977), 567 p.
- GARCÍA CANCLINI, Néstor. *Culturas híbridas. Estrategias para entrar y salir de la modernidad*. Mexico: Grijalbo, 1990, 363 p.
- GAY-SYLVESTRE, Dominique. *Être femme à Cuba. Des premières militantes féministes aux premières militantes révolutionnaires*. Paris: L'Harmattan, 2006, 272 p.
- GILROY, Paul. *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*. Paris: Kargo, 2003 pour l'édition française (ed. originale: 1993), 333 p.
- GOMEZ, Thomas. *L'invention de l'Amérique. Mythes et réalités de la Conquête*. Paris: Flammarion, 1992, 331 p.
- GONZÁLEZ, Raymundo; BAUD, Michiel; et al. *Política, identidad y pensamiento social en la República Dominicana. Siglo XIX y XX*. Madrid: Doce Calles, 1999, 300 p.

- GRAMUSSET, François; FERRAZ, Luiz. *1492-1992. Rencontres ou cataclysmes?* Caen: Presses Universitaires de Caen, 1996, p. 176
- GUANCHE, Jesús. *Procesos etnoculturales de Cuba*. La Havane: Letras Cubanas, 1983, 503 p.
- HUMBOLDT, Alejandro de. *Ensayo político sobre la isla de Cuba*. Caracas: Fundación Biblioteca Ayacucho, 2005, 273 p.
- HURBON, Laënnec. *Les mystères du vaudou*. Paris: Gallimard, coll. Découvertes Gallimard Religions, 1993, 176 p.
- LABAT, Jean-Baptiste. *Voyage aux Isles. Chronique aventureuse des Caraïbes 1693-1705*. Paris: Phébus libretto, 1993, 463 p.
- LABELLE, Micheline. *Coalition internationale des villes contre le racisme. Documents de discussion, n°1. Un lexique du racisme. Etudes sur les définitions opérationnelles relatives au racisme et aux phénomènes connexes*. Montréal: UNESCO et CRIEC, 2006, 48 p.
- LAFLEUR, Gérard. *Les Caraïbes des Petites Antilles*. Paris: Karthala, 1992, 270 p.
- LARA, Denis Oruno. *Les Caraïbes*. Paris: Presses Universitaires de France, 1986, 127 p.
- LEANDER, Birgitta (coord.). *Europa, Asia y África en América Latina y el Caribe*. México: Siglo XXI/UNESCO, 1989, 369 p.
- LEMOINE, Maurice (éd.). *Cuba. 30 ans de Révolution*. Paris: Autrement, Série Monde H. S., n°35, 1989, 253 p.
- LEMOINE, Maurice. *Sucre amer. Esclaves aujourd'hui dans les Caraïbes*. Paris: Encre, 299 p.
- LEÓN-PORTILLA, Miguel; HELMS, Mary W.; et al.. *América Latina en la época colonial. 1. España y América de 1492 a 1808*. Barcelona: Crítica, 2003, (1^{re} ed. en espagnol: 1990).
- LE RIVEREND, Julio. *Historia económica de Cuba*. La Havane: Ciencias Sociales, 1985 (1^{re} ed.: 1981), 662 p.
- LOVELACE, Earl. *La bienvenida mutua: transformación cultural del Caribe en el siglo XXI. Encuentros, n°23*. Washington: Centro Cultural del Banco Interamericano de Desarrollo, 1998, 16 p.
- MALAMUD, Carlos. *Historia de América*. Madrid: Alianza, 2007 (2^e ed.), p. 419.

-MAURO, Frédéric. *L'expansion européenne (1600-1870)*. Paris: Presses Universitaires de France, 1988 (1^{re} ed. 1964), 449 p.

-MENÉNDEZ PAREDES, Rigoberto. Del Medio Oriente a la mayor isla del Caribe. In: AGAR, Lorenzo; CAGNI, Horacio; EURAQUE, Darío; *et al.*. *Contribuciones árabes a las identidades iberoamericanas*. Madrid: Casa Árabe-IEAM, 2009, 448 p., pp. 17-43.

-MOREAU DE SAINT-MERY, Médéric Louis. *Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de l'île de Saint-Domingue*. Philadelphie, Tome 1, 1797; Tome 2, 1798.

-MORENO FRAGINALS, Manuel (éd.). *África en América Latina*. Mexico: UNESCO/Siglo XXI, 1977, 436 p.

———. *La historia como arma y otros estudios sobre esclavos, ingenios y plantaciones*. Barcelona: Biblioteca de Bolsillo, 1999 (1^{re} ed.: 1983), 178 p.

-MOTA, Francisco M.. *Piratas y corsarios en las costas de Cuba*. Caracas: El Perro y La Rana, 2006 (1^{re} ed. Gente Nueva, 1997), 220 p.

-MOYA PONS, Frank (éd.). *Historia de la República Dominicana*. Madrid: Doce Calles, 2010, 723 p.

———. *Breve historia contemporánea de la República Dominicana*. México: Fondo de Cultura Económica, 1999, 270 p.

-NARANJO OROVIO, Consuelo (éd.). *Historia de Cuba*. Madrid: Doce Calles, 2009, 625 p.

-ORTIZ, Fernando. *Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar*. La Havane: Ciencias Sociales, 1983 (1^{re} ed.: 1940), 484 p.

———. *Los negros esclavos*. La Havane: Ciencias Sociales, 1987, 525 p.

-PIERRE-CHARLES, Gérard (éd.) *Capital trasnacional y trabajo en el Caribe*. Mexico: Plaza y Janés, 1988 (1^{re} ed.), 281 p.

———. *El Caribe contemporáneo*. México: Siglo XXI, 1981, 413 p.

-PIERRE-CHARLES, Gérard; CASIMIR, Jean; FRANCO, Franklin J.; *et al.* (éd.). *Problemas dominico-haitianos y del Caribe*. Mexico: Universidad Nacional Autónoma de México, 1973, 231 p.

- POZO, José del. *Historia de América Latina y del Caribe 1825-2001*. Santiago de Chile: LOM, 2002, 306 p.
- REID ELLIS, Alfredo Fernando. *Causes et conséquences économiques, politiques et culturelles de la migration dans l'aire des Caraïbes et de l'Amérique centrale au XX^{ème} siècle*. Paris: Publibook, 2003, 556 p.
- REY, Nicolas. *Quand la Révolution aux Amériques était nègre*. Paris: Karthala, 2005, 221 p.
- ROSENBERG, June. *El gagá. Religión y sociedad de un culto dominicano. Un estudio comparativo*. Santo Domingo: Editorial de la UASD, 1979, 234 p.
- RUIZ DE AZÚA, Estíbaliz. *Vascongadas y América*. Madrid: MAPFRE, 1992, 388 p.
- SAINTON, Jean Pierre; BOUTIN, Raymond. *Histoire et civilisation de la Caraïbe: Guadeloupe, Martinique, Petites Antilles : la construction des sociétés antillaises des origines au temps présent, structures et dynamiques*. Paris: Maisonneuve et Larose, 2004, 414 p.
- SÁNCHEZ-ALBORNOZ, Nicolás; LOCKHART, James; et al. *América Latina en la época colonial. 2. Economía y sociedad*. Barcelona: Crítica, 1990 (pour l'édition en espagnol), 363p.
- SÁNCHEZ HERRERO, José. *Historia de la Iglesia en España e Iberoamérica. Desde sus inicios hasta el siglo XXI*. Madrid: Sílex, 2008, 475 p.
- SCARANO, Francisco A. *Puerto Rico. Cinco siglos de historia*. New-York: McGraw-Hill, 2011 (3^e ed.), 807 p.
- SINGARAVELOU, Pierre. *Les Indiens de la Guadeloupe. Etudes de Géographie humaine*. [S. l.]: [s. n.], 1975, 241 p.
- STOLCKE, Verena. *Racismo y sexualidad en la Cuba colonial*. Madrid: Alianza, 1992 (pour la 2^e ed. en espagnol, 1974 pour la 1^e ed. en anglais de Cambridge University Press), 235 p.
- TEBETO. Anuario del Archivo histórico insular de Fuerteventura (Islas Canarias). *Anexo V. En torno a las Antillas Hispánicas. Ensayos en homenaje al profesor Paul Estrade*. Puerto del Rosario: Servicio de Publicaciones del Cabildo de Fuerteventura/Grupo de Investigación "Historia de las Antillas Hispánicas" (Université de Paris VIII), 2004, 575 p.
- THOMPSON, Alvin O. *Huida a la libertad. Fugitivos y cimarrones africanos en el Caribe*. Mexico: Siglo XXI/Gobierno del Estado libre y soberano de Quintana Roo, 2005, 329 p.
- TOURAINÉ, Alain. *La parole et le sang. Politique et société en Amérique Latine*. Paris: Odile Jacob, 1988, 541 p.

-VERRAND, Laurence. *La vie quotidienne des Indiens caraïbes aux Petites Antilles*. Paris: Karthala, 2003, 232 p.

-WILLIAMS, Eric. *Capitalism and Slavery*. Chapel Hill: The University of North Carolina Press, 1994 (1^{re} ed.: 1944), 285 p.

———. *De Christophe Colomb à Fidel Castro: L'histoire des Caraïbes 1492-1969*. Paris: Présence Africaine, 1975, 605 p.

-YACOU, Alain (éd.). *Les catastrophes naturelles aux Antilles. D'une Soufrière à l'autre*. Paris: Karthala-CERC, 1999, 334 p.

———. *Emigrés et réfugiés français dans les "quatre villes" de Cuba au temps de la révolution et de l'empire*. *Revue Espace Caraïbe*, n°2, Pointe-à-Pitre et Bordeaux, 1994, pp. 131-168.

-ZEA, Leopoldo. *El Caribe, antesala del Nuevo Mundo. Cuadernos americanos*, 2002, Vol. 6, n°96, pp. 11-17.

-ZLOTNIK, Hania. Chapitre 59. Théories sur les migrations internationales. In: CASELLI, Graziella; VALLIN, Jacques, et al. *Démographie: analyse et synthèse. IV. Les déterminants de la migration*. Paris: Institut national d'études démographiques, 2003, pp. 55-78.

b) Ouvrages électroniques

-AJA DÍAZ, Antonio. *La emigración cubana hacia Estados Unidos a la luz de su política inmigratoria*. La Havane: Centro de Estudios de las Migraciones Internacionales, 2000, 38 p. [En ligne], [Référence du 6 octobre 2012]

URL: <<http://biblioteca.clacso.edu.ar/ar/libros/cuba/cemi/laemig.pdf>>

-AUDEBERT, Cédric. *Les communautés antillaises aux Etats-Unis: entre métropolisation et logiques réticulaires transnationales. Espaces populations sociétés*, [En ligne], 2006, [Référence du 15 octobre 2012] URL: <<http://eps.revues.org/index1411.html#tocto2n5>>

-BARRO, Abdoulaye. *Ce que cache le débat sur la mémoire noire en France. Revue d'idées. Controverses*, n°2, juin 2006. [Référence du 20 octobre 2008] URL: <http://books.google.fr/books?id=FTm5-KGMrpEC&pg=PT99&lpg=PT99&dq=ressentiment+antillais+africains&source=web&ots=GyeCg2FrO5&sig=F7OzBw1v3Eh6jRhsjolv-ajolA&hl=fr&sa=X&oi=book_result&resnum=1&ct=result#PPT90,M1>

- CAPDEVILA, Lauro. *Una novela-testimonio dominicana sobre la dictadura de Trujillo: El Masacre se pasa a pie de Freddy Prestol Castillo*. *Amnis. Revue de civilisation contemporaine Europes/Amériques*, [En ligne], 2003, n°3, [Référence du 16 octobre 2012] URL: <<http://amnis.revues.org/465>>
- DEHORNE, Olivier; NICOLAS, Fabiola; SAFFACHE, Pascal. *Pour un tourisme durable dans la Grande Caraïbe. Etudes Caribéennes* [En ligne], n°3, Décembre 2005, mis en ligne le 15 avril 2008. [Référence du 13 août 2012] URL : <<http://etudescaribeennes.revues.org/613>>
- FRANCO, José Luciano. "La traite des esclaves en Amérique Latine et dans la Caraïbe du XV^e au XIX^e siècle". Paris: UNESCO, 1977, 11 p. [Référence du 6 août 2012] URL: <<http://unesdoc.unesco.org/images/0002/000277/027738fb.pdf>>
- GIRAUD, Michel. *Faire la Caraïbe, comme on refait le monde. Pouvoir dans la Caraïbe. Identité et politique dans la Caraïbe insulaire*, [En ligne], 2004, n°14, [Référence du 25 octobre 2012] URL: <<http://plc.revues.org/252>>
- GONZÁLEZ YANCI, María Pilar; AGUILERA ARILLA, María José. *La inmigración cubana en España. Razones políticas y de sangre en la elección de destino. Espacio, Tiempo y Forma*, 2002, Tome 15, pp. 11-27. [En ligne] [Référence du 6 octobre 2012] URL: <<http://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=1341978>>
- MALVIDO, Elsa. *El suicidio entre los esclavos negros en el Caribe en general y en el francés en particular*. *TRACE*, n°58, déc. 2010, pp. 113-124. [Référence du: 9 août 2012] URL: <http://cemca.org.mx/trace/TRACE_58/Malvido_T58.pdf>
- MARTÍ CARVAJAL, Armando J. "Sobre la población aborigen de Boriquén (Puerto Rico)". *Revista de Indias*, 2002, vol. LXII, n°225 [Référence du 10 juillet 2012] URL: <<http://revistadeindias.revistas.csic.es/index.php/revistadeindias/issue/view/54>>
- MARTÍNEZ-FERNÁNDEZ, Luis. Puerto Rico en el torbellino del '98: conflicto, cambio y continuidad. XIII Coloquio de Historia Canario-Americana. VIII Congreso Internacional de Historia de América (AEA). Las Palmas, Cabildo Insular de Gran Canaria: Departamento de ediciones, 2000, pp. 567-576, p. 571 [Référence du 15 août 2012] URL: <<http://www.americanistas.es/biblo/textos/08/08-039.pdf>>
- METRAUX, Alfred. *Bronislaw Malinowski. Journal de la Société des océanistes*. Tome 2, 1946. pp. 215-217. [Référence du 16 août 2012] URL:

<http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/jso_0300-953X_1946_num_2_2_1533>

-MÜLLER, Bertrand. *Histoire (Histoire et historiens). Courants et écoles historiques. Universalis* [en ligne] [références du 30 mars 2012]. URL: <<http://www.universalis.fr/encyclopedie/histoire-histoire-et-historiens-courants-et-ecoles-historiques/>>

-OCDE. *Perspectivas económicas de América Latina 2010*, 2009, pp. 263-270 pour la République Dominicaine. [En ligne] [Référence du 6 octobre 2012] URL: <<http://www.oecd.org/countries/dominicanrepublic/45660833.pdf>>

-PÉREZ DE LA RIVA, Juan. S. A. La population de Cuba. In: *Population*, 33^e année, n°2, 1978 pp. 463-467. [Référence du 17 novembre 2010] URL: <http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/pop_0032-4663_1978_num_33_2_16746>

-ROMERO VALIENTE, Juan Manuel. *La migración dominicana hacia España, factores, evolución y desarrollo. Revue Européenne des Migrations Internationales*, 2003, vol. 19, n°1, pp. 147-171. [En ligne], [Référence du 6 octobre 2012] URL: <<http://remi.revues.org/387>>

-ROSSBACH DE OLMOS, Lioba. *De Cuba al Caribe y al mundo: la santería afrocubana como religión entre patrimonio nacional(ista) y transnacionalización. Memorias. Revista Digital de Historia y Arqueología desde el Caribe*, [en ligne], 2007, vol. 4, n°7, [Référence du 14 octobre 2012] URL: <<http://redalyc.uaemex.mx/src/inicio/ArtPdfRed.jsp?iCve=85540710>>

-SÁNCHEZ CÁRDENAS, Julio. *Antecedentes históricos de la santería en las Américas. FOCUS*, [En ligne], 2004, n°2, [Référence du 13 octobre 2012] URL: <http://focus.bayamon.inter.edu/a3_n2/10julio.pdf>

-SANG BEN, Mu-Kien Adriana. *La migración china en el Caribe. Apuntes para su historia. El Caribe*, [En ligne], 9 juin 2012, [Référence du 3 septembre 2012] URL: <<http://www.elcaribe.com.do/2012/06/08/migracion-china-caribe.-apuntes-para-historia>>

-VELOZ MAGGIOLO, Marcio. *Transformaciones sociales 1504. Listín Diario*, [En ligne], 2 juillet 2010, [Référence du 19 octobre 2012] URL: <<http://www.listin.com.do/puntos-de-vista/2010/7/1/148697/Transformaciones-sociales-1504>>

3. Ouvrages littéraires

3.1. Théories et généralités

a) Ouvrages imprimés

- BARTHES, R. et al. *Littérature et réalité*. Paris: Le Seuil, coll. "Points", 1982, 181 p.
- BOURNEUF, R.; OUELLET, R.. *La novela*. Barcelone: Ariel, 1975 pour la traduction espagnole (Paris: PUF, 1972, pour la version française), 279 p.
- CHEVREL, Yves. *La littérature comparée*. Paris: Presses Universitaires de France, 1989, 126 p.
- GNISCI, Armando (éd.). *Introducción a la literatura comparada*. Barcelone: Crítica, 2002, 534 p.
- GOLDMANN, Lucien. "La sociologie de la littérature: situation actuelle et problème de méthode". In: *Revue internationale des sciences sociales. Sociologie de la création littéraire*, 1967, vol. XIX, n°4, pp.531-554.
- . *Pour une sociologie du roman*. Paris: Gallimard, 1964, 235 p.
- LUKACS, Georg. *Le roman historique*. Paris: Payot et Rivage, 2000, p. 27.
- RULLIER-THEURET, Françoise. *Approche du roman*. Paris: Hachette, 2001, 127 p.
- ZIMA, Pierre. *Pour une sociologie du texte littéraire*. Paris: L'Harmattan, 376 p.

b) Ouvrages électroniques

- CABANES, Jean-Louis. *Invention(s) de la syphilis. Romantisme*, 1996, n°94, pp. 89-109.
[Référence du 25 août 2012] URL:
<http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/roman_0048-8593_1996_num_26_94_3161>
- GUIBET LAFAYE, Caroline. *Esthétiques de la postmodernité*. Centre NORMES, SOCIÉTÉS, PHILOSOPHIES, Université Paris 1. 50 p. [Références du 29 mai 2012] URL:
<http://nosophi.univ-paris1.fr/docs/cgl_art.pdf>

3.2. Littérature latino-américaine et caribéenne

a) Ouvrages imprimés

-AÍNSA, Fernando. *Narrativa hispanoamericana del siglo XX. Del espacio vivido al espacio del texto*. Zaragoza: Prensas Universitarias de Zaragoza, 2003, 124 p.

-AÍNSA, Fernando. *Reescribir el pasado. Historia y ficción en América Latina*. México: El Otro, El Mismo, 2005, 190 p.

-ALEXIS, Jacques Stephen. Du réalisme merveilleux des Haïtiens. In: *Présence Africaine: Premier Congrès International des Ecrivains et Artistes Noirs (Paris-Sorbonne – 19-22 septembre 1956) Compte rendu complet*. Paris: Présence Africaine, 1956, pp. 245-271

-ANDERSON IMBERT, Enrique. *Historia de la literatura hispanoamericana. I. La colonia. Cien años de república*. Mexico: Fondo de Cultura Económica, 1982 (9^e ed.), 519 p.

-ASCENCIO CHANCY, Michaelle. *El viaje a la inversa (Reflexiones acerca del exilio en la narrativa antillana)*. Caracas: Fondo Editorial de Humanidades/Universidad Central de Venezuela, 2000, 120 p.

-BALDRAN, Jacqueline (ed.) *Quinze études autour de El siglo de las luces*. Paris: Harmattan, 1983.

-BANSART, Andrés. *Las revistas literarias en el proceso estructurador de la literatura caribeña. Estudios. Revista de Investigaciones Literarias*. Año 2, n°4. Caracas: juil-déc. 1994, pp. 121-133.

———. Los procesos interlingüísticos característicos de las literaturas caribeñas insulares. In: Mansoor, Ramón (éd.). *XV Congreso sobre literatura del Caribe hispanoparlante, Caracas, 1995*. Caracas/Saint Augustine: Universidad Simón Bolívar/University of the West Indies/Instituto de Altos Estudios de América Latina, 1995, 250 p., pp. 15-36.

-BARRERA, Trinidad (éd.). *Historia de la literatura hispanoamericana. Tomo III. Siglo XX*. Madrid: Cátedra, 2008, 1038 p.

-BARTHES, Roland; AMÍCOLA, José; CAPLÁN, Raúl. *Le néo-baroque cubain: De donde son los cantantes de Severo Sarduy, Tres tristes tigres de Guillermo Cabrera Infante*. Paris: Le Temps, 1997, 188 p.

- BELLINI, Giuseppe. *Nueva historia de la literatura hispanoamericana*. Madrid: Castalia, 1997 (3^e ed.), 804 p.
- BOADAS, Aura Marina; FERNÁNDEZ MERINO, Mireya (éd.). *La huella étnica en la narrativa caribeña*. Caracas: AVECA/Fundación CELARG, 1999, 330 p.
- BOADAS, Aura Marina. *De las islas al continente: imaginarios del espacio y del exilio en las literaturas caribeñas*. Travail de recherche en vue de l'obtention du grade de Professeur Associé, Université Centrale du Venezuela, mars 2011, 137 p.
- CHANCÉ, Dominique. *Poétique baroque de la Caraïbe*. Paris: Karthala, 2001, 264 p.
- CHEN, Lucía. *Sombras chinescas: los orígenes de un imaginario latinoamericano*. Cuadernos Americanos, 2002, n°96, pp. 83-97.
- CHEVRIER, Jacques. *La littérature nègre*. Paris: Armand Colin/HER, 1984 (1^{re} ed.), 1999, 300 p.
- COLLARD, Patrick; DE MAESENEER, Rita (éd.). *Murales, figuras, fronteras. Narrativa e historia en el Caribe y Centroamérica*. Madrid: Iberoamericana/Vervuert, 2003, 285 p.
- COWIE, Lancelot; BRUNI, Nina (éd.). *Voces y letras del Caribe*. Mérida (Venezuela): El otro el mismo, 2005, 232 p.
- DAROQUI, María Julia. *(Dis)locaciones. Narrativas híbridas del Caribe hispano*. Valence: Universitat de Valencia y Tirant lo Blanch, 1998, 162 p.
- DE MAESENEER, Rita (éd.). *Murales, figuras, fronteras. Narrativa e historia en el Caribe y Centroamérica*. Madrid: Iberoamericana/Vervuert, 2003, 285 p.
- FELL, Claude; CYMERMAN, Claude. *Histoire de la littérature hispano-américaine de 1940 à nos jours*. Paris: Nathan Université, 1997, 557 p.
- FERNÁNDEZ RETAMAR, Roberto. *Para una teoría de la literatura hispanoamericana y otras aproximaciones*. Cuadernos Casa de las Américas, 1975, n°16, 141 p.
- FRIOL, Roberto; GARCÍA MARRUZ, Fina; et al. *La literatura del Papel periódico de La Habana*. La Havane: Letras Cubanas, 1990, 349 p.
- GARCÍA CUEVAS, Eugenio. *Mirada en tránsito (dominicanos, haitianos, puertorriqueños y otras situaciones en primera persona)*. San Juan: Isla Negra, 1999, 141 p.

———. *Poesía moderna dominicana del siglo XX y los contextos internacionales: Estudio sobre La Poesía Sorprendida*. Santo Domingo: Ministerio de Cultura, 2011, 282 p.

-GLISSANT, Edouard. *Introducción a una poética de lo diverso*. Barcelona: Ediciones del Bronce, 2002, 145 p. (Traduction de Luis Cayo Pérez Bueno).

———. *Le discours antillais*. Paris: Gallimard, 1981, 827 p. Traduction en espagnol de Aura Marina Boadas et Amelia Hernández sous le titre: *El discurso antillano*. Caracas: Monte Ávila, 2005, 463 p.

———. *Poétique de la Relation. Poétique III*. Paris: Gallimard, 1990, 242 p.

———. *Tratado del todo-mundo*, Barcelona: El Cobre, 2006, 239 p. (Traduction de María Teresa Gallego Urrutia).

-GONZÁLEZ, José Luis. *El país de cuatro pisos y otros ensayos*. San Juan: Ediciones Huracán, 1980, 149 p.

-GONZÁLEZ SILVA, Pausides. *La música popular del Caribe hispano en su literatura: identidad y melodrama*. Caracas: Fundación CELARG, 1998, 113 p.

-GUICHARNAUD-TOLLIS, Michèle. *L'émergence du Noir dans le roman cubain du XIX^e siècle*. Paris: L'Harmattan, coll. Recherches et Documents Amériques Latines, 1991, 594 p.

-LÓPEZ, Héctor. *La música caribeña en la literatura de la postmodernidad*. Mérida (Venezuela): Universidad de los Andes, 1998, 125 p.

-LÓPEZ-BARALT, Mercedes. *Literatura puertorriqueña del siglo XX. Antología*. Río Piedras: Universidad de Puerto Rico, 2004, 1045 p.

-LUCIEN, Renée Clémentine. *Résistance et cubanité: Trois écrivains nés avec la Révolution cubaine – Eliseo Alberto – Leonardo Padura – Zoé Valdés*. Paris: L'Harmattan, 2006, 356 p.

-MARTÍNEZ-SAN MIGUEL, Yolanda. *Caribe Two Ways. Cultura de la migración en el Caribe insular hispánico*. San Juan: Callejón, 2003, 448 p.

-MAXIMIN, Colette. *Dynamiques interculturelles dans l'aire caribéenne*. Paris: Karthala, 2008, 276 p.

———. *Littératures caribéennes comparées*. Paris: Karthala, 1996, 419 p.

- MENTON, Seymour. *La Nueva Novela Histórica de la América Latina, 1979-1992*. México: Fondo de Cultura Económica, 1993, 311 p.
- MOHR, Nicholasa. Puerto Rican Writers in the United States, Puerto Rican Writers in Puerto Rico: a Separation beyond Language. In: HORNO DELGADO, Asunción (éd.). *Breaking Boundaries: Latino Writings and Critical Readings*. Amherst: University of Massachusetts Press, 1989, pp. 111-116.
- MORALES SALES, Edgar; CARRILLO TOREA, Guadalupe Isabel. *Análisis del cambio social en las culturas del Caribe (Antillas Mayores) a través de la producción literaria*. Mexico: Universidad Autónoma del Estado de México, 2006, 145 p.
- MOUDILENO, Lydie. *L'écrivain antillais au miroir de sa littérature. Mises en scène et mise en abyme du roman antillais*. Paris: Karthala, 1997, 214 p.
- PADURA FUENTES, Leonardo. *Un camino de medio siglo: Alejo Carpentier y la narrativa de lo real maravilloso*. México: Fondo de Cultura Económica, 2002, 392 p.
- PAGEAUX, Daniel-Henri. *Images et mythes d'Haïti*. Paris: L'Harmattan, 1984, 237 p.
- . *La littérature générale et comparée*. Paris: Armand Colin, 1994, 191 p.
- PAILLER, Claire (éd.). *Femmes des Amériques*. Toulouse: Université de Toulouse-Le Mirail, 1986, 282 p.
- PAZ SOLDÁN, Edmundo. Alejo Carpentier: teoría y práctica de lo real maravilloso. In: *Anales de Literatura Hispanoamericana*, 2008, vol. 37, pp. 35-42.
- . *El escritor, McOndo y la tradición*. *The Barcelona review*, 2004, n°42 [En línea], [Référence du 29 octobre 2012] URL: <http://www.barcelonareview.com/42/s_eps.htm>
- PÉREZ FIRMAT, Gustavo. Trascender el exilio: la literatura cubano-americana hoy. In: FORNET, Ambrosio. *Memorias recobradas. Introducción al discurso literario de la diáspora*. Santa Clara: Capiro, 2000, 149 p.
- PRADEL, Lucie. *Dons de mémoire de l'Afrique à la Caraïbe. Littérature et Culture des îles anglophones*. Paris: L'Harmattan, 2000, 266 p.
- RAMA, Ángel. *Transculturación narrativa en América Latina*. Buenos Aires: El Andariego, 2008 (2^e ed.; 1^{re} ed.: 1984), 352 p.

- RENAUD, Maryse (éd.). *República Dominicana ¿Tierra incógnita?*. Poitiers: Centre de Recherches Latino-Américaines/Archivos (Université de Poitiers-CNRS), 2005, 181 p.
- SALGADO, César. *Archivos encontrados: Edgardo Rodríguez Juliá o los diablejos de la historiografía. Cuadernos Americanos*, 1999, 73, pp. 153-203.
- VADILLO, Alicia E. *Santería y vodú: sexualidad y homoerotismo. Caminos que se cruzan sobre la narrativa cubana contemporánea*. Madrid: Biblioteca Nueva, 2002, 206 p.

b) Ouvrages en ligne

- BENÍTEZ ROJO, Antonio. *Música y literatura en el Caribe. Horizontes*, [En ligne], [Référence du 27 octobre 2012] URL: <<http://www.pucpr.edu/hz/007.html>>
- BERMÚDEZ, María Elena. *Marta Rojas y la literatura femenina de combate: discurso antiesclavista, mestizo y poscolonial en la (re)construcción de la historia y la cubanidad*. Thèse de doctorat en philosophie, Université de Athens (Georgia, Etats-Unis), 2007, 166 p. [Référence du 18 juin 2012] URL: <http://athenaeum.libs.uga.edu/bitstream/handle/10724/9822/bermudez_maria_e_200708_phd.pdf?sequence=1>
- HENRÍQUEZ UREÑA, Pedro. *Seis ensayos en busca de nuestra expresión*. Berlin: Cielo Naranja, 2006 (1^{re} ed.: 1928), 85 p [Référence du 10 octobre 2012] URL: <<http://humanidades.uprrp.edu/smjeg/reserva/Estudios%20Hispanicos/esp4222/Prof%20Emilio%20Baez/PedroHenr%C3%ADquezUre%C3%B1a-Seis%20ensayos%20en%20busca%20de%20nuestra%20expresi%C3%B3n.pdf>>
- KING, Nicole. *Semejante a la noche de Alejo Carpentier: La historia y el hombre. Gaceta Hispánica de Madrid*. 4^e éd., 2008. [Référence du 19 juin 2012] URL: <http://cat.middlebury.edu/~gacetahispanica/trabajos/GHM6_King_SemejantealaNoche.pdf>
- QUINZIANO, Franco. *Fin de siglo en La Habana: lujo, apariencias y ostentación en el Papel Periódico de La Habana (1790-1805). Fine seculo e scrittura: Dal Medioevo al giorni nostri*, 1999, pp. 421-432. [Référence du 20 août 2012] URL: <http://cvc.cervantes.es/literatura/aispi/pdf/11/11_419.pdf>
- SANCHOLUZ, Carolina. *Sobre los comienzos: La renuncia del héroe Baltasar y sus proyecciones en la narrativa de Edgardo Rodríguez Juliá*. *Orbis Tertius*, 2007, XIII, 17 p. [Référence du 7 août 2012] URL: <<http://www.orbistertius.unlp.edu.ar/numeros/numero-13/05.%20Sancholuz.pdf>>

c) Articles de périodiques

-LEON, Viviano de. *Cámara de Diputados reconoce a Junot Díaz*. *Listín Diario*, [En ligne], 2 mai 2008, [Référence du 21 octobre 2012]. URL:

<<http://www.listin.com.do/la-republica/2008/5/1/57252/Camara-de-Diputados-reconoce-a-Junot-Diaz>>

-PONTE, Antonio José. *¿Cómo gestionar desde La Habana la literatura del exilio?*. *Diario de Cuba*, [En ligne], 17/02/2012, [Référence du 17 octobre 2012] URL:

<<http://www.diariodecuba.com/cultura/9651-como-gestionar-desde-la-habana-la-literatura-del-exilio>>

3.3. Œuvres littéraires

3.3.1. Œuvres étudiées

a) Œuvres imprimées

-BENÍTEZ ROJO, Antonio. "La tierra y el cielo". In: *Antología personal*. San Juan: Universidad de Puerto Rico, 1997, 247 p., pp. 191-204.

-CABRERA INFANTE, Guillermo. "Historia de un bastón y algunos reparos de Mrs. Campbell". In: *Infantería*. Compilación, selección de textos e introducción de Nivia Montenegro y Enrico Mario Santí. Mexico: Fondo de Cultura Económica, 1999, 1114 p., pp. 297-311.

-FERRÉ, Rosario. "Isolda en el espejo". In: *Maldito amor y otros cuentos*. New York: Vintage Español, 1998 (1^e ed.: 1986), 203 p.

-GALVÁN, Manuel de Jesús. *Enriquillo. Leyenda histórica dominicana*. Mexico: Porrúa, 1976 (2^e éd.), (précédé d'une étude de Concha Meléndez), 296 p.

-GARCÍA-GUERRA, Iván. "Mi querido moreno". In: González, Mirza L. *Literatura revolucionaria hispanoamericana. Antología*. Madrid: Betania, 1994, pp. 133-139.

-HERNÁNDEZ, Ángela. *La mudanza de los sentidos*. Madrid: Siruela, 2004, 123 p.

-LÓPEZ NIEVES, Luis. *La verdadera muerte de Juan Ponce de León*. San Juan: Grupo Editorial Norma, 2006, 136 p.

-MÉNDEZ CAPOTE, Renée. "Madroña". In: BUENO, Salvador; BANSART, Andrés. *Cuentos negristas*. Caracas: Biblioteca Ayacucho, 2003, pp. 85-91.

- MIR, Pedro. *¡Buen viaje, Pancho Valentín! (memorias de un marinero)*. Santo Domingo: Taller, 1981.
- NOLLA, Olga. *El manuscrito de Miramar*. Madrid: Alfaguara, 2002 (1^{re} ed.: 1998), 211 p.
- PADURA FUENTES, Leonardo. *La cola de la serpiente*. Barcelone: Tusquets, 2011, 185 p.
- . *La novela de mi vida*. Barcelone: Tusquets, 2010 (1^{re} ed.: 2002), 345 p.
- RODRÍGUEZ JULIÁ, Edgardo. *La renuncia del héroe Baltasar*. Mexico: Fondo de Cultura Económica, 2006, 136 p.
- ROJAS, Marta. *Santa lujuria*. La Havane: Letras Cubanas, 2007 (1^{re} ed.: 1998), 344 p.
- SANTOS-FEBRES, Mayra. *Sirena Selena vestida de pena*. Miami: Santillana, 2009 (1^e ed.: 2000), 286 p.
- VELOZ MAGGIOLO, Marcio. *El hombre del acordeón*. Madrid: Siruela, 2003, 146 p.

b) Œuvres en ligne

- CARPENTIER, Alejo. *Ecue-Yamba-O*. Barcelona: Seix Barral, 1986, 103 p. [Référence du 12 septembre 2012] URL:
<[http://www.centroderecursos.cult.cu/imagenes/libros/Libros%20Fisicos/Literatura%20Cuba Cu/subir%20libros/Carpentier/Carpentier_Alejo_Ecue_Yamba_o.pdf](http://www.centroderecursos.cult.cu/imagenes/libros/Libros%20Fisicos/Literatura%20Cuba%20Cu/subir%20libros/Carpentier/Carpentier_Alejo_Ecue_Yamba_o.pdf)>
- GONZÁLEZ, José Luis. "La carta". En ligne [Référence du 9 octobre 2012] URL:
<<http://www.ciudadseva.com/textos/cuentos/esp/pr/gonzalez/carta.htm>>
- MARRERO ARISTY, Ramón. *Over*. Santo Domingo: Librería Dominicana, 1963, 1^{re} ed.:1939. [Référence du: 18 juin 2012] Disponible en ligne:
URL: <<http://www.dominicanaonline.org/BV/Books/over.pdf>>

3.3.2. Œuvres citées, en relation avec les migrations et les métissages ou d'intérêt

a) Œuvres imprimées

- Œuvres en relation avec les migrations ou/et les métissages

- ♦ Cuba

-ARENAS, Reinaldo. *Antes que anochezca*. Barcelone: Tusquets, 1992, 343 p.

-ARRUFAT, Antón. *La caja está cerrada*. La Havane: Letras Cubanas, 1984, 701 p.

-BARNET, Miguel. *Gallego*. La Habana: Letras Cubanas, 2007 (1^e ed.: 1983), 192 p.

———. *Biografía de un cimarrón*. Barcelone: Ariel, 1968, 200 p.

-CABRERA, Lydia. *Cuentos negros de Cuba*. Barcelona: Icaria, 1989 (1^{re} ed.: 1936), 190 p.

-CABRERA INFANTE, Guillermo. *Delito por bailar el chachachá*. Madrid: Alfaguara, 1996, 100 p.

———. *La Habana para un Infante difunto*. Barcelone: Planeta, 2007, 509 p.

———. *Tres Tristes Tigres*. Caracas: Biblioteca Ayacucho, 1990 (1^{re} ed.: 1967), 377 p.

-CARPENTIER, Alejo. *La consagración de la primavera*. Mexico: Siglo XXI, Obras completas de Alejo Carpentier, vol. 7, 2002 (1^{re} ed.: 1978), 576 p.

———. *El reino de este mundo*. La Havane: Letras Cubanas, 1987.

———. "Semejante a la noche". In: *Guerra del tiempo. El acoso y Otros relatos*. Mexico: Siglo Veintiuno Editores, Obras completas de Alejo Carpentier, vol 3, 2002 (10^e ed.), 237 p., pp.13-42.

-CHAVIANO, Daína. *La isla de los amores infinitos*. Bogotá: Grijalbo/Random House Mondadori, 2006, 382 p.

-DÍAZ, Jesús. *Dime algo sobre Cuba*. Madrid: Espasa Calpe, 1998, 262 p.

-GARCÍA, Cristina. *Dreaming in Cuban*. New York: Ballantine Books, 1993, 245 p.
Traduction en français: *Rêver en cubain*. Paris: Denoël, 1994, 328 p.

-GUERRA, Wendy. *Todos se van*. Barcelone: Bruguera, 2006, 285 p.

- LAMAZARES, Ivonne. *The sugar Island*. New York: Houghton Mifflin Company, 2000, 205 p. Traduit en français sous le titre: *Oublier Cuba*. Paris: Belfond, Coll. Les Etrangères, 2001, 292 p.
- LOVEIRA, Carlos. *Juan Criollo*. La Havane: Arte y Literatura, 1974, 471 p.
- MANET, Eduardo. *L'île du lézard vert*. Paris: Flammarion, 1992, 403 p.
- . *Mes années Cuba*. Paris: Grasset et Fasquelle, 2004, 311 p.
- . *Rhapsodie cubaine*. Paris: Grasset et Fasquelle, 1996, 330 p.
- MARTÍ, José. *Antología*. Barcelona: Salvat/Alianza, 1972, prologue de Julio Ortega.
- NOVÁS CALVO, Lino. *El negrero. Biografía novelada de Pedro Blanco Fernández de Trava*. Barcelone: Tusquets, 1999 (1^{re} ed.: 1933), 294 p.
- PADURA, Leonardo. *Adiós, Hemingway*. La Havane: Unión, 2001, 205 p.
- ROJAS, Marta. *El columpio de Rey Spencer*. La Havane: Letras Cubanas, 1996, 178 p.
- . *El equipaje amarillo*. La Havane: Letras Cubanas, 2009, 238 p.
- . *El harén de Oviedo*. La Havane: Letras Cubanas, 2003, 516 p.
- . *Inglesa por un año*. La Havane: Letras Cubanas, 2006, 284 p.
- SARDUY, Severo. *De donde son los cantantes*. Mexico: Joaquín Mortiz, 1967, 153 p.
- VILLAVARDE, Cirilo. *Cecilia Valdés*. Barcelona: Linkgua, 2008, p. 299.

◆ Porto Rico

- FERRÉ, Rosario. *La casa de la laguna*. Barcelone: Emecé, 1998 (1^{re} ed.: 1995), 434 p.
- LÓPEZ NIEVES, Luis. *Seva*. Bogotá: Norma, 2006, 183 p.
- MARQUÉS, René. *La carreta*. Río Piedras: Editorial Cultural, 1983, 172 p.
- MONTERO, Mayra. *El capitán de los dormidos*. Barcelone: Tusquets, 2002, 224 p.
- . *Del rojo de su sombra*. Barcelone: Tusquets, 1992, 192 p.
- . *Tú, la oscuridad*. Barcelone: Tusquets, 1998, 248 p.
- NOLLA, Olga. *El castillo de la memoria*. Mexico: Alfaguara, 1996, 439 p.
- SOTO, Pedro Juan. *Spiks*. Río Piedras: Editorial Cultural, 1970, 78 p.

-VALLE-PARREÑO, Eusebio José. *La generación de las maletas*. Carolina (Puerto Rico): Aguila Negra, 1996, 199 p.

♦ La République Dominicaine

-ÁLVAREZ, Julia. *In the Name of Salomé*. Chapel Hill: Algonquin Books, 2000, 357 p.
Traduction en français: *Au nom de Salomé*. Paris: Métaillé, 2002, 370 p.

———. *In the Time of the Butterflies*. Chapel Hill: Algonquin Books, 1994, 325 p.
Traduction en français: *Au temps des papillons*. Paris: Métaillé, 2003, 367 p.

-BOSCH, Juan. "Una jíbara en New York". In: *Cuentos más que completos*. Mexico: Alfaguara, 2001, 580 p., pp. 501-506.

———. "Luis Pie". In: *Cuentos más que completos*. Mexico: Alfaguara, 2001, 580 p., pp. 179-183.

-CABRAL, Manuel del. *El presidente negro*. Buenos Aires: Carlos Lohlé, 1973, 259 p.

-DÍAZ, Junot. *Drown*. Londres: Faber and Faber, 1996, 166 p. Traduit en français sous le titre: *Comment sortir une latina, une black, une blonde ou une métisse*. Paris: Plon, Coll. Feux Croisés, 1998, 173 p.

-PRESTOL CASTILLO, Freddy. *El Masacre se pasa a pie*. Santo Domingo: Taller, 1982 (1^{re} ed.: 1973), 153 p.

-RIVERA AYBAR, Ricardo. *El Reino de Mandinga*. Santo Domingo: La Trinitaria, 1999, 321 p.

-VELOZ MAGGIOLO, Marcio. *La biografía difusa de Sombra Castañeda*. Madrid: Siruela, 2005 (1^{re} ed.: 1980), 198 p.

♦ Les autres îles

-ALEXIS, Jacques Stephen. *Compère Général Soleil*. Paris: Gallimard, 1955, 351 p.

-BUENO, Salvador; BANSART, Andrés. *Cuentos negristas*. Caracas: Biblioteca Ayacucho, 2003, 509 p.

-BRATHWAITE, Edward Kamau. *Middles Passages*. New York: New Directions Publishing, 1993 (1^{re} ed.: 1992), 120 p.

- CÉSAIRE, Aimé. *Cahier d'un retour au pays natal*. Paris: Présence Africaine, 1983, 93 p.
- CONFIANT, Raphaël. *La panse du chacal*. Paris: Mercure de France, 2004, 363 p.
- DANTICAT, Edwidge. *The Farming of Bones*. New York: Soho Press, 1998, 312 p. Traduit en français sous le titre: *La récolte douce des larmes*. Paris: 10/18, Coll. Domaine étranger, 2001 (1^{re} ed.: 1999), 334 p.
- FALLAS, Carlos Luis. *Mamita Yunai*. Madrid: Castellote, 1976, 223 p.
- NAIPAUL, V.S. *La traversée du milieu*. Paris: 10-18, Coll. Domaine Etranger, 1999, 271 p.
- WALCOTT, Derek. *Café Martinique*. Paris: Anatolia/Le Rocher, 2004, 153 p.

• Œuvres d'intérêt pour la littérature caribéenne

- BERGEAUD, Emeric. *Stella*. Carouge: Zoé, Collection Les Classiques du Monde, 2009, (1^{re} ed.: 1859), 254 p.
- CABIYA, Pedro. *Historias tremendas*. San Juan: Isla Negra, 2007 (1^{re} ed.: 1999), 192 p.
- FERRÉ, Rosario. "Cuando las mujeres quieren a los hombres". In: COLÓN, Matilde. *Antología de literatura hispánica contemporánea*. Vol. 2. Río Piedras: Universidad de Puerto Rico, 1985, 362 p.
- GARCÍA MÁRQUEZ, Gabriel. *Cien años de soledad*. Madrid: Cátedra, 1984 (1^{re} ed.: 1967), 493 p.
- GLISSANT, Edouard. *La Lézarde*. Paris: Gallimard, 1997, 252 p.
- GUTIÉRREZ, Pedro Juan. *El rey de La Habana*. Barcelone: Anagrama, 1999, 218 p.
- . *Trilogía sucia de La Habana*. Barcelone: Anagrama, 1998, 359 p.
- HERNÁNDEZ, Rita Indiana. *La estrategia de Chochueca*. San Juan: Isla Negra, 2003, 72 p.
- . *Papi*. San Juan: Vértigo, 2005, 158 p.
- LEZAMA LIMA, José. *Paradiso*. Mexico: Era, 1968, 489 p.
- LÓPEZ NIEVES, Luis. *El corazón de Voltaire*. Bogota: Norma, 2007 (1^{re} ed.: 2005), 232 p.
- PORTELA, Ena Lucía. *Cien botellas en una pared*. Barcelone: Debate, 2002, 268 p.
- . *Una extraña entre las piedras*. La Havane: Letras Cubanas, 1999, 122 p.

-RAMOS OTERO, Manuel. "La última plena que bailó Luberza". In: *El cuento de la mujer del mar*. Río Piedras: Huracán, 1979, 116 p.

-SÁNCHEZ, Luis Rafael. *La guaracha del macho Camacho*. Madrid: Cátedra, vol. 497 de Letras Hispánicas, 2000, 313 p.

———. *La importancia de llamarse Daniel Santos: fabulación*. San Juan: Universidad de Puerto Rico, 2000, 218 p.

-SANTOS-FEBRES, Mayra. *Nuestra Señora de la noche*. Madrid: Espasa Calpe, 2006, 359 p.

-SARDUY, Severo. *Cobra*. Buenos Aires: Sudamericana, 1972, 263 p.

-VELOZ MAGGIOLO, Marcio. *Materia prima: Protonovela*. Santo Domingo: Fundación Cultural Dominicana, 1988, 184 p.

———. *Novelas cortas: La vida no tiene nombre. Nosotros los suicidas. Los ángeles de hueso*. Santo Domingo: Alfa y Omega, 1980, 228 p.

———. *Ritos de cabaret (novela rítmica)*. Santo Domingo: Fundación Cultural Dominicana, 1991, 154 p.

-VERGÉS, Pedro. *Sólo cenizas hallarás (bolero)*. Valencia: Prometeo, 1980, 414 p.

b) Textes en ligne

-COLL Y TOSTE, Cayetano. "El Santo Cristo de la Salud (1766)". In: *Leyendas Puertorriqueñas*. Mexico: Orion, 1960, pp. 55-60. [Référence du 25 juin 2012]

URL: <<http://ufdc.ufl.edu/UF00078480/00001/53j>>

-MENDEZ CAPOTE, Renée. *Memorias de una cubanita que nació con el siglo*. Barcelone: Argos Vergara, 1964, 154 p. [Référence du 12 août 2012]

URL: <<http://www.latinamericanstudies.org/book/Mendez-Capote.pdf>>

4. Généralités

4.1. Dictionnaires

- BONTE, Pierre; IZARD, Michel. *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris: Quadrige/PUF, 2004 (1^{re} ed.: 1991), 864 p.
- BRUNEL, Pierre (ed.). *Dictionnaire des mythes littéraires*. Paris: Le Rocher, 1988, 1504 p.
- Le nouveau Petit Robert de la langue française 2008*.
- DUVIOLS, Jean-Paul. *Dictionnaire culturel. Amérique Latine (Pays de langue espagnole)*. Paris: Ellipses, 2000, 384 p.
- DUVIOLS, Jean-Paul; UREÑA RIB, Pedro. *Dictionnaire culturel des Caraïbes*. Paris: Ellipses, 2008, 397 p.
- RICHARD, Renaud (ed.). *Diccionario de hispanoamericanismos*. Madrid: Cátedra, 1997.
- Grand dictionnaire Larousse espagnol-français/français-espagnol*. Paris: Larousse-Bordas, 1998.

4.2. Sites d'intérêt

- Site de l'Association des Ecrivains de la Caraïbe URL: <<http://ecrivainsdelacaraibe.com/>>
- Sélections de nouvelles de la Caraïbe et du monde entier en ligne sur le site Ciudad Seva de l'écrivain Luis López Nieves [Référence du 13 août 2012] URL: <<http://www.ciudadseva.com>>
- Encyclopédie cubaine en ligne (les articles sont parfois incomplets ou comportent des erreurs): URL: <http://www.ecured.cu/index.php/EcuRed:Enciclopedia_cubana>
- Encyclopédie d'histoire et de culture de la Caraïbe, comité dominico-cubain composé d'historiens et de spécialistes en culture et en littérature de la Caraïbe insulaire et de l'Amérique Centrale, sauf Porto Rico: URL: <<http://www.encaribe.org/>>
- Encyclopédie de Porto Rico en ligne, composée par un comité de spécialistes en histoire et littérature de l'île: URL: <<http://www.encyclopediapr.org/esp/>>
- Trésor de la langue française au Québec/L'Aménagement linguistique dans le monde, site de l'Université de Laval, au Québec, qui s'intéresse aux problèmes linguistiques dans les Etats non-souverains: URL: <<http://www.tlq.ulaval.ca/axl/>>
- Encyclopédie *Universalis* en ligne, URL: <<http://www.universalis.fr/>>

4.3. Autres ouvrages

- ARCE, Raúl; PADURA, Leonardo. *Las estrellas del beisbol*. La Havane: Abril, 1989, 245 p.
- FRECON, Guy. *Formuler une problématique. Dissertation. Mémoire. Thèse. Rapport de stage*. Paris: Dunod, 2012 (2^e éd.), 160 p.
- LEYMARIE, Isabelle. *La musique sud-américaine. Rythmes et danses d'un continent*. Paris: Gallimard, Coll. Découvertes, 1997, 128 p.
- LIPSKI, John M. *El español de América*. Madrid: Cátedra, 2007 (6^e ed.), 446 p. [Titre original: *Latin American Spanish*. Londres: Longman Group Limited, 1994].
- LIPSKI, John M. *El español de los braceros chinos y la problemática del lenguaje bozal*. *Montalbán*, n°31, 1998, pp. 101-139 [Référence du 6 septembre 2012]

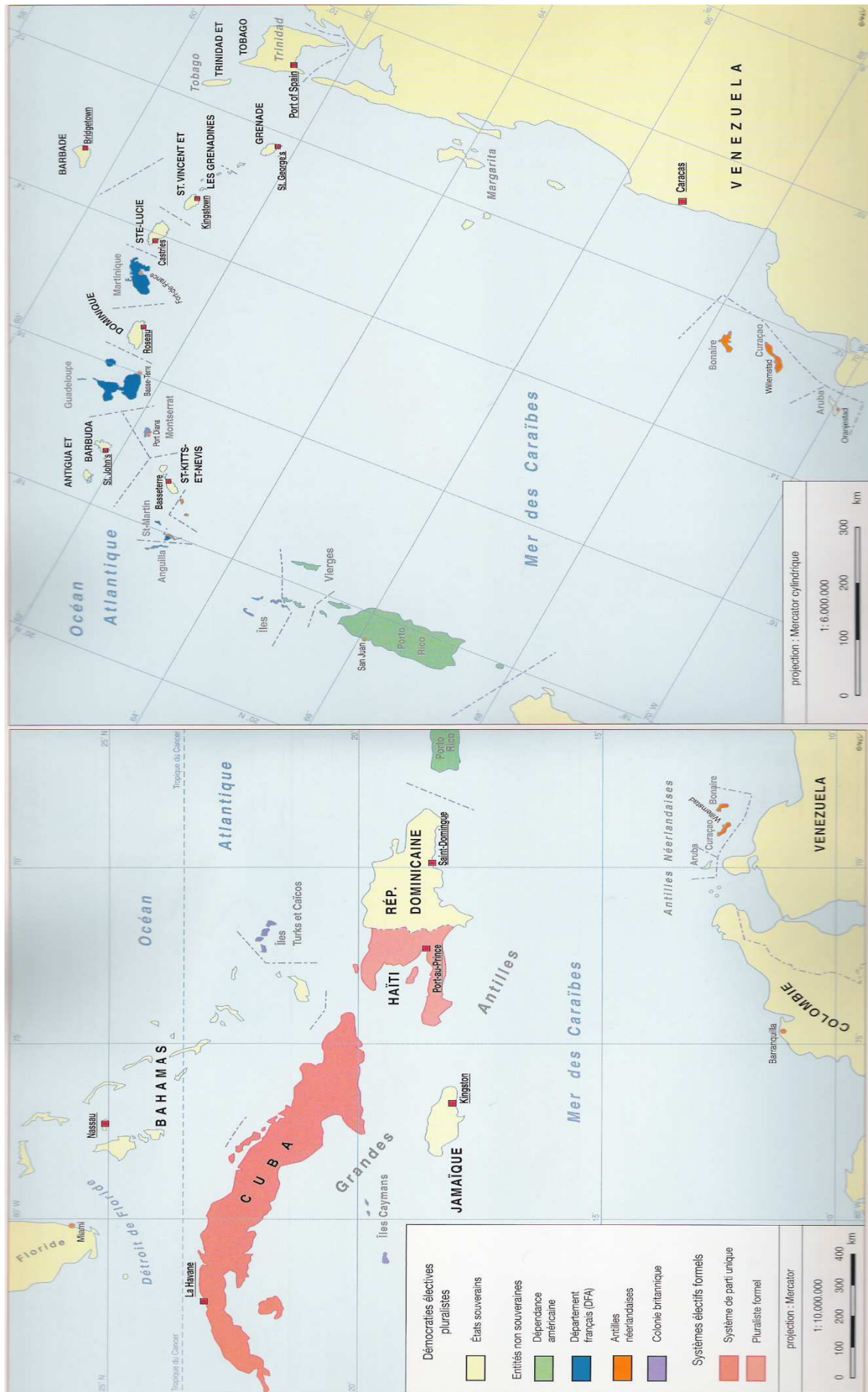
URL: <<http://www.personal.psu.edu/jml34/chino.pdf>>

Annexes

Annexe 1 La Caraïbe politique.....	292
Annexe 2 "Madroña" de Renée Méndez Capote.....	294
Annexe 3 "Mi querido moreno" d'Iván García-Guerra	298
Annexe 4 "La tierra y el cielo" d'Antonio Benítez Rojo	302
Annexe 5. "La carta" de José Luis González	310

Annexe 1 La Caraïbe politique

Carte tirée de l'ouvrage de Bégot, Monique; Buléon, Pascal; Roth, Patrice. *Emergences Caraïbes. Eléments de géographie politique*. Paris: L'Harmattan/AREC, 2001, pp. 36-37.



Annexe 2 "Madroña" de Renée Méndez Capote

RENEE MENDEZ CAPOTE (1901)

Nació en La Habana. Estudió con maestros privados en su casa. Fue profesora de francés. Ocupó distintos cargos en el Ministerio de Educación. Combatió las dictaduras de Machado y Batista. Estimuló y contribuyó al desarrollo de la literatura para niños y jóvenes cuando en 1964 fue creada la Editorial Juvenil. Tiene una abundante producción de libros para jóvenes.

Obra (selección): *Memorias de una cubanita que nació con el siglo*. La Habana: Universidad de Las Villas, 1963. *Relatos heroicos*. La Habana: Editora Juvenil, 1965. *Crónicas de viaje*. La Habana: UNEAC, 1966. *De la maravillosa historia de nuestra tierra*. La Habana: Instituto del Libro, 1967. *Episodios de la epopeya*. La Habana: Instituto del Libro, 1968.

MADROÑA

EN LA HABANA de 1869. La guerra acaba de estallar y los ricos, aristócratas y esclavistas, que han amasado su dinero y comprado sus títulos con el dolor de los negros, maldito si quieren que Cuba sea libre. Hablan horrores de Carlos Manuel de Céspedes, y la quema de Bayamo les parece un precedente funesto, que merece un escarmiento para todos esos locos que de esa manera despilfarran sus fortunas. En La Habana, las familia linajudas están al lado de España, que es el orden y la autoridad. El sonido de La Demajagua les ha lastimado los oídos delicados, y optan por no oírlo; siguen viviendo como si los campos de Cuba no se estuvieran empapando de sangre heroica.

Esta madrugada fría de Diciembre, bajan a la calle de los Oficios tres personas singulares.

Madroña, la marquesa buena moza que envuelve en la mantilla los ojos de tigresa, la encumbrada por el título que le compró un negrero, se venga de su oscuro origen escandalizando a la "buena sociedad" con sus desplantes.

Jacinto, el esclavo de confianza, elegante y flexible dentro de la librea verde con botones dorados/

María Mercé, la negrita linda, con su traje de rayas azules y blancas, la mantilla de blonda en la cabeza; la mantilla ostentosa, muy semejante a la de su ama.

Jacinto lleva un farol para alumbrar el camino.

Van a misa del alba. A cada paso difícil en las bocacalles, una voz imperiosa detiene a Jacinto para que aclare la ruta, a María Mercé para cogerse de su brazo. Las largas manos pálidas sostienen el breviario de carey, en los dedos que surgen como lutos de los mitones de encaje se entrelaza el pesado rosario de oro fino, y esa mano juvenil y tersa tiene, sin embargo, algo de garra.

Cuando cesa la necesidad de auxilio, María Mercé vuelve a ocupar su puesto cinco pasos detrás del ama. La negrita carga la silla plegadiza, el gran abanico que moverá despacio, parada a la derecha de su señora mientras ésta reza, y, con cuidado, sostiene la breve sombrilla de chifón, de largo mango de marfil tallado, que abrirá para que el sol recién nacido y débil no lastime, al regreso, el cutis de la dama.

Bajan la calle silenciosa y desierta todavía. Los portones de los palacios están cerrados; las persianas de los entresuelos donde viven los esclavos, herméticamente corridas, y lo mismo los grandes ventanales de los primeros pisos donde moran los señores. En la esquina, el sereno, arrebuja en su capa, con su farol y su mazo de llaves, espera resignado a que termine la noche.

Al llegar a la Alameda, el sol empieza a romper el gris de las aguas quietas, con pequeños lancetazos. Hay anclados en la bahía bellos navíos de la Real Armada. Navíos de línea, fragatas y bergantines recortan en el cielo anillano sus velas y sus banderas rojo y gualda.

Madroña se detiene un momento y contempla a la "Imperator II" que se balancea suavemente, atracada a su espigón. De ella parte un canto sonoro que se clava en la mañana nueva. Sobre la cubierta, vigilando el ir y venir de los marineros atareados en echar cubos de agua y fregar las tablas hasta sacarles brillo, el Curro canta. Sus setenta años no le restan ligereza.

La bella marquesa toma la sombrilla de manos de María Mercé y saluda con ella en dirección al muelle, antes de doblar calle de Acosta hacia adentro. De lejos, el Curro contentiendo a duras penas palabras de alegría, contesta el saludo.

Los hombres suspenden el trabajo: levantan las cabezas y ras trean el paso de la hembra formidable; Lope, el manchego, que cuando ella sube a bordo se siente ahogar por el desecho, se ha parado junto a la borda.

—Es hermosa... pero mala... Ha salido al abuelo, que era una fiera y murió en el misterio... Asesinó, torturó, violó, vendió a los hijos que les hacía a las esclavas... y la nieta ha salido como él.

La mañana va subiendo. En el puerto la vida comienza a animarse. El mar se viste de plata cabrileante. Las gaviotas, desperceadas de su sucho, bajan a buscar alimento en las manchas de sardinas. Los sábalos inician sus juegos matutinos. En los navíos se ven cabezas de pelos revueltos, que vuelcan cubos de agua en el mar. Los negros libres que trabajan la estiba, llegan en cuadrillas con sus trajes a rayas de colores. Un grupo de peninsulares, ya enriquecidos, retornan a la patria.

Mientras tanto, los tres caminantes, que han subido por la calle Acosta, llegan a la iglesia del Espíritu Santo. Madroña siente predilección por el templo de los negros libres, tal vez por lo mucho que maltrata a sus esclavos.

—La conciencia la lleva a rezar allí... —había dicho en voz baja María la O a María Mercé, cuando ésta, antes del alba, había ido a la cocina a preparar el desayuno para el ama que iba a misa. María la O era una prueba viva de la crueldad de Madroña. Cuando era jovencita la había hecho amarrar al catre, porque era dormilona y la había tenido allí amarrada tanto tiempo, que cuando la soltaron, ya no pudo jamás caminar derecha.

—Yo creo que está conjurando al padre José Basilio. Si tú vieras cómo lo mira cuando él dice la misa... El pobrecito sudaba frío, porque la Niña lo tiene crucificado con sus malos ojos... Jesús me perdone, pero el caballero Juan Francisco no es hombre para domarla...

María Mercé se persigna apresuradamente y coge la pesada bandejita de plata, donde en la taza de porcelana humea el chocolate y en plato de cristal tallado la panetela muselina aroma de vainilla.

En la paz de la iglesia, frente al altar de Santa Bárbara, el padre José Basilio dice su misa cotidiana.

Modestamente arrodillada en las baldosas, con las manos castamente entrelazadas, Madroña se lo come con los ojos.

El curita se atolondra sintiendo aquella presencia. No puede escapar del maleficio de aquella mirada. Se siente morir de confusión. Es presa de profundo malestar.

—Dominus vobiscum... orate frate... La voz se le rompe.

Ante la mujer arrodillada entre encajes y seda, se desarrolla el drama de una conciencia torturada. Y el espectáculo la divierte. Por un momento el pobre cura cree captar un destello burlón en los ojos implacables que lo torturan. Los ojos de madroña lo van a volver loco... esos ojos extraños, duros, fríos y ardientes, tan bellos... y tan crueles...

Cuando se termina la misa, ella sigue al padre hasta la sacristía. El va tembloroso, y las manos unidas le sudan.

—Tome, padre José Basilio. . . mi limosna para la fiesta de mañana. . . como no ha querido usted venir a mi casa a buscarla, se la he traído. . .

Al entregarle las veinte onzas de oro, sus dedos suaves rozan la mano helada de él, que palidece de repente como si toda la sangre se le retirara del rostro afluyendo al corazón.

Unas grandes alas negras parecen pasar, ensombreciendo el templo. María Mercé, intuitivamente se acerca a Jacinto. Madroña sorprende una mirada de ternura infinita, cambiada entre los dos muchachos. Al llegar a la puerta de la iglesia, la voz del ama resuena metálica, inhumana.

—¡Cuando lleguemos a casa quiero hablarte, María Mercé!

—Sí, mi ama. . . —la negrita baja la cabeza y abre la sombrilla.

Jacinto, que camina detrás, clava una mirada terrible en la mujer blanca. Su mano se dirige en un gesto habitual a su mejilla derecha, donde una profunda cicatriz interrumpe la tersura de su piel de veinte años. La maldad de esta mujer no puede borrarse nunca de su mente, donde el hierro ha dejado una huella aun más profunda.

—¡Márcame a este negro, es demasiado lindo!— Había dicho al mayoral un día de reyes, cuando Jacinto cantaba en la cocina esperando el momento de unirse a la comparsa. Y se había marchado riendo, mientras el negro se retorció de dolor y toda la dotación, engalanada para su gran día de fiesta, sentía, como una losa inmensa, la pesadumbre de la esclavitud.

Bajan por la calle de Acosta, esta vez hacia el mar. A Madroña le gusta la vida de los muelles; la abigarrada multitud que se mueve alrededor de los navíos, la atrae y la seduce como la sangre y el peligro. Un día escandalizó a la alta sociedad declarando en un sarao: —Me gustan los hombres de mar. . . huelen a espacio, a aventura, a libertad. . .

—Y a vicio. . . —había añadido por lo bajo su primo Teobaldo Ancona, que luce sus galones de capitán del arma de caballería y conoce a su prima como nadie.

Los ojos de tigresa se posaron en otros ojos, iguales a los suyos. . . el mismo color extraño, la misma luz y las mismas tinieblas. . . y a las miradas de pasión de ella, han respondido ojos burlescos.

—Regálame a María Mercé —le dijo luego el primo—. Si está virgen. . . Y ella le aseguró que lo estaba.

Y hoy. . . esa mirada entre los dos negros. . . En los ojos de Jacinto ha sorprendido la posesión, y en los de María Mercé la dulzura de la entrega.

Llegan al palacio con su imponente fachada de cantería tallada, en la que florece el escudo que el negrero, a fuerza de sudor y lágrimas esclavas convertidas en dinero, ha hecho sembrar.

La ancha escalera de piedra, a ramal doble, con espléndido barandaje de caoba, se detiene en el entresuelo en un amplio descanso, y de allí sigue para el piso alto donde, rodeada de un lujo imponente, vive la joven pareja.

En el piso bajo están las caballerizas, las cocheras, la enorme cocina y los cepos y las bartolinas y el cuarto donde aplican los azotes y el bocabajo. El patio central es un milagro de frescura, de verdor florecido, un rincón de deliciosa paz. Allí, entre arecas y crotos, alrededor de la fuente de mármol de Carrara, los jazmines y las rosas embalsaman el ambiente.

En el entresuelo vive, apiñada, una muchedumbre de negros escogidos. El ama no consiente allí ni infancia, ni enfermedad, ni fealdad, ni senectud. Separa a los hijos chiquitos de las madres sin piedad para su llanto, y los manda a criarse al ingenio. A los viejos los liquida un mayoral, que tiene en una isla que no ha visitado nunca, y lo mismo a los enfermos incurables. A los negros jóvenes los une y los desune, los regala o los vende, a capricho.

Al penetrar en la casa, Jacinto permanece en el entresuelo, y mira subir a María Mercé detrás del ama, con súbito terror.

Madroña responde apenas al saludo de Juan Francisco, que ha acudido a recibirla con su aire de bonachón. El marido es un mueble más en la mansión donde todo es de ella.

Las dos mujeres entran en la alcoba llena de espejos, de alfombras, de cortinajes, de lámparas de cristal y de pesados muebles de caoba y bronce.

—¡Prepárame el baño! ¡Quítame los zapatos! ¡Desnúdame!

La negrita obedece presurosa. En el gabinete de "toilette" está la bañadera de porcelana, corta y honda. La mujer blanca se sumerge con deleite en el agua perfumada. La negra la enjabona, la restriega. Después la seca, y se pone a peinarla, mientras Madroña se sienta frente al espejo de su peinador, envuelta en su bata azul celeste.

De pronto un estremecimiento las recorre a ambas.

—¿Vio, Niña? Una sombra pasó. . .

—¡No seas idiota! No ha pasado nada.

Pero la figura de Simón viene a interponerse entre las dos. María Mercé piensa en el negrito alegre y bailarín, el mejor tamborero de la dotación, que subía por las mañanas el agua serenada para el baño. Había sorprendido a la Niña un día, completamente desnuda.

—L'ama, me retiro... —había balbuceado el pobre muchacho, poniendo en el suelo los baldes de agua.

—Sigue tu trabajo. ¡Los negros no son hombres! —había rugido ella sin recatarse, escrutando en el negro la impresión de su belleza.

El pobre, deslumbrado, no podía apartar los ojos de aquella impudicia resplandeciente. Su naturaleza de machito nuevo se encabrita sin él darse cuenta... Su confusión, al adquirir conciencia de ello, le hizo volcar los cubos sobre la alfombra, volvió la espalda y echó a correr.

El castigo había sido tan espantoso, que después de su tortura había muerto, repitiendo como obseso:

—Yo no tuve la culpa... Yo no tuve la culpa... fue ella, la maldita... la maldita... la maldita... la maldita...

María Mercé está viendo ahora su sombra, que gime en el cuarto. Madroña la mira con rabia, mientras ella temblorosa, le empolva los pies y le calza las chinelas de raso.

—Oye, negra, ¿yo no te dije que iba a regalarte a Teobaldo Ancona? ¿No te mandé que te cuidaras de Jacinto?

—¡Niña! ¡Usted sabe bien que el capitán es malo! Usted sabe que él tiene esa casa de la China... usted sabe para lo que quiere a las negras... Jacinto y yo nos queremos... Y yo no quería que me regalara...

Madroña se levanta de un salto. Va hacia la otra mujer, como una fiera.

—¡Perra! ¡Te voy a matar a latigazos!

Arrastrándose ante ella la negra suplica.

—Por Dios, no me pegue... mire que yo no puedo soportarlo... No me pegue con el látigo, mi ama... ¡no me toque!

Salen del cuarto, el ama blandiendo el látigo de siete colas.

La negra corre enloquecida por la hermosa galería que circunda el patio en amplia balconada, y donde en preciosas jaulas colocadas entre arecas, cantan los canarios.

En el piso bajo la dotación entera ha salido al patio. Miran para arriba, sintiendo descender sobre ellos un hálito terrible de tragedia.

Resuena la voz de María Mercé, desgarrada de espanto:

—¡L'ama! ¡Si me toca con el látigo me tiro!

Un latigazo y un alarido rompen el aire. Los sigue un grito de dolor inmenso de Jacinto y un golpe largo, que resuena en toda la casa.

En el patio, junto a las matas de jazmines, al lado de la fuente cándida de mármol de Carrara, que se tinte toda de rojo, bajo el pálido

sol de la mañana invernal, yace roto el cuerpo de María Mercé, que no llegó a cumplir dieciséis años.

Madroña mira para abajo, y grita:

—¡Mayorall! ¡Enganche la calesa! Y vaya a la iglesia del Espíritu Santo a buscar al padre José Basilio, que venga a administrarla...

Annexe 3 "Mi querido moreno" d'Iván García-Guerra

IVÁN GARCÍA-GUERRA (*San Pedro de Macorís, República Dominicana. 1938*)

Narrador, dramaturgo, actor y director teatral, se trasladó en 1944 a la capital donde ha vivido la mayor parte de su vida. Estudió Educación Política en Costa Rica y Producción Cultural de Radio y Televisión en el Instituto Alemán para Países en Vías de Desarrollo en Berlín. Ha sido Director del Teatro de Bellas Artes y encargado de la Sección Cultural de Radio y Televisión nacionales. Es catedrático de Español y Literatura Dominicana e Hispanoamericana en la Universidad Católica Madre y Maestra de Santiago, en su país, y en el Oswego College en Nueva York. Es miembro del grupo literario "Puño". Ha sido ganador del Primer Premio del Concurso Nacional de Cuentos La Máscara en 1968.

Obra. **Teatro:** *Más allá de la búsqueda* (1967), contiene la pieza del mismo nombre además de *Don Quijote de todo el mundo*, *Un héroe más para la mitología*, *Los hijos del Fénix*, y *Fábula de los cinco caminantes*. **Cuento:** *La guerra no es para nosotros* (1979).

La intención original de García-Guerra al escribir *La Guerra no es para nosotros* fue la de llevar un diario, testimonio de los problemas de las distintas personas que iban al edificio de la Presidencia Revolucionaria durante el corto triunfo de la revolución dominicana. Con la invasión norteamericana y los bombardeos del 15 de junio, el edificio y su contenido quedaron en ruinas. Considera García-Guerra que los 13 relatos de la colección, mezcla de ficción, recuerdos e historia, pueden ser reconocidos documentos oficiales de la Revolución Constitucionalista Dominicana. "Mi querido Moreno" tiene de fondo a Santo Domingo cuando la Ciudad Nueva, asiento del gobierno revolucionario y campamento de la nueva libertad, se encuentra sitiada por el ejército norteamericano. Mientras que Margot atiende a su hombre, un revolucionario, colabora a su manera con las luchas patrióticas por la liberación. En la segunda narración antologada aparece nuevamente el tema del amor en la guerra, pero bajo una nueva dimensión. Crea García-Guerra, en este cuento que da nombre a la colección, una bella figura femenina. La protagonista compara su vida, que pudiera evolucionar de forma paralela, a la de otra mujer en los Estados Unidos. Comprensiva y digna, de una ternura impropia en tiempos de guerra, ella es la eterna portadora de la vida.

LA GUERRA NO ES PARA NOSOTROS (1979)

MI QUERIDO MORENO

-“Volverás como vuelven esas inquietas olas coronadas de espuma tarará, tarará.”

Pastel de carne, fritos de plátanos maduros y verdes, pollo asado y dulce de leche con naranja... Ya está todo?... No. Cómo puede olvidarse?... Falta el aguacate. Con tanto que le gusta a su querido Moreno el aguacate.

-“Volverás como vuelven”...

Muchas veces le ha dicho que podría faltarle todo, hasta el agua; pero el aguacate, no. Hace unas horas que los compró; fueron los únicos que pudo conseguir y como estaban un poco más verde de la cuenta, los puso al sol, en el dintel de la ventana; porque dicen que así maduran rápido. Naturalmente, eso no la dejó cocinar en calma: el temor de que alguien pudiera robárselos, y en un momento tantas fueron las ojeadas, que se le chamuscaron las alas del pollo. Ahora, puede que sea una ilusión, le parece que están más maduros.

-“Su néctar a olvidar...”

Y para que no sepan

Que estuve aquí contigo”...

El sol hace tantas cosas. El sol hace sudar, por lo pronto. Comenzó a cocinar a eso de las dos de la tarde y tan profundo se le metió el calor que caía desde el techo de zinc de la cocina, que ahora, a pesar de que ha refrescado, sigue goteando como una ducha rota.

-“Taladró la noche serena”...

Uf. Debe oler a letrina; se lo imagina aunque ella misma no lo note; sabe que nadie se da cuenta de su propio grajo.

-... “La noche serena”

Tiene que acabar pronto si no quiere perder el chance. Ya está lo que más importa; pero todavía debe refrescarse y bañarse y perfumarse. Dios, qué vida tan agitada le toca vivir a una mujer como ella en las presentes circunstancias.

-Rubén.

Como es natural, no responde a la primera llamada, y ella, acostumbra, espera unos segundos.

-“Y para que no sepan

Que estuve aquí contigo,

turún, turún, turún, tú...

... Volverás como vuelven"...

Camina hasta la puerta que da al patio.

-Rubén.

-Ya voy, señora.

-Trae la funda.

-Sí, señora.

-"... la noche serena"...

Entra, Rubén.

-Dónde estabas?

-Ahí mismo, en el patio. Hablaba con la vecina.

-Ah... Atiende a lo que voy a decirte: no quiero que tardes como la última vez. El Moreno se quejó de que la comida le había llegado como un muerto.

-Yo hago lo que puedo.

-¿Haces lo que puedes! Ya me han dicho que te paras a conversar con cualquiera que encuentres. Por ejemplo, qué estabas hablando ahora con la vecina?

-Nada... Tonterías.

-Sabes que es una reaccionaria.

-Si llegué tarde la vez pasada fue por culpa del chequeo. Ese día había una fila de dos cuerdas esperando a que a los yanquis les diera la santísima gana de dejarnos pasar.

-No quiero que hables con esa mujer. Es capaz de denunciarnos a los guardias un día de estos.

-Además, no importa lo rápido que yo la lleve; él nunca se la come de una vez; o está de servicio o está haciendo... qué se yo qué diablos.

Mientras han estado hablando, ella ha metido la comida en la gran bolsa de papel que Rubén trajo. Primero el pastel de carne; luego las frituras y el pollo asado; más arriba los aguacates, y cubriendo: el dulce de leche con naranja.

-¿Cómo comienza el himno de la revolución?

-"Taladró la noche serena

La sirena de la libertad"...

-Ah, sí...

La sirena de la libertad"...

Margot mira el gordo paquete como quien mira a una obra de arte. Lo coge, lo sopesa, lo entrega al muchacho.

-Toma.

-No creo que sea tan reaccionaria como usted dice. Muchas veces la he oído hablando bien de los revolucionarios.

-No tengo ningún interés en hablar de esa mujer... Vete.

Rubén va a salir.

-Espera...

Del bolsillo de su vestido saca un billete de cinco pesos y se lo da.

... Dile que para sus cigarrillos.

Toma el dinero y sale.

... Rubén...

Asona la cabeza.

... Dile a mi querido Moreno, que lo amo más que nunca.

La cara del muchacho, cuando se va, indica a las claras que no le va decir nada al querido Moreno; pero ella parece no darse cuenta o parece no importarle.

... "La sirena de la libertad"...

¡Claro!

Pone ambas manos sobre el fogón y piensa que lo limpiará más tarde. Suspira, y el suspiro es como una ráfaga de satisfacción. Nunca, como en estos momentos, se siente más importante; casi se atrevería a pensar que es más importante que un noventa por ciento de los que tienen fusiles en las manos...

El querido Moreno tiene suerte. Antes, puede que lo negara; pero ahora, no es que lo diga, pero ella sabe que tiene que reconocerlo. Cuántos constitucionalistas tienen, como él, una mujercita que le cocine? Y que le cocine como ella cocina. No será la mejor del mundo; pero hay pocas que lo hacen con ese sentido del sazón. Por tres años le preparó la comida al que fue su esposo, que era muy funón, y después: nueve años a su hija, ¡tan delicada que era! Con ese aprendizaje...

Y al Moreno le aprovechaba. Se ven los resultados sin buscar mucho. Todos los demás compañeros están escualidos, y él, como en los mejores tiempos.

"Taladró la noche serena"...

Una mirada al reloj que descansa sobre la mesa del comedor y el corazón le da un brinco. ¡Dios mío, si es tan tarde! Le comunicaron que llegaría a las cuatro, y esa gente nunca tiene mucho tiempo. Corre

al baño y se desnuda en un santiamén. Se mete en la bañera y abre la ducha.

-“Taladró la noche serena
la sirena de la libertad
tararín, tarararatito
que proclama la Constitución”.

“Margot casó a los diecinueve años. Su esposo la abandonó cuando salió en estado; le molestaba, como si él no hubiera tenido nada que ver en el asunto. Luego, la pobre, caminó un viacrucis con Margarita. Desde que nació le dijeron que no se criaba, pero casi llega a la pubertad. De no haber sido por esa gripe tan mala, a lo mejor aún estaría con ella.

-“Yo bien sé que tus caricias
jamás podré tener,
si me niegas el consuelo

de tan, tarán, tarán.
Te juro vida mía

que sería feliz,
teniéndote muy cerca
de mí hasta morir.

Porque te quiero,
te quiero, te...”

Gárgaras. Un buche... La libertad llegó con el Moreno: la libertad de la familia, del luto, de la abstinencia de nueve años y nueve meses.

Todo fue bien por largo tiempo, hasta que tumbaron un gobierno y tumbaron otro y comenzó la revolución y llegaron los malditos blancos del norte a meter las manos donde no tienen que meterlas y sitiaron a Ciudad Nueva... con el Moreno adentro. Entonces ya no hubo qué comer, y...

-...“a luchar
por los nobles principios
que proclama la Constitución...
Taladró la noche serena”...

Pasa la toalla ligeramente por la punta de sus cabellos mojados. Va a su habitación a vestirse. Se mira en el espejo. Todavía está muy bien. A pesar de los años, todavía está muy bien. Así, con gotas resbalándole por la piel, resulta verdaderamente tentadora. Si ella fuera hombre hasta podría enamorarse de sí misma. Lo recordará. Cuando

llegue él, un día se le presentará asimismo; como está ahora; dando una impresión de casualidad; con un pie delante del otro; con la mano al borde de la puerta...

Otro vistazo a la mesa del comedor. El reloj marca las cinco y cinco. Ella está retrasada pero él también lo está. Comienza a vestirse.

Sus senos no están todo lo saludable que antes; pero aún son hermosos. Está convencida de que ninguna mujer de su edad los conserva como ella. Y sus caderas. Y las nalgas que tanto le gustan al amado. Naturalmente, tiene que comer mucho para mantenerlas tan redondas y levantadas. Tiene que comer tanto, que a veces le duele la barriga. Pero es un sacrificio que hace con gusto. La mujer está hecha para gustarle a su hombre y a él le gusta así: cebadita como un puerquito.

-...“porque te quiero,
te quiero, te adoro,
te adoro mi bien.”

Ya está vestida... Toca a la puerta. Abre el pomo de perfume y se echa un verdadero chorro. Siente como una gota fría le baja por el vientre mientras va a abrir. Se detiene un momento con el pomo en la mano. Es este un perfume que le regaló él, porque dice que le gusta muchísimo, y además porque es muy caro. A ella no le gusta porque es suave, pero de todas formas debería guardarlo para cuando él volviera. No puede; a esos hombres les gusta que la mujer huela, y el otro, que era más barato, se le acabó... Lo deja sobre la mesita de la sala y abre.

-Buenas tardes, pase usted.

-Buenas tardis. Are you Margot?

-Sí... I am... Pase adelante.

Cierra detrás de ellos. Es buen mozo. No se diferencia en mucho de los demás; todos se parecen. Pero es así; todos son buenos mozos. Altos, rubios, los ojos azules, con caras de niños e ímpetus de bestias. Este no los tarda en mostrar. La arrincona contra la puerta y le rodea la cintura con ambos brazos. En el cuello siente mordiditas que lo que le dan es risa... Mejor así: más rápido empieza; más pronto acaba.

-Honey... Honey

-Money...

Con fuerza se separa del soldado yanqui y extiende la mano izquierda a tiempo que frota el pulgar y el índice de la derecha.

-... Money antes que honey.

-How Much?

-Diez... No pesos: dollars.

-O.K.

Saca un billete de diez dólares y lo extiende. Ella lo toma y lo coloca debajo del perfume... Más dinero para el querido Moreno; para los aguacates y los cigarrillos del querido Moreno... El vuelve al ataque. Ella ríe nuevamente.

... Buuena... Buuena...

-Ya lo sé, encanto. Los dedos del joven se mueven por la cremallera, el cinturón y los botones, con una destreza asombrosa; como si no hubiera hecho otra cosa en su vida. Dice un diluvio de palabras mordidas; imposible entenderlas. Le besa los cabellos.

-The bed, dear, the bed.

-En el otro cuarto. En el otro room...

El vestido cae al suelo, luego el sostén, más tarde el medio fondo, por último los blumen. Detrás de todo ello cae él, fuertemente asido a la ancha cintura de Margot.

... Te dije que en el otro room, honey. Se desprende de él y camina hacia el dormitorio. El la sigue, tirando sus ropas verde olivo como si fuera un "strepitose"; el cinturón a la izquierda, la camisa a la derecha, los pantalones hacia atrás, la camisa va a darle en la cabeza... Se ríe.

Sí. Indudablemente es hermoso. Sus músculos son hermosos y suaves. Su cintura es fina y esbelta. Es blanco. Muy blanco. Demasiado blanco. Tan blanco que hasta da náuseas. Prefiere a su querido Moreno que tiene la piel oscura y excitante. Su hombre, que lucha contra los yanquis, tiene una barriguita como sólo él la puede tener; sus músculos son suaves y su piel es suave y todo él es suave. Su Moreno. Su querido.

-Honey... We are going to have...

Y el resto no lo entiende. Ni falta que le hace. Va a tirarse en la cama, cuando ve la ventana; está abierta. Va a cerrarla. Seguro que Rubén estará llegando con la comida. Cuánto le gustaría ver el rostro del Moreno cuando la reciba. Sonreirá... sonreirá... sonreirá... con esa gracia que sólo tiene él. Sus compañeros de armas lo mirarán con envidia. Es una verdadera lástima que ella no esté allá en ese momento.

-What are you doing?...

La vecina la mira desde la ventana de la otra casa que queda patio con patio de la suya.

... Hey, honey, what are you doing?

El soldado se le acerca por la espalda, y la vecina pone los ojos como se ponen cuando uno ve matar a alguien. Los cierra luego, y adelanta el hombro izquierdo en un gesto de desprecio. Otro gesto de desprecio le hace tirar la cabeza hacia atrás, como si de repente hubiera sentido un fuerte dolor de cogote, y cierra la ventana.

-Hija de la gran puta!

-Dear.

-A la cama... to bed, I'm going después... Ahora mismo. De un solo brinco el yanqui cae en la cama. Ella comienza a cerrar su ventana. Qué se cree la vecina? con tanta presunta dignidad y no sirve para nada. Qué está haciendo ella por la Patria? Qué está haciendo por su pueblo, por su clase?... Nada. Esas son las vainas que tienen jodido a este país. Se cogen unos humos sin razón; por nada. Tendría que darle las gracias. Sí, a ella. No puede alcanzarle ni siquiera los tobillos. Debería besar el suelo que ella pisa: su querido Moreno, su queridísimo Moreno, está luchando por la libertad, en contra de los yanquis y de los guardias y de todos los que se opongan a la libertad. Está luchando inclusive por la libertad de la vecina, que, por inútil, no se la merece. El está luchando por la Patria y por la Constitución; y ella lo alimenta para que pueda seguir luchando; para que tenga fuerzas para vencer.

Esa es su lucha. Ella está luchando también, con tanta eficacia como si tuviera un arma en las manos. Ella está luchando también, al asar el pollo y el pastel de carne, al freír los plátanos, al poner los aguacates al sol, y...

-Honey...

... al acostarse con el puerco que la espera, para poder comprarle sus cigarrillos al Moreno, para que su guerra sea alegre.

... Honey...

La ventana ya está cerrada, y Margot se adelanta hacia la cama con el mismo orgullo con que un escolar iza la bandera nacional.

La tierra y el cielo

Pedro Limón se despidió de Pascasio y le dijo en *créole* –para que supiera que todavía se acordaba y que a pesar del tiempo seguía siendo uno de ellos– que era bueno verlo trabajar en el ingenio, desarmando las máquinas y leyendo manuales para ingenieros. Luego se colgó la mochila, y volviendo a ratos la mirada, se fue por el camino rojo de tierra y sol que unía a los bateyes del lado de Camagüey.

Al principio Pascasio no lo reconoció detrás de la cara que poco a poco le habían pegado en el hospital, la cara triste que ardía hasta el hueso en las noches húmedas y que según el médico había quedado regular y valía la pena darle el último retoque (siempre era el último) en un par de años; pero él le preguntó enseguida por Tiguá, y Pascasio dejó caer la estopa y sonrió alargando el brazo y estrechándole la mano, y Tiguá andaba bien, refunfuñando en los momentos en que no conversaba con los *loas* más grandes del vudú, quejándose de que los pichones se huían de Guanamaca para arrimarse a negras finas de Florida y de Esmeralda, sermoneándole a las viejas que los cubanos estaban locos y habían revuelto el mundo cogiéndose los campos que el *bon Dieu* les había dado a los ricos. Y entonces a él no le quedó más remedio que contarle a Pascasio de su vida en el ejército, de la Sierra, de La Habana, del morterazo en la cara cuando lo de Girón y luego el licenciamiento, el hospital alternando con la escuela de maestros; las cosas que había aprendido, las cosas que había hecho pensando en las gentes de Guanamaca –estuvo a punto de decir “pensando en tu hermano Aristón”, pero no le salió de la boca–, en ti y en Tiguá y en Aspirina y

en Julio Maní y en los otros, y en Leonie. Y ahora Pascasio había pasado al central y era ayudante de mecánico y estudiaba, y señaló el libro con diagramas de calderas en la cubierta, y como nada más recibimos aquella carta de parte tuya, creíamos que te habían matado en la Sierra. No. Nunca se supo de tus padres. Leonie... Leonie vive conmigo y tenemos un hijo. De seis años.

Si, Pedro Limón: Leonie vive con Pascasio y justamente ayer se mudaron al batey del ingenio; Julio Maní se hizo albañil y construye albergues para macheteros en el sur de la provincia; Aspirina se casó con papeles y todo cuento con una viuda de Florida y se fue allá a manejar un taxi, tú sabes que él tuvo siempre buena labia, en fin, Pascasio se había reído con su quijada sana, sin cicatrices, retinta y aceitada de sudor, y entonces comprendiste que aquellos a quienes más querías ya no volverían a Guanama, y sólo quedaba Tiguá, el *houngan* asustando a las mujeres y a los chiquillos, entreteniéndose con sus historias las tardes de los viejos solitarios acabados resacos de los barracones, el brujo Tiguá, como le decían los blancos, el abuelo de Pascasio y Aristón, también un poco tu abuelo.

Pedro Limón dejó la curva del terraplén nuevo abriéndose paso por entre los matojos del talud del ferrocarril, caminó por los polines de la vía estrecha que recorría las grúas de los bateyes y alzó una caña amarilla resbalada de algún carro; se quitó las botas y los calcetines, y la hierba al borde de la línea estaba tibia; extrajo de la vaina su cuchillo y cortó un canuto; lo despellejó y mordió el jugo dulce, espumoso y de repente era otra vez un niño, un pichón de haitiano que mataba el hambre del domplin de harina con un buche de guarapo ganado a puro diente, y ahora valía más que se apurara porque papá y mamá - cargando-a-la-pequeña Georgette, ya estarían con los bultos en casa de Adelaide Macombe, la hija mayor de Tiguá, y seguro que ya habrían mandado a Pascasio y a Aristón a ver si lo encontraban por el ferrocarril, pues la zafra ya había terminado y se iban a Oriente en la máquina de alquiler de un conocido de Adelaide, se iban a las montañas cerca de Guantánamo, a llenar latas de café en las tierras de Monsieur Bissy-Porchette, cónsul honorario de la República de Haití.

Caminamos con los bultos hasta la carretera y hacía mucho sol. El chofer ya estaba en el ventorrillo del cruce, tomándose una cerveza. Papá sacó un níquel del bolsillo y pidió un refresco con bastante hielo. A mí no me dio ningún pedazo, aunque al chofer no le importó que

llegáramos tarde porque se tomó otra cerveza bromeando con nosotros y hasta le brindó un vaso a Adelaide, que sudaba mucho, y otro a papá. Sabía algo de *créole*. A lo mejor por eso papá se desabotonó el saco y se quitó el sombrero de paja con que había desembarcado antes de conocer a mamá, y se puso a abanicarse, y luego a espantarle a Georgette las moscas de encima, y ya no lucía tan tieso como antes, y aceptó otra invitación y esa vez me dejó chupar el hielo.

El chofer guardó la maleta de madera de Adelaide en el baúl del automóvil y ayudó a papá a colocar nuestras cosas en el techo y las amarró con una sogá, y dejó las puertas abiertas para que se fuera un poco el calor y después nos fuimos, yo entre Pascasio y Aristón, en el asiento de adelante. A cada rato se veía agua al frente de la carretera, pero cuando nos acercábamos se desaparecía. Contamos muchos charcos de mentira. Muchos.

Aristón me despertó de un manotazo y es casi de noche y hay que empujar. Puede ser el acumulador, seguro que con un empujoncito arranca; papá se quita su saco de dril blanco y lo dobla cuidadosamente en el espaldar del asiento, entonces bájense todos y métanle duro y parejo hasta que el carro coja impulso, y yo empujo al lado de Adelaide y la oigo resoplar y resoplar, está muy gorda Adelaide. El automóvil arranca al final de la loma, pero no para. Nosotros tampoco. Corremos. Gritamos. Adelaide se cae. No para y hay que soltarlo. Gritamos de nuevo. Nada. Se va. Se ha ido con todo nuestro equipaje y con el dinero de papá, cosido al forro del saco. Adelaide se levanta y le echa al hombre una maldición que no falla, dice que se la enseñó Tiguá. Mi padre está en el medio de la carretera. Con los brazos abiertos. Jamás lo he visto tan largo y tan flaco. No se mueve. Se parece al *juij* que quemamos el año pasado en Semanasanta. Mamá se ha quedado atrás con Georgette pero la oigo llorar. Dormimos en una alcantarilla.

Estamos en la mitad del camino y Adelaide es partidaria de seguir. Papá no sabe. Mira a mamá y a Georgette, menea la cabeza y las vuelve a mirar. Dice que tiene doce centavos, que habrá que caminar dos días, que somos muchos y no nos va a llevar ningún camión. Mamá se pone de pie y empieza a caminar con Georgette. Papá la sigue, cree que es una locura, cree que no vale la pena porque de aquí a dos días ya no voy a encontrar trabajo, ni tú, ni Adelaide, ni los muchachos, ni nadie. Mamá se pone a cantar. Adelaide también se pone a cantar y obliga a cantar a Pascasio y a Aristón. Luego yo me decido, y luego papá.

Todavía estábamos cantando cuando llegó el viento y con el viento el polvo, y papá dijo que hacía tiempo que no llovía y que si encontrábamos trabajo el trabajo iba a ser duro, y Adelaide se zafó los pañuelos de colores que se anudaba en la cintura y nos tapamos las caras como si fuéramos bandidos, y seguimos cantando bajo el polvo y los pañuelos y llegamos.

Monsieur Bissy-Porchette no necesitaba más gente aunque Adelaide le gritó en su misma cara que parecía mentira que fuera haitiano; regresamos a Guanamacá; caminando.

Ese verano pasamos hambre y mi hermana Georgette se murió.

A pesar de que hablé de la guerra, Pascasio no mencionó a Aristón, sólo dijo *y como nada más recibimos aquella carta de parte tuya, creíamos que te habías matado en la Sierra*. Y lo había dicho casi sonriendo, sin rencor en los ojos, y quién sabe, después de todo a lo mejor no me odian en Guanamacá, a lo mejor no soy mal recibido, a lo mejor entendieron la carta, entendieron eso de que yo había cumplido con mi deber. Claro, también pudiera ser que Pascasio no sepa, que nadie sepa, que Maurice se lo haya ocultado, Maurice tan buena gente, el hombre más instruido de Guanamacá, el mejor amigo de mi padre.

Papá miró otra vez los veinte centavos y los puso en la mano de Tiguá, y por la tarde se completaron los cuatro pesos para que Maurice atravesara corriendo los montes de Biram y llegara a Santiago de Cuba a ver al nuevo cónsul. Porque no estábamos de acuerdo con la repatriación forzosa, la ley que habían hecho los políticos para sacarnos de Cuba, para que no trabajáramos más por poco dinero y no le quitáramos más el trabajo a nadie. Pero no. No estábamos de acuerdo. No señor. Nos daba vergüenza desembarcar y que los parientes de allá nos vieran sin ropas y sin dinero después de tantos años. Y seguimos no estando de acuerdo aunque Maurice había regresado a la semana sin haber visto el cónsul y ya sabíamos que todo era inútil.

—Los barcos han arribado. Esperan en el puerto —dijo el espíritu del presidente Dessalines por la boca de Tiguá.

Y al otro día las parejas de rurales galopan por las guardarrayas con el machete en el puño. Bajo el sombrero llevan una lista de las

familias que deben partir. Sin desmontar de los caballos van de batey en batey gritando los nombres que nos han puesto los cubanos, los nombres con que aparecemos en las nóminas de los colonos porque los apellidos franceses son muy difíciles, aquellos nombres que embrollaban las pensiones de seguridad social, que complicaban cualquier tipo de trámite, José Bacalao, Antonio Pepsicola, Juan Primero, Juan Segundo, Andrés Silencio, Alberto Cabezón, Ambrosio Limón, ¡Ambrosio Limón!, y mi padre sale al hueco de la puerta, cargado de bultos y luego mi madre, hunden la mirada en el jardín de boniato y calabaza para que los rurales no los vean llorar, somos una raza orgullosa, tenemos historia, somos una raza de guerreros que derrotó al ejército de Napoleón. Pero ahora algo anda mal. Nos amontonan en el centro del batey. Nos cuentan por cabezas. Nos armean a planazos hasta el tren del ingenio. Los barcos esperan. El tren se va. Yo no lo veo. Yo no voy con papá y mamá. Yo huí hace tres días y estoy lejos de los ingenios. Yo me quedo aquí. Me quedo aquí porque nací en Cuba y quiero a Leonie desde que la tumbé en el cañaveral y ella no está en la lista y no quiero buscar más hambre en Haití y a lo mejor acabo allá hecho un *zombie* sin nombre.

Vivo en el bohío de Adelaide, al lado del de Tiguá. El de mis padres lo quemó la guardia rural creyendo que yo estaba adentro. Duermo con Pascasio y Aristón. Ellos se duermen enseguida. Yo no. Por entre las hendijas de las tablas oigo a Tiguá hablando con los *loas* y los muertos. Tiguá es un poderoso *houngan* que conoce hasta de brujería cubana. También se convierte en culebra y se come los pollos de los colonos. Le tengo mucho respeto. Tiguá quiere a Aristón más que a todos sus nietos. Dice que va a hacer de él un *houngán*, que le va a enseñar a salirse de la piel y a convertirse en lechuza, o en un maja. A mí me daría miedo. Yo lo que quiero es trabajar bastante para vivir con Leonie. Algún día me atreveré a pedirselo a Tiguá.

Ese verano voy y gano dinero en los cafetales de Oriente y me compro dos camisas, un pantalón y un sombrero. A Leonie le traigo de regalo un vestido punzó, casi nuevo. Julio Maní, un nieto desperdigado de Tiguá, se aparece con una caja de zapatos. Llama a la gente para que los vea, quiere asombrar, son zapatos de dos tonos, de marca americana, está contento Julio Maní, ahora rompe el cordel y destapa la caja, pero no hay zapatos, lo han engañado y adentro hay sólo un ladrillo. Tiguá le entra a bastonazos.

Los rurales ya se deben haber olvidado de mí, además has crecido y eres del alto de un hombre. Pero con todo y eso me da miedo pedir trabajo en la caña. Adelaide me empuja porque me debes mucha cama y mucha comida y tienes que ganar dinero.

Y yo voy.

Y no pasa nada. Nada malo.

Me van a pagar por cargar la caña que corte Aristón.

Yo me alegro porque sé que nadie cortará tanta caña como él. Y así es: Tiguá le ha estado preparando el brazo con hierbas mágicas y manteca de majá y ahora la mocha es como un rayo en su mano, y la gente lo mira, y tiene muchos amigos, y mujeres. Una vez discute con Splinter, un jamaíquino que ha matado a dos. Se pacta el duelo. Salimos a la llanura, seguimos el trillo que va al algarrobo. Azoramos a las vacas y nos sentamos a la sombra del cielo verde. Tiguá empieza a hacer signos con su bastón de garabato y llama a los espíritus del aire y de la tierra. Splinter se ríe, es un negro que cree en la religión de los blancos. Se ríe y toma un buche de aguardiente, y luego lo escupe haciendo ruido y salpicando a Tiguá, y saca el machete y se enfrenta a Aristón. Splinter sabe mucho, se sigue riendo y esquiva con el cuerpo los machetazos locos que le tira Aristón. Salta de un lado a otro haciendo muecas y burlándose, y así pasa el tiempo. Ha querido cansar a Aristón, pero es él quien se ha cansado y ya no se ríe, tampoco parece tan seguro y tan sereno. Aristón da un grito y se le echa arriba con un remolino de golpes que suena como un avispero. Splinter da un salto atrás, se arquea. Muy tarde: Aristón le ha picado la barriga y ya sólo le queda mirarse las tripas.

Esa noche Tiguá aseguró que Oggún Ferrai había montado a Aristón, que había conversado con el dios y éste estaba muy contento de haber podido moverse y pelear dentro de los músculos de su nieto. Por esos días Adelaide recibió muchas visitas, muchos regalos de aguardiente, tabaco, bacalao, manteca, harina y tasajo. Reunía en círculo a los amigos, y daba risa verla contar la pelea, haciendo los papeles de Splinter y de su hijo, brincando para aquí y para allá, sudando y sofocándose y gritando maldiciones, pero nadie se reía. Al final, cuando no podía más, se golpeaba el pecho y los brazos hablando igual que Aristón:

—Yo seré un *houngan* más grande que Tiguá. Oggún Ferrai me proteje, Oggún el mariscal, Oggún de los hierros, Oggún de la guerra. ¡Yo soy Oggún!

Aristón faltó una semana a la casa, precisamente la semana en que Adelaide Macombe se moría de una vena reventada. No la vio viva. Ni tampoco muerta. Entró en el batey un día después del entierro, un domingo por la tarde, con unas yaguas de palma al hombro. Caminaba como un dios, si los dioses caminaban; caminaba muy derecho, pisando fuerte el polvo rojo. Los niños corrían detrás de él, tocándole los muslos y la funda de la mocha. Suspiró cuando Pascasio le dijo lo de Adelaide, luego se puso muy serio, metió las yaguas bajo la cama, se comió medio racimo de plátanos y se tiró a dormir. Por la madrugada, antes de irnos a trabajar, nos llamó a Pascasio y a mí y sacó de entre las yaguas un machete paraguayo, un revólver, un cinturón de balas y un sombrero de rural. Allí mismo abrimos un agujero y enterramos las cosas envueltas en un vestido de Adelaide. No contestó ni una pregunta, pero en el cañaveral supimos que habían encontrado a un sargento macheteado a la salida de Esmeralda. En el batey todos supimos quién había sido el matador. Y nos alegrábamos.

Antes de Semanasanta hablé con los padres de Leonie. Resultó que yo era muy joven, estaba ilegal en el país, no tenía dinero y ni siquiera trabajo fijo y tú comprenderás que no vamos a dar a Leonie así como así, de balde. Yo no insistí y eso molestó a Leonie, pero es que en el fondo tienen razón, de todos modos no pueden impedir que yo te vea, hablaré con Tiguá para que me consiga un buen trabajo, vas a ver.

Aristón, Pascasio y yo entramos en el *bande rara* que organizó Maurice. Maurice organizaba todo en Guanamacá, los blancos le decían el Alcalde, además podía leer el periódico y escribir cartas en español. La reina era Nicole, su mujer, y ensayábamos por las noches en el fondo de su casa, alumbrándonos con quinqués. Leonie hacía de *princesa* y marchaba junto a Nicole. El *mayor machete* lo desempeñaba Aristón, y daba gusto verlo hacer juegos con la mocha. Pascasio fue escogido para *mayor baton*, pero yo no era habilidoso y sólo conseguí un puesto de abanderado. Salimos el Miércoles de Ceniza después de la comida, vistiendo los disfraces que habían hecho las mujeres, cantando y bailando y con el batey entero atrás. Regresamos el sábado, cansados de recorrer los pueblos y los bateyes de la llanura, cansados ya de tanto ron, de tanto *merengue*, de tanta fiesta. Seguimos la antigua costumbre y quemamos el *juíf*, y bebimos las cenizas de los trapos mezcladas en agua y azúcar. De todas mis semanas, ésa fue la más feliz.

¿La más feliz?

En todo caso, o de algún modo (como diría el Habanero), Guanamac era, a pesar de toda la miseria, mi pedazo de cielo, y fui feliz aquellas noches con Leonie, junto a la hoguera de Tiguá, bajo los árboles de la llanura, escuchándolo contar historias del país viejo, escuchándolo hablar del manco Makandal, de cómo había metido tres pañuelos en su vaso, sacándolos luego uno a uno, primero el amarillo, después el blanco, y al final el negro, la raza que mandaría en Saint Domingue, y así había sido, y así sería alguna vez en todo el mundo, y entonces yo besaría a Leonie, y Maurice se pondría a tocar la filarmónica y Pedro Maní a soplar el caracol, y empezaría de nuevo el baile y el canto hasta que el día nos agarrara en otro batey y empatáramos la fiesta.

¿La más feliz?, digo y ahora me siento en la línea del tren y me pongo los calcetines y las botas: no voy a entrar descalzo en Guanamac: dos kilómetros y alguien me puede ver.

Aprovecho y me descuelgo la mochila: pesa más que otras veces: traigo muchas cosas: regalos para Tiguá y para los viejos de los barracones, que son tan influyentes. También aprovecho y enciendo un cigarro, y de pronto pienso que he comprado esas cosas porque tengo miedo. Yo con miedo. Me da rabia. Yo soy un tipo duro. Un hombre hecho a sangre y fuego. Un pichón de haitiano marxistaleninista. No. Nada de eso soy porque tengo miedo. Le tengo miedo a Guanamac, miedo a inaugurar la escuela y que no vaya nadie, miedo al fracaso, a que no me quieran recibir por lo de Aristón y me tiren los regalos a la cara. A esta cara mía. Ahora no soy más que un pobre maestro con cara de *zombi*, y tengo miedo. Y no es solamente a Guanamac: le tengo miedo a los libros, a los profesores, a los médicos; a los hospitales; le tengo miedo a las mujeres, a los niños que se me quedan mirando; soy igual que mi padre, un haitiano desgraciado y sin suerte, un haitiano de mierda.

—Si no te alzas conmigo, te mato —me había dicho una noche Aristón, y también había sentido miedo—. Oggún dice que tengo que pelear para encender la tierra, que tengo que pelear al lado tuyo, que tú eres mi resguardo y las balas no me van a hacer nada si tú estás conmigo. A ti tampoco. Me lo dijo Oggún y a Tiguá le dijo lo mismo. Pelea o te mato. Escoge.

Y por miedo, sí, por miedo, había dejado a Leonie, y había seguido a Aristón a las montañas de Oriente. Esta vez no íbamos a recoger café:

íbamos a la guerra porque Oggún lo había mandado, a pelear contra los tanques y los cañones de Batista que se veían pasar por la carretera; íbamos a pelear contra los aeroplanos, contra los barcos y contra el ejército, nosotros que hacía mucho tiempo que no nos metíamos en las cosas de los blancos.

Aspirina, el hijo de Maurice, conocía el camino. Los del batey le decían así porque siempre andaba comprando aspirinas en la farmacia de la administración; no se le quitaba el dolor de cabeza; de niño lo había pateado un caballo, cuando los trajines de la repatriación. A pesar de eso era un tipo muy despierto y Maurice le había enseñado a hablar como los blancos de la oficina del ingenio. Le gustaba perderse de Guanamac y andar por ahí días enteros, a veces semanas, y un hombre de otro lugar le había dicho: "Mira, en esas lomas de allá están los rebeldes", y tratándose de Oggún, de cumplir su voluntad, había que unirse a ellos. Eso decían Aristón y Tiguá.

Yo me pasé toda aquella tarde con Leonie. Fuimos al cañaveral pero no pude hacer nada, nada más que oír la asegurar que me esperaba toda la vida, y yo callado. Nos marchamos a la noche. Tiguá dijo que el espíritu de Makandal se iba con nosotros y nos dio dulces para que se lo ofreciéramos a Papá Legbá, el dueño de los caminos. Nos despedimos: "Adiós, Leonie. Adiós, Pascasio, Adiós, *houngan* Tiguá".

Salió el sol cuando ya habíamos atravesado el llano, y Aristón le cantó al sol. Aristón le cantaba a los árboles, a la lluvia, a todo; se sabía muchas canciones que había inventado Adelaide, y él las había aprendido sin darse cuenta, pues de otra manera no hubiera aprendido nada, y siempre andaba cantándolas.

Pronto entramos en las fincas de las lomas, al pie de la sierra donde crecían los cafetales, y por allí sí había soldados. Aristón tenía puesta la indumentaria del rural y a mí me daba miedo que nos pararan. Yo le decía que por lo menos se quitara el sombrero, pero él contestaba que estando yo a su lado no podía acercarse la desgracia, además, llevaba colgados al cinto los pañuelos mágicos de Adelaide. "No, Pedro Limón, no puede pasarnos nada." Y parecía ser cierto: cuando el aeroplano nos vio y Aristón sacó su paraguayo y le gritó que se atreviera a bajar si era guapo, que le iba a desmochar las alas; cuando el aeroplano dio la vuelta y voló bajito disparando muchos tiros y yo me tiré en el arroyo oyendo los insultos de Aristón; cuando volvió a pasar y soltó la bomba y no sonaba ningún ruido, como decían que hacía, y salí del agua y lo

vi a él agachado, tratando de desenterrarla, me di cuenta de que a lo mejor era cierto, que Aristón y Tiguá podían muy bien tener razón, y entonces tuve menos miedo porque quizá Oggún me protegería.

Aspirina no apareció y nos costó trabajo encontrar a los rebeldes. Al principio no querían aceptarnos. Pero Aristón había subido cargado con la bomba y al final eso valió.

Pedro Limón se incorpora y se asegura la mochila. Mira el humo de la chimenea del ingenio. Permanece mirándolo un rato. Ahora le da la espalda, bota el cigarro, se toca la cara y marca el paso hacia la isla de palmas en medio del cañaveral. Detrás de esas palmas está Guanamacá, piensa.

Pascasio había querido que al pasar por el batey de la administración fuera (aunque sea un momento) a ver a Leonie (se va a poner de lo más contenta) y le había dado las señas de la casa (nueva y pintada de azul añil).

Pero él había escogido el camino de la línea, el camino largo que se aleja del batey, otra vez el miedo, su cara frente a la de Leonie, su cara reparada a cuchilla y a pellejo de nalgá, la mirada compasiva en el mejor de los casos, la desconfianza del niño, apenas seis años, un hijo de seis años, qué te parece, Pedro Limón, cómo nos ponemos viejos, lo rápido que se va la vida, sí.

-A mí no hay quien me mate -decía Aristón, transfigurado por Oggún. Era curioso verlo combatir: antes del primer disparo, mientras vigilábamos el cruce de las tanquetas y los camiones de soldados, Oggún tomaba posesión de él, se le metía adentro silencioso como una culebra. Aristón no se daba cuenta, se dejaba tragar sin hacer un movimiento, y la carne se le ponía escamosa y fría y cenicienta, y los ojos como los de los bueyes muertos en las crecidas, Oggún Ferrai asomado a su mirada y a su piel.

Mucho después, cuando ya cercábamos a los casquitos de Batista en vez de ellos a nosotros y yo aprendía a leer, el Habanero cerró el libro, encendió su tabaco y se puso a hablar de los *loas*, de Aristón, de Tiguá, de Haití, de Guanamacá. Hablaba de ellos como si los conociera de siempre, como si hubiera estado allí, en el medio del batey o en las

montañas del país viejo. Esa noche no dormimos, la pasamos al raso bajo las ramas de un árbol de la cañada, y él hablando y hablando y las estrellas se movían por el cielo, explicándose todo con muchos detalles y mucha paciencia, como cuando me enseñaba a leer, y nunca he oído a nadie explicar tan bien las cosas, no, nadie las machacaba tanto como él para metérselas a uno en la cabeza, y me dijo que se alegraba de que ya yo hubiera escogido camino en la vida, y que después de la guerra iba a hacer falta gente como yo, y fue entonces cuando soltó aquello de que debía estudiar para maestro, y entendí bien por qué aquel día se había negado a escribir lo que yo quería que en Guanamacá supieran de Aristón.

Pero ahora estábamos casi al comienzo de la guerra y yo no soñaba con leer y la disciplina era muy recia, y los jefes se pasaban el día diciendo que había que mantener la moral bien alta. Yo no tenía problemas, me acordaba de cada una de las palabras del Habanero sobre el reglamento y los deberes del combatiente revolucionario. Aristón sí tenía problemas: lo habían subido a cabo dos veces y dos veces lo habían bajado. "Es una lástima que tenga toda esa cosa en la cabeza, un hombre tan fuerte y tan cojonudo", decía el Habanero. Aunque en un final a Aristón le daba lo mismo. Lo único que le importaba era pelear. Pelear y matar.

Aquella madrugada el Habanero me sacó de la hamaca y luego despertó a Aristón. Todavía faltaba para que aclarara. Tomamos café con otros hombres y recibimos la orden: había noticia de que nos tendían un cerco y era preciso averiguar si era completo y el número de fuerzas, de eso dependía que fuéramos más arriba, a las cumbres de los picos. El Habanero nos dividió en dos patrullas. Aristón y yo y el Rubio, un estudiante de Manzanillo, reconocíamos el sur. Yo iba delante: Aristón no se orientaba bien y el Rubio era bastante nuevo. Al rato llegó el día y a Aristón le dio por cantar, y no había manera de callarlo. El Rubio se puso nervioso y quería taponar la boca, pues la orden era no disparar ni un tiro a no ser en último caso. Yo saqué un mango verde del bolsillo y se lo di a Aristón, y eso lo calló. Pero no terminó de comérselo. Se quedó quieto, como si oliera las hilachas pegadas a la semilla, y cuando levantó la vista ya no era Aristón quien nos miraba, y yo supe que Oggún, por arriba del mango, había oído los ruidos de la guerra, y ahora una ráfaga larga restallaba en los pedruscos y tumbaba al Rubio y enfurecía a Aristón.

Los tiros no duraron mucho, aunque matamos a tres hombres. El

último lo mató Aristón con el paraguay porque ya no teníamos parque. Me agaché junto al Rubio, y estaba muerto; me lo eché arriba y de pronto empezaron a caer y a reventar morterazos como guanábanas maduras; y hubo que dejarles al Rubio y coger por el monte.

No huíamos. O mejor: yo huía y él no.

Porque Aristón no sabía lo que era huir: Oggún le habría avisado que la pelea era a distancia, y esa clase de guerra no le interesaba.

Yo sí tenía miedo, y huía; huyo.

Y ahora regresamos sudando por entre el diente de perro y los bejucos. Al campamento.

Y miro hacia atrás y no veo a Aristón apartando las ramas que yo he apartado primero: sólo veo el filo de la línea relumbrando con la tarde, junto a las cañas tronchadas, las cañas que endulzan el aire de Guanamaica. Y a lo lejos, al frente, hay un viejo que hace signos con una vara retorcida, y unas mujeres, y unos niños, y me esperan y va a ser algo así como otra guerra pero ya no tengo miedo. Tenías razón, Habanero: no tengo miedo y siento que voy a ganar.

Lo del cerco era verdad y había que salir de allí, replegarnos a las nubes. Aristón todavía caminaba con Oggún adentro, quizás porque se había quedado con ganas de combatir, y pisaba duro, como marchan los niños cuando juegan a los soldados, muy derecho y muy digno y llevando al hombro el paraguay y terciado al pecho el fusil. Yo busqué al Habanero para darle el parte; estaba con otro hombre, uno del llano que iba y venía con recados por los campamentos.

-No sé bien lo que pasó. Creo que nos encontramos con una avanzada de ellos -dije, y le conté del tiroteo, del aguacero de morterazos, de lo del Rubio.

Hay gentes que no deben hablar cuando no saben lo que hay detrás de las cosas. Y el hombre del llano era de éstos.

-Lo que pasó es que ustedes son un par de haitianos pendejos. ¡Mira que dejarles a los casquitos el cuerpo de un compañero! ¡Pendejos y maricones! ¡Si yo tuviera mando los haría fusilar...!

No pudo seguir hablando: Aristón levantó el paraguay y le abrió la cabeza de un golpe, de arriba a abajo, como si hubiera sido un coco.

El hombre se murió enseguida.

El juicio también fue rápido.

A la tarde teníamos que dejar el campamento.

Aristón estaba allí, de pie, rodeado por la tropa silenciosa.

Los del tribunal estaban allí, sentados en las cajas de fusiles que nos habían llegado la otra semana, todos muy serios y hablando bajo.

No se defendió: se puso a mover la cabeza igual que un caballo y a decir que no se acordaba de nada y que no lo haría más, y de ahí nadie lo sacó. Y como el Habanero era del tribunal, tuve que contar los hechos, que el canto de Aristón nos había perjudicado, y luego hablé de Oggún, de Tiguá y contesté todo lo que me preguntaban, y el Habanero me preguntó un montón de cosas que ya me había preguntado y otras que no, y a pesar de que a veces se trataba de la religión de mis padres, pensaba que yo era muy distinto a Aristón, que él mataba por matar y yo no y todo era un lío.

Entonces el Habanero se puso de cara a la tropa y habló muy claro y muy bien, como él sabía hablar, y habló de que éramos la vanguardia de la Revolución, que teníamos que dar ejemplo... Y así lo escribí en la carta; no, lo escribió él porque yo todavía no sabía bien.

"La moral combativa de nuestro ejército tiene que ser ejemplo para mañana, como hoy son ejemplo las tradiciones del ejército mambí. Entre nosotros no puede haber fanáticos, delincuentes ni asesinos, porque somos igual que los soldados de Céspedes y Agramonte, de Maceo y Gómez, y nuestra bandera es la misma por la que murió Martí..."

Cuando el capitán dijo la sentencia, se le cortó un poco la voz.

Aristón alzó la cabeza, se sonrió y pidió permiso para escoger a los hombres del pelotón, y se lo concedieron y yo fui el primero, "Pedro Limón", dijo, y cuando le preguntaron que quién más, se encogió de hombros.

-No te ocupes -me decía en *créole* mientras le amarraban las manos-. Si tú estás conmigo no me puedes pasar nada.

Caminamos por el trillo de las letrinas; más al fondo estaba la ceiba. Cada tres o cuatro pasos él volvía la cabeza y me hablaba del susto que se iba a llevar la gente cuando Oggún hiciera el milagro. Al fin llegamos al árbol. Se dejó vendar los ojos y colocar de espaldas al tronco. Los del pelotón formamos en hilera, a unas doce varas. "¡Carguen!", ordenó el Habanero, y yo palanqué a mi San Cristóbal. Aristón estaba como todos los días, alegre y bravucón con su sombrero de rural, las alas prendidas por las medallas que les quitaba a los muertos, atravesado en las pasas largas y sucias de tierra; lo miré bien para llevármelo de memoria, por si acaso Oggún lo transformaba en lechuga o algo parecido; y vi que usaba dos collares de semillas, y yo siempre había creído que eran más,

y los colores de los pañuelos de Adelaide eran amarillo, blanco y negro, las razas que habían reinado en Saint Domingue, y tuve que fijarme mucho porque estaban rotos y desteñidos; y le volví a mirar la cara y ya se le había puesto gris, y seguro que Oggún había bajado con el ruido de las armas y ahora vendría lo bueno.

-¡Apunten...!

-¡Yo soy Oggún Ferrai! ¡Nadie me puede matar con Pedro Limón delante!

-¡Fuego!

Rebotó contra la ceiba. Hizo un ruido como de tos y largó un buche de sangre. Luego resbaló despacio por el tronco; suspiró, y se hundió en los matorrales. El Habanero caminó hasta la ceiba con la pistola en la mano. Se inclinó. No sé si fue un jubo o un majá, pero bajo el humo del disparo, un latigazo de ceniza corrió por entre las piedras y se perdió monte arriba. No era idea mía, todos nos quedamos mirando a lo alto de la ladera, aunque nadie le dio importancia.

Al otro día, después de arreglar el nuevo campamento, le pedí al Habanero que me hiciera una carta, que le escribiera a Maurice para que allá supieran lo que le había pasado a Aristón, que lo contara bien claro, como él sabía decir las cosas. Pero el Habanero no quiso poner nada de la culebra. No quiso, él que explicaba todo con tantos detalles. Sólo me miró fijo, mucho rato, y luego empezó a escribir las órdenes del día, y sin alzar la cabeza me dijo que me retirara, que me retirara y que me decidiera, porque en la vida los hombres siempre habían tenido que escoger entre la tierra y el cielo, y para mí ya era la hora.

1968

Tirée de Benítez Rojo, Antonio. *Antología personal*. San Juan: Universidad de Puerto Rico, 1997, pp.191-204.

Annexe 5. "La carta" de José Luis González

La carta

[Cuento. Texto completo]

José Luis González

San Juan, puerto Rico
8 de marso de 1947

Qerida bieja:

Como yo le desia antes de venirme, aqui las cosas me van vién. Desde que llegé enseguida encontré trabajo. Me pagan 8 pesos la semana y con eso bivo como don Pepe el alministradol de la central allá.

La ropa aquella que quedé de mandale, no la he podido compral pues quiero buscarla en una de las tiendas mejores. Digale a Petra que cuando valla por casa le boy a llevar un regalito al nene de ella.

Boy a ver si me saco un retrato un dia de estos para mandárselo a uste.

El otro dia vi a Felo el ijo de la comai María. El está travajando pero gana menos que yo.

Bueno recueldese de escribirme y contarme todo lo que pasa por alla.

Su ijo que la quiere y le pide la bendision.

Juan

Después de firmar, dobló cuidadosamente el papel ajado y lleno de borrones y se lo guardó en el bolsillo de la camisa. Caminó hasta la estación de correos más próxima, y al llegar se echó la gorra raída sobre la frente y se acuclilló en el umbral de una de las puertas. Dobló la mano izquierda, fingiéndose manco, y extendió la derecha con la palma hacia arriba.

Cuando reunió los cuatro centavos necesarios, compró el sobre y el sello y despachó la carta.

FIN

Tirée de: URL: <<http://www.ciudadseva.com/textos/cuentos/esp/pr/gonzalez/carta.htm>>

Aline GOURMAUD-GONZÁLEZ

**MIGRATIONS ET
METISSAGES DANS LA
LITTÉRATURE DE LA CARAÏBE
INSULAIRE**

Résumé

Ce travail de recherche porte sur la littérature caribéenne et plus précisément sur la narration. Le corpus littéraire sert de support pour l'étude des migrations et des métissages dans les sociétés de Cuba, Porto Rico et la République Dominicaine. L'importance de l'histoire chez les écrivains caribéens, leur attachement à décrire leur société est un phénomène constant depuis le début du XX^e siècle. Dans cette thèse, nous essayerons de voir si tous les apports laissés par ces mouvements migratoires vers, dans et hors de la Caraïbe sont reconnus par les cultures d'accueil. La thèse se divise en trois parties; une première partie de présentation des concepts et des contextes des œuvres, une deuxième d'analyse littéraire et une troisième centrée sur les points de vue de trois écrivains. Marta Rojas, Luis López Nieves et Marcio Veloz Maggiolo répondent à cinq questions sur la littérature caribéenne, leur œuvre et leurs influences. Grâce à leurs réponses, nous tenterons de savoir si on peut parler aujourd'hui d'une littérature caribéenne, ou bien si elles sont multiples.

Mots clés: narrations, migrations, métissages, Cuba, Porto Rico, République Dominicaine

Résumé en anglais

This research work deals with Caribbean literature and more precisely with the issue of narration. A literary corpus will be used to study migrations and amalgamations within societies living in Cuba, Puerto Rico and the Dominican Republic. Caribbean writers have always been very concerned with History, and their attempts to describe their own society have been a constant phenomenon since the early 20th century. Thanks to this thesis, we will try to see whether all the contributions brought along via migratory movements toward, inward and outward Caribbean have been acknowledged by the culture of the host countries. The study is divided in three parts: the first will present the concepts and the historical background alluded to in the novels and short stories, the second will consist in a textual analysis, the third will focus on some authors' points of view. Marta Rojas, Luis López Nieves and Marcio Veloz Maggiolo have been asked five questions about Caribbean literature, their own oeuvre and their sources of inspiration. Thanks to their answers, we will try to figure whether nowadays Caribbean literature should be considered as one or many.

Key words: narrations, migrations, amalgamations, Cuba, Puerto Rico, Dominican Republic